



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

7832

7-8



REVUE
DE PARIS.

ÉVERAT, IMPRIMEUR,
rue du Cadran, n° 16.

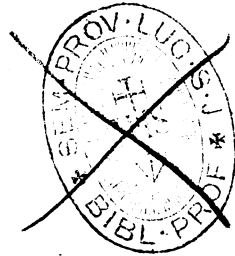
Z. 627

REVUE DE PARIS.



TOME QUARANTIÈME.

BIBLIOTHEQUE S. J.
Les Fenchies
60 - CHANTILLY



PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
RUE DES FILLES SAINT-THOMAS, n° 17.

1832.

ESQUISSES DE LA VIE MARITIME.

UN SINGE A BORD.

Entre tous les animaux, le chien est naturellement le favori de l'homme. Cependant un chien, avec toute sa familiarité, est une espèce de compagnon égoïste, car il réserve, en général, toute sa sociabilité pour son maître ou pour le domestique de son maître, qui est chargé d'en avoir soin, ou pour l'ami de son maître, qui l'accompagne aux champs. Pour tout autre, le chien est non-seulement froid, mais souvent encore grondeur et impertinent. Ce serait peu de chose que cela, il est vrai, s'il n'existait pas malheureusement un proverbe qui a occasionné peut-être plus de querelles, de duels et autres événements contraires à la charité, qu'aucune autre cause de dispute au monde. Qui m'aime aime mon chien, dit ce proverbe batailleur, qui signifie en d'autres termes : « Si vous battez mon chien, je vous battraï. » Et en effet, si les coups ne s'ensuivent pas, ce sont des mots qui ne blessent guère moins l'honneur, et qui à la longue finissent par faire battre deux braves guerriers pour quelque chien hargneux.

C'est pourquoi un chien deviendra rarement le favori d'un équipage ; car il est tellement dans sa nature d'être exclusif dans ses faveurs qu'une

meute entière ne pourrait procurer à bord la dixième partie de l'amusement qu'on trouve avec un seul singe. Je m'arrange donc pour n'être jamais sans un singe sur le navire que je commande, afin de ne pas laisser mes matelots inactifs sans quelque joyeuse et innocente distraction. Si cela dépendait de moi, il y aurait même toujours dans les listes de l'amirauté une place et une ration pour le singe du vaisseau, ration entière même, excepté de grog, parce que, quelque drôle que soit un singe ivre, il y a mainte bonne raison qui défend de l'exposer aux suites d'une orgie.

Le capitaine a quelquefois besoin de toute sa fermeté pour établir régulièrement Jocko à bord. Le premier lieutenant, qui est ou qui doit être une espèce de demi-dieu sur mer, se montre assez volontiers peu favorable à tous les favoris du règne animal. On l'entend souvent envoyer au diable toute la classe des perroquets, des écureuils, des lapins, des pigeons, des chiens, des chats, et, je suis honteux de le dire, il étend quelquefois ses anathèmes jusque sur les dames passagères!

Lorsque lord Melville, alors premier lord de l'amirauté, à ma grande surprise et à ma grande joie, me remit une commission de capitaine pour un vaisseau qui mettait à la voile pour l'Amérique du Sud, ma première pensée fut de demander à un ami, M. Nutland : « Où me procurerai-je un coquin de singe ? »

M. Nutland se mit à rire : « Vous pouvez, me dit-il, en acheter toute une cargaison dans le quartier d'Exeter-Change.

— En effet ! m'écriai-je, » et je courus chez le fameux marchand d'animaux, M. Cross, qui non-seulement me promit de me choisir un de ses singes les mieux dressés, mais encore m'offrit de le faire transporter à Portsmouth, et alla ainsi au-devant d'une difficulté qui ne m'eût pas peu embarrassé. L'idée d'emmener un singe en chaise de poste, si j'avais voyagé en chaise de poste, n'était pas très-agréable; et il était évident que, si je partais en diligence avec Jocko, un pareil compagnon, soit dans l'intérieur, soit sur l'impériale, m'aurait bientôt brouillé, par ses tours, avec les autres voyageurs. Je fus curieux de voir comment M. Cross me tirerait de ce dilemme, et je vins, quelques jours après, assister moi-même à l'expédition de mon acquisition nouvelle. Après force grimaces et de violents efforts, Jocko fut emballé dans une caisse de sapin, dont le couvercle fut cloué avec soin. Cette caisse était percée d'un certain nombre de trous qui n'étaient pas assez larges pour que notre prisonnier pût y passer la patte, mais suffisans pour lui donner de l'air et lui permettre de

voir ce qui se faisait dans le monde extérieur. En cet état, le pauvre Saint-Iago, comme mes matelots le surnommèrent depuis, fut juché sur le *Stage-Coach*, de Londres à Portsmouth, et me parut si malheureux que je me repentis un moment de ma cruauté à son égard.

Il partit cependant, et n'ayant pour toute provision que quelques noix, il était dans une excellente veine d'appétit pour déjeuner le lendemain matin, lorsque le batelier de la douane l'apporta sur le navire où les officiers venaient de s'assembler. Comme l'ordre de mettre à la voile n'était connu que depuis quelques jours, nous avions encore peu de matelots embarqués; mais ils ne tardèrent pas à accourir, et j'ai quelquefois attribué leur empressement à l'attraction de l'amusant personnage que j'avais emmené de Londres, et dont la réputation se répandit bientôt dans le port.

Pour vous faire connaître un singe marin, je ne dirai pas tous les tours bien connus dont un singe régale les matelots et les passagers. Celui-ci, comme tous les autres, prenait l'écheveau du fil de voile et le déroulait d'un bout à l'autre; il volait le sifflet d'argent du contre-maître, et le laissait tomber du haut du bossoir, ou il s'introduisait dans la cabine du capitaine, déchirait ses lettres en morceaux, etc. Un des grands plaisirs de Jocko était d'épier quelqu'un de l'équipage qui serrait ses hardes dans son sac; quand cette opération d'ordre était terminée, et que le matelot s'éloignait, Jocko se glissait à son tour près du sac, en dénouait les cordons, l'ouvrait, en tirait toutes les nippes l'une après l'autre, les approchait de son nez, les froissait et les jetait pêle-mêle sur le tillac humide. Il était assez amusant d'observer que, chaque fois qu'il nous jouait ce mauvais tour, il semblait avoir, non-seulement la conscience de sa faute, mais encore la conviction de gagner un bon châtement pour ses peines. Cependant le besoin de mal faire était si vif et si habituel en lui qu'il semblait incapable de résister à la tentation, et qu'il exprimait tour à tour par ses petits cris son contentement de lui-même et le sentiment de sa peur, jusqu'à ce que le propriétaire du sac s'élançât sur lui, moins furieux peut-être contre Jocko que contre ses malicieux camarades, qui encourageaient le singe au lieu de l'interrompre.

Mais tout cela n'était rien comparé aux tours que nos joyeux matelots lui apprenaient à jouer aux braves soldats de marine. Je ne sais comment ils s'y prirent pour faire son éducation sur cet article, mais l'antipathie qu'ils parvinrent à lui inspirer contre les habits rouges n'était comparable qu'à la haine naturelle du chien et du chat.

C'était chaque jour un nouveau sujet de querelle, une nouvelle méthode d'attaque. Quelquefois Jocko se contentait de leur faire une grimace dédaigneuse, de leur mordre les talons, de tacher leurs belles culottes de parade, et de répandre la poudre de leurs cartouches sur le pont, délits qu'il était sûr d'expié sous les coups de canne du sergent à qui plainte était portée. Dans ces occasions, les matelots riaient de bon cœur en voyant leur ami Jocko, châtié par le sergent, mettre les mains derrière le dos, et se frotter douloureusement *le siège d'honneur*; de sorte que s'il avait seulement considéré la chose en politique, il aurait bientôt vu qu'il n'y avait pas de grands avantages pour lui dans cette alliance offensive et non défensive avec les matelots contre les soldats. Quelquefois il paraissait cependant comprendre toute l'absurdité de sa position; battu par ses ennemis, moqué par ses amis, il lui arrivait de se retourner tout à coup vers ces derniers, la bouche ouverte: mais, pour prix de cet accès de mutinerie, il recevait un bon coup sur le nez, qui balançait et au-delà la douleur qu'il ressentait à l'autre extrémité de sa personne, double occupation pour ses deux mains, nouveau motif de rire à ses dépens. Bref, le pauvre Saint-Iago recevait à la lettre ce qu'on appelle la monnaie de singe, savoir: « Plus de coups que d'argent. »

Avec le temps Saint-Iago, grâce au plus sévère mais au meilleur des maîtres, l'expérience, devenu plus habile dans l'art de la guerre et de la diplomatie à bord, fut aussi plus redoutable pour les soldats, et réussit assez bien à se mettre à l'abri de la canne impitoyable du sergent. Un des amusemens des matelots était de le placer en sentinelle sur la lisse du gaillard d'avant, avec un aspect ou barre de guindeau. Cette pique était tout ce que Jocko pouvait porter, mais trop lourde surtout pour qu'il pût la lancer comme un javelot contre les habits rouges; cependant il apprit bientôt un moyen de s'en servir, qui ne laissa pas que d'être très-désagréable à l'ennemi. En théorie, le pauvre Jocko ne connaissait pas plus les lois de la gravitation que ses amis les matelots ne connaissaient celles des forces centrifuges lorsqu'ils jetaient le plomb de sonde à la mer; mais, sans tant de science, le singe et ses alliés comprirent que si on laissait tomber du haut de l'échelle de gaillard une barre de guindeau sur quelqu'un qui en descendait ou s'apprêtait à y monter, la barre écorcherait inévitablement la peau du talon ou du coude-pied de l'individu atteint à l'improviste. A peine Jocko avait ainsi lâché sa barre, que, se fiant aux lois de la gravitation pour le reste, il s'élançait sur la proue du grand canot,

s'y asseyait, le cou tendu, les yeux hors la tête, et montrait toutes ses dents, qui se choquaient les unes contre les autres, avec le bruit d'une paire de castagnettes dans un boléro, exprimant à la fois la crainte d'être puni et sa joie du succès. Pendant ce temps-là le blessé se frottait les chevilles, et se répandait en imprécations, qui ne faisaient qu'attirer autour de lui un plus grand nombre de témoins riant de sa mésaventure avec le coquin de singe.

Je me souviens qu'un soldat de marine, garçon très-lesté, et à qui ce tour avait été joué, saisit un jour le bout du câble de la grand'voile d'étai, qui pendait aux vergues, et avant que Jocko se doutât de rien, lui en appliqua à travers les oreilles un coup que l'animal n'oublia et ne pardonna jamais. Le lendemain Jocko se blottit derrière les pompes jusqu'à ce que le soldat vint à passer; il s'élança alors, et le saisissant au gras de jambe, ne lâcha prise, malgré les coups de pied et les coups de poing, qu'après avoir enfoncé ses dents au milieu de cette partie du mollet que le sous-aide chirurgien, dans l'orgueil de son savoir anatomique, appela les *muscles gastrocnémiens*. Le soldat de crier : au meurtre, à l'assassin ! Ses cris appelèrent à son secours ses camarades et plusieurs matelots, à travers les jambes desquels Jocko parvint à se sauver. On ne le vit plus de deux ou trois jours, au bout desquels une sorte d'armistice fut proclamée entre les bleus et les rouges du vaisseau, armistice qui fut d'autant mieux observé pendant quelque temps par les deux factions, que les autorités supérieures leur firent entendre que, puisqu'elles avaient assez de loisir pour se permettre la guerre entre elles, il serait possible d'assurer la paix en leur imposant quelques travaux additionnels.

Mais Jocko, semblable à une des petites puissances de l'Europe, dont le sort est réglé par les protocoles de ses voisins les géans politiques, n'était pas compris dans ces traités, et ayant une fois goûté les délices de la vengeance, il ne put s'empêcher de mordre encore à belles dents. Il ne s'attaqua plus en cette occasion aux habits rouges, et osa affronter un de ses plus vieux amis, le capitaine du perroquet en personne. C'était la saison des chaleurs; notre équipage, à l'ordinaire, dînait sur le tillac; le grog avait été servi, et les heureux matelots commençaient à humecter leurs lèvres avec leur breuvage chéri, lorsque M. Jocko, toujours poussé par sa vocation malfaisante, et incapable de rester long-temps sans s'exposer à de dures représailles, aperçut sur les écoutilles le pot à grog de la table du capitaine du gaillard. Il se mit à rôder alentour, comme s'il eût cher-

ché un morceau de pain, et détournant toujours la tête du véritable objet de ses recherches, de manière à ne laisser soupçonner son dessein à personne. Parvenu auprès du pot fatal, le cœur lui manqua, mais non la malice; car il était le beau idéal de ce caractère dont parle la satire de Junius, qui, « n'ayant pas le courage de résister au désir de commettre une mauvaise action, a tout juste encore assez de vertu pour en avoir honte. » Quel que fût, au reste, le motif qui agissait sur Jocko, il s'assit un moment, grommelant, criant et tremblant, comme si la canne du sergent eût été à deux pouces de ses reins.

« Qu'avez-vous, mon bon monsieur Saint-Jacques? dit le capitaine du perroquet, s'adressant familièrement au singe; qu'avez-vous? Personne ne vous veut du mal ici, nous sommes tous des matelots et des amis; il n'y a pas un seul soldat à deux pas de vous.

Mais déjà le coquin, ayant rassemblé ses forces, saisit le pot à grog dans ses bras, et du premier bond alla se placer loin de la portée des matelots stupéfaits de ce trait d'audace. Jocko était trop agité toutefois pour exécuter ce tour avec son adresse ordinaire, et une partie du délicieux nectar fut répandu sur le pont.

— Scélérat de singe! s'écria le capitaine du perroquet, rends ce que tu as pris, ou je te jette ce couteau à la tête. » La menace fut aussitôt exécutée que prononcée; et si le singe n'avait baissé la tête fort à propos, sa croisière était finie. En voyant passer devant ses yeux l'éclair de la lame, il oublia complètement ce qu'il tenait dans ses bras, et le laissa tomber en sautant sur les vergues. Le vase fut arrêté un moment dans sa chute par la vassole d'écouille, et alla rouler dans le poste des malades, au grand étonnement de l'aide du contre-maitre, franc buveur, qui, familier avec toutes sortes de libations, déclara qu'il n'avait pas encore jusqu'à ce jour vu verser le grog en douches.

Tous les matelots furieux se lèvent. « Attrapons le singe! » fut le cri général; et l'on vit en quelques secondes tout l'équipage rassemblé sur le pont, y compris le Coq avec son écuelle, et son marmiton avec son soufflet. Jocko grimpa jusqu'au faite du grand étai de misaine avant qu'un seul des matelots qui voulurent y grimper après lui eussent seulement dépassé les six premières enfléchures des agrès. Les officiers d'accourir, croyant, d'après tout ce bruit, qu'un homme se noyait; mais ils furent bientôt détrompés par les nombreux éclats de rire qui s'élevaient de toutes parts.

Pendant quelques instans Jocko s'assit sur le chouquet de grand mât. Six matelots parvinrent au chouquet du mât de hune, deux autres au grand étai de misaine, et quatre ou cinq autres aux haubans du mât de hune pour lui couper la retraite dans cette direction. Enfin un gaillard des plus lestes s'élança des agrès au mât de perroquet, et, se laissant glisser le long de l'espare bien graissée, tomba presque sur la tête du fugitif. Il était urgent que celui-ci cherchât une nouvelle position. Il passa donc de la balancine au palan de bout de vergue. L'aide canonnier avait prévu cette manœuvre, et s'était déjà posté près du cercle de boute-hors avec une garcette à la main, presque sûr de faire le coquin prisonnier. Mais comment imaginer qu'un aide-canonnier puisse attraper un singe ? La lutte entre eux serait le pendant de la fable du lièvre et de la tortue. Jocko avait vu venir l'homme à la garcette, et déjà il était assis sur la bouline du grand mât de hune, aussi tranquille qu'il eût pu l'être sur une branche de cocotier, et aspirant la brise de mer dans son île natale du cap Vert. De là Jocko, montant plus haut encore, se promena d'un air délibéré le long des gabions du grand mât jusqu'à l'extrémité du mât de misaine ; puis, comme pour se divertir ou forcer ceux qui le poursuivaient à l'admirer malgré leur fureur, il fit un saut périlleux au martinet d'artimon jusqu'à la drisse de pic. Ce fut là qu'il s'arrêta, riant de la vaine chasse donnée par cent cinquante matelots ou mousses à un seul singe.

Les matelots ne sont pas hommes à abandonner légèrement une poursuite ; mais au bout d'une heure ils s'avouèrent rendus de fatigue, et Jocko fut pardonné par acclamation unanime. Le capitaine du perroquet cependant, deux jours après, plutôt pour plaisanter que par rancune, s'étant avisé de pincer l'oreille de Jocko, l'animal lui prit le pouce et le mordit si fort que le marin fut obligé de s'adresser au docteur. Quand le chirurgien m'en eut fait part, je pensai que mon ami à quatre pattes devenait trop libre ou qu'on prenait trop de liberté avec lui, et j'ordonnai qu'à l'avenir on cessât de le tourmenter. Néanmoins Jocko trouva moyen de mordre encore le sergent et le mousse des enseignes ; aussi le chirurgien me présenta la liste des blessés le lendemain d'un air fort mécontent.

— Capitaine, me dit-il, c'est un peu trop à la fin ; voilà sur ma liste trois blessures qui sont le fait de cette infernale bête.

— Trois ! répondis-je, furieux moi-même de ma folie aussi bien que

de la méchanceté de mon singe, et du ton qu'avait pris le docteur, qu'on m'envoie ici immédiatement Black le quartier-maître. » Black vint.

— Black, lui dis-je, n'est-ce pas vous qui avez soin du singe?

— Oui, capitaine, vous m'en avez chargé.

— Eh bien! pourquoi ne l'empêchez-vous pas de mordre les hommes du bord?

— Je ne puis empêcher cela, monsieur.

— Non? eh bien! qu'on en finisse avec lui. Le voilà sur la galerie de la cale, poussez-le à la mer. Je ne veux pas que les gens de l'équipage risquent ainsi d'être blessés ou tués par un singe. A la mer, vous dis-je. »

Le quartier-maître alla à la galerie et prit l'animal effrayé dans ses bras; de son côté, le pauvre Jocko, semblant pressentir son malheur, étendait ses propres bras sur le sein nu du matelot comme pour implorer sa pitié. Le vieux quartier-maître, qui avait tout l'air d'être près de pleurer, m'adressait un regard suppliant de dessous son chapeau de paille, pendant que j'allais et venais sur le pont, encore piqué du reproche semi-officiel du docteur. Comme je vis qu'il avait quelque chose à me dire, je lui demandai enfin s'il s'agissait de quelque proposition relative à son ami Jocko. Ma question annonçait déjà un sursis, et je vis le front du vieux matelot s'éclaircir; puis, après avoir hésité et bourdonné une minute, il me dit :

— Tout cela vient, monsieur, de ses deux grandes dents, si on les lui arrachait, il serait doux comme un agneau.

— Vraiment! Black, répondez-je, tout ce que je veux, c'est que tous les hommes de l'équipage ne soient pas successivement sur la liste des blessés par le fait de votre maudit singe; mais si vous préférez lui arracher ses deux mauvaises dents de sanglier, je consens à le laisser vivre.

Jamais sursis obtenu au pied de la potence n'avait été accueilli avec plus d'acclamations par les amis d'un condamné que ne le fut cette commutation de peine par les camarades de Saint-Iago. Les soldats de marine eux-mêmes, quoique essentiellement prévenus contre lui, se montrèrent enchantés, et j'entendis le factionnaire de ma cabine qui disait : « Je savais bien que le capitaine estimait trop son singe pour lui faire aucun mal. »

Aucun mal! en vérité! Je ne sais trop si le pauvre Jocko regardait l'alternative comme une faveur. A tout événement, ses amis paraissaient fort embarrassés pour remplir la condition qui le sauvait du supplice de

la noyade, car je les vis tenir gravement conseil sur la meilleure manière d'arracher les dents au singe.

— Qui le tiendra, dit l'un d'eux ?

Point de réponse. C'était la répétition du vieux conte où il s'agit d'attacher les grelots au chat, et il n'y avait pas de rat assez hardi à bord pour faire cette expérience sur un singe de belle taille, très-capable de défendre sa mâchoire en animal qui savait mordre.

— Supposons même, dit le contre-maître, que nous puissions garrotter la pauvre bête, comment arracher ces grosses dents sans risquer de lui briser tout le ratelier ?

Nouveau silence.

— J'ose dire, s'écria enfin un matelot, que l'aide-chirurgien, qui est un bon jeune homme, nous donnera un avis là-dessus. »

Une députation des amis du singe fut donc envoyée à l'aide-chirurgien, avec une humble pétition pour le supplier de vouloir bien prêter son savoir chirurgical, et sauver la mâchoire, peut-être la vie, d'un des plus amusans vagabonds qui fussent au service de Sa Majesté le roi de la Grande-Bretagne.

Heureusement l'aide-chirurgien n'était pas de ces petits médocastres qui, aussi sots qu'ignorans, croient devoir appeler l'étiquette de la profession au secours de leur prétendue dignité. C'était au contraire un jeune homme instruit qui ne se croyait obligé par son état qu'à être utile, et qui même portait si loin l'amour de l'art qu'il ne voulut voir dans cette opération nouvelle qu'une occasion de l'exercer; il venait d'ailleurs de se verser un verre de grog qui l'avait mis en bonne humeur quand la députation arriva.

— Êtes-vous bien pressés? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, répondit l'orateur de la troupe; il n'y a pas de temps à perdre, car le capitaine qui est furieux, dit que si nous n'arrachons pas les dents du singe, il le fait jeter à l'eau avant une heure.

— Arracher n'est pas le mot, mon brave; c'est *extraire* qu'il faut dire, mais, n'importe, je vous suis; et en quelques minutes on vit arriver le jeune Esculape.

— Un moment, mes braves, s'écria-t-il; comment voulez-vous que j'opère cet animal si on ne le tient pas? et qui le tiendra ?

— Je donnerai un coup de main, dit l'un. — Et moi aussi, et moi aussi, répondirent les autres. » Mais on avait trop vite oublié la difficulté de la

chose. Jocko se douta en partie de ce qui le menaçait, et se révolta de manière à épuiser tous les efforts des matelots, pendant que le jeune docteur répétait en riant qu'il serait prêt aussitôt que le patient daignerait se soumettre à l'opération. Le hasard voulut que la veille une rafale ayant déchiré notre foc, les voiliers occupés à le remplacer par une voile neuve demandassent de la toile à voilure. En voyant passer le paquet qu'on leur portait, un matelot se mit à dire : « Pourquoi ne roulerions-nous pas Jocko dans la vieille voile comme une momie ? C'est ainsi qu'en usaient, dit-on, les Égyptiens avec leurs chats favoris, du temps de Moïse et des sept plates. »

Cette citation *historique* fut mise à profit, et le malheureux Saint-Iago del Cabo Verde fut emmailloté de manière à ce qu'on ne voyait plus de toute sa personne que sa tête grimaçante. Pendant ce temps-là le docteur avait eu le temps de réfléchir que ce serait un acte de cruauté inutile d'extraire les deux dents de Jocko, et qu'il suffirait d'en briser les pointes. Il changea donc sa clef de garengéot contre une paire de pinces, et réussit à mettre le singe hors d'état de mordre sans lui faire grand mal. Mais l'animal n'en éprouva pas moins un violent accès de rage, et à peine délivré de la voilure qui le privait de l'usage de ses pattes, il courut aux écoutes, et, y rencontrant le sergent déjà mordu, il lui saisit la main pour le mordre encore. Le soldat levait par instinct sa canne en l'air ; mais on lui cria : « Arrêtez, arrêtez ; Jocko ne peut plus mordre ; ne le battez pas ! » En effet, Saint-Iago eut beau serrer ; il ne put faire aucune entaille sur le poing calleux du vétérinaire, et y renonça enfin pour aller se cacher tout honteux, au milieu des éclats de rire de l'équipage.

Lorsque nous fûmes de retour en Angleterre, je fis cadeau de mon singe au contre-maître, qui lui fit faire tant de tours devant les curieux du port qu'un juif crut pouvoir lui en offrir une somme dont la séduction fit encore changer de maître à Saint-Iago. Le juif sans doute ne faisait qu'une spéculation commerciale, et ne garda pas long-temps le singe, qui de spéculateurs en spéculateurs retourna dans son ancienne ménagerie de Londres, après trois ans d'absence. Quelque temps après mon débarquement, j'accompagnai des amis chez M. Cross, et nous nous amusâmes à regarder les divers animaux dans leurs cages, lorsqu'un singe fit un tel tapage derrière les barreaux de la sienne, qu'il attira l'attention de tout le monde, entre autres celle du gardien de l'établissement.

— Cet animal paraît vous connaître, monsieur, me dit-il ; et, m'étant

approché, je reconnus en effet moi-même mon coquin de singe, qui m'adressait une grimace d'amitié. J'avoue que je sentis un léger remords en apercevant ses dents ébréchées, pendant que le pauvre animal me tendait la patte avec l'air d'une parfaite réconciliation.

Un autre de mes singes finit d'une manière plus tragique et dans une autre partie du globe. J'avais le commandement de *la Lyre*, et en revenant de la Chine, nous rendant à Calcutta, nous touchâmes aux îles Philippines, où, entre autres bêtes, je fis l'acquisition d'un singe grand voyageur; car on nous assura qu'il était né à Ténériffe, qu'il avait été élevé à Cadix, et avait vu l'océan Pacifique, Lima, Acapulco, Manille, etc., etc. Nous lui fîmes achever son tour du monde en lui faisant voir Malacca et Poolo Penang, le Bengale, Calcutta, Madras, l'île de France, le Cap et enfin Sainte-Hélène, du temps où y résidait le grand ex-empereur.

Ce singe distingué différait du dernier, dont j'ai raconté les aventures, par son goût particulier pour les soldats de marine, qui le caressaient volontiers, et même profitaient de sa bonne volonté pour jouer quelques tours aux matelots; mais ceux-ci se promirent bien de s'acquitter envers eux avec les intérêts de la dette.

Chaque dimanche matin, les hommes du vaisseau sont rangés en bataille, par division, de chaque côté du pont, chaque soldat et chaque matelot bien propre et rasé, les soldats surtout, cherchant à briller par l'éclat de leur uniforme rouge. Quand tous ont répondu à l'appel, le capitaine fait son inspection des hommes et des armes. Un jour que je venais de parcourir ainsi tous les rangs sans avoir découvert une tache, je m'arrêtai devant une figure dont la première vue m'embarrassa un peu. C'était notre singe le grand voyageur, vêtu en soldat de marine et planté debout en faction sur l'échelle de galerie. Son uniforme était complet, et on lui avait mis sous la mâchoire un col en cuir de pompe, si raide, si serré, qu'il tenait forcément la tête immobile. Son menton et ses joues avaient été rasés, et il n'y restait qu'une paire de moustaches et des favoris. Enfin une queue ajoutait encore quelque chose de très-comique à la physionomie de ce nouveau conscrit, dont on avait attaché les coudes, en même temps qu'on avait fixé contre son épaule gauche un des pistolets du bord, en guise de fusil.

A mon approche je vis mon singe trembler de tous ses membres, et j'eus peine à m'empêcher de rire, pendant que mes matelots se regardaient d'un air sérieux, ne sachant comment leur commandant prendrait

cette plaisanterie ; mais je me contentai de dire en passant outre : « On ne devrait pas jouer de pareils tours aux voyageurs ; qu'on lui rende la liberté. » Un matelot, ouvrant son couteau, coupa la corde qui attachait le singe espagnol à l'échelle et le laissa aller. Mais, par malheur pour la gravité des officiers et celle de l'équipage, Jocko se sauva du côté des soldats de marine, et se posta juste au front du corps, sans se douter du ridicule qu'il provoquait aux dépens de ses amis. Mais ceux-ci ne purent s'empêcher de trouver la chose risible, et une gaieté assez bruyante signala la fin de cette inspection.

Ce fut un ou deux jours après que notre singe, encore occupé de se gratter le menton, aperçut le docteur qui procédait à quelque composition chimique ; curieux comme devait l'être un voyageur tel que lui, il se glissa en tapinois dans la pharmacie, et observa attentivement la manière dont on s'y prenait pour faire une pâte médicale. Au moment où le docteur venait de diviser sa matière en cinq parties, destinées à former chacune douze pilules, quelqu'un l'appela, et il alla du côté de l'écoutille. A peine avait-il le dos tourné que le singe sauta sur la préparation, la mit tout entière dans sa bouche, et courut s'asseoir sur une vergue, pour y déguster son butin à son aise.

Le premier mouvement du docteur fut de se fâcher du vol de son médicament ; le second, de s'alarmer pour l'animal qu'il voyait sur le point de s'empoisonner. Il accourut sur le pont, en manches de chemise, sans chapeau et sa spatule à la main, au grand scandale de l'officier de quart.

« Saisissez-vous du singe, cria le docteur, et ôtez-lui de la bouche la pâte qu'il m'a volée. »

Les matelots de rire, croyant que le docteur perdait l'esprit.

« Ne riez pas, répéta le bon docteur, le singe a entre ses dents plus de cent grains de calomel ; et, si on ne les lui ôte, il crèvera certainement. »

En effet, la dose de calomel que Jocko avait dérobée pouvait être formulée ainsi.

℞ Protochlorure de mercure ʒ ij (prenez 120 grains de calomel).

On comprit enfin le docteur, et chacun de courir après le singe ; mais le drôle, après avoir avalé en une première fois vingt-quatre grains de calomel, sauta sur le mât de perroquet, où il en avala vingt-quatre autres.

Les efforts redoublèrent pour s'emparer de lui ; mais au moment où le contre-mâitre le saisissait par la queue, il venait d'engloutir dans son estomac la dernière dose de calomel.

Tous les antidotes que nous avions sous la main furent vainement employés ; Jocko mourut après d'atroces souffrances. Il perdit d'abord l'usage de ses membres , puis il devint aveugle , puis paralytique ; enfin, au bout de quatre jours, il était dans un tel état d'agonie que je crus faire un acte d'humanité en ordonnant qu'on terminât ses angoisses en le jetant à la mer. Cet ordre fut exécuté un jour que nous avions bon vent , et que nous filions sept à huit nœuds par heure. Bientôt après survint le calme , et le lendemain le vent tournant à l'est nous repoussa à plus de cinquante lieues du point où nous nous dirigions. Nous restâmes en mer assez long-temps pour être forcés de réduire beaucoup notre ration journalière d'eau et de provisions. Les matelots ne manquèrent pas de dire que notre voyage se fût continué heureusement si nous avions laissé mourir le singe , au lieu de hâter sa fin en le jetant à la mer. J'ignorais cette superstition, que je ne croyais applicable qu'aux chats.

LE CAPITAINE BASIL HALL.

Poésie.

LE HAVRE-DE-GRACE.

Oh ! que la France est belle ! Il faut , pour la connaître ,
Jeune , à vingt ans , quitter le toit qui nous vit naître ,
Emporter avec soi sa plume ou ses crayons ,
Courir du sud au nord par leurs mille rayons ,
Puis , à chaque relais du long pèlerinage ,
Peindre tant de châteaux venus du moyen âge ,
Tant de saints monumens debout sur leurs grands pieds ,
Temples toujours nouveaux et jamais copiés ,
Gothiques repositoires dentelés sous leurs voûtes ,
Semés sur tous les points comme l'herbe des routes ,
Et ces arcs qui formaient un triomphal chemin
Du portique d'Orange au grand cirque romain ;
Et ce sol toujours beau d'arbres et de prairies ,
Sources que trois mille ans n'ont pas encor taries ,

D'où l'homme nourricier retire chaque soir
 L'épi qu'il jette au four et le vin du pressoir.
 Tous les climats heureux couronnent cet empire ;
 Partout la vie est douce à l'air qu'on y respire ;
 Soigneux de ce pays, Dieu même l'a placé
 Loin du noir équateur et du pôle glacé.
 Il faut d'abord le voir sous sa brillante zone
 Près de la mer sans flux que la terre emprisonne,
 Sous l'azur provençal, ce doux ciel qui nous rend
 La fraîche Thessalie et son air transparent,
 Où naît parmi les fleurs l'arbre qui donne l'huile,
 Où le soleil à flots ruisselle sur la tuile ;
 Puis il faut élargir les pointes du compas
 Et franchir vers le nord la carte d'un seul pas,
 Quitter les pins rians pour les sombres mélèzes,
 S'asseoir en Normandie aux cimes des falaises,
 Au bord de l'autre mer, qui sur ses grandes eaux
 Comme des grains de sable agite les vaisseaux ;
 C'est encor notre France : aux pointes des antennes,
 Aux vieilles tours d'église, aux coupoles lointaines,
 C'est toujours l'étendard à la triple couleur,
 Dans le Havre-de-Grâce et le bassin d'Honfleur.
 La Seine, la voilà ; depuis sa dernière arche
 Ce fleuve semble à l'œil un grand chemin qui marche,
 Emportant avec lui, dans un prisme trompeur,
 Les agiles essieux de vingt chars à vapeur ;
 Né sur la Côte-d'Or, son voyage s'achève
 Dans l'Océan brumeux, sous le cap de la Hève :
 Nul fleuve, en s'abîmant dans l'humide tombeau,
 Ne raconte à la mer un voyage plus beau.

Quand l'étranger nous demande :
 Quelle ville est sur ce port ? —
 C'est la Carthage normande ,

C'est la Marseille du Nord ;
La ville qui s'assoit fière
Sur la mer et la rivière
Dans un havre sans rival ,
Qui dans ce nouveau Scamandre
A pris une Salamandre
Pour son écusson naval (1).

Elle est debout dès l'aurore
Aux cris du chantier marin ,
Au bruit du marteau sonore
Qui bat les quilles d'airain :
C'est une vaste corbeille
Où chaque docile abeille
Verse son miel chaque soir,
Et , dès que le jour commence
Garnit le festin immense
Où le travail vient s'asseoir.

Si l'industrie est un culte,
Si le travail est un dieu,
Leur hymne est le beau tumulte
Qui s'élève de ce lieu ;
C'est le chant qui se propage
D'équipage en équipage ,
C'est la cloche au gai tocsin,
C'est la voix de la poulie,
Le cri du chaînon qui lie
Les écluses du bassin.

(1) Le Havre porte une Salamandre dans ses armes , comme le grand bouclier de Phrygie.

C'est de là, quand la mer pleine
Ouvre la digue des ponts ,
Que partent pour la baleine
Ceux qui lancent les harpons :
Ceux qui vont à Terre-Neuve
Boire les eaux du grand fleuve
Dans le golfe Saint-Laurent ;
Ceux qui visitent Golconde,
Et l'Inde en perles féconde,
Et le Bengale odorant.

Voilà les quais où l'on pare
Contre le choc des brisans
Le vaisseau qui se prépare
A son exil de trois ans ;
Sa quille durcit aux flammes ,
Le cuivre se coupe en lames
Le long de ses flancs couverts ;
Il va de course en mouillage
Tracer l'anneau du sillage
Tout autour de l'univers.

Dans ce port à pleines voiles
Ils entrent aux jours promis
Ceux qui sèment des étoiles
Sur leurs pavillons amis ;
Et qui, suivant sous la nue
Le vol de l'aigle connue ,
Apportent de leurs climats ,
A travers l'onde orageuse ,
La liberté voyageuse

Sur la pointe de leurs mâts (1);

Parti de l'Yorck nouvelle
 Ou du golfe mexicain,
 Quand au Havre il se révèle
 Le navire américain,
 Le peuple, vivante houle,
 Pour le saluer se roule
 Vers le môle et les talus,
 Et l'Américain arbore
 Notre drapeau tricolore
 Pour nous rendre nos saluts.

Quand la marée est féconde
 Et qu'elle ouvre sa prison,
 Quand le vent du nord seconde
 Les voiles de l'horizon ;
 Quand, par un joyeux dimanche,
 Le flot qui court de la Manche
 Roule d'agiles convois ;
 Quand les canots à la rame
 Commencent entre eux le drame
 Des sonores porte-voix ,

Alors la mer est en fête,
 Chaque vague a deux sillons,
 Les mâts de la hune au faite
 Se couvrent de pavillons ;
 De la jetée aux deux phares

(1) Allusion à l'aigle et aux étoiles qui forment les armes et le pavillon des États-Unis.

La joie éclate en fanfares
Dans l'universel transport ;
Toute une escadre féconde
Jette les trésors du monde
Aux riches bazars du port.

Et la foule qui se penche
Sur leur humide chemin
Voit passer la voile blanche,
Et la touche avec la main ;
L'odeur des grandes Antilles
S'exhale des écoutilles,
Couvre le môle riant ;
Chaque navire qui passe
Épaille dans l'espace
Tous ses parfums d'Orient.

Qu'on aime du haut des môles,
Dans les beaux soirs printaniers,
Voir courir les banderolles
Sur la vergue et les huniers !
Voir les arbres des allées
Border les ondes salées
Comme un cadre gracieux,
Et l'amoureux Ingouville
Qui pour embrasser la ville
Semble s'échapper des cieux !

Puis on vient sur la colline
A l'heure où tombe la nuit ;
Sur l'Océan on s'incline
Et l'on entend pour tout bruit

L'onde légère qui frôle
 Les dalles vertes du môle
 Sous les grands anneaux de fer,
 Et l'harmonieuse lame
 Qui chante l'épithalame
 De la Seine et de la mer.

C'est l'heure où le cerveau bouillonne de pensées,
 Où l'on jette son ame aux ondes amassées,
 Où l'on roule en esprit dans ces gouffres amers,
 Pour mieux ouïr la voix qui parle aux grandes mers.
 Le môle fait silence et la ville est éteinte ;
 La nuit fond la cité sous une même teinte,
 Rien ne distrait l'oreille, et l'on plonge en avant
 De toute sa vigueur sur l'abîme mouvant.
 Car, pour penser la nuit aux solennelles choses,
 Il ne faut point s'asseoir aux parcs semés de roses,
 Sur le seuil des châteaux dans la plaine enclavés,
 Prosaïques manoirs qu'un vieux fleuve a lavés ;
 C'est ici que l'on rêve à se fondre la tête,
 Quand on a sous ses pieds le calme ou la tempête,
 Et que la joue en flamme on fait bondir ses yeux
 De l'infini des mers à l'infini des cieux.
 Sans doute ce qu'on voit nous ravit en extase :
 C'est un flot qui scintille et que l'alcyon rase ;
 C'est le phare lointain qui disparaît et luit
 Comme une étoile neuve ajoutée à la nuit ;
 C'est l'ombre d'un navire à la proue amarrée
 Qui sur la rade attend le jour et la marée,
 Et s'agite à l'écart comme un flottant îlot
 D'où par momens s'exhale un chant de matelot.
 Mais dans ce grand tableau tout ce qui nous ramène
 Vers les grossiers produits de la pensée humaine,
 Tout ce qui nous rappelle ou l'homme ou la cité,

S'échappe, et devant nous plane l'immensité :
Elle absorbe nos sens, brise nos tempes frêles,
Détache notre esprit des oisives querelles,
Et nous fait méditer entre deux horizons
Sur l'énigme de Dieu que partout nous lisons.
Oh ! le front tombe alors sur nos deux mains unies,
Le feu du cœur s'allume au feu des insomnies,
L'anévrisme fiévreux qui dessèche nos os
A coups sourds s'harmonie au roulement des eaux,
Et l'on pense toujours ; l'océan et la terre
Gardent obstinément l'ineffable mystère ;
On demande, et la voix des abîmes ouverts,
L'écho de la falaise où vont mourir nos vers,
Le fleuve qui se roule avec l'onde salée,
La brise maritime à minuit exhalée,
Rien de ce qu'on entend sur les flots ou dans l'air,
Ne parle à notre esprit dans un langage clair.
Qui sait ? Peut-être il faut, pour rafraîchir notre ame,
Pour faire notre vie et filer notre trame,
Laisser aux fous rêveurs ces soucis étouffans,
Et penser au hasard comme font les enfans ;
Il faut dormir ses nuits sans cuisante secousse,
Se donner le jour calme et l'existence douce,
Saluer d'un adieu la gloire et les neuf sœurs,
Et couper à son front la fibre des penseurs.
Oh ! l'Océan fait mal ! sur ses dunes flottantes
Pour nous et nos amis ne dressons pas nos tentes ;
A l'aurore, demain, vite soyons debout,
Remontons la rivière, et Paris est au bout.

MÉRY ET BARTHÉLEMY.

Havre, le 30 mai 1852.

Paris.

LES BOULEVARDS.

Voulez-vous connaître Paris, ses habitudes, ses goûts, le caractère particulier de la vie qu'il s'est faite, et cela en peu de temps, à peu de frais, sans aucune peine, comme on aime à tout savoir aujourd'hui? Je vous dirai : Ne vous fatiguez pas à parcourir les différens quartiers où sa population s'est distribuée, à visiter ses monumens et ses établissemens publics, dont il ne se soucie guère ; à fréquenter assiduellement toutes les maisons qui peuvent vous être ouvertes, et ces lieux d'un plus facile accès, où l'on se rassemble pour chercher en commun le gain ou le plaisir. Vous auriez vu cette foule de belles choses que les indicateurs signalent à votre curiosité dans leur longue nomenclature ; vous auriez usé le crédit de vingt recommandations, qui sont lettres de change payables en dîners ; vous auriez assisté aux audiences des tribunaux, à la cohue de la Bourse, aux séances des sourds-muets et des députés, aux bals de la cour et aux concerts de bienfaisance, que vous pourriez bien n'avoir rien compris au mouvement de la capitale, et remporter les idées les plus inexactes sur la physionomie morale

de ses habitans. C'est que le Parisien ne se montre pas avec sa véritable attitude, avec sa figure distinctive, là où il est courbé par le travail, enchaîné par un devoir, dominé par quelque passion, mis à la gêne par des intérêts, des convenances ou des règles d'étiquette. L'atmosphère des salons, des ateliers, des comptoirs, des assemblées, des théâtres, l'étouffe, l'abrutit, l'asphyxie en quelque sorte; et voilà peut-être pourquoi il réussit assez mal aux choses qui se délibèrent sous un toit de verre ou d'ardoise. Il ne se retrouve complet que lorsqu'il vit à l'air, non pas toutefois comme l'heureux habitant des pays chauds, qui s'épanouit, immobile et rêveur, dans la contemplation d'un beau ciel; mais lorsqu'il peut, entre deux averses, promener son loisir à travers la foule, s'agitant à ne rien faire, regardant, regardé, heurtant, heurté, saluant, salué, et satisfait de n'avoir pas perdu sa journée s'il a rencontré plusieurs visages de connaissance, et ramassé quelques nouvelles sur son chemin.

Cette vie extérieure, ce monde en plein vent, ce commerce de regards, de propos, de complimens échangés au passage, cette sociabilité ambulante, est surtout ce qui caractérise notre grande ville, et ce qui en fait le principal agrément. Ailleurs, comme ici, on sait se réunir entre quatre murailles lambrissées, à la lueur des bougies avec des apprêts de toilette et la résolution d'avance concertée d'employer les heures de la soirée à faire des révérences, à tourner sur un parquet, à causer, à médire, à manier des cartes, à répéter par fragmens le journal du matin, et à prendre du thé. Ailleurs aussi, on s'entasse, pour son argent, dans des salles plus ou moins vastes, bien ou mal ornées, où l'on vient se montrer l'un à l'autre, sous prétexte d'écouter des chants, des tirades et des quolibets. Toutes les capitales de l'Europe, tous les chefs-lieux de province, ont leurs palais, leurs guinguettes, leurs théâtres, leurs marchés, leur Jardin-des-plantes et leur académie. Mais ce qu'on ne voit qu'à Paris, c'est une population immense, à toute heure répandue sur le pavé, circulant sans hâte et sans préoccupation, se servant à elle-même d'amusement et de spectacle, tourbillonnant sans cesse dans un espace convenu, où tous les rangs

se confondent, où toutes les fortunes se coudoient, où l'égalité n'admet d'autre différence que celle de l'embonpoint, où la loi de l'incognito est toujours respectée, jouissance permise à chacun, qui fournit aux plus oisifs un passe-temps sans effort d'esprit ou de dépense, aux plus occupés une distraction de tous les momens.

Or il existe un lieu merveilleusement propre à cet usage que le Parisien fait de sa liberté, à ce continuel besoin de mouvement et de pêle-mêle, qui le pousse hors de son logis, qui lui fait abandonner plusieurs fois par jour toutes les aises de sa demeure, qui le ramène de la campagne après une courte absence, comme s'il craignait déjà d'être oublié. En vain lui ouvririez-vous la plus belle promenade du monde, entourée de grilles, ombragée d'arbres épais, ornée de statues bien décentes, gardée par des soldats qui en interdisent l'entrée aux chiens, aux porteurs de fardeaux et aux gens mal vêtus. Ce n'est pas là que vous l'amèneriez; car il n'affiche pas à ce point le désœuvrement; il ne se permet guère les Tuileries que les dimanches. Mais il n'est pas d'homme si affairé, si étroitement obligé à rendre compte de son temps, qui ne trouve le moyen de prendre sur ses occupations de quoi faire un tour de boulevards. Aussi peut-on dire que tout le gai loisir de la cité est renfermé dans cette ligne irrégulière qui s'étend depuis le monument inachevé de la Madeleine jusqu'au monument projeté de la Bastille, deux limites portant empreint sur leurs pierres d'attente le cachet de notre siècle, et au-delà desquelles sont placées les extrémités de la vie sociale: d'un côté, le travail avec ses longues peines, ses joies brutales et les inquiétudes dont on le tourmente; de l'autre, le luxe qui s'endort trop facilement, par un temps comme le nôtre, dans sa voluptueuse imprévoyance. A voir les contours que décrit cette chaussée grisâtre, bordée de deux allées et encaissée entre deux rives de maisons, vous diriez une autre Seine qui charrie des hommes, recevant et déchargeant ses flots de distance en distance par des affluens et des canaux nombreux. Ce n'est pas précisément une promenade, puisqu'on y est affranchi de la consigne; ce n'est pas tout-à-fait une rue, puisqu'on y est rarement éclaboussé, et que plus de deux piétons peuvent y mar-

cher de front sans se bousculer. C'est tout juste ce qu'il faut pour que des gens qui aiment la foule et le bruit se portent naturellement vers un même point sans paraître se chercher. Les uns s'y rendant tout droit, y faisant long séjour, étalant aux yeux des passans leur béante oisiveté; les autres ayant un but dont ils se détournent, prenant, pour arriver à leurs affaires, ce chemin le plus long, que chacun de nous connaît si bien, et dont la tradition ne s'est pas perdue depuis La Fontaine; tous, lorsqu'ils ont touché cet heureux terrain par quelqu'une de ses issues, marchant d'un pas plus lent, affectant l'air inoccupé, s'arrêtant aux mille objets de curiosité dont la route est semée, et s'en détachant avec regret. En toute autre partie de la ville, vous pourriez vous croire à Londres, à Vienne, à Lyon, à Bordeaux; sur les boulevards, vous êtes sûrs d'être à Paris.

C'est pourquoi j'ai entendu de bonnes gens demander quelle main habile avait tracé ce large cordon qui se déploie, toujours onduleux et varié, dans une étendue de plus d'une lieue; quel crayon intelligent avait dessiné sur un sol inégal cet espace si bien préparé pour nos goûts et nos besoins, enceinte et centre en même temps, communication et point de ralliement, que l'on suit, que l'on traverse, où l'on passe, où l'on va, d'où l'on vient, toutes choses importantes dans notre existence de Parisiens, et qui là se trouvent admirablement réunies. Hélas! c'est comme si, trouvant quelque part (je serais fort embarrassé de dire où) un peuple gouverné par ses vieilles mœurs et ses coutumes patrimoniales, dans la surprise que vous causerait un bonheur si facile et si ingénu, vous alliez demander quelle plume lui a écrit ses lois. Les architectes et les législateurs ne font pas de ces miracles-là. Les uns et les autres sauront vous tirer une constitution ou bien une rue au cordeau, en faisant abattre tout ce qui gênerait leur alignement et leur perspective, sans s'inquiéter des ruines et des masures qu'ils laisseront autour de leur ouvrage. Pour ne rien dire ici des chartes, examinez seulement ce beau projet dont on vous a parlé, d'une voie spacieuse qui s'ouvrirait devant la clôture du Louvre, et se dirigerait vers l'Hôtel-de-Ville, tout droit à la rencontre du der-

nier emprunt. Voilà qui est de l'homme, voilà qui est imagination des ponts-et-chaussées. Il en coûterait beaucoup d'argent d'abord, puis le sacrifice d'un monument précieux ; mais on aurait gagné une belle surface de pavé, sur les bords de laquelle on verrait longtemps des palissades, des décombres et des abîmes, en attendant les constructions et les écriteaux. Ce n'est pas ainsi qu'ont été faits les boulevards : ils sont le produit des siècles, l'œuvre progressive de la cité elle-même, qui s'est agrandie autour de son ancien circuit. Il est heureusement arrivé qu'un beau jour les Parisiens crurent avoir l'ennemi, je veux dire l'étranger, à leur porte. C'était une de ces peurs comme il est bon de leur en donner parfois, quand on veut tirer d'eux quelque secours. L'empereur Charles-Quint avait mandé au comte de Nassau « que de par Dieu ou par le diable il lui tint la promesse d'aller droit à Paris ; » et aussitôt les bourgeois s'étaient mis à se fortifier avec leur zèle ordinaire. Sur seize mille ouvriers commandés pour cette besogne, les magistrats du parlement, à qui l'état de siège ne faisait pas du moins abdiquer leur office, en trouvèrent près de trois mille occupés à creuser des fossés, à élever des remparts. La peur se dissipa bien vite ; le travail resta fait, et les Parisiens allèrent prendre leurs ébats sur la place où ils avaient dû combattre. Il ne faut pas croire pourtant que ce lieu fût sans nom, avant qu'il plût aux écoliers, aux rentiers et aux invalides du temps de faire rouler des boules sur le tapis verdoyant dont il s'était couvert. Cette étymologie donnée au mot *boulevard* n'est rien qu'une petite mystification, une de ces découvertes facétieuses que Voltaire, à ses momens perdus, se donnait le plaisir de lancer dans le public, certain d'être cru sur parole et, qui plus est, copié. Il pouvait être alors piquant pour un homme d'esprit de mettre en circulation une sottise. Les journaux nous ont blasés là-dessus.

Les boulevards, qui reçurent leur nom de la langue militaire, et non pas de celle des badauds, restèrent donc dans cette forme jusque vers la fin du dix-septième siècle, époque à laquelle des lettres signées Colbert ordonnèrent aux échevins d'y planter des arbres, tant pour la décoration de la ville que pour procurer des

promenades aux bourgeois et habitans d'icelle. Dès lors ils devinrent un de ces lieux où, suivant Labruyère « on se donne un » rendez-vous public, mais fort exact, pour se regarder au visage » et se désapprouver les uns les autres. C'était là, dit-il encore, » que l'on était assuré de voir sur un strapontin ce même homme » partout si connu, ce visage familier, qu'on avait rencontré déjà » dans la grande allée des Tuileries, au balcon de la comédie, » au sermou, au bal, aux exécutions, aux feux de joie; cette » figure enfin qui représentait le peuple dans les almanachs »; personnage encore existant, sorte de juif errant qui ne meurt ni ne se repose, qui survit aux révolutions, qui reparait après l'émeute, dont les années qui s'écoulaient ne font que changer le costume, et que vous retrouverez aujourd'hui barbu, raisonneur et fumant, devant le perron de Torton. A mesure que les arbres grandirent, les habitations se rapprochèrent du lieu où s'entassait la foule; des marais, des fossés se convertirent en jardins qui s'ouvraient sur le cours, et mêlaient leur verdure à celle des ormes municipaux. L'industrie du plaisir y vint offrir ses produits et ses créations frivoles à l'oisiveté qui les cherchait. Au bout d'un siècle encore la chaussée du milieu fut pavée; un poète nous a peint, en vers imitatifs, les ouvriers qu'on voyait

De cette belle route, à grands coups de massue,
En cailloux incrustés parqueter l'étendue;

la nuit des lanternes s'y balancèrent; la poussière y fut abattue par la pluie factice qu'un entrepreneur se chargeait de verser, et Voltaire, plus heureux en poésie qu'en recherches philologiques, put nous montrer son *pauvre diable*

Qui conduisait sa Laïs triomphante,
Les soirs d'été, dans la lice éclatante
De ce rempart, asile des amours,
Par Outrequin rafraîchi tous les jours.

Ce fut alors le beau temps des boulevards, temps d'ivresse et de joyeux délire, où l'on semblait vouloir épuiser toutes les sortes de voluptés et de folie avant d'arriver aux jours de crime et de dou-

leur. Rien n'y manquait pour satisfaire ce goût effréné d'amusemens où s'étourdissait une société menacée de si près. Là se trouvaient le gai scandale, le désordre élégant, le luxe qui éblouit et qui offense. De somptueux équipages venaient chaque soir livrer à la curiosité de la foule ces mœurs libres et légères, cette dissipation insouciant, ces vices dédaigneux du mystère et se croyant au-dessus du blâme, qu'elle savait déjà censurer, et dont elle devait plus tard demander un compte trop sévère. Et pourtant ce monde qui avait l'odieux privilège des jouissances sociales, ce monde heureux et poli consentait volontiers à déroger pour le plaisir. Comme si les divertissemens à sa portée lui eussent manqué, il allait s'asseoir à ceux du peuple, partager son rire grossier, se réjouir de ses farces, de ses parades, de ses saltimbanques, de ce Jeannot surtout, niais patriarche, qui a laissé dans le vaudeville une si nombreuse postérité. Et puis chacun prenait sa place dans des cafés brillans, autres lieux de rapprochement, de mélange et d'égalité, pour y entendre de la musique, des instrumens, des bouffons, des chanteurs. Car la musique ne courait pas encore les rues; comme il fallait la chercher, on pouvait l'éviter aussi; la misère ne demandait pas l'aumône avec un quatuor, et la faim ne se faisait pas accompagner d'un orchestre. C'était donc une sensualité de plus parmi tous les enchantemens rassemblés dans cette partie éloignée des boulevards, dont l'éclat et le bruit s'éteignaient, comme par un triste pressentiment, en s'approchant de la Bastille.

Nous avons revu, à différentes époques, quelques réminiscences de ces riantes saturnales; c'est par là que se sont presque toujours signalés ces accidens de bonheur qui arrivent fréquemment dans notre société mobile, et que nous appelons tour à tour réaction, délivrance, restauration, affranchissement. Chaque fois que la nation a brisé ses chaînes, secoué le joug affreux qui l'accablait et recouvré sa dignité, sorte de satisfaction qu'on lui procure de temps en temps, ces nouvelles expériences faites dans la politique ont réveillé en même temps parmi nous une ardeur immodérée de plaisir, dont les boulevards ont profité. Mais à travers tant de changemens, l'esprit du siècle a porté là comme partout son carac-

tère industriel, ses recherches de profit et la sécheresse de son art, voué tout entier à la spéculation. D'abord les jardins ont disparu ; l'inévitable maison à cinq étages avec sa façade aplatie, ses fenêtres étroites et serrées, son maigre balcon et ses boutiques, est venue couvrir la place où les regards se reposaient sur des bosquets et sur des fleurs. Quand l'espace a manqué pour bâtir, les échoppes ont trouvé moyen de s'abriter sous une terrasse, de s'adosser contre un mur, de masquer un rez-de-chaussée. Ne cherchez plus « les » somptueux édifices, les hôtels élégans, les parterres à l'anglaise, » les pavillons à la grecque, » qui formaient autrefois le long de la route une si riche bordure ; tout cela est remplacé par des magasins, des cafés et des étalages. De ces anciennes habitations qui annonçaient une certaine consistance dans les fortunes et quelque chose de noble dans la variété, il ne nous reste plus, comme témoignage du temps passé, qu'un jardin simple et gracieux, sauvé de la destruction par le goût éclairé d'un homme de finance, et qui interrompt si agréablement les noirs bâtimens du boulevard Poissonnière. Aussi les mœurs se sont-elles modifiées avec la disposition matérielle des lieux. Ce n'est plus un mouvement capricieux, électrique, qui pousse à des heures marquées une population de choix vers l'endroit où on lui a préparé de quoi l'émouvoir et l'amuser. C'est un besoin général et continu de se répandre et de se rassembler, sans autre attrait que la foule, sans autre but pour chacun que de se trouver avec tout le monde. Il en est résulté que l'affluence, au lieu de se concentrer sur une seule partie, s'est disséminée au contraire dans toute la longueur de cette ligne. Chaque quartier s'en est attribué une portion, et l'a marquée de ses goûts particuliers ; en telle sorte qu'il est facile de reconnaître toutes les formes de notre civilisation, échelonnées en quelque sorte sur ce terrain, qui forme dans son ensemble l'expression complète de la cité. Vous pouvez selon votre fantaisie ou monter ou descendre, en une seule promenade, tous les degrés de l'état social, depuis la condition la plus grossière jusqu'à l'existence la plus perfectionnée. Si vous préférez la direction ascendante, tant mieux : ce sera la marche inverse de notre politique.

Or, vous voilà donc placé, n'importe comment, au bas du faubourg Saint-Antoine, tournant heureusement le dos à ce ridicule colosse de plâtre, dont on aurait bien dû, puisqu'on y était, employer les débris à faire des barricades, sur l'emplacement de l'ancienne Bastille, et au niveau de ce monument, qui, chargé d'annoncer à l'avenir les bienfaits d'une double révolution, semble hésiter à sortir de terre. Vous voyez s'étendre devant vous un long segment de la vieille enceinte, solitaire et silencieux comme les promenades les plus fréquentées qui soient à Dijon ou à Nancy. D'un côté le calme de la retraite, car ce sont les limites du Marais; de l'autre, ce vide qui entoure les lieux où l'indigence est renfermée pour le travail. A votre gauche, vous retrouvez encore quelques jardins clos de grilles; à droite le rempart est resté dans son ancien état, bordé d'un parapet tout prêt encore pour la défense, s'étendant par quatre rangées d'arbres, et soigneusement garni de bancs, parce que c'est le seul endroit où personne ne vient s'asseoir. Rien n'est plus tranquille en effet que cette partie des boulevards qui, par un contraste singulier, porte le nom de Beaumarchais; de cet homme si remuant, si agité, si ambitieux de bruit, le type le plus complet et le plus heureux du temps où il vécut, puisqu'il fit fortune et scandale. Après avoir parcouru, sans la moindre gêne, cet espace qui vous représente un ordre de société morne, triste et froidement régulier, vous entrez tout à coup dans la région tumultueuse des plaisirs populaires. Vous êtes sur le boulevard du Temple, que se sont partagé avec une admirable intelligence la tranquille colonie du Marais et les hordes tapageuses du faubourg; la première circulant paisiblement sur son étroite limite, occupant sans conteste ce Cadran-Bleu de vieille renommée, sur lequel on ne tient plus de méchants propos, et ce café Turc qui oppose à toutes les railleries surannées l'agrément de son jardin; les autres encombrant sur le bord opposé une vaste demi-lune, autour de laquelle se rangent les théâtres, les estaminets, les salons de figures, les cabarets et les cafés. Mais là déjà on peut voir ce que la joie du peuple a perdu de naïveté. D'abord vous ne trouverez plus ces tréteaux que la foule entourait jadis;

vous n'entendrez plus ce dialogue si plein de franche et naturelle bêtise, ces reparties si plaisantes, qui soulevaient dans l'auditoire une longue explosion de rires. Or ce changement est venu de haut, je vous en avertis ; c'est la tribune qui a tué la parade. Et puis, n'est-ce pas pitié de voir à quel régime de divertissemens le peuple se trouve réduit ? Tous ces spectacles qu'il aimait, qu'il aimerait peut-être encore, si l'on voulait bien lui faire un peu remise de sa dignité au profit de son agrément, les phénomènes, les mécaniques, les sauteurs, les équilibristes, tout cela n'existe plus. Dans ces salles enfumées où il étouffe à bon marché, c'est le vaudeville affadi, c'est le mélodrame déteint qu'on lui fournit. De ce boulevard du Temple qu'avait vu Désaugiers, le maître de la chanson, il ne reste que ces personnages de cire qui représentent si fidèlement le héros du jour et le criminel de la veille. Partout ailleurs on ne trouve qu'une imitation mesquine de l'assassinat tel qu'il se pratique à la Porte-Saint-Martin, ou du couplet tel qu'il se débite aux Variétés. Aussi les habitués de ce lieu préfèrent-ils, et avec grande raison, le cabaret, la tabagie, ou la bière qui se consomme, sous l'auspice d'un calembourg, devant le café de l'*Épi sclé*. Le mal est qu'à côté de ces hommes qui se reposent honnêtement de leur labeur, et assaisonnent de quelque amusement l'instant de loisir qu'ils ont si bien gagné, vous êtes sûr de trouver là, du matin jusqu'au soir, vivant dans un désœuvrement inexplicable, toute la clientèle de la police, tout le cortège de l'ovation et le personnel de l'émeute, des figures hideuses de vice et non de misère, qui vous forcent à vous demander en ce moment de quoi les prisons peuvent être remplies.

Il y a plus d'innocence dans les jeux portatifs qui forment des groupes aux environs du Château-d'Eau. C'est l'escamoteur classique qui vend pour un sou à son assistance le passé, le présent et l'avenir, rien que cela, et un pot d'onguent noir pour les cors par-dessus le marché. C'est la tête de Turc s'enfonçant sous le poing d'un vigoureux gaillard qui apprend ainsi ce que vaut sa colère. C'est la loterie qui distribue aux gagnans des gâteaux poudreux dont les mises ont payé six fois la valeur, imitation réduite de l'in-

dustrie administrative. Et tout en allant ainsi, vous arrivez à un état de société plus policé, vers lequel le nivellement qu'on vient d'opérer entre les deux monumens élevés à Louis XIV vous servira de transition. Vous voici sur le domaine de la bourgeoisie modeste, où se font les petites emplètes, où l'on ne trouve pas encore de chaises, où l'on n'avoue pas tout-à-fait la volonté de perdre le temps. La civilisation raffinée, l'oisiveté délicate, vous attend au boulevard Montmartre, mêlée avec le flot des passans; elle s'épure ensuite; elle se réduit à un petit nombre d'élus, à une société choisie d'heureux fainéans, que l'on trouve plantés tout le jour, depuis la rue Lepelletier jusqu'à celle du Helder. Ceux-là sont comme les tenans du brillant carrousel que la mode a établi dans ce lieu de prédilection; ils en font les honneurs à leur manière, occupant tout le terrain, et barrant le passage aux promeneurs; car ils sont là chez eux, entre eux, sans façon. C'est de là qu'on part pour faire une excursion au bois de Boulogne, là qu'on revient, tout couvert de poussière, raconter le succès d'un pari. Dans ce rayon de quelques toises se trouve ramassé tout ce qu'il y a d'élégance, de recherche, de bonheur dans le monde parisien. L'opéra d'abord, relégué dans l'alignement d'une rue, par suite de cette tradition ridicule qui interdit le boulevard aux théâtres du premier ordre; l'opéra Italien, qui, pour la même cause, tourne piteusement le dos à son public, et s'honore de faire face à un cloaque; le café Anglais, les salons de Riche et de Hardy, qui rendent au dîner son véritable caractère; le café de Paris, si brillant de luxe, si heureux de position, si noble et si beau, lorsque, par une riante soirée d'été, il éclaire majestueusement la foule rangée à ses pieds, et s'élève comme une décoration magique sur un parterre de toilettes élégantes; le café de Tortoni enfin, la révélation la plus piquante de nos goûts et de nos habitudes; joli, étroit, petit réduit, toujours plein, mais changeant vingt fois par jour d'attribution et de spécialité; le matin, avant-scène de la Bourse, n'entendant parler que de primes, reports et fin-courant; plus tard, encombré de gourmets qu'attire la coquetterie de son buffet succulent, ensuite assiégré par les fashionables, puis par les politiques, où se heurte

sans cesse le dandy avec le spéculateur, où se croisent les nouvelles qui ont agi sur les fonds et les fadaïses débitées au comptoir; et enfin, quand la nuit est venue, envahi par les femmes qui en prennent possession, comme d'une place conquise sur le privilège du sexe législateur. Après cela, le mouvement et le bruit cessent tout à coup quand vous êtes arrivé à la rue du Mont-Blanc; la circulation se détourne par la rue de la Paix. Vous entrez dans le repos, mais dans le repos de l'opulence et du bien-être domestique. Vous ne trouvez plus ni restaurateurs ni cafés, quelques boutiques seulement établies pour le service du voisinage; les voitures passent avec rapidité pour se rendre à leur destination; le séjour du confortable a commencé.

Outre ces nuances diverses qui distinguent les différens quartiers des boulevards, vous y trouverez encore des mœurs générales fidèlement conservées. Nulle part on n'est plus à l'abri de cet empressement persécuteur qui s'attache aux pas des personnes remarquables par leur figure ou leur costume. Nulle part aussi une réputation, quelle qu'elle soit, n'occupe moins de place et n'échappe plus facilement aux regards. Il semble que chacun, en arrivant là, se soit imposé la condition de voir tout le monde et de ne faire attention à personne. Tel homme, dont le nom a rempli tous les journaux du matin, se promènera impunément, au milieu de mille individus qui se disputent à son profit ou à ses dépens, sans être incommodé de sa célébrité. Son nom, prononcé par quelques passans, ne causera pas la plus légère rumeur, et ne dérangerà pas un désœuvré de sa route. On dirait que, sur ce terrain neutre, il y a une trêve convenue entre les haines et les admirations des partis, qui permet à leurs héros d'y prendre l'air comme de simples hommes.

Cependant les boulevards ne manquent pas d'une certaine importance politique. Comme ils offrent un vaste développement aux cortèges et un emplacement favorable pour de nombreux spectateurs, la commodité du lieu les a consacrés aux actions d'apparat, aux manifestations solennelles de joie ou de douleur. Un convoi funèbre ne serait pas complet, son effet serait perdu, si les restes

d'un illustre défunt marchaient silencieusement, par la voie la plus directe, vers cet enclos de la mort, qui doit s'étonner de voir arriver dans ses murs l'attirail de l'ambition. Il faut à toute force que les regrets aient de l'espace pour s'étendre, de la distance pour se compter; il faut qu'un cadavre promis à l'éternel repos, avant de recevoir la couche de terre qu'il ne soulèvera plus, soit traîné, tirillé, cahoté, dans un long et pénible voyage; que les larmes d'un fils soient livrées en spectacle à des milliers de curieux; tout cela pour que chacun puisse venir étaler ses sympathies obscures, et produire en public sa figure inconnue, à la suite d'une pompe officiellement apprêtée, marchant avec fanfares, parures de fête et sergens de ville, ou bien se précipiter en tumulte, hurlant l'affliction et vociférant le respect, autour d'un corps inanimé qui roule lentement dans la boue de l'émeute. Les boulevards, qui avaient déjà les folles joies du carnaval à porter, ont donc reçu, de nos jours, une nouvelle destination : ils sont devenus la voie funéraire des célébrités contemporaines.

Mais ils sont aussi la voie triomphale que parcourent les conquérans et les victorieux. Là se fait toujours la représentation publique des cérémonies qui constatent un fait accompli, une révolution opérée, un succès qu'on proclame, sûr d'obtenir l'assentiment général et de rallier toutes les voix, dès qu'il s'est emparé de la chaussée. Là ont défilé tour à tour, suivis d'une nombreuse escorte et au milieu des acclamations unanimes, les vainqueurs de toutes les époques, les rois issus de la légitimité ou sortis de l'insurrection. Là chaque parti qui s'élève ou se redresse vient faire ratifier ses œuvres par l'enthousiasme des fenêtres et l'approbation des contr'allées. Aussi la location des croisées, des balcons et des terrasses pour ces solennités est-elle une excellente branche de revenu, depuis qu'on se donne si souvent le plaisir de voir passer les gouverneméns.

A. BAZIN.

Légende de saint Chrodegang.

SORBONNE. — COURS DE M. SAINT-MARC GIRARDIN. — HISTOIRE POLITIQUE, RELIGIEUSE ET LITTÉRAIRE D'ALLEMAGNE.

Pour remplacer dignement M. Guizot dans sa chaire d'histoire à la Sorbonne, il fallait faire choix d'un sujet vaste et nouveau, qui excitât hautement l'intérêt du pays, et agrandît le cercle de ses études. M. Saint-Marc Girardin, en choisissant l'histoire d'Allemagne pour sujet de son cours, a fait preuve de sagacité et de courage, de jugement et d'audace. L'histoire d'Allemagne est une histoire toute neuve à faire. L'Allemagne est encore un pays mystérieux pour la France. Nous n'avons que des fragmens sur sa philosophie et sa littérature; nous n'avons que des programmes sur son histoire. Mais aussi, plus le sujet est neuf, plus il exige de travaux et de recherches profondes. Ce n'est pas ici une histoire qu'on puisse faire seulement avec l'antiquité grecque et latine, avec les écrivains d'Alexandrie, avec la législation romaine et barbare, les chroniqueurs chrétiens, la vie des saints, etc. Ce serait peu de chose que tout cela. Il faut en outre visiter la terre d'Allemagne; et l'Allemagne, c'est une diversité infinie de populations, de littératures et de langues. Il faut connaître les origines de peuples tout-à-fait nouveaux dans le monde de l'Europe, et qui n'ont eu d'historiens qu'eux-mêmes. Il faut suivre les destinées du pays dans sa cosmogonie, dans ses épopées, dans ses ballades, et lire la vie morale du peuple jusque dans ses contes d'enfans;

travail immense, qu'a entrepris un jeune professeur, et qu'il poursuit depuis deux ans avec le même courage; hâtons-nous d'ajouter, avec le même succès.

M. Saint-Marc Girardin est un des hommes les plus capables de populariser en France le génie de l'Allemagne, et voici pourquoi. M. Saint-Marc Girardin est un esprit éminemment français; c'est un Français de la vieille école, du temps de Voltaire, mais rajeuni par les idées nouvelles, par nos révolutions, par nos habitudes modernes de généralisation et de doctrines; c'est un mélange heureux de scepticisme et de raison, mais un esprit clair avant tout. Son imagination n'est pas de celles qu'on devine à travers l'obscurité plus ou moins poétique de certains mots et de certaines phrases. Sa pensée ne reste jamais en chemin; elle passe tout entière dans l'esprit de ses auditeurs. Toujours maître de l'expression qui caractérise et personnifie les choses, il promène son improvisation brillante sur tous les points de son sujet, ne négligeant rien, donnant un sens à tout, expliquant beaucoup par les contrastes, et ne perdant jamais, au milieu des définitions les plus abstraites, l'idée philosophique qui résulte de l'ensemble des faits. Or je dis que cette manière de professer est excellente pour populariser en France l'histoire et le génie du Nord. En effet, ce qui a nui jusqu'à présent à quelques révélateurs des pensées de l'Allemagne, c'est qu'ils ne les ont pas suffisamment expliquées, transformées. Leur traduction est restée aussi obscure que le texte; ils ont écrit ou parlé en allemand. Oubliant l'impuissance primitive de leur esprit méridional à pénétrer les formes mystérieuses qui enveloppent la pensée du Nord, ils ont jeté à la France leur savoir d'outre-Rhin sans la préparer à le recevoir; et leur initiation imparfaite, leur Allemagne sans commentaire, n'ont pu être comprises. Il n'en sera pas ainsi de M. Saint-Marc Girardin.

L'enseignement historique du jeune professeur est aussi amusant qu'instructif. Tout lui est bon pour chercher la vérité. Il mêle adroitement la fable à l'histoire, les généralités aux faits, les discussions ingénieuses à l'examen des doctrines. L'histoire ne lui paraît pas devoir être faite au profit d'une seule idée, d'un principe exclusif. Les siècles, dit-il, ne se copient pas entre eux; les temps ne reculent jamais, et cette doctrine est devenue pour lui une source féconde de vues aussi libérales que neuves et hardies. Nous apprendre à ne jamais désespérer de nous-mêmes par une contemplation peureuse du passé, nous prouver que toute époque a

eu sa force, son progrès, sa figure à part dans la civilisation, c'est soutenir l'énergie de la France dans son époque de transition et de travail, c'est bien mériter du pays. Cette confiance dans les destinées humaines fait le fond de la philosophie de M. Saint-Marc Girardin; elle domine la partie sérieuse de son cours. Je dis la partie sérieuse, car on peut, même en Sorbonne, plaisanter sur l'histoire d'Allemagne. La vie d'un homme, si grand qu'il soit, a son côté plaisant comme son côté grave, et pour le bien connaître il faut l'envisager sous tous les costumes, qu'ils lui aillent bien ou mal, qu'ils le défigurent ou non. Il faut le voir dans sa vie privée et dans sa vie publique, au dedans et au dehors, dans sa caricature et dans son portrait. Il en est de même de la vie des peuples. Point de société, si monotone et si régulière qu'elle nous semble, qui ne cache sous son uniformité apparente un certain fond de diversité et de bizarrerie. Or ce second caractère appartient à l'histoire, comme le premier : seulement il est moins saillant; il est plus difficile à suivre. Il se trouve principalement dans l'histoire que personne ne lit, c'est-à-dire dans les chroniques, dans les poésies contemporaines, dans les annales domestiques du peuple. C'est là que M. Saint-Marc Girardin va chercher la physionomie secondaire des époques qu'il traite; c'est là surtout que le professeur est amusant. Il nous conte le roman et la comédie du temps avec la joie d'un antiquaire qui commente une vieille médaille. Il nous montre enfin qu'un Romain du Bas-Empire, qu'un Franc de Clovis ou de Charlemagne, qu'un moine des premiers siècles chrétiens, avaient aussi leur côté plaisant et burlesque; que c'étaient des personnages comiques, tout aussi comiques, dans leur genre, qu'un noble du dix-huitième siècle ou un baron allemand.

Le cours de l'an dernier a été consacré aux origines des peuples germaniques, à leur apparition dans le monde romain, à la fondation tumultueuse de leurs empires en Occident. Ce qui caractérise cette première période, c'est le mouvement, le désordre, l'ivresse de la conquête. Les barbares sont cantonnés dans l'empire comme une armée d'invasion. Ils vivent en armes sur le sol conquis, et ne relèvent pas les ruines qu'ils ont faites. Tout pouvoir central disparaît; toute tentative d'organisation échoue; toute institution guerrière subsiste. La force de l'individu est le droit nouveau de l'Europe, et c'est de là que sortira le moyen âge. Cependant, avant que le moyen âge se constitue irrévocablement dans les contrées franques et allemandes, il lui faut subir un dernier essai de cen-

tralisation et d'unité qui ne dure que la vie d'un homme. Cet homme est Charlemagne.

L'époque carlovingienne fait le sujet du cours de cette année. M. Saint-Marc Girardin l'a déjà traitée sous deux rapports. Il a examiné séparément la vie politique, le gouvernement, l'état, et la constitution de l'Église. Le caractère commun de ces deux pouvoirs, c'est qu'ils tendent également vers l'unité; mais leurs destinées sont différentes. Charlemagne fonde un empire qui ne peut se soutenir que par la puissance de son bras. A sa mort, le principe de division et de morcellement des pouvoirs reprend toute sa force. Plus d'administration centrale, plus de grandes armées, mélange de plusieurs peuples. L'empire n'existe plus que de nom. Les populations, violemment unies par la conquête, se séparent et gardent leur patriotisme pour leurs foyers. Dès lors un nouveau système d'états se fonde en Europe; les localités reprennent leurs noms, et l'histoire d'Allemagne rentre en deçà du Rhin. Il n'en est pas ainsi de l'Église. Protégée par les armées franques, de suppliante qu'elle était elle s'élève au rang d'associée dans l'empire. Elle légitime l'usurpation de Pépin; elle donne à Charlemagne la couronne d'empereur; elle introduit dans la réforme législative, dans les capitulaires, les principes du christianisme, elle y prépare sa domination future sur les lois comme sur les mœurs des peuples; puis, lorsque l'empire s'écroule, l'Église reste seule organisée, constituée; seule elle conserve l'unité et la force. Elle devient un pouvoir exclusif, un pouvoir qui ne relève que d'en haut, et dont la manifestation la plus puissante sera bientôt la papauté de Grégoire VII.

Suivant sa méthode constante de présenter sous plusieurs faces l'histoire d'une même époque, M. Saint-Marc Girardin a fait succéder au développement général des faits la biographie des principaux personnages du temps. Cette partie anecdotique du cours est tirée des chroniques et des légendes. Elle offre l'intérêt d'un roman historique. On y voit des hommes d'un caractère nouveau qui n'appartiennent ni à l'antiquité ni aux temps modernes. Cette originalité leur vient du christianisme ravivé par l'enthousiasme et la poésie des peuples du Nord. Aussi les physionomies les plus caractéristiques du siècle se trouvent dans l'Église. Pour vous faire connaître ce qu'était au huitième siècle un évêque de France, je vous conterai la vie de saint Chrodegang.

Chrodegang était petit-fils de Charles Martel. Son père, Sigiramus, avait épousé Landrade, sœur du roi Pépin : c'était donc un saint de haute

et puissante famille. Il passa son enfance dans le monastère de Saint-Trudon, où il fut instruit dans les lettres. Mais ses progrès furent si rapides qu'on le retira bientôt d'entre les mains des moines, gens qui avaient alors plus de religion que de science, pour le confier à Sigibald, évêque de Metz, homme révééré entre tous pour ses lumières et sa piété. Sigibald ouvrit à son élève tous les trésors de son érudition et de sa sagesse. Il l'instruisit surtout dans la crainte de Dieu et dans l'amour des hommes, et le jeune Chrodegang profita si bien de ses leçons, qu'au bout de peu de temps il acquit grande renommée dans le pays. On disait partout que le doigt de Dieu l'avait marqué pour être un saint. On s'empressait autour de lui, et on baisait ses vêtemens, honneur qu'on ne rendait qu'aux vieillards. Cependant, dès que Pépin apprit la célébrité de son neveu, il le fit venir à la cour, et Chrodegang fut enlevé à sa vie religieuse pour être référendaire du palais.

Chrodegang, homme de cour, s'occupa des choses de ce monde sans négliger celles de Dieu. Il vécut en grand honneur près de Pépin, maire du palais, et fit servir son influence aux intérêts de l'Église : là, comme à l'évêché de Metz, il conserva sa renommée de piété et de sagesse. On disait de lui qu'il était plus doux que les colombes, et plus innocent qu'un agneau : *Super vitulos innocentior*, dit la Légende. Tant de vertus trouvèrent leur récompense. Sigibald étant mort, les envoyés de la ville de Metz vinrent demander un évêque à Pépin, et dès qu'ils aperçurent Chrodegang, ils se jetèrent à ses pieds, le suppliant avec larmes de quitter la cour de France, et d'accepter le suffrage de leurs concitoyens. Mais Chrodegang s'y refusa. Ce n'était pas la première fois qu'un excès de modestie, un sentiment de défiance dans ses forces, engageait quelque religieux de ce temps à repousser les honneurs de l'église. A cette époque de vraie piété, l'estime des hommes coûtait cher. On n'était pas vertueux à bon marché. Il fallait beaucoup de sacrifices pour paraître pur devant Dieu, et si je vous énumérais les conditions alors requises pour l'éligibilité d'un évêque, vous seriez effrayés de la perversité ou de l'indulgence merveilleuse de nos temps. Tout homme qui se sentait au cœur le véritable amour de Dieu et le mépris des choses de ce monde détournait donc sa face quand on lui offrait un honneur qu'il ne croyait pas mériter. Cependant, comme il faut que la volonté de Dieu s'accomplisse, ceux qu'il avait désignés pour être les serviteurs de la foi, qu'ils fussent purs ou non, prétextaient en vain leur impuissance. Il arrivait souvent qu'ils

ne pouvaient se dérober à leur gloire. Voyez saint Ambroise ! tout le peuple de Milan le proclame évêque d'une seule voix. Ambroise refuse. Il mène la vie du monde, il est gouverneur de la ville au nom de l'empereur, il est brillant de jeunesse et de fortune : l'état d'évêque ne lui convient pas. Aussi, pour éloigner de lui l'amour du peuple, il propose des peines atroces contre les citoyens. Il fait plus. Il se lie avec des courtisanes, il promène des femmes par toute la ville, il insulte les honnêtes gens, il épouvante les jeunes voluptueux de sa suite par le scandale de ses débauches ; et cependant il ne peut se soustraire à l'arrêt de Dieu. Plus il s'arme de crimes et d'impudeur contre l'estime du peuple, plus le peuple le bénit et le révère. Ambroise est dans les festins, l'œil brillant de débauche, le front couronné de fleurs ; cependant le peuple s'écrie : Ambroise est notre évêque ! Enfin il essaie de fuir. Il mène son cheval dans la campagne, il court bride abattue pendant toute la nuit ; mais le lendemain, dès le point du jour, son cheval le ramène aux portes de la ville. Reconnaisant alors la volonté de Dieu, il se résigne, et depuis il est devenu saint Ambroise. Même chose arriva pour Chrodegang. Il voulut se dérober aux instances des envoyés de Metz, et se cacha dans une retraite ; mais on le découvrit ; on parvint à le fléchir, et on l'emmena dans sa ville épiscopale, où il entra aux applaudissemens de tout le peuple.

Je passe diverses circonstances plus ou moins intéressantes de la vie de Chrodegang, sa participation à l'usurpation de Pépin, sa mission glorieuse près du pape Étienne, leur captivité chez les Lombards ; leur contenance héroïque devant le roi Astolphe. De retour en France, Étienne gratifia Chrodegang du manteau d'archevêque, lui donnant le pouvoir de sacrer des évêques par toute la Gaule, de se revêtir de l'étole en tous lieux et de faire porter devant lui la croix du Seigneur. Voici donc Chrodegang métropolitain ! Il était jeune encore, et sa fortune avait été rapide. Cependant ceux qui vivaient alors près de lui remarquèrent sa tristesse. Il était pâle et maigre ; il se macérait le corps jour et nuit, il vivait dans la prière et dans les larmes. On ne connut que long-temps après la cause de ces austérités et de cette douleur. Chrodegang aimait les moines ; il était leur père, il les défendait contre la tyrannie des évêques. La vie monastique lui semblait la perfection de la conduite chrétienne. Il voulait fonder un couvent et suivre les traces de saint Benoît ; mais on ne fondait un couvent qu'avec l'inspiration de Dieu. Point

de monastère qui ne dût son origine à quelque événement extraordinaire qui avait frappé l'imagination des hommes. Une origine mystérieuse était une garantie de destinées brillantes. Voilà ce que sollicitait Chrodegang par ses prières et par ses pleurs. Il attendait un miracle, une vision, une manifestation frappante de la volonté divine pour fonder son couvent.

Or, un jour que le roi Pépin chassait dans les environs de Metz, un cerf, lancé par les chiens, alla se réfugier dans une chapelle que cachait l'épaisseur du bois. Le roi et sa suite, accourus sur les traces des chiens, virent qu'aucun d'eux n'avait osé pénétrer dans cet asile. Les uns s'étaient arrêtés haletans sur le seuil, les autres rôdaient autour des murailles; tous semblaient comprendre que cette maison appartenait au Seigneur. Pépin mit pied à terre, entra dans la chapelle, que personne ne connaissait, et vit à son grand étonnement le cerf couché aux pieds d'un solitaire qui adorait Dieu et récitait à voix basse ses oraisons. Toute la troupe s'agenouilla autour de lui et se mit en prières. Après cette cérémonie le roi voulut être béni par le saint homme, et, laissant le cerf à ses côtés, il continua la chasse.

Dès que Chrodegang fut instruit de cette aventure, il se rendit sur les lieux. L'endroit portait le nom de Gurgiten. C'était un désert où se trouvaient d'anciennes constructions romaines, cachées par les landes et les bruyères. La légende ne dit plus rien du pieux anachorète et de son cerf. Il semble que, troublé dans sa solitude, il ait déserté sa chapelle pour la laisser à Chrodegang. Celui-ci s'en empara; mais il la fit abattre, et résolut d'élever en place le plus beau monastère qu'on eût encore vu dans le royaume des Francs. Tous les ouvriers vinrent de dix lieues à la ronde, et Chrodegang dirigea lui-même leurs travaux. En peu de temps l'édifice fut achevé, et le chant des moines retentit au milieu des bois. Il paraît même que Dieu prêta son assistance à ceux qui construisaient la demeure de ses élus. Un samedi, tous les ouvriers étaient réunis autour d'une pierre énorme, qu'ils cherchaient à soulever de terre pour la transporter sur les fondations du bâtiment, lorsque tout à coup la cloche d'une église lointaine sonna neuf heures. Chrodegang, rigide observateur des statuts de l'Église, ordonna aux ouvriers de suspendre leur travail, et d'aller fêter la nuit et le jour du dimanche par le repos et les prières. La troupe se sépara; mais quel fut son étonnement quand, le lundi suivant, elle vit que la pierre avait fait d'elle-même le trajet de vingt pas, et s'était fixée dans l'angle du bâtiment, à la place qu'on lui réservait! Cette pierre mi-

raculeuse fut long-temps l'objet de la vénération du peuple, et tous ceux qui, le dimanche, venaient entendre la messe des moines ne manquaient jamais de s'agenouiller devant elle, et de la toucher de leurs lèvres.

A un monastère si hautement favorisé du ciel il fallait un saint, non pas un saint vulgaire et de petite renommée, un saint du pays, par exemple, mais un saint qui eût la vogue dans le monde, qui fit de grands miracles, et qui vînt de haut lieu, un saint de l'aristocratie des saints, un saint de Rome enfin. Chrodegang partit donc pour Rome; et demanda au pape un de ses saints; il demanda saint Gorgone, qui guérissait toutes les fièvres, toutes les plaies, qui faisait marcher les paralytiques, qui rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds et la parole aux muets. Saint Gorgone jouissait du plus grand crédit dans l'Italie. On accourait de toutes parts pour visiter sa tombe, pour baiser ses reliques. Donner saint Gorgone! c'était exciter une révolution dans Rome. Aussi le pape le refusa. Seulement, pour ne pas mécontenter Chrodegang et se ménager la protection de Pépin, il proposa au digne archevêque deux saints de moindre valeur, mais qui cependant avaient aussi leur prix : c'étaient saint Nazaire et saint Nabor. Chrodegang accepta; mais avant de quitter Rome, il alla au temple où étaient renfermées les reliques de saint Gorgone, corrompit les gardiens, et obtint de passer la nuit dans les prières près de la tombe du martyr. La nuit venue, il rompit le sceau qui fermait le sépulcre, brisa le coffre, en retira les ossemens et les cendres, courut aux portes de la ville, où l'attendaient les gens de sa suite, et prit gaiement la route de France.

Le lendemain matin la rumeur fut grande dans Rome, dès qu'on s'aperçut de l'enlèvement de saint Gorgone; toute la ville fut en pleurs. « Qu'allons-nous devenir! s'écriait-on de toutes parts. Cet archevêque que nous avons reçu dans nos murs, ce Franc auquel nous avons donné saint Nazaire et saint Nabor, il nous a volé saint Gorgone! » Peu s'en fallut qu'on ne lapidât les gardiens du temple. Enfin on résolut de poursuivre Chrodegang, et on l'atteignit bientôt à quelques lieues de la ville. Mais Chrodegang ne se laissa pas intimider par cette foule de peuple qui se précipitait en armes contre lui. Il fit volte-face, et plaçant ses glorieux martyrs en tête de son cortège, il s'écria : « Saint Gorgone, dis-nous qui tu veux suivre des Romains ou des Francs. » Saint Gorgone n'hésita pas un instant. Le ciel, qui était d'un bleu d'azur, s'obscurcit aussitôt du côté des Romains, et la foudre tomba sur les soldats du pape, pendant que le

cortège de Chrodegang resplendissait de lumière et poursuivait sa marche dans un air pur et serein.

Ce ne fut pas le dernier miracle qui signala le retour des voleurs de saint Gorgone. Toutes les populations s'empresaient sur leur passage, et saint Gorgone faisait tout ce qu'on exigeait de lui. Cependant les dangers de la route n'étaient pas terminés. Arrivé au pied des Alpes, Chrodegang se sépara de sa troupe pour prendre les devans, et préparer à Metz la réception de saint Gorgone. Il confia les reliques à l'archidiacre et lui recommanda d'user de prudence, de ne faire un long séjour nulle part, et de vivre en paix avec ses frères pour ne pas exciter la colère des saints. Tout alla bien le premier jour ; mais le soir du second on s'arrêta dans un couvent qui n'avait pas bonne renommée, et dont les moines menaient une vie licencieuse et impie. La nuit, pendant que leurs hôtes dormaient, ils allèrent visiter les châsses qui avaient été déposées sur l'autel de saint Maurice, et parvinrent à soustraire les reliques de saint Gorgone, sans briser le coffre qui les contenait. Puis, le lendemain après la messe, ils donnèrent le baiser de paix aux voyageurs et les remirent en chemin.

La caravane fut bientôt suivie d'une foule de gueux et de mendiants qui demandèrent l'aumône. Les frères vidèrent leurs poches ; mais comme ils avaient peu, ils ne donnèrent qu'à un petit nombre, et la foule murmura. Puis vinrent des estropiés, des infirmes, des gens qui se plaignaient des misères de ce monde, des orphelins, des veuves, des criminels chargés de remords, et qui cherchaient à croire en Dieu ; les frères offrirent leurs consolations et leurs prières. Puis le ciel se couvrit de nuages, et le tonnerre gronda. Alors l'archidiacre dit à ses clercs qui le suivaient mornes et tristes : « Mes frères, il faut que l'un de nous ait mérité la colère divine ; nos saints nous abandonnent et ne font plus de miracles. Je vous le dis, quelqu'un de nous est dans le péché. Prions et purifions-nous devant Dieu. » La troupe s'arrêta et pria ; mais la foule continua de murmurer autour d'elle et le tonnerre de gronder. Enfin l'archidiacre se douta de la méchanceté des moines ; il visita ses trois martyrs et reconnut qu'on avait enlevé saint Gorgone. Aussitôt les frères, suivis de tout le peuple qui riait de leur mésaventure, retournèrent au couvent et redemandèrent leur saint ; mais on les insulta et on les chassa avec mépris.

Le crime des moines ne resta pas long-temps impuni. Dès que Chrodegang apprit ce qui était arrivé, il entra dans une ardente colère et envoya demander au roi Pépin un secours d'armes et de soldats ; il invoqua le Dieu

des batailles et se mit lui-même à la tête de ses clercs et d'une troupe de Francs pour aller reconquérir saint Gorgone. La résistance des moines fut courte ; quand on les somma de restituer ce qu'ils avaient volé , ils recoururent au mensonge ; mais quand ils virent une armée dans leur couvent , et Chrodegang , la hache en main , brisant l'autel de saint Maurice , ils rendirent les précieuses reliques , et saint Gorgone fit bientôt son entrée au monastère de Gurgiten , où il célébra sa bienvenue par une foule de miracles. »

Ici s'arrête la légende. Je pense qu'après cette expédition guerrière Chrodegang vécut en homme de paix , et respecta le bien d'autrui. Que pouvait-il désirer de plus ? Il était fondateur d'un beau couvent et possesseur de saint Gorgone ! Sa fortune n'alla pas plus loin , il ne fut ni pape ni roi , mais après sa mort on en fit un saint.

On aurait tort de croire que ces légendes , ces nouvelles monastiques , ces contes à dormir debout , soient d'un intérêt tout-à-fait nul pour l'histoire. Le fond de ces fables est vrai : elles ne disent point les faits ; mais elles reflètent la couleur du temps. C'est une histoire morale des peuples chrétiens du moyen âge. Ces produits de l'imagination des moines sont à peu près les seuls guides à suivre si l'on veut connaître l'état des âmes , la vie intérieure , l'esprit général de cette époque. N'allez pas les répudier parce qu'ils offensent votre raison. Ce qu'ils inventent est emprunté à leur siècle , et leurs mensonges renferment toujours une portion de vérité. Il y a donc toujours quelque chose qu'il faut croire dans une légende , et il faut croire à Chrodegang. Sans cela , M. Saint-Marc Girardin ne nous aurait pas conté sa vie. Il faut voir dans Chrodegang le caractère d'un homme d'église au huitième siècle ; et comme il préféra l'humilité à la puissance , l'obscurité aux grandeurs ; comme il avait le sentiment de la vie monastique , et qu'au milieu de ses dignités épiscopales , sa seule passion fut d'être moine , il faut voir en lui le moine du Nord , opposé au moine d'Orient ; le moine du Nord , entreprenant , actif , déjà querelleur , utile à l'humanité , à la civilisation , s'avancant au milieu des forêts désertes pour les défricher , pour les peupler ; sortant de sa solitude pour voyager , pour vaguer dans les campagnes , quelquefois pour voir le monde ; le moine du Nord , volant un saint par amour de Dieu , et guerroyant par instinct d'origine autant que par enthousiasme de piété , opposé au moine d'Orient , qui se consume dans sa rêverie , qui fuit les hommes , et court au désert pour y mourir d'extase.

Le pèlerinage de Chrodegang n'est pas seulement un fait burlesque. Il veut un saint comme Jason voulait la toison d'or, comme Pâris voulait la plus belle des Grecques ; il veut avec enthousiasme, et il agit de même. Sa vie aventureuse est celle de ses contemporains. Nous retrouverons bientôt le même caractère chez ses successeurs, et sa légende nous annonce les prédicateurs de la croisade. C'est ainsi que le côté moral d'une époque peut être représenté dans une fable. C'est ainsi que l'imagination fait de l'histoire, et que nous retrouvons la vérité dans les légendes qui sont les fables, les romans du moyen âge. Lisons donc les légendes, puisque nous aimons l'histoire et les romans !

M. Saint-Marc Girardin va commencer la dernière partie du cours de cette année, l'histoire littéraire de l'Allemagne aux huitième et neuvième siècles.

N. P. J.

ALBUM.

— CHRONIQUE DE LA SEMAINE. — La polémique de cette semaine s'est exercée sur l'état de siège. L'arrêt de la cour de cassation va entretenir pendant quelques jours encore cette polémique. Un changement, ou plutôt un *remaniement* ministériel, a occupé la bourse et les salons. La guerre aux noms propres a été vive dans les journaux. Ceux qui ont été le plus souvent prononcés nous semblent avoir conquis leurs portefeuilles dans la lutte parlementaire. Orateurs de la majorité, c'est la majorité qu'ils représenteront dans le cabinet, en même temps qu'ils lui prêteront l'appui de talens diversément remarquables.

— THÉÂTRES. — Les théâtres ont été encore menacés d'un retour d'épidémie. On ne s'en est pas aperçu à l'Opéra, où *la Tentation* attire une grande affluence. La Comédie-Française a su composer une suite de spectacles curieux. On parle de la réouverture de l'Opéra-Comique.

Plusieurs pièces nouvelles prouvent que le théâtre du Palais-Royal, les Variétés, le Vaudeville et le Gymnase, sont dirigés par des administrations également actives. M^{lle} Dejaret, l'Épicène du Palais-Royal, a obtenu un succès brillant dans *le Sylphe*.

— RÉCLAMATION EN FAVEUR DE LA JAMBE D'UNE ACTRICE. — Nous voici la cause innocente d'une récrimination fâcheuse des champions de l'art dramatique en Angleterre contre la barbarie parisienne. Nous avons raconté dans notre Album comment la jambe modelée de M^{me} Vestris avait été vendue aux enchères pour trois shillings. L'anecdote telle que nous l'avions un peu brodée peut-être, mais en restant fidèle à l'histoire, a paru piquante à nos feuilles politiques, et à ces feuilles littéraires surtout qui trouvent fort commode de glaner parmi nos articles quand elles peuvent les dérober de seconde main. De Paris, la jambe de M^{me} Vestris a fait le tour de toutes les gazettes de province, et puis elle est revenue à Paris avec quelques variantes ou broderies nouvelles. On a fait de cette actrice au doux parler une danseuse muette, de cette femme encore fraîche une Thalie en retraite. Ainsi métamorphosée, la jolie et fraîche

M^{me} Vestris est devenue l'héroïne d'un feuilleton où le critique a gémi douloureusement sur son pied racorni, sur son mollet décharné, sur son genou ankylosé. Pauvre pied ! pauvre mollet ! pauvre genou ! Après force apostrophes, il a été prouvé que le moule en a été encore payé trop cher, quoique le prix de 3 fr. 75 c. se soit élevé, par le renchérissement du feuilleton, à 6 fr. Or le journal de la cour et du monde fashionable de Londres s'est cru obligé de prendre la défense de cette jambe malheureuse. « Quoi donc ! s'écrie-t-il, c'est ainsi que la galanterie française traite un des diamans de notre théâtre. Quelles représailles nous pourrions exercer contre les diamans de la scène française ! Mais quand M^{lle} Mars vient à Londres lui demandons-nous son extrait de baptême ? avons-nous besoin qu'on nous dise où est son talent ? Nommer M^{me} Vestris et ne rien dire de sa voix perlée, de sa grâce si pure, ne parler que de sa jambe, et cela pour la calomnier, pour en faire une jambe de soixante ans, ô honte ! ô barbarie française qui admire notre constitution en ruines et blasphème la plus gracieuse de nos nymphes dramatiques ! »

En conscience, le spirituel feuilletoniste doit une rétractation à la Thalie anglaise.

— MOEURS ÉCOSAISES : UN PLAIDOYER EN COUR D'ASSISES. — On se plaint volontiers en France que nous sommes gouvernés par les avocats ; il n'y a plus de places que pour eux dans les ministères et les administrations de province : à eux le pouvoir ; à eux l'opposition dans les chambres ; à eux enfin des fauteuils à l'Académie. Mettez Paris en état de siège, vainement vous croirez rentrer sous le gouvernement militaire ; pas du tout, les cours martiales sont un nouveau théâtre pour faire briller et dominer les avocats. Étonnez-vous de l'antipathie de Bonaparte pour eux. C'était une jalousie de puissance à puissance. Qu'est-ce qui donna le signal contre Napoléon en 1815 ? MM. Lainé, Raynouard, Flaugergues, des avocats. Le gouvernement constitutionnel a été inventé par les avocats et pour les avocats. Voyez en Angleterre : quel est le principal personnage après le roi ? Le grand-chancelier. Que faut-il avoir été pour devenir lord chancelier ? Avocat ; témoins lord Eldon, lord Lyndhurst, et aujourd'hui lord Brougham. Par qui l'aristocratie anglaise est-elle vaincue ? par les avocats, aristocratie rivale. Dans un cercle moins étendu étudiez l'Écosse : là, non-seulement l'avocat occupe toutes les fonctions, toutes les magistratures, mais encore attire à lui toutes les fortunes. A qui cette belle maison de la Ville-Neuve ? A un avocat. A qui ce château ? A un avocat. Quel est cet homme que tout le monde salue ? Un avocat. Walter Scott, romancier et poète, appartient au barreau. Quel est l'autocrate de la critique whig, le directeur de *la Revue d'Édimbourg* ? Un avocat. Qui dirige à Londres

la *Revue* rivale ? Un avocat. « Puisqu'il n'y a plus de féodalité en Écosse que dans les fictions de votre romancier, dis-je à mon ami Mac Lean, jeune stagiaire, devenu depuis un des baillis de la ville, puisqu'au règne de la force physique a succédé chez vous celui de l'intelligence, telle est du moins votre prétention, mettez-moi à même d'étudier l'intelligence écossaise. — Suivez-moi à la cour d'assises, qui n'est ici qu'une sorte de dépendance de la cour des sessions. Justement aujourd'hui M. Jeffrey plaide, Jeffrey, le roi d'Édimbourg ; car c'est notre meilleur avocat, en même temps que le directeur de notre grande *Revue*. »

Je n'étais pas peu curieux de voir et d'entendre ce colosse. En entrant dans la salle du tribunal, je reconnus, sous le banc des juges, le plus illustre des greffiers, sir Walter Scott lui-même, en grande robe noire, ayant devant lui une grande pile de papiers manuscrits, et prenant des notes, peut-être plutôt pour quelque roman que des notes relatives aux attributions de sa charge judiciaire. « Regardez donc Jeffrey, me dit M. Mac Lean, ce n'est pas Euphémie Deans ni le contrebandier Robertson qu'on va juger ; mais la plainte de Cooper contre le marquis de Bute. » Je regardai donc Jeffrey assis pour le moment à la droite du romantique greffier. La première chose qui me frappa dans Jeffrey fut qu'il ne portait pas perruque ; un avocat ou un juge sans perruque dans la Grande-Bretagne est un phénomène. Jeffrey est le premier qui ait osé plaider à la Titus, et c'est une innovation d'autant plus hardie que personne n'en aurait plus besoin que lui pour ajouter un peu à l'exiguïté de sa taille. Si Jeffrey a cinq pieds, c'est que la toise anglaise a un pouce de moins que la nôtre. Il est toujours vêtu en noir, et laisse flotter sa robe négligemment sur une épaule, comme pour ne rien dérober aux yeux de sa frêle petite personne. Quant à son visage, ses traits seraient assez réguliers, mais il porte des lunettes en écaille qui les privent souvent de l'expression de finesse que leur donne la vivacité de ses yeux ; sa tête à peu près chauve laisse voir dans tout son développement la protubérance de *l'idéalité*, s'il est permis d'appliquer la science phrénologique à l'homme qui s'est tant moqué de Gall et de Spurzheim dans sa *Revue*.

M. Jeffrey plaidait contre M. Robertson, et avait contre lui le rapport du procureur-général ; mais il paraissait le moins ému de tous ceux qui étaient là présents, et ce ne fut que quand il s'aperçut que le procureur-général prenait ses conclusions qu'il eut l'air de songer à sa réplique en rassemblant quelques feuilles volantes de papier. Son gousset est toujours garni de je ne sais quelles pastilles ; il en avala quelques-unes, et à un signe qu'il fit on lui apporta aussi une tasse de café qu'il vida en gourmet qui apprécie l'arome de la fève de Moka ; puis son tour de parler arrivant, il ôta ses lunettes, les mit dans un étui sans se presser, et se

levant il commença son plaidoyer avec l'aisance ou plutôt la *nonchalance* de certains avocats dandys de notre barreau. On eût dit qu'il parlait familièrement à des amis et non à des juges. Petit à petit il y eut moins de laisser-aller dans ses paroles; quelques gestes gracieux et naturels, quelques coups d'œil pleins d'intelligence me révélèrent son artifice; sa facilité m'étonna; son calme, sa précision, son intarissable faconde pendant deux heures, sans paraître un seul instant froid ou monotone, montrèrent toutes les ressources de son esprit. Il fit une pause, et on lui apporta une seconde tasse de café qu'il savoura encore goutte à goutte, après avoir attendu que le sucre fût fondu. Il n'eût pas été plus à son aise s'il eût déjeuné dans son cabinet. Quand il reprit son plaidoyer, il sut habilement en résumer la première partie par quelques phrases un peu moins simples, en homme qui croit ses juges déjà persuadés, et chacun l'écouta avec un intérêt de plus en plus soutenu. Il avait été si clair dans sa récapitulation que tous les auditeurs eussent récapitulé la cause après lui. Voici ce dont il s'agissait : feu lord Bute avait chargé un M. Cooper, étudiant en théologie, de l'éducation de son fils, et au bout de quelques années lui avait, en récompense de ses services, donné une rente viagère. Peu de temps après lord Bute ayant procuré à M. Cooper certains bénéfices ecclésiastiques dans le pays de Galles, de la valeur de 300 liv. st. par an, M. Cooper lui rendit, en 1811, l'acte de sa rente viagère. En 1820 M. Cooper mourut, et c'était le père du mort qui réclamait du successeur du marquis ce qui restait dû sur la rente viagère de 1811 à 1820 inclusivement. La cause roulait sur ces deux questions : Le défunt était-il sain d'esprit ou non à l'époque où il avait rendu la donation ? — La donation était-elle éteinte parce qu'elle avait été rendue au donateur ? L'avocat de M. Cooper croyait avoir établi la démence du défunt sur des preuves irréfragables, lorsque M. Jeffrey, avec une incroyable confiance et une sincérité apparente, essaya de démolir pièce à pièce l'échafaudage de ces mêmes preuves; il trouvait une raison à tout. Ainsi M. Cooper était un beau matin sorti de son lit, en chemise, une épée d'une main, un pistolet de l'autre pour poursuivre une..... poule : le fait était prouvé. Jeffrey ne le nia pas, mais refusa d'y voir aucun indice de folie, et après avoir fait éclater de rire les juges et l'audience, y compris le greffier, par un récit burlesque de cet exploit, il soutint que ce n'était que le fait d'une originalité de jeune homme. Autre preuve : pendant son séjour au collège de Pembroke, M. Cooper, s'imaginant être l'objet de la haine de ses camarades et de ses supérieurs, déserta Cambridge.

— Et maintenant, messieurs du jury, continua M. Jeffrey, croisant les bras sur sa poitrine, et conservant toujours son attitude d'aisance négligée, nous voici à une autre des chimères de nos adversaires. M. Coo-

per, se croyant un objet de ridicule pour les étudiants et les professeurs de Cambridge, quitte l'université; donc il est fou, s'il faut admettre le raisonnement sophistique de mon savant ami M. Robertson. Comment donc, messieurs! on peut dire à tout homme qui fait un acte absurde, inexplicable, les yeux ouverts, qu'il est fou jusqu'à un certain point, c'est-à-dire qu'il n'est pas dans une situation d'esprit saine. Mais quant à M. Cooper, je suis d'avis que sa conduite ne fut pas si chimérique ni si déraisonnable, lorsqu'il se vit exposé aux remarques ironiques et plaisantes de ceux avec qui il vivait. J'irai plus loin, et je dirai que si moi ou M. Robertson nous étions à Cambridge, et que nous y fussions traités comme le fut M. Cooper, nous serions assez portés, moi du moins, je l'avoue, à décamper sans beaucoup de cérémonie. Il est, dis-je, très-possible que M. Cooper fût inquiété ou évité par ses compagnons de Cambridge, et qu'il eût en conséquence l'envie de revenir dans sa chère Écosse pour y chercher des consolations. Mais c'est ici plutôt une preuve de sagacité et de bon sens que de folie. Souvenons-nous que M. Cooper alla à Cambridge lorsqu'il était déjà comparativement d'un âge assez avancé pour ne pas être un compagnon très-assorti aux autres étudiants. A quel titre allait-il se faufiler dans une université anglaise avec les brillants descendants de la haute aristocratie? Que pouvait-il être à leurs yeux, si ce n'est un sombre et lourd pédagogue d'Écosse, semblable à une statue descendue de son piédestal pour prendre l'air, n'ayant de commun avec cette pétulante jeunesse que sa robe et sa toque? Écoutez-le fatiguer les oreilles délicates de ces jeunes seigneurs en écorchant l'harmonie de Virgile et d'Horace par les intonations gutturales du patois écossais, en estropiant même peut-être la quantité de ces vers immortels. Est-il extraordinaire que la gaucherie de cet ours calédonien ait amusé ces riches enfants des courtisans de Carlton-Palace? Rien de plus naturel, selon moi, et voici le fait réduit à sa plus simple expression. M. Cooper était très-original; M. Cooper était un Écossais ridicule, et ses condisciples de joyeux plaisans. Tirez-en la conséquence. On crut trouver en lui un excellent plastron de tours de collège, et lui, ne voulant pas être un plastron, s'en retourne en Écosse. N'était-ce pas ce qu'il pouvait faire de mieux? N'aurait-il pas donné une preuve plus évidente de folie en demeurant à Cambridge? Je ne saurais donc qu'admirer l'habileté de mon ami, le savant M. Robertson, qui croit pouvoir trouver là une preuve que M. Cooper était fou. Quant à moi, je le répète, à la place de M. Cooper, je suis certain que j'aurais agi comme lui. Me verrai-je donc traiter de fou? »

On ne saurait ni traduire ni rendre le sarcasme qui domine dans les plaidoyers de Jeffrey. Il fallait voir aussi ses gestes, ses regards. Enfin, après avoir parlé plus de trois heures, il se rassit, pas plus fatigué que

par une conversation de table, et il acheva une troisième tasse de café. Ce fut lui qui perdit son procès ce jour-là. Mais quoique l'audience eût duré jusqu'à minuit, Jeffrey était en place le lendemain matin pour plaider une cause plus difficile encore et plus compliquée.

Il me reste à vous faire connaître l'avocat écossais *at home*, chez lui, et à table, pour vous montrer ce qui reste en Écosse des mœurs de ce barreau personnifié dans le Paulus Pleydel de *Guy Mannering*.

(RELICS OF TRAVELS.)

— HABITATIONS DES PERSONNAGES CÉLÈBRES. — NOUS AVONS SOUS LES YEUX la quatrième livraison de ce recueil, où la lithographie de M. Champlain rend avec tant de bonheur les dessins de M. Regnier.

Hoc erat in votis! car peut-on s'empêcher de répéter l'exclamation et le vœu d'Horace, en voyant qu'il y a aussi des *Tibur* et des *Twickenham* pour les hommes de lettres en France, aucun n'étant de l'avis de M. de Corbière, qui ne voulait nous accorder qu'un grenier avec 50 fr. par mois. J'admire d'abord cette résidence située à Saint-Martin de Sorcy (Meuse), c'est celle d'un simple académicien qui n'a gagné, dit-on, que 50,000 liv. de rente avec sa plume, le pauvre homme! L'architecture de cette villa est classique; une eau paisible arrose ses murailles; *Deus hæc otia fecit*; le dieu est, dit-on, *le Constitutionnel*: c'est un fait à consigner dans l'histoire de nos entreprises littéraires que la création de ce journal, dont chaque action primitive de 500 fr. vaut aujourd'hui 300,000. Étonnez-vous, après cela, qu'on trouve encore tant d'actionnaires lorsqu'il s'agit de fonder un journal. — Mais voici un château, c'est encore celui d'un membre de l'académie française, celui de M. de Barante, au milieu d'un pays de montagnes, dans cette Auvergne non moins pittoresque que l'Écosse, et voilà pourquoi l'*Histoire des ducs de Bourgogne* est écrite comme l'eût contée Walter Scott. — Quelle est cet demeure où l'on pénètre par un portique à colonnes doriques? L'habitation de Bernardin de Saint-Pierre. — Et cette maison si élégante et si régulière? Celle de M. de Martignac. — Je ne sais pour quoi celle qui vient ensuite ne nous laisse voir qu'une partie de sa façade, et pourquoi encore il y a une dame à cheval à la porte; ce n'est certes pas un emblème quand le peintre a voulu dessiner l'habitation d'une dame qui a été surtout entourée d'hommages dans un salon.... Mais peut-être est-on venu l'avertir qu'un exilé, un proscrit, un prisonnier l'appelle: aussi bonne que belle, la fée d'Aulnay va presser le pas de sa monture. L'allégorie plaît aux artistes. Auraient-ils voulu faire aussi de la politique dans leur sixième planche qui représente Holyrood House, le château des Stuarts? Je lis au bas: Charles X. O vanité des grandeurs humaines! Il y a juste vingt-quatre ans que Walter Scott

écrivait à propos d'Holyrood, dans une des introductions rimées de son poème de Marmion :

Destined in every age to be
 Refuge of injured royalty;
 Since first, when conquering York arose,
 To Henry meek she gave repose,
 Till late, with wonder, grief and awe,
 Great Bourbon's reliques, sad she saw.

Le Henry dont il est question dans ces vers est Henry VI d'Angleterre, dont parle notre ancien poète Molinet, dans *la Recollection des merveilles advenues en notre temps* (quinzième siècle), où il loue en ces termes l'hospitalité écossaise en temps de révolution :

Un nouveau roi créèrent (les Anglais)
 Par despiteux vouloir,
 Le vieil en déboutèrent
 Et son légitime hoir,
 Qui faytif alla prendre
 D'Escosse le garand
 De tous le mendre
 Et le plus tollerant.

— MALADIE DE SIR WALTER SCOTT. — Nous recevons des amis de sir Walter Scott, à Londres, des détails affligeans sur la maladie qui menace ses jours. Nos lettres du 27 annoncent une amélioration, mais qui n'est pas de nature à donner encore aucune espérance de guérison. Comme Fielding, sir Walter Scott aura été vainement demander au soleil du midi le rétablissement de sa santé. Cette santé si robuste n'a pu résister aux nombreuses veilles de l'illustre écrivain. Lorsque la faillite de M. Constable compromet tout ce que possédait sir Walter Scott, un riche seigneur de ses amis avait offert de satisfaire ses créanciers. Sir Walter ne voulut rien devoir qu'à lui-même. On peut dire qu'il s'est sacrifié au noble désir de laisser un héritage paisible à ses enfans. C'est à Naples que sir Walter Scott a commencé à désespérer de l'influence méridionale. Au milieu des hommages dont il était l'objet, recevant des honneurs presque royaux à la cour, voyant miss Anna Scott, sa fille chérie, son Antigone, avoir le pas sur les femmes des ambassadeurs, obtenant seul, avec le roi, le privilège de parcourir en carrosse les rues souterraines de Pompeï, sir Walter Scott ne pouvait se défendre de soudains accès de tristesse. Sa conversation, si variée, si riche d'anecdotes, languissait pour la première fois. Cependant il a recueilli à Naples des traditions siciliennes, dont il se promettait de composer un roman à son retour à Abbotsford. Il aurait même, à ce qu'il paraît, commencé un conte italien intitulé *Bizarro*. La

nouvelle de la mort de Goethe l'affecta vivement. Il y avait long-temps qu'il lui donnait rendez-vous à Weimar. Le début de Scott, comme auteur, avait été une traduction de Goetz de Berlichingen, il aimait à parler de cette espèce de lien littéraire qui l'attachait au patriarche de la littérature allemande. Sir Walter Scott a abrégé en partie, à cause de ce motif, son excursion en Allemagne. C'est en descendant du Rhin qu'il a éprouvé une violente attaque de paralysie, dont il serait mort subitement sans la présence d'esprit de son domestique, qui prit sur lui de le saigner. Il est arrivé à Londres, privé de l'usage d'une partie de ses membres. Sir H. Halford, les docteurs Holland et Ferguson, lui donnent leurs soins ; la sollicitude la plus empressée l'entoure ; il a auprès de lui ses deux filles et son gendre, M. Lockhart, aujourd'hui directeur de la *Quarterly Review*. Les journaux donnent tous les jours le bulletin de son état. La perte de sir Walter Scott priverait la Grande-Bretagne du plus beau nom de sa littérature moderne. Byron seul avait une popularité rivale de la sienne. Les Anglais disent quelquefois, et Walter Scott lui-même l'a répété, que Molière n'appartient pas seulement à la France, mais à l'intelligence de tous les peuples. Nous en dirions volontiers autant de sir Walter Scott, et il est permis d'ajouter qu'en France il est de tous les auteurs étrangers celui qui s'est le plus facilement naturalisé Français. Espérons encore que quelques années de vie peuvent être réservées à ce génie fécond, que la mort même, qui tantôt relève, tantôt abaisse les grands hommes, ne saurait placer sur un piédestal plus haut que celui qui lui a été décerné par ses contemporains. A.

— BIBLIOGRAPHIE DE SIR WALTER SCOTT. — Nous ne nous rappelons pas qu'on ait jamais publié en France, ni même en Angleterre, une liste complète des écrits de sir Walter Scott. Cette liste seule forme un tableau curieux de cette vie toujours si occupée.

1799. — Goetz de Berlichingen, tragédie traduite de Goëthe. 1 volume in-8°.

1802. — *Minstrelsy of the scottish border* (chans populaires de la frontière d'Écosse). 3 vol. in-8°. (avec une introduction, des notes et un tiers de poésies originales.)

1804. — *Sir Tristrem*, poëme de Thomas d'Erceldoune, complété par sir Walter Scott, avec une dissertation préliminaire, des notes et un glossaire. 1 volume in-8°.

1805. — *Le Lai du dernier ménestrel*, poëme. 1 volume in-8°.

1806. — *Ballades et Poésies lyriques*. 1 volume in-8°, qui s'est grossi à la longue d'un second volume.

1808. — *Marmion*. 1 vol. in-8°. — *Les OEuvres de Dryden*. 18 vol.

in-8°. (La vie de Dryden forme un volume ; les introductions et les notes de sir Walter Scott équivalent à 6 volumes.)

1809. — Les Papiers d'état et les Lettres de sir Ralph Sadler, avec des notes historiques et la vie de sir Ralph. 2 volumes in-4°. — Collection des papiers de lord Somers. 13 volumes in-4°.

1810. — OEuvres poétiques de miss Seward. 3 volumes in-8°. (Miss Seward avait été en correspondance suivie avec sir Walter Scott.) — La Dame du lac. 1 volume in-8°.

1811. — La Vision de don Rodrigue. 1 volume in-8°.

1813. — Rokeby. 1 volume in-8°.

1814. — Les OEuvres de J. Swift. 19 volumes in-8°, dont un vol. entier de la vie de Swift, et la valeur de cinq volumes de notes, etc. — Le Lord des Iles. 1 volume in-8°. — Harold l'Indomptable, les Fiancailles de Triermain. 1 vol. in-8°. — Les Antiquités monumentales des frontières d'Angleterre et d'Écosse. 2 vol. in-4°. — Waverley. 3 vol. in-12.

1815. — Les Lettres de Paul. 1 volume in-8°. — La bataille de Waterloo, in-8°. — Guy Mannering. 3 volumes in-12.

1816. — L'Antiquaire. 3 vol. in-12. — Contes de mon hôte. 1^{re} série : le Nain noir et les Puritains (old Mortality.) 4 volumes in-12.

1817. — Rob Roy. 3 volumes in-12.

1818. — Contes de mon hôte. 2^e série : la Prison d'Édimbourg (*the Heart of Midlothian*). 4 vol. in-8°.

1819. — Contes de mon hôte. 3^e série : la Fiancée de Lammermoor et la légende de Montrose. 4 vol. — Antiquités provinciales et Vues pittoresques d'Écosse. 2 vol. in-4°. — Poèmes et Triolets de P^o Cary, avec une préface. 1 vol. in-8°.

1820. — Ivanhoë. 3 vol. in-12. — Le Monastère. 3 volumes in-12. — L'Abbé. 3 volumes in-12.

1821. — Kenilworth. 3 volumes in-12.

1822. — Le Pirate. 3 volumes in-12. — Nigel. 3 volumes in-12. — Halidon Hill. 1 vol. in-8°.

1823. — Peveril du Pic. 4 v. in-12. — Quentin Durward. 3 v. in-12.

1824. — Les Eaux de Saint-Ronan. 3 v. in-12. — Redgauntlet. 3 v. in-12.

1825. — Contes des croisades, le Talisman et le Connétable de Chester. 4 volumes in-12.

1826. — Woodstock. 3 volumes in-12.

1827. — Chroniques de la Canongate. 1^{re} série : 2 vol. in-12. — Vie de Napoléon. 9 volumes in-8°.

1828. — Anne de Geierstein, 3^e série des chroniques de la Canongate, traduit sous le titre de Charles-le-Téméraire. 3 vol. in-12. — Mémoires

de M^{me} Larochejacquelein avec une préface. 1 vol. in-8°. — Lettres de Malachi Malagrowter sur les fonds publics. 1 vol. in-8°. — Contes d'un grand-père sur l'histoire d'Écosse, 1^{re} série. 3 vol. in-18.

1829. — Contes d'un grand-père sur l'histoire d'Écosse, 2^e série. 3 vol. in-18. — Sermons par un laïc, etc. 1 vol in-8°.

1830. — Dovergoil et la tragédie d'Ayrshire. 1 vol. in-8°. — Contes d'un grand-père, 3^e série. 3 vol. in-8°.

1831. — Contes d'un grand-père, 4^e série. 3 vol in-8°. — Lettres sur la démonologie. 1 vol. in-8°. — Dernière série des chroniques de la Canongate. 4 vol. in-8°.

Il faut ajouter à ce catalogue la valeur de quatre volumes de mélanges en prose, comprenant des notices biographiques, la biographie des romanciers célèbres, des essais sur le drame et la chevalerie, insérés primitivement dans le supplément à l'*Encyclopédie britannique*. Quant aux divers articles fournis par sir Walter Scott à diverses *Revues* et à l'*Annuaire d'Édimbourg*, ils ne formeraient pas moins de 4 vol. in-8°. Enfin, depuis quatre ans il a ajouté à la réimpression de ses œuvres la valeur de six volumes in-8° de notes ou de préfaces (1).

— MADELEINE. — Je crois vraiment que malgré ses airs d'opposition indépendante et populaire, notre critique comme notre libéralisme est naturellement aristocrate. Nous rions des dandys de la littérature, nous admirons ironiquement nos romanciers mystiques, mais enfin nous ne nous occupons que d'eux. Il est tout une autre littérature qui obtient à peine une annonce de nous par protection; c'est le roman bourgeois, tel que M. Pigault Lebrun le laisse exploiter dans sa vieillesse par MM. Victor Ducange, Paul de Kock et autres. Ce roman représente cependant quelque chose; il peint certaines mœurs, et je ne vois pas pourquoi le feuilleton le dédaignerait plus que le mélodrame, plus que les scènes populaires des Variétés, théâtre où avec un peu de bonne volonté on peut se croire à Athènes, assistant aux admirables bouffonneries d'Aristophane. Heureusement pour ces romanciers, si négligés par nous, critiques *comme il faut*, ils ont, pour se dédommager de la gloire d'un *article*, une masse de lecteurs formidable, qui dispensent leurs libraires de l'artifice un peu usé, il est vrai, des éditions fictives. Quel est celui de nos ro-

(1) Nous aimons à signaler aux amateurs la belle édition des *Œuvres complètes* de sir Walter Scott en anglais, que publie M. Baudry, rue du Coq, n° 9. Pour 165 fr. on peut acquérir chez cet éditeur les écrits avoués de sir Walter Scott, compris dans 35 volumes, chaque roman ne formant qu'un volume.

manciers archéologues, idéologues, pédagogues, mystagogues ou mythologues, qui oserait se comparer, pour le débit de ses estimables productions à M. Paul de Kock, auteur de *l'Enfant de ma femme*, de *Georgette*, de *Gustave*, de *M. Dupont*, de *Frère Jacques*, d'*André*, du *Barbier*, de *la Laitière*, de *Jean*, de *la Maison blanche*, de *la Femme*, du *Mari et l'Amant*, de *l'Homme de la nature et l'homme policé*, et de cet autre roman dont le titre rappellerait une excellente comédie de Molière, si M. Paul de Kock y avait ajouté l'épithète imaginaire. J'ai voulu enfin me rendre raison de cette fécondité intarissable, et de cette inépuisable popularité. Je demande pardon à l'auteur si j'ai commencé par le dernier venu de ses chefs-d'œuvre ; ce n'est peut-être pas le meilleur, mais on m'assure qu'il n'est pas le plus mauvais. Je peux donc vous parler de *Madeleine*, en 4 vol. in-12, composé par M. Paul de Kock, et publié par M. Gustave Barba, éditeur fort accommodant, qui vend chaque volume 2 fr., sans charlatanisme, et n'a pas la vanité, aujourd'hui à la mode parmi ses confrères, d'écrire ou de signer une préface en tête de ses publications.

M. Paul de Kock entre aussi en matière sans cette sorte d'introduction parasite où nos romanciers croient nécessaire de se mettre en scène sans que leur *égotisme* nous fasse grâce de leurs digressions personnelles dans le cours de leur récit. M. Paul de Kock est tout entier à l'histoire qu'il raconte, aux mœurs qu'il décrit. Dans *Madeleine*, l'intrigue est peut-être une concession au goût des romans fashionables ; c'est un tout petit adultère qui ressemble un peu à celui du *Mariage sous l'empire* et autres. *Madeleine* est l'*être mystérieux* de l'auteur, d'autant plus qu'elle est l'enfant du mystère et que sa naissance n'est connue que d'un vieux chêne qui parle enfin au dénouement, comme ceux de la forêt de Dodone. Si M. Paul de Kock daignait nous permettre de définir poétiquement un seul personnage de ses scènes bourgeoises, nous dirions que sa *Madeleine* est la personnification de l'ange de la charité couvrant de son manteau sans tache toutes les fautes qu'elle voit commettre, s'en dépouillant même au risque de passer pour la coupable.

Quant aux mœurs, c'est là qu'il faut étudier le genre de M. Paul de Kock. Presque tous les chapitres sont des tableaux destinés à faire ressortir les vertus ou les ridicules de la classe moyenne. Vous y voyez comment on s'amuse à Saint-Cloud quand on ne peut s'y rendre qu'en coucou, comment on y régale deux grisettes avec des ronds de pain d'épice, et les effets dudit pain d'épice sur lesdites grisettes ; vous y voyez le ton d'une *soirée d'hommes*, c'est le mot ; les charmes de la petite propriété à la campagne, une fête *ibidem*, etc. ; vous y voyez surtout les plus minutieux détails d'une partie de loto, et comment M^{me} Boni-

fous trouve moyen de faire jouer un rôle à sa *bonne amie* dans la partie. La *bonne amie* de M^{me} Bonifous est l'instrument qui faisait tant de peur à M. de Pourceaugnac. Partout la nature est prise sur le fait dans ces peintures, et l'on rit avec M. Paul de Kock de ce gros rire qu'excite Odry sur son théâtre. Par le temps qui court, les recettes pour se désopiler la rate commencent à devenir rares et précieuses. Aussi ce serait être ingrat que de chicaner M. Paul de Kock sur quelques expressions grammaticales qu'il abandonne volontiers à la critique des pédans. Ses farceurs ne sont pas des mignards au teint pâle, et grasseyant la langue des fats. Son M. Dufour, par exemple, a *des traits forts, un teint coloré, des yeux vifs et gais, et toute l'encolure d'un bon vivant*. Quand il vous raconte sa visite chez sa maîtresse, il a soin de vous dire qu'il n'y a pas de portier à la maison; quand on lui jette une gibelotte sur la tête, les taches ne viennent pas profaner un habit fait par Staub, et l'on peut tout au plus s'étonner qu'il s'écrie avec dégoût à propos d'une certaine Estelle: « Ah! mon cher ami... la petite de gauche sent l'échalotte d'une » manière ignoble. » En dernière analyse, M. Paul de Kock raconte admirablement les charges. Si son style n'a pas toute la vivacité, toute la verve bouffonne de feu Pigault-Lebrun; c'est un style franc, pur de néologisme, et que je conseille comme antidote du style maniéré ou amphigourique de nos dandys littéraires.

S. A.

— On désigne M. Stanislas Julien, sous-bibliothécaire à l'Institut, pour remplacer M. Abel Rémusat au collège de France. Ce serait un excellent choix.

M. Stanislas Julien publie en français, à Londres, aux frais de l'*Oriental translation committee*, un choix des meilleures pièces du théâtre chinois, dont le répertoire, en 40 volumes in-4°, existe à la Bibliothèque du roi.

La première livraison qui vient de paraître (chez Debure frères, rue Serpente) contient un drame en prose et en vers, intitulé *l'Histoire du cercle de craie*. Quatre autres pièces de la même collection, *l'Avare*, *la Fille du gouverneur*, *le Ressentiment de Toungo* et *la Chemise confrontée*, sont prêtes à être mises sous presse.

Il y a plus d'un siècle que le père Prémare, missionnaire à Péking, fit connaître à l'Europe la tragédie chinoise qui a fourni à Voltaire le sujet de *l'Orphelin de la Chine*. Mais il avait négligé de traduire la partie lyrique qui occupe plus de la moitié de la pièce. Dans *l'Histoire du cercle de craie*, et dans les quatre pièces que nous venons d'annoncer, M. Stanislas Julien s'est efforcé de traduire en entier la prose et les vers.

— JOURNAL DES FRÈRES LANDER. — Nous avons déjà donné un extrait de ce curieux voyage, et nous en reparlerons après avoir lu l'excellente traduction que vient d'en publier M^{me} L.-S. Belloc, chez M. Paulin, éditeur, place de la Bourse. Les frères Lander étaient admirablement organisés l'un et l'autre pour cette importante expédition, entreprise avec tant de courage, achevée avec tant de bonheur, et dont le résultat ne sera pas perdu pour la civilisation de l'Afrique. Le Journal de l'exploration du Niger, tel qu'il est rédigé, est une lecture pleine de charme et d'intérêt. On ne voudrait pas retrancher un seul des nombreux détails contenus dans ces trois volumes. Les émotions des voyageurs ont passé dans leurs récits. On jouit avec eux de ces vastes et magnifiques contrées; on s'amuse avec eux de la simplicité de quelques-unes de ces peuplades dont ils sont les hôtes et les amis; on frémit pour eux de la barbarie et de la rapacité des autres; et c'est plaisir, au milieu de tant d'émotions variées, d'assister en quelque sorte au développement d'une nature toute nouvelle pour nous, décrite avec la plus attachante simplicité.

— HISTOIRE SCIENTIFIQUE ET MILITAIRE DE L'EXPÉDITION FRANÇAISE EN ÉGYPTÉ, précédée d'une introduction présentant le tableau de l'Égypte ancienne et moderne, depuis les Pharaons jusqu'aux successeurs d'Ali-Bey, et suivie du récit des événemens survenus en ce pays depuis le départ des Français et sous le règne de Mohammed-Ali. Dédiée au roi. (14 livraisons ont paru.)

Lorsque Napoléon voulut transmettre à la postérité les souvenirs de cette gigantesque expédition d'Égypte que des Français seuls pouvaient exécuter, il ne demanda que le concours des savans qui l'avaient suivi.

Les opérations stratégiques de cette campagne furent écartées avec soin; elles ne se trouvèrent écrites nulle part. Berthier, chef d'état-major, avait cependant publié le relevé des pièces officielles; quelques notes servaient à montrer leur liaison; mais ce recueil, sec et froid, n'était pas de l'histoire: il pouvait tout au plus servir de document. Personne ne le mit en œuvre, et quand l'empire tomba, cette admirable campagne, ce poétique épisode de notre guerre de vingt ans, ne vivait que dans le souvenir des braves qui, après avoir échappé aux sables brûlans de la Syrie, avaient résisté aux glaces de la Bérézina.

Le général Beauvais, dans les *Victoires et Conquêtes*, fut le premier qui écrivit avec quelques détails l'histoire de la campagne d'Égypte; mais, forcé par le plan même de l'ouvrage à ne pas en faire un tout complet, il quittait Alexandrie pour suivre les armées du Rhin ou des Alpes, pour revenir ensuite en Égypte et en Syrie. Cependant ces pages étaient jus-

qu'ici les seules qu'on pouvait consulter. Jomini lui-même ne put, faute de matériaux, analyser l'expédition d'Égypte.

Ainsi donc pour les sciences et les arts, le grand ouvrage de la commission d'Égypte, dont chacun connaît les qualités et les défauts, le voyage de Denon, qui remplit parfaitement son titre; — pour la stratégie, les mémoires de Berthier, Miot, Regnier, les *Victoires et Conquêtes*, telles étaient nos richesses historiques sur cette campagne, lorsque les débris de notre vieille armée d'Égypte, savans et soldats, se réunirent, non pour continuer ce grand ouvrage, non pour lui donner un pendant, mais pour s'approprier sa substance, le refondre et le reconstituer sur un plan plus régulier, plus complet. De jeunes littérateurs furent appelés pour s'associer à cette belle entreprise, et tous ensemble se mirent à élever un monument à la fois scientifique et militaire. Belliard vivait alors! Rampon, Belliard, Poussielgue, ouvrirent leurs riches portefeuilles, MM. Larrey, Desgenettes, Daure, leur vaste et puissante mémoire; Geoffroy Saint-Hilaire se chargea de l'histoire naturelle; le général Gourgaud représenta, dans cette association unique, celui qui avait dominé tous les autres, en donnant le manuscrit dicté par Napoléon à Sainte-Hélène, et corrigé de sa propre main; enfin le savant M. Marcel eut en partage le détail des mœurs. M. Saintine fut chargé de tracer le plan général de l'ouvrage, et de le diriger, de concert avec MM. Marcel et Louis Reybaud.

Ce dernier, plus spécialement chargé de la rédaction des premiers volumes, y a consacré entièrement son active intelligence, et a prêté au récit le secours d'un style nerveux et varié comme les événemens de cette grande histoire, où la guerre et la science, les scènes de bivouac et de mosquées, les mœurs, les usages, les costumes de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, se heurtent à chaque instant pour produire les contrastes les plus piquans. Quelques livraisons publiées nous permettent de juger l'ensemble et la manière des auteurs.

Après avoir rapidement retracé la position de la France, au moment où le général Bonaparte lui fit concevoir l'idée d'aller sur cette terre chercher une gloire nouvelle, nous assistons aux préparatifs de l'expédition. A peine a-t-on quitté les côtes de France que Malte est conquise, et l'armée débarquée en Égypte. L'historien décrit avec soin les antiquités, les monumens, les mœurs du pays, les systèmes politiques et financiers.

Dans les récits si multipliés de campagnes, chaque général a la part qui lui revient, avec une rare impartialité. Mais il est une figure qui brille parmi toutes les autres. Au milieu des déserts, comme dans les combats, nous avons reconnu Junot, Desaix, Belliard, Rampon, Kléber. A la tête de leurs divisions, ce sont des géans : Bonaparte paraît, ce ne sont plus

que des hommes. Guerriers, administrateurs, savans, il les surpasse tous; il sait tout, il connaît tout, et déjà il prélude aux hautes destinées qui l'attendent. L'écrivain a parfaitement compris le système politique qu'il suivit dans l'administration de ce pays; il le développe avec clarté et simplicité. C'est, selon nous, une des parties les plus belles de cette histoire, peut-être parce que, moins connue, elle frappe davantage le lecteur.

Il est une autre partie de la narration qui mérite d'être citée : c'est la partie anecdotique. La plupart des anecdotes, et le nombre en est grand, sont inconnues. Les spirituelles causeries de MM. Daure, Desgenettes, Geoffroy Saint-Hilaire, Marcel, ont été pour les auteurs une mine féconde, qui sert à animer le récit, à le varier, et interrompt à propos la gravité de l'histoire, pour donner à l'ouvrage tout l'attrait d'un roman.

Mais cette grande et belle entreprise ne se recommande pas seulement par l'exécution littéraire; elle brille encore par la perfection des atlas. L'éditeur, M. Dénain, n'a reculé devant aucune dépense. Ce n'est pas une spéculation ordinaire de librairie qu'il a voulu faire : il y a du patriotisme, et du vrai patriotisme, à diriger seul et à ses frais une entreprise aussi vaste. Les amis des arts et de la gloire nationale lui en tiendront compte.

H. D.

— NOUVEAUTÉS LITTÉRAIRES. — Lundi, doit paraître chez M. Gustave Barba une nouvelle brochure de M. de Salvandy : *Paris et l'Ouest*. Mardi, M. Mame publiera *le Manoir de Beaugency, ou la Vengeance*, roman depuis long-temps annoncé comme une production des plus romantiques. — Mercredi, M. Gosselin nous donnera *Sous les tilleuls*, composition originale, attribuée à un de nos plus ingénieux critiques MM. Canel et Guyot ont mis en vente un nouveau *joujou* littéraire intitulé *Louise*.

— MM. Paul Gaymard et A. Gérardin viennent de publier la relation de leur voyage en Russie, en Prusse et en Autriche, où ils avaient été envoyés pour étudier le choléra-morbus. Le nom des auteurs est une recommandation suffisante pour leur ouvrage.

— M. Giraldon vient de publier un portrait de M. Casimir Périer, dessiné d'après un tableau de M. Hersent, et gravé par M. Achille Lefebvre, jeune artiste auteur de plusieurs belles estampes. C'est plus qu'une gravure brillante, c'est un portrait d'une ressemblance frappante. Cette gravure est le pendant à un superbe portrait du général Foy gravé par le même artiste (*).

(*) Rue de Lancry, n° 7. Épreuve : 40 francs.

LE VILLAGE DE LANDEK.

EXTRAIT DU JOURNAL D'UNE EXCURSION DANS LE TYROL (').

« — Quelle est cette torche qui luit là-haut dans la montagne ? C'est la maison de Tschudi qui brûle, et le maître et sa fille brûlent avec elle.

La fille de Tschudi brûle parce que le berger Sharnitz l'a trop aimée ; oui, il l'a bien aimée !... Les bois et les rochers ont vu ses larmes ; ont entendu ses soupirs.

— La fille de Tschudi a le cœur trop fier pour aimer un simple berger ; elle a choisi Siébol, Siébol le musicien, et dans les veillées elle a tourné le dos à Sharnitz.

— La fille de Tschudi est donc folle ? elle ne sait pas combien Sharnitz l'aime, qu'il l'aime plus que Dieu, le paradis et les saints ? Sharnitz a une âme de fer, et son bras est plus terrible que son âme.

— Quelle est cette torche qui luit là-haut dans la montagne ? C'est la maison de Tschudi qui brûle, et le maître et sa fille brûlent avec elle.

— La fille de Tschudi sortait des bras du rival de Sharnitz ; elle se croyait bien heureuse, elle dormait ; elle rêvait de son amour... Maintenant qu'elle se réveille !... Elle est brûlée, elle est morte, elle est damnée !...

— La fille de Tschudi est damnée, et malgré son trépas, malgré ses mépris, Sharnitz l'aime encore. Il pourrit dans un cachot, son arrêt est prononcé, et demain il doit finir au bout d'une corde.

(') Ce fragment est extrait du *Journal d'une excursion dans le Tyrol* par un voyageur qui, écrivain et artiste, a rendu naïvement toutes ses impressions, tantôt avec la plume, tantôt avec le crayon. Nous pensons qu'un véritable succès attend la publication de cet Album et de ces notes curieuses.

(N. du D.)

— La fille de Tschudi eût-elle été moins cruelle si elle eût pensé que Sharnitz voudrait être damné pour elle et avec elle ? J'en doute : quand la tête de la femme a parlé, trop souvent le cœur obéit.

— La fille de Tschudi ne connaissait pas tout l'amour de Sharnitz, elle en aurait eu pitié !... Le voilà sur l'échafaud, il frappe le prêtre, crache sur le Christ, il est pendu ! il est damné, il est content ; il a rejoint celle qu'il aime.

— Quelle est cette torche qui luit là-haut dans la montagne ? C'est la maison de Tschudi qui brûle, et le maître et sa fille brûlent avec elle. »

Telle est à peu près la rude et sauvage tyrolienne entonnée par notre élégant postillon. A chaque couplet il s'arrête, répète le refrain avec des roulades rapides et dans un ton fort élevé. Ce chant guttural achevé, il prend le cor suspendu à sa bandoulière jaune et noire, en tire deux ou trois accords prolongés, rejette son instrument en arrière, et commence le couplet suivant. Sa pantomime était curieuse, et tout ce qui l'environnait, le cheval, le char et moi-même, nous avons fini par en faire partie et par lui servir d'accompagnement. En effet, à chaque roulade du refrain il aiguillonnait le cheval et précipitait les mouvemens de notre léger équipage, et pendant quelques minutes nous descendions, avec la rapidité de la foudre, le long des étroites corniches taillées sur la paroi d'un précipice effroyable, au fond duquel bondissait l'Inn, aussi blanc que ses neiges natales.

Peu accoutumé d'abord à cette sorte de poésie en action, je mesurais d'un œil inquiet la profondeur de l'abîme, au fond duquel j'entrevois à peine des sapins et quelques pointes de rochers perdus dans une vapeur bleuâtre et se dressant de notre côté. Mais bientôt je suis passé de l'inquiétude à la confiance, et de la confiance à cette sorte de satisfaction étrange que donne quelquefois le sentiment du danger.

Cette singulière chanson était achevée depuis long-temps que la vibration intellectuelle qu'elle avait éveillée durait encore. J'ai eu peine à secouer cette existence fantastique pour reprendre les observations du voyage. Cette transition brusque de la poésie au réel est toujours pénible ; il est si doux de se laisser vivre, de sentir sans réfléchir !

Dans les régions montagneuses, la nature est un chimiste qui a travaillé en grand. Tantôt ses précipités, ses cristallisations, affectent des formes cubiques, et alors la crête des montagnes ressemble à ces modernes cita-

delles, projetant dans des directions différentes leurs ouvrages anguleux, leurs terrasses bastionnées; tantôt la forme sphérique lui a plu davantage, et alors la masse des monts peut se comparer aux ondulations d'une mer gigantesque que le souffle d'un vent puissant aurait soulevée, mais dont les lames arrondies ne se briseraient point encore. Ici comme aux environs du rocher de Finstermonst ce sont les formes anguleuses qui dominent. Des obélisques de six à sept mille pieds de hauteur élancent avec une hardiesse inimaginable leurs pointes acérées qui frappent au zénith et déchirent la nue. A leurs pieds, comme au fond d'un immense fossé, mugissent les eaux turbulentes de l'Inn, rongeannt les talus revêtus de la verdure des noirs sapins. La route que nous suivons serpente sur des roches inclinées, et devant nous, sous nos pieds, dans l'infiniment petit, nous apercevons les tours et le village de Landek; les vitres et les toits de ses habitations frappées par un rayon du soleil semblent autant d'étoiles qui s'échappent du rocher contre lequel elles sont adossées.

Un incident singulier est venu m'arracher à l'admiration que me causait ce grand spectacle. Une jeune fille, sortant tout à coup de derrière un rocher qui bordait la route, s'est légèrement élancée sur l'osier du char, et bientôt a fini, et sans beaucoup de façons, par se placer à mes côtés. C'était sans nul doute une compagne de voyage fort jolte et fort sauvage; malheureusement nous ne pouvions d'abord communiquer que par signes; mais bientôt, grâce à l'italien dont elle savait quelques phrases, nous avons pu nous expliquer. Elle était de Zoll, et se rendait à Landek pour une fête. Aussi avait-elle revêtu le grand costume de la montagne, c'est-à-dire le bonnet d'ours, le fichu noir, la collerette et les manchettes brodées à jour, le corsage et les bas écarlates, le jupon gros-bleu et les souliers pointus à boucles d'argent. Ma jeune compagne pouvait avoir environ dix-huit à vingt ans. Je ne connais que les paysannes de l'Ober-Hasli, et encore celles de Guttanen ou de Im-Hoff, qui puissent lutter avec les femmes de ce pays pour l'éclat et la beauté. Il y a du reste beaucoup d'analogie entre ces deux races. C'est le même teint, la même allure, les mêmes yeux vifs et fins, et surtout cette même bouche si rose, si délicate, un peu pincée peut-être, ou plutôt un peu fière. Il n'y a de différence sensible que dans la taille, qui est plus élancée chez les femmes du canton de Berne.

Comme les beautés de l'Ober-Hasli, je crois que les Tyroliennes connaissent fort bien leurs avantages. Elles mettent du moins beaucoup de

soin à éviter tout ce qui pourrait y porter quelque atteinte. Elles ne se livrent aux travaux domestiques qu'avec de grandes précautions ; et lorsqu'elles vont aux champs de grands chapeaux de paille garantissent leur teint du hâle. Leur propreté va jusqu'à la minutie, et j'ai toujours rencontré chez elles cet air de modestie coquette qui ajoute tant à la beauté.

A peu de distance de Landek quelques jeunes fâts villageois ont fait sans doute une plaisanterie déplacée à ma jolie compagne, car elle a beaucoup rougi. A quelques centaines de pas du bourg elle a mis pied à terre et m'a fait ses adieux, craignant de se compromettre en faisant son entrée aux côtés d'un étranger, ce qu'elle m'a naïvement expliqué par un mot italien très-énergique, que je lui ai fait répéter à deux reprises, tant il me paraissait étrange dans cette jolie bouche.

A l'extrémité du défilé et à une portée de fusil de Landek un énorme rocher gris de fer surplombe d'une manière effrayante sur le cours de l'Inn. Sur la crête de cette roche on aperçoit un grand château à demi ruiné. De larges tours et des clochers aigus s'élèvent encore sur ses murailles démantelées ; et ce repaire formidable, véritable nid de brigands, qui commandait autrefois aux deux vallées, sert aujourd'hui d'asile à une famille de demi-campagnards qui ne se plaignent que d'une chose, non pas d'avoir perdu la clef du défilé, mais d'être logés si haut.

Toutefois leur demeure, située au milieu d'un paysage d'une âpreté pleine de grandeur, est sans contredit l'une des plus pittoresques du Tyrol, et peut-être de l'Europe ; mais comme malheureusement le bien-être est d'ordinaire en sens inverse du pittoresque, elle en est peut-être la plus incommode, et c'est là ce qui désole ses propriétaires.

Sous les rapports industriels, l'exposition de ce joli bourg au confluent de l'Inn et de la Trpana, et au point d'intersection des grandes routes de Vorarlberg et de la Valteline, est des plus avantageuses. Aussi a-t-il un véritable aspect de fortune et de prospérité. Beaucoup de maisons neuves l'embellissent ; leurs façades blanches ou bariolées de couleurs tranchantes, et ornées de grandes enseignes en métal argenté ou en cuivre poli, donnent à la rue principale un air de propreté et de bonheur vraiment séduisant. On a comparé ce pays à la Suisse ; il en diffère cependant sous mille rapports. Il a sa couleur, ses formes, ses habitudes et son originalité, et me semble aussi complet dans son genre que la Suisse dans le sien.

Dans le Tyrol, des routes pour les voitures ont été ouvertes jusque

dans les gorges les plus resserrées, et sur ces monts élevés que dans la Suisse on ne franchit qu'à dos de mulet : ce qui tend à augmenter le bien-être et le mouvement par la facilité des passages et des transports.

Dans le petit bourg de Landek la vie éclatée de toutes parts; ici les roues bruyantes d'un moulin mettent en mouvement des scies nombreuses qui, ainsi que des êtres obéissans, suivent avec un balancement uniforme la raie tracée sur l'arbre équarri, et en peu d'instans le divisent en larges planches ou en madriers. Là, ces madriers sont assemblés, leurs jointures s'enchevêtrent; des rondelles les joignent l'une à l'autre, des planches les habillent, un toit léger composé de plusieurs milliers de petites écailles de hêtre les recouvre, et une jolie maison toute luisante, et toute dorée par la séve des sapins dont on l'a formée, s'élève comme par enchantement. Plus loin, on démonte ces habitations improvisées; chacune de leurs pièces est comptée, numérotée, étiquetée. On les enveloppe dans la paille, on les charge sur de grands chariots à quatre roues, et la maison voyageuse s'achemine vers le Vorarlberg, l'Allemagne ou le Tyrol italien.

A l'extrémité du bourg l'oreille est frappée par les sifflemens sauvages et les cris aigus de plusieurs mécaniques, espèces de monstres apprivoisés aux cent bras, aux cent mains, qui à la suite de quelques frémissemens désordonnés, et d'une sorte d'enfantement laborieux, rejettent poli, vivant, complet, ce que vous leur aviez confié brut, divisé, mort.

Dans la longue rue du bourg, assis sur le devant de leurs maisons, les hommes fument avec un flegme admirable, tout en achevant la roue ou le fuseau de l'une de ces mécaniques, ou quelque autre ouvrage ingénieux. Les femmes, assises en cercles ou penchées à leurs balcons de mélèze, filent le lin, brodent en chantant de longues bandes de mousseline, ou tressent la paille pour en former des chapeaux. De nombreuses caravanes de voitures et de voyageurs suivent la route, s'arrêtent dans les auberges, et partout brille l'activité d'un peuple industriel qui a su mettre son intelligence à profit; d'un peuple aimable, gai, vif, et, comme toutes les réunions d'hommes occupés, exempt de passions extrêmes. De quelque côté que l'on sorte dans la campagne, de jolies maisons blanches, ornées de balcons élégans, ombragées par de grands noyers, et entourées de pâturages, présentent le coup d'œil le plus riant et le plus varié. Plusieurs ponts traversent l'Inn; mais j'ai surtout remarqué l'arche audacieuse sur laquelle passe la route du Vorarlberg. Cette vaste et légère charpente

est entièrement revêtue de planches; aussi, à quelque distance, a-t-elle l'aspect de force et de solidité d'un pont de pierre.

La fête préparée à Landek n'était rien moins qu'une représentation théâtrale. Les Tyroliens sont tellement amateurs de réunions et de spectacles, que lorsque la moindre occasion vient s'offrir ils la saisissent avec empressement. Ce matin, une troupe de marionnettes, qui voyageait d'Inspruck à Pludenz, s'était arrêtée à Landek. Quelques jeunes gens en sont informés. Aussitôt on cherche un local, on rassemble un orchestre, on imprime un programme; un grand chalet est entièrement démeublé; les cloisons disparaissent; des bancs et des tables rapprochés forment une sorte de théâtre; une grande nappe sert de rideau; plusieurs lampes villageoises réunies se transforment en lustre; deux ou trois commissaires colportent les billets dans les auberges et les maisons, un autre les distribue à la porte, et quand tout est prêt pour la représentation, des cors sonnent des fanfares, des tambours battent le rappel dans les rues et les carrefours du bourg et jusque sur les routes environnantes. Aussi lorsque j'entraî dans la salle, y trouvai-je une affluence considérable. Quatre cents personnes au moins s'y étaient déjà installées. Il n'y avait là qu'une sorte de police mutuelle; aussi tout s'y passait-il pour le mieux. Les hommes fumaient, les femmes jasaient, riaient; les jeunes gens chantaient en chœur, les enfans hurlaient. Je revis ma compagne du matin, entourée de toute une légion d'amis et de parens; et nous eûmes bientôt renoué connaissance.

L'orchestre était sans contredit des plus bizarres: trente musiciens au moins le composaient; car tout ce qui possédait un instrument dans les environs avait été convoqué, et aucun n'avait eu garde de négliger une aussi belle occasion. C'était une bonne troupe de simples payans, d'artistes bien ronds. A l'exception de deux violons, chacun avait en mains des instrumens à vent, et dans le nombre je comptai au moins vingt cors. J'attendais avec un vrai sentiment d'effroi le moment où cet orage allait éclater; mais quelle fut ma surprise lorsqu'à un signal donné, toute cette musique, partant avec ensemble, exécuta avec beaucoup d'harmonie, et même avec une certaine verve, plusieurs marches et quelques airs nationaux. C'est qu'avec leur bon sens ordinaire ces braves gens avaient joué ce qu'ils savaient le mieux, et que d'ailleurs tous ces Allemands, sous leur grosse écorce champêtre, sont organisés musiciens.

Cette ouverture terminée on ploya la nappe, et les petits personnages de bois commencèrent. C'était d'abord M. Gilles qu'une jeune fille, placée au premier rang des spectateurs, interrogeait. La petite figure répondait par signes avec beaucoup de précision, et quelquefois d'une manière fort étrange et plus que libre. Aussi dans toute cette foule étaient-ce des cris, des joies immodérées, des rires furieux. Je cherchais vainement quelques traces du sérieux et de la gravité allemande, je ne voyais que des visages épanouis et des mines toutes grimaçantes d'allégresse. Un Anglais qui m'avait accompagné, et qui se respectait, en fut indigné et sortit.

Après Gilles vint Arlequin, Arlequin libertin sentimental, farceur à l'âme tendre. Puis ce fut le tour d'un petit Diavolo d'un pied de haut, moins effrayant que ce Diavolo, espèce d'oiseau humain que nous avons vu planer à Paris dans les combles de nos théâtres, mais aussi extraordinaire dans son genre. La petite figure, animée par un ingénieux mécanisme, vint faire ses folies sur la corde, pirouetter, se pendre par les pieds, se tortiller, toujours au milieu des explosions d'une joie aussi bouffonne et aussi amusante que le spectacle lui-même.

Comme je me retirais un peu avant la fin, je vis tous les pauvres du bourg qui, n'ayant pu pénétrer dans la salle, s'étaient collés aux fentes du chalet, et de là dévoraient d'un œil animé les moindres ombres de ce spectacle.

Au reste, dans tout ce pays une extrême curiosité est l'un des caractères dominans du peuple. Cette curiosité, ce besoin de voir, d'observer, tient sans doute au goût prononcé qu'ont les Tyroliens pour tout ce qui est mécanisme. Je me rappelle encore l'admiration que mon ployant a tant de fois excité chez messieurs les paysans qui sont amateurs. Entrez dans le premier chalet venu, il est rare qu'outre les outils ordinaires, vous n'y rencontriez pas trois ou quatre espèces de mécaniques différentes, toujours ingénieuses, et souvent de l'invention du propriétaire.

Au château d'Inspruck on voit des cartes et un globe fort curieux, exécutés par Peter Anich, simple pâtre et mécanicien célèbre. Ils appliquent ce génie inventif à l'économie domestique, et dans beaucoup de hameaux, lorsque la pente des eaux le permet, chaque montagnard a sa chute et sa roue de moulin, qu'il emploie successivement ou simultanément à plusieurs usages. Je n'ai vu cependant aucun de ces berceaux d'enfans, auxquels un filet d'eau imprime par un mécanisme fort simple ce balancement mesuré si favorable au sommeil.

Non loin de Landek on admire la belle cascade de Loz, qui tombe au fond d'un précipice effrayant. On s'y rend par une étroite crevasse à l'entrée de laquelle on a construit des moulins que font tourner les cascates inférieures. Le meunier, habile spéculateur, remarquant depuis quelques années une certaine affluence de spectateurs, a imaginé de faire placer une porte à l'entrée du précipice, et de mettre ainsi sa cascade sous clef.

La plus considérable des chutes réunies dans cet endroit resserré tombe d'une grande élévation dans une espèce de coulisse sombre, dont les eaux suivent avec le retentissement de la foudre la courbure singulière. Cette cascade a un grand air de ressemblance avec l'admirable chute de la Dala, aux bains de Loneche dans le Valais. Je voudrais décrire les sauvages merveilles que l'on rencontre dans ce coin sublime et ignoré; mais que signifierait une peinture sèche et morte auprès du magnifique spectacle de la nature? chaque jour je sens davantage l'impuissance des phrases appliquées au paysage.

Il y a des nuances de sentimens inexprimées, et je suis obligé de dire inexprimables, quoique ce mot rende mal ma pensée; on a beau combiner des mots, des phrases, on ne peut jamais que demeurer à côté, en plus ou en moins. Les sensations éprouvées devant la nature, devant un site remarquable, peuvent être rangées dans cette classe; aussi fait-on d'ordinaire de vains efforts pour les faire comprendre à d'autres. La parole manque comme l'art dans des circonstances analogues.

La plus parfaite peinture pourra-t-elle jamais rendre ce moment insaisissable, ce commencement d'action qui n'est plus le repos et qui n'est pas encore le mouvement? par exemple, l'espèce de vibration d'une bouche qui va s'ouvrir pour parler. Si elle l'essaie, elle tombe peut-être dans le ridicule. Les Allemands ont fait de ces expériences-là en morale, en métaphysique, en peinture; ils sont entrés dans les chemins détournés de la pensée, et après avoir long-temps erré ils ont fini par s'y perdre tout-à-fait. Après tout, je ne sais trop si une heureuse découverte ne compense pas bien quelques milliers d'essais malheureux. Mais le désespoir que j'éprouvais devant la cascade m'a mené bien loin.

En revenant à Landek, j'ai admiré le cours de l'Inn le long des rochers de Loz, et le magnifique paysage qu'embellit le pont de Zamb.

Ce soir le temps est ravissant, et le souffle de ce vent vif, et cependant parfaitement doux qui caresse la base des montagnes, m'a fait pen-

ser à l'Italie. Cet air si pur me paraissait en arriver, après avoir attiédi ses ardeurs en franchissant l'énorme rempart des montagnes. J'ai fait seul une longue promenade sur les vertes pelouses des collines à l'orient de Landek.

A l'entrée d'un bois j'ai remarqué dans une chapelle isolée une incroyable masse d'*ex-voto*. Des jambes, des bras, des pieds, des mains, des têtes, des vaches, des chiens, des chevaux, figurés en cire ou en bois, étaient appendus autour du réduit sacré; quatre à cinq cents petites images soigneusement encadrées, représentant les divers accidens auxquels leurs donateurs avaient échappé par l'intercession du saint de la chapelle, tapissaient le reste des murailles, et garnissaient les arbres des environs, consacrés aussi à cette idolâtrie. Le prêtre, dans ce pays, a encore à peu près la même somme d'influence que le curé français en 1572, lors de la Saint-Barthélemy, où que le moine espagnol d'aujourd'hui.

La soirée était avancée, et comme je traversais une belle futaie de sapins, j'ai vu en action, et sans que les acteurs se doutassent de mon indiscretion, ces jolis vers où Virgile, l'un des trois ou quatre poètes du cœur, et le seul peut-être chez les anciens qui ait compris l'amour, a si bien peint la coquetterie des champs :

Malo me Galathea petit, etc...

Ce peuple est gai, sensible, aimant; mais une masse énorme de préjugés gâte ses belles qualités. Presque tous les montagnards croient aux apparitions, aux sorciers, à l'incarnation du diable. Le peuple a l'imagination vive, et peut-être *quelque part* se croit-on intéressé à l'entretenir dans ces ridicules terreurs. Les paysans vous racontent, mais le plus sérieusement du monde, d'étranges aventures de fantômes et d'apparitions dont ils ont été les témoins et les acteurs. Ils affirment, et cela sans que l'on puisse mettre en doute leur bonne foi. L'auteur du *Spectriana* ferait fortune ici. Dans beaucoup de villages on m'a montré des paysans regardés comme sorciers, et comme tels exposés aux mauvais traitemens de la foule; bien souvent ces malheureux ne doivent leur salut qu'à l'effroi qu'ils inspirent. Il y a moins de deux mois que dans le Pizzen-Thal une vieille femme a failli être pendue par la foule ameutée. Un de ses voisins prétendait l'avoir entendue dialoguer, la nuit, avec un être invisible.

Elle n'échappa qu'en avouant tout ce qu'on voulut. On voit qu'ici le monologue est quelquefois dangereux.

On s'étonne de cette immobilité morale, de cette sorte de pétrification intellectuelle lorsque l'on songe au goût décidé qu'ont tous les hommes de ce pays pour la vie errante, vie qui d'ordinaire mène aux lumières par l'expérience. On trouve bien peu de Tyroliens de quarante ans qui n'aient fait leur grande tournée. Au printemps de chaque année, vingt-cinq à trente mille de ces voyageurs aventureux se répandent dans toute l'Europe, les uns comme maçons, menuisiers, mineurs, charpentiers, d'autres comme marchands de draps, de velours, de tapis, etc. Vous les rencontrez dans beaucoup de villes allemandes et dans tous les grands points de réunion de l'Europe, comme les eaux, les marchés, etc., colportant les nombreux objets de leur industrie, et presque toujours avec le costume national. Chaque hiver voit rentrer dans ses foyers une partie de cette émigration industrielle, et l'argent que ces voyageurs ont amassé dans leurs courses sert à soutenir leurs familles nombreuses pendant cette pénible saison.

F. MERCEY.

Mademoiselle de Marsan.

NOUVELLE EXTRAITE DES MÉMOIRES DE MAXIME ODIN.

TROISIÈME ÉPISODE. — LA TORRE MALADETTA, OU LA FAMINE.

Depuis l'acquisition que le docteur avait faite de la *Torre Maladetta*, elle était occupée par un de ses régisseurs que j'avais vu à Trieste, homme petit de taille et de capacité, fort claudicant de la jambe droite et du jugement, singulièrement exagéré en doctrines politiques (c'est le propre des sots), extraordinairement méticuleux en exécution, mais plus retors dans les affaires d'intérêt qu'on n'aurait pu l'attendre de son intelligence. Je n'aurai guère d'occasion d'en parler, et il suffira de savoir qu'il s'appelait Bartolotti.

A notre arrivée, M. Bartolotti n'était point au château. La peur l'en avait délogé depuis trois jours.

— La peur, signora Barbarina, dit Solbioski à la vieille et inamovible concierge, en apprenant cette nouvelle de sa bouche; la peur, dites-vous! Et quelle peur peut-on éprouver à la *Torre Maladetta*, si ce n'est celle d'être un jour écrasé dans sa chute? Mais elle dure depuis si long-temps, menaçant de tomber toujours, et tant de générations sont couchées à ses pieds, qu'il faut espérer qu'elle restera debout au moins aussi long-temps que nous.

— Ce n'est pas tout-à-fait cela, répondit la vieille après nous

avoir fait asseoir dans le vaste parloir du rez-de-chaussée; il y a bien d'autres choses à dire sur cette noble habitation à laquelle je suis accoutumée depuis l'enfance; car mes pères ont toujours vécu ici, et le premier y était venu de Rome avec le premier Cinci. Maintenant m'y voilà restée seule, décrépite et penchée comme la tour, et sans laisser personne qui prenne le soin de jeter un pauvre drap de mort sur mes os! Le Tagliamente nous recouvrira, la tour et moi, et tout sera fini. Que le ciel fasse paix à ceux qui ont, comme nous, une bonne conscience! Mais je ne me rappelle plus ce que je vous disais tout à l'heure? Ah! j'ai vu bien des évènements dans la *Torre Maladetta*, si ce n'est de ces derniers temps, que je suis devenue infirme et cassée, et qu'il me reste à peine la force de marcher du parloir à la porte, et de revenir de la porte au parloir, tant je suis accablée d'âge et d'ennuis. Depuis quelques années, je n'étais plus rien au château; l'Albanais de monseigneur entraînait toujours le premier, me prenait brutalement les clefs, car il était impérieux et téméraire comme son maître, et me soutenait de la main pour hâter ma marche, il me renfermait ici à double tour, en me criant de sa grosse voix: « Bonne nuit, Barbarina! les femmes de votre âge ne sont plus bonnes qu'à dormir! » Je vous demande, messeigneurs, si c'est ainsi qu'on traite une vieille domestique, née de pur sang romain, qui nous a veillé au berceau, et qui nous a porté si souvent dans ses bras jusque sur les créneaux pour voir les étoiles de plus près. C'était l'idée qui tourmentait le sommeil de monseigneur quand il était petit, et sa mère, la pauvre signora, déjà bien malade au lit, me criait: Que faites-vous donc, Barbarina, que vous ne portez pas Mario sur les créneaux pour voir les étoiles? Voulez-vous le laisser mourir de sa crampé et de sa colère? Alors je l'enveloppais de son drap, et je le recouvrais de ma cape ou du manteau de son père, et je montais, je montais jusqu'au donjon; mais il y a plus de vingt ans qu'on n'y monte plus. Et c'était un contentement quand il voyait les étoiles! Il ne parlait pas encore, mais il avait des cris pour les nommer toutes. Hélas! ce n'est pas de la terre qu'il les voit aujourd'hui, mon malheureux enfant!

— Voilà qui est bien, Barbarina; mais ceci s'éloigne un peu de notre sujet. Nous jugions d'abord, par le commencement de votre récit, que vous aviez eu à vous plaindre des procédés de Mario.

— Me plaindre de monseigneur Mario! O mon Dieu! ai-je dit cela? Ce n'est pas sa faute s'il était devenu triste et sauvage! Mais il ne me disait plus ses chagrins comme du temps qu'il était tout jeune. Il n'avait de confiance que dans son Albanais. Quand je lui en faisais reproche, il s'arrêtait devant moi et croisait les bras en riant, et cela me faisait plaisir de le voir rire. « Brava, brava, » Barbarina! Je n'agirai plus sans vous consulter; mais c'est à » condition que vous ne vous laisserez manquer de rien, que vous » vivrez ici comme une châtelaine, et que vous vous coucherez » de bonne heure. Quant à vous enfermer chez vous, c'est une » précaution qui regarde votre sûreté et la mienne. » Et là-dessus il me baisait sur le front en riant encore, et il me prenait sous les deux bras pour m'asseoir dans mon fauteuil.

— Arrivons donc, Barbarina, au sujet de la peur de M. Bartolotti!...

— Eh bien! répondit Barbarina, ne croyez-vous pas qu'il y ait de quoi, quand on n'en a pas l'habitude? Vraiment, pour moi, je n'y prends plus garde! Mais ces bruits sourds qu'on entend sous les voûtes, comme si on voulait les renverser; mais ces cris plaintifs qui partent de tous les côtés des ruines, tantôt ici, tantôt là; mais ces deux dames noires qui déploient, en signe de désolation, des écharpes rouges et blanches sur le balcon de l'ancienne plateforme, avec des gémissemens à fendre le cœur! — Vous n'êtes pas sans savoir, messieurs, le nom de la signora Lucrezia et de la signora Beatrice Cinci?

— Oui, oui; nous connaissons cette histoire; mais elles sont mortes depuis plus de deux siècles.

— Mortes en effet, et c'est pour cela qu'elles reviennent où ne pourraient venir des vivans; car aucun être vivant ne parviendrait maintenant, ni du dedans ni du dehors, au balcon de la plateforme, s'il n'avait les ailes d'un oiseau. Je les avais bien entendues deux fois déjà dans ma trop longue vie, quand Felippino

Cinci, le grand-père de Mario, fut tué à coups de stylet sur la place Saint-Marc, et puis quand son père André eut la tête coupée par arrêt de justice, en face de l'arsenal ; mais jamais leurs gémissemens n'avaient été plus douloureux, à ce qu'on assure, que depuis la mort de mon très-digne seigneur, le noble Mario, et cela est bien naturel, puisqu'il est le dernier de leur race. Enfin, Dieu soit loué d'avoir épuisé sa colère ! Ces pauvres ames n'auront plus rien à pleurer !

— Il suffit, dis-je à Barbarina ; nous savons, ma chère dame, tout ce que nous voulions savoir. Un de ces enfans qui nous ont guidés ira chercher M. Bartolotti au village voisin, où il s'est réfugié. Ton domestique, ajoutai-je en me retournant vers Solbioski, prendra soin de nous préparer des lits, s'il est possible, dans la chambre que cette bonne femme lui indiquera, et de s'assurer aux environs de provisions suffisantes avant l'invasion totale du Tagliamente. Nous enfin, nous profiterons du jour, si tu m'en crois, pour tout parcourir et pour tout voir ; ou je me trompe étrangement, ou ceci en vaut la peine.

La distribution de l'intérieur ne nous offrit rien qui méritât d'être remarqué. De vieilles parois, de vieilles boiseries, des meubles caducs, des tapisseries en lambeaux, tout l'aspect délabré d'une vieille maison qui s'écroule faute de soins ou d'argent ; pas un endroit où cacher un crime ou une bonne action ! Puck, qui furetait avec plus d'habileté que moi, se coucha en bâillant.

Quand cette perquisition inutile fut terminée, nous redescendîmes sur le rocher.

— Maintenant, fais le tour de cette enceinte, dis-je à Solbioski, pour reconnaître les points les plus accessibles ; car c'est de l'extérieur que doivent venir les auteurs mystérieux de ces épouvantes, si elles sont fondées sur quelque chose de réel. Pendant ce temps-là, je visiterai soigneusement ces murailles, et je saurai s'il y a effectivement moyen d'y pénétrer.

Leur approche était fort difficile à la base, à cause des nombreuses dégradations qu'elles avaient souffertes, et des énormes amas de décombres qui s'y étaient accumulés ; mais à l'endroit où,

leur déclivité ruineuse , augmentée de siècle en siècle , faisait pendre les deux pans latéraux vers le sol , on les gravissait presque aussi aisément qu'une échelle inégale et hasardeuse prolongée entre deux abîmes. C'était un jeu pour mes habitudes de naturaliste , mon pied de montagnard et mes yeux exercés à sonder les précipices les plus effrayans sans crainte de vertige. Ainsi, je m'engageai dans cette route extraordinaire sans regarder derrière moi , et sans prendre garde au croulement , jusqu'au lieu d'où s'élevait le donjon , sur un entablement plus commode et mieux conservé que le reste. Je n'avais pas oublié que cette partie de la tour penchait beaucoup à la vue depuis le Tagliamente , et je profitai de cette inclinaison pour en atteindre le sommet , en introduisant successivement mes mains et mes pieds dans tous les endroits où la chute d'une pierre avait laissé un espace vide. Je fus bientôt debout sur le front chancelant de ce colosse que j'avais mesuré avec effroi le matin.

Le spectacle qu'on embrassait de cette hauteur était si large et si profond que , malgré toute mon assurance , je sentis ma tête prête à tourner. Je m'étais trouvé souvent sur des sommets plus élevés , mais solides au pied , et tout au plus perpendiculaires au regard. Celui-ci tremblait presque sous mon poids , et il surplombait d'une manière horrible la vallée du Tagliamente. Je m'assis sur un tas de pierres formé des débris du parapet , que le temps y avait amassés confusément , et je détournai les épais moellons un à un , dans l'intention d'affermir mes pas sur une surface plus unie. Quand j'en eus relevé un assez grand nombre à mes côtés , j'essayai de marcher pour découvrir de là dans tout son ensemble immense le tableau qui se développait devant moi. J'entendis résonner sous le fer de mes bottes une sorte de bruit métallique , et je me baissai avec empressement , afin de savoir d'où il pouvait provenir. J'écartai de la main quelques pierres qui m'embarraisaient encore : c'était une trappe. Je me rassis pour continuer à déblayer et pour dégager entièrement cette trappe , dont je voyais déjà deux côtés. Il me semblait important de m'assurer si elle était retenue à l'intérieur , ou seulement arrêtée par sa propre pesanteur

dans l'encadrement de dalles où l'ouverture qu'elle fermait avait été ménagée. Je comprenais cependant que l'inclinaison progressive de la tour, en la surchargeant d'un fardeau énorme sur le côté même où ses charnières devaient se fixer, en avait probablement rendu le jeu impossible ou très-difficile, et le long temps depuis lequel son simple mécanisme était resté sans exercice, au moins selon toutes les apparences, avait nécessairement contribué aussi à la souder dans son champ. Je l'eus bientôt tout-à-fait découverte, mais je ne portais d'autre outil que le ciseau et le marteau du minéralogiste, qui ne quittaient jamais ma ceinture. J'introduisis mon ciseau dans la fente que je jugeai opposée aux ferrures, et je produisis sans trop d'efforts, à ma grande satisfaction, un déplacement de quelques lignes. Il n'en fallait pas davantage pour me convaincre que la trappe n'était fixée en dedans ni par gonds, ni par verrous, et que ce moyen de nous introduire dans la tour serait infailible, s'il pouvait jamais nous devenir nécessaire. Ensuite, je redescendis lentement, en assurant mes pieds avec précaution sur chacun des degrés accidentels de cette ruine, pour contempler d'espace en espace les modifications que le moindre changement apportait au tableau général, à mesure que je tournais le front du donjon; suivant quelquefois du regard le long ruban du Tagliamente, qui bouillonnait toujours, bleu, moiré de vagues blanches, rapide et sonore, mais encore éloigné des bases du rocher; tantôt le reposant sur la tour brune, solitaire et carrée de Saint-Veit, sœur plébéienne de la noble tour de Saint-Marc; tantôt l'égarant au loin sur les lagunes aux canaux d'un vert mat et vitreux, comme ceux dont les bimblotiers ornent les paysages en relief qu'on donne aux enfans, à travers d'innombrables îlots tout rougissans de bourgeons printanniers.

Mon absence fut assez longue pour donner des inquiétudes, car Solbioski était revenu sur ses pas de son voyage circulaire, en s'arrêtant à l'endroit où il lui devenait impossible de le continuer, et M. Bartolotti rentrait au château. Puck, qui avait retrouvé ma trace, gémissait lamentablement sur la dernière pierre des murailles inférieures, et regardait la tour en pleurant.

J'arrivai. J'échangeai rapidement quelques détails avec Solbioski. La découverte de la trappe du donjon le préoccupa sérieusement. Nous convînmes d'envoyer son domestique en observation sur le seul point pénétrable qu'il eût remarqué, pour nous mettre à l'abri d'une incursion inattendue, et nous nous rendîmes dans la salle commune au banquet fort modeste que nous avions fait préparer. La nuit commençait à tomber, mais la lune était superbe.

M. Bartolotti paraissait si inquiet, si gêné, si péniblement attentif sur la chaise-longue où nous l'avions placé par honneur, que le commencement du repas se ressentit malgré nous de sa tristesse. Au bout de quelque temps cependant, nous nous regardâmes, Solbioski et moi, comme pour nous demander si nous sympathisions aux dispositions mélancoliques de son esprit, et nous partîmes d'un éclat de rire. Cette boutade nous détourna des idées noires qu'inspirait assez naturellement ce triste séjour, et auxquelles semblait se conformer l'appareil d'une salle incommensurable où nos trois lits étaient disposés de distance en distance comme des couchés funèbres, imparfaitement éclairées par les deux minces flambeaux de la table où nous étions assis. Toutefois, notre conversation retomba d'elle-même, comme c'est l'usage, sur les idées que nous avons le plus à cœur d'éviter, mais en se soutenant sur ce ton badin qui est la bravoure des esprits forts.

Solbioski se leva enfin, et me tendant son verre avec solennité pour le choquer contre le mien : « Je bois, dit-il, à l'éternel repos » de la famille des Cinci, et de tous les morts qui ont jamais habité ces redoutables murailles ! Que le ciel s'ouvre un jour à leurs mânes tragiques, et qu'en attendant la terre des tombeaux leur soit légère ! »

J'allais répondre à sa provocation, car c'était le moment de nous coucher, et les fatigues de la journée nous en faisaient sentir le besoin, quand un choc violent ébranla les voûtes sous nos pieds. Nous restâmes un instant sans parler.

— Ce n'est rien, reprit Solbioski ; le Tagliamento monte sans doute et vient frapper les fondemens de la tour par une voie souterraine qu'il s'est faite.

— Cela est probable, répondis-je en me dirigeant du côté de la fenêtre ; — mais il était visible que le Tagliamente n'avait pas pris le moindre accroissement. Je le vis blanchir à la même distance qu'auparavant contre les mêmes rochers.

Pendant ce temps-là le même bruit s'était renouvelé plusieurs fois, suivi de gémissemens semblables à la plainte d'un agonisant. Puck en arrêt, l'œil en feu, les oreilles dressées, l'accompagnait à chaque reprise d'aboiemens douloureux. M. Bartolotti, pâle comme un spectre, se choquait les dents d'épouvante.

— Il y a certainement ici, et non loin de nous, repris-je alors, quelque chose d'extraordinaire qu'il nous importe de connaître. Cette pièce est de toutes parts enceinte par les murailles, mais sur quoi repose-t-elle? Si je ne me trompe, le bruit vient d'en bas.

Au même instant, je soulevai le vieux tapis qui couvrait le sol, et je ne découvris sur les quatre coins qu'un enduit de pouzzolane fermement cimenté, dont j'eus peine à faire voler quelques éclats en le frappant de mon ciseau à coups de marteau redoublés. Je le pénétrai enfin dans toute son épaisseur, et je ne m'arrêtai qu'au roc nu.

— Le rocher, m'écriai-je, le rocher! Plus rien que le rocher! Oh! ce mystère est horrible!

Solbioski se rapprocha de moi, me saisit fortement les bras et m'entraîna dans l'embrasure de la croisée.

— Ce mystère, dit-il, l'humanité nous fait un devoir de l'approfondir; mais nous n'en trouverons l'explication que dans la tour. J'ai remarqué ici tout ce qui peut nous être utile pour tirer parti de la découverte que tu as faite ce matin, et je t'attends à minuit pour cette expédition, au pied des ruines par lesquelles tu es parvenu au donjon. Songe seulement que nous ne pourrions mettre cet homme faible dans le secret de notre entreprise sans achever de le briser de terreur, et qu'il convient mieux de le rassurer par une insouciance apparente!

— Nous sommes bien fous, continua-t-il en venant se remettre à table, de nous laisser émouvoir par de fausses apparences qui s'éclaircissent assez d'elles-mêmes. Le docteur Fabricius, qui fré-

quente depuis long-temps ce château, et qui en connaît les détours les plus cachés, a jugé à propos d'exercer notre résolution par une épreuve d'un genre nouveau, comme c'est l'usage dans le *Tungend-Bund*, parce qu'il nous réserve probablement pour cette nuit les honneurs de la haute initiation à laquelle aucun de nous trois n'est encore parvenu, si M. Bartolotti n'est toutefois de la confiance, et je serais assez porté à le croire un des acteurs essentiels de cette scène, au talent parfait avec lequel il vient de jouer les émotions de la peur, si difficiles à contrefaire pour un brave tel que lui. Heureusement des cœurs comme les nôtres ne se laissent pas vaincre à des prestiges de roman, et nous portons défi de ce verre de Sebenico, préparé pour un toast, à tous les périls qui peuvent alarmer une ame d'homme.

Bartolotti flatté, et fier d'être flatté, comme le sont ordinairement les gens de peu de cœur et de peu d'esprit, avait repris en effet assez d'assurance pour présenter son verre sans trembler au flacon de Solbioski, et pour le laisser arroser d'un rouge-bord horizontal dont il ne tomba pas une goutte.

J'avouerai que l'hypothèse rencontrée si à propos par Solbioski n'était pas dépourvue pour moi de toute vraisemblance, et qu'elle me faisait comprendre assez distinctement l'absence extraordinaire du docteur, au moment où la crue du Tagliamento pouvait rendre la *Torre Madadetta* inaccessible pendant plusieurs jours. Nous arrivâmes donc à rivaliser de bravades, comme si tous les synodes et toutes les *vendite* de l'Allemagne et de l'Italie nous avaient entendus, au point de couvrir tous les bruits qui se seraient élevés sous nos pieds, et nous nous jetâmes au lit plus ou moins tranquilles; mais avec cette différence que Solbioski et moi, qui ne destinions pas cette nuit au sommeil, nous ne quittâmes point nos vêtements.

Quand le silence se fut rétabli, j'écoutai plus attentivement que je n'avais encore fait. Le choc retentissant avait cessé de se faire entendre; mais je saisissais de temps à autre une plainte lamentable comme le glas d'une cloche éloignée, et Puck à demi endormi traînait sur ce murmure le murmure douloureux d'un chien qui rêve.

Solbioski sortit enfin le premier, ainsi que nous en étions convenus, pour se munir du levier et des autres instrumens qu'il jugeait nécessaires à notre investigation nocturne. Peu de temps après, je me glissai au-dehors en retirant doucement la porte sur moi, pour que Puck ne se hasardât pas à me suivre dans une route interdite à son courage et à sa fidélité. Je gagnai la pente des murailles et je n'attendis qu'un moment. Joseph me rejoignit avec tout l'équipage nécessaire à de pareilles aventures, contenu dans un sac de chasseur. Nos ceintures étaient garnies chacune de deux pistolets et la mienne d'un bon poignard, outre le ciseau et le marteau accoutumés. Je marchais devant, la lanterne sourde au poing. Joseph moins aguerri à de tels chemins s'appuyait derrière moi sur la forte barre de fer qui devait nous servir à soulever la trappe. L'accès du donjon, qui était, en apparence, la partie la plus périlleuse de notre voyage, offrait cependant peu de difficultés sous la lumière pleine et pure de cette nuit resplendissante.

Après quelques efforts, notre marche enhardie par les premiers obstacles se ralentit un peu. J'entendais moins distinctement les pas de Joseph à la suite des miens. Je me retournai, et je vis qu'il reprenait haleine. J'ai dit que nous étions déjà fatigués par les courses du matin. Je l'encourageai de la voix : il monta ; mais je m'arrêtai bientôt à mon tour. Nous ne gagnions pas trois ou quatre toises sur la hauteur que l'espace ne s'approfondît en apparence à droite et à gauche dans une proportion qui n'avait plus de rapport avec nos progrès réels. Je n'étais pas accoutumé au vague de ces clartés de la nuit qui dérangent tous les calculs de la vue, en changeant la forme, la couleur et la distance des objets de comparaison. Les fossés n'avaient plus de fond et la tour dressée sur nos têtes n'avait plus de sommet. Les moindres renforcements étaient redoutables à voir, les moindres inégalités périlleuses, et les débris que nous laissons çà et là derrière nous avaient l'air de se dresser à notre poursuite comme des têtes menaçantes. A mesure que l'horizon devenait plus large et plus clair, le penchant que nous gravissions semblait devenir plus sombre et plus étroit ; la région in-

férieure que nous venions de quitter, inondée du jour lunaire, paraissait infinie et vide comme le ciel; et la voix furieuse du Tagliamente, toujours croissant, qui mordait ses rivages en criant, parvenait seule à nos oreilles de tous les bruits de la terre. C'était affreux comme une vision.

Nous fûmes heureux, je l'avouerai, de nous asseoir sur le petit ressaut du donjon, quoiqu'il n'eût pas plus de saillie qu'il n'en fallait pour nous appuyer commodément contre la tour, à cent cinquante pieds au-dessus du sol. Il était temps; la dernière pierre sur laquelle Joseph eût appuyé son pied s'ébranla, roula, en entraîna cent autres dans sa chute. Elles arrivèrent en bas avec un fracas de tonnerre.

— Voilà notre chemin détruit, me dit-il en se pressant soudainement contre moi.

— Le voilà renouvelé, repris-je, et beaucoup plus aisé à parcourir au retour. Tu sais mieux que moi, mon frère, que toutes les constructions coniques ou pyramidales, qui s'éboulent sous l'action du temps ou les efforts de l'homme, ne font qu'étendre leur pente et qu'élargir leur base. Ce sont des accidens pareils qui nous ont permis de monter jusqu'ici.

— Tu as raison, répondit Solbioski, mais la tour, cette horrible tour, comprends-tu un moyen de t'y élever?

J'étais à vingt pieds au-dessus de lui avant de lui avoir répondu, et il me suivait alternativement, de vide en vide ou de degré en degré, selon que la tour présentait des intervalles ou des reliefs, à la clarté de ma lanterne tournée sur la muraille, en glissant ses mains dans tous les endroits que mes pieds abandonnaient, ou en les appuyant sur toutes les saillies où ils s'étaient reposés. Parvenu près du sommet, je le débarrassai de son levier et du reste de ses ferremens, et je les jetai dans l'intérieur du donjon, où il arriva presque aussitôt que moi, quoiqu'il ne se fût pas exercé comme moi le matin aux difficultés de cette ascension extravagante.

La retraite n'était peut-être pas aisée, mais nous n'y pensâmes guère. Nous étions au-dessus de la *Torre Maladetta*, et nous nous embrassâmes en riant sur ce donjon, à il est permis de croire que

personne n'avait jamais ri. Nous nous trouvions si bien au milieu de cet air élastique et frais qui jouait dans nos cheveux ! il faisait si beau ! la nuit était si douce ! le serein si suave et si caressant ! et lui, mon Joseph, il ouvrait son cœur à un si bel avenir ! Ce fut une courte mais délicieuse causerie entre la terre et le firmament, comme celle de deux enfans du ciel, j'osai le penser, qui se seraient posés en volant sur la *Torre Maladetta*.

— Pardonne, dit-il, si je t'ai affligé de ma joie ; Honorine est là, continua-t-il en me montrant Saint-Veit, dont la tour se dessinait à l'horizon sous nos pieds, comme une frêle colonne de basalte noire, et j'oubliais que si Diana était restée au nombre des vivans elle ne t'appartiendrait pas.

— Viens, lui répondis-je en l'embrassant encore, et laissons là mes faiblesses et mes douleurs. Quelqu'un souffre dans cette tour.

Nous introduisîmes facilement le levier sous la trappe à l'aide de mon ciseau. Bientôt, et qui pourrait exprimer notre joie, nous entendîmes les charnières gémir sous leur axe rouillé. La lourde porte se souleva et s'appuya presque verticalement contre les pierres dont je l'avais débarrassée dans mon premier voyage au donjon. Ma lanterne plongée dans la crypte, au moyen d'une ficelle à laquelle je me hâtai de la suspendre, s'arrêta sur un terrain solide à six pieds de profondeur.

Je descendis ; je promenai la lumière sur tous les points, sous tous les côtés rentrants de l'entablement, et je finis par me trouver placé au-dessus d'un escalier en hélice, beaucoup moins dégradé que l'extérieur.

— Attends, attends, criai-je à Solbioski, nous arriverons, ou je me trompe étrangement, à connaître ce que nous avons tant d'intérêt à savoir.

Il aurait inutilement tenté de me suivre, car je dus disparaître en achevant de parler. La tige de la volute était si serrée dans son tambour qu'on ne découvrait nulle part plus de deux degrés à la fois de sa profonde spirale, et qu'à force de tourner sur elle je sentis mon cœur défaillir et mes yeux se troubler. Je me laissai tomber, étourdi à demi, sur le dernier pas, à une espèce de parvis qui

aboutissait à un escalier plus large et parfaitement direct, où trois hommes auraient pu passer de front. Je fus frappé alors, en le suivant de l'œil jusqu'en bas, d'une lueur inattendue, que je regardai d'abord comme un reste d'éblouissement. Un peu remis, j'eus passé ma lanterne derrière la longue colonne de la vis, et je regardai de nouveau. Ce n'était plus une illusion; c'était le ciel, le ciel avec le bleu velouté de la lune, si magnifique et si doux au milieu des ténèbres de cet affreux édifice.

— La lune et le ciel, dis-je en remontant avec empressement, la lune et le ciel! une issue! une issue! la tour est ouverte!

— Une issue, répondit Joseph, oh! pourrions-nous sortir d'ici sans redescendre ces murailles!

Au même instant il s'élança, mais il était à peine à mes côtés que la trappe de fer retomba sur nous, en ébranlant de l'épouvantable commotion de sa chute la ruine chancelante du donjon qui en retentit dans toute sa hauteur.

— Qu'ai-je fait! dit-il, nous voilà prisonniers, et pour jamais, dans la *Torre Maladetta*; car tous les instrumens qui pourraient servir à notre salut, je les ai laissés en dehors.

— Mais ne t'ai-je pas annoncé, Joseph, que j'avais trouvé une issue, une issue facile et sûre que tu n'as pas remarquée ce matin?

— J'ai vu, reprit Solbioski d'un ton soucieux, tout ce que l'homme peut découvrir de l'extérieur de cette tour, et si elle a quelque entrée ruineuse et inaccessible sur les rives du Tagliamente, eses-tu espérer que le Tagliamente ne soit pas débordé?

— Viens, viens, m'écriai-je en l'entraînant, et ne t'abandonne pas à des inquiétudes inutiles. En quelques momens nous serons sortis. Vois plutôt, regarde, regarde.....

— Ah! dit Solbioski, c'est le ciel! c'est le côté de Saint-Veit, et la plage était haute encore.

Nous descendîmes une douzaine de degrés du nouvel escalier en nous tenant embrassés, en haletant d'espérance, car il n'y avait plus de crainte. Je voulais arriver plus vite encore; je courais.

— Arrête, cria Joseph, et il me saisit de toute sa force; ne vois-tu pas, malheureux, que l'escalier est rompu?

Nous nous assîmes alors. Je laissai filer avec précaution deux brasses de la ficelle qui soutenait ma lanterne.

— Bon, bon, repartis-je, rompu ! dis plutôt interrompu à dessein, car le mur de revêtement qui a remplacé les degrés paraît d'une construction bien plus nouvelle que le reste du bâtiment. Mario s'en est sans doute avisé pour empêcher les communications du dehors avec l'intérieur de son château. C'est au reste une sottise précaution, car un enfant descendrait d'ici sans danger, et tu vois que les degrés ne cessent pas de se prolonger au-delà de ce court intervalle. Ils descendent jusqu'à cette porte de lumière qui nous rend à la liberté.

— Un enfant descendrait d'ici, répondit Solbioski, mais le mur est neuf, comme tu le disais tout à l'heure, et un homme n'y monterait pas. — Reviens, Maxime, reviens. Quatre bras vigoureux peuvent soulever cette trappe... nous ne l'avons pas essayé. Demain nous nous ferons suivre de Frédéric, que j'ai mal à propos éloigné, et qui est entreprenant et robuste. Nous nous assurerons mieux de nos précautions et de nos ressources; nous indiquerons notre itinéraire à quelques voisins courageux que nous attirerons au château à force d'argent, si le débordement ne nous en a pas encore séparés, et nous n'exposerons pas notre vie à des périls sans remède, et peut-être sans utilité.

Nous n'avions calculé ni l'un ni l'autre l'effet d'une action produite par les quatre bras vigoureux dont parlait Solbioski, à une toise de notre point d'appui commun. La trappe s'ébranlait sous nos efforts, mais il aurait fallu d'autres bras au bout des nôtres pour la soulever et pour la replacer d'a-plomb auprès des pierres contre lesquelles nous l'avions d'abord appuyée. Mon ciseau ne nous prêtait qu'un secours de peu de valeur, et nous n'avions pas tenté deux ou trois essais, que, brisé près du manche, il tomba inutile à nos pieds. Je me gardai bien de hasarder à cette entreprise impuissante la pointe de mon poignard; elle pouvait nous servir à quelque chose.

Nous redescendîmes sans nous parler, et nous étions un moment après au bas de la muraille qui coupait si brusquement l'escalier.

Je m'assurai qu'il serait impossible d'atteindre des mains à cette hauteur, si nous étions forcés à revenir, mais la lune brillait toujours, et sa lumière plus vive encore et plus étendue, à mesure qu'elle approchait de son coucher, inondait tous les bas degrés au point qu'on les aurait comptés facilement. L'espace extérieur était sans bornes.

Il y avait là une vingtaine de pas que nous descendîmes avec une insouciance presque joyeuse. Mais là aussi la route était fermée, et la hauteur de la coupure aurait été effrayante, si le poids des constructions supérieures ne lui eût donné un peu de penchant.

— Presque rien, mon ami, presque rien, je te le jure; quinze ou dix-huit pieds tout au plus, et nous allons être libres! et nous n'avons plus d'autre moyen de sortir vivans de la *Torre Maladetta*, car le retour est impossible. Vois le ciel! vois le jour qui va naître! On n'entend pas même d'ici le bruit du Tagliamente, et c'est le côté de Saint-Veit!

Je lui disais déjà cela du pied de la muraille. Il tomba près de moi et courut à la lumière.

— Oh! mon Dieu! s'écria-t-il, perdus, perdus à jamais! Ceci n'est pas une issue, ou c'est l'issue de la vie à la mort! c'est le balcon de la plate-forme détruite, ce balcon où apparaissent Lucrèce et Béatrix, et dont Barbarina nous disait ce matin ou hier que nul être vivant ne peut y parvenir s'il n'a des ailes!.... Et il faudrait en effet des ailes pour remonter cette tour ou pour en descendre! Maxime, nous sommes perdus!

Je m'avançai, je me penchai sur le balcon: son élévation était immense parce qu'elle dominait à pic sur le côté le plus profond de la grève. Pour comble de malheur, le Tagliamente ne s'était pas arrêté dans sa crue; il montait, montait toujours. Je m'assis sur les dalles et je reposai ma tête dans mes mains.

Après un moment de réflexion je revins à moi, car si je cède au découragement avec facilité, je ne tarde pas non plus à trouver de bonnes raisons pour reprendre confiance dans ma destinée. Solbioski n'était pas sorti de son abattement.

— Notre position est fâcheuse, repris-je; elle est périlleuse, si

tu veux ; mais il s'en faut de beaucoup qu'elle soit désespérée.

— Et qui pourrait nous en tirer, malheureux que nous sommes ! As-tu des ailes ?

— Calme-toi et ne me refuse pas un moment d'attention. Notre disparition presque fantastique de la salle où nous étions couchés portera sans doute au dernier degré les épouvantes de Bartolotti, mais l'imagination de cet homme n'est pas de celles qui accordent un grand empire au merveilleux. J'ai observé que la nature de ses craintes était plus positive, et je suis sûr qu'il attribuera une cause naturelle à notre absence. Il n'agira pas, à la vérité, je n'y compte pas plus que toi, mais il parlera. Les portes ne tarderont pas à s'ouvrir, car le jour va se lever, et l'on ne sortira du château que pour venir à notre recherche. Puck m'a suivi hier, le pauvre animal, autant qu'il a pu me suivre, jusque vers la base du donjon ; il indiquera le chemin que nous avons tenu, et qu'un éboulement récent fera aisément reconnaître, car plus d'une de ces pierres noires et moussues, qui ont croulé sous nos pas, présentera au soleil alors une de ses faces qui n'en avait jamais été frappée. M. Fabricius sera probablement arrivé ; il a un vif intérêt à nous rejoindre, et les progrès du torrent qui s'augmente à vue d'œil le décideront sans doute à partir de bonne heure de Saint-Veit, avant d'être séparé de nous pour plusieurs jours. Tu connais son activité, sa résolution et son courage. D'une autre part, le bon Frédéric, que tu avais placé en observation au-delà des parties basses que les eaux menacent d'envahir, n'attendra pas leur irruption pour nous rejoindre ; il l'aura calculée avec sa pénétration ordinaire, et il ne sera pas resté en sentinelle perdue à un poste qui n'a plus besoin d'être gardé, quand la *Torre Maladetta* va être enfermée par l'inondation. Il arrivera au sommet du donjon tout aussi aisément que nous ; les degrés y sont marqués si visiblement que je les ai retrouvés de nuit. La découverte de notre levier, de notre sac et de nos instruments abandonnés près d'une trappe mobile, achèvera de le diriger. Il ne lui manquera pour nous délivrer d'ici, à lui tout seul, que deux ou trois brasses de corde qu'il se procurera sans peine au château, et nous reverrons, à midi, de la grande salle de compagnie,

le soleil qui commence à gravir l'horizon, car notre trajet a été plus long que je ne l'avais pensé. Rassure-toi donc, mon ami, et ne crains pas que la Providence nous abandonne.

— Ainsi tu comptes donc, reprit Solbioski en hochant la tête, sur l'arrivée de M. Fabricius, parce que le Tagliamente n'est pas débordé, et sur l'arrivée de Frédéric parce que le Tagliamente déborde !

Je sentis la portée de cette objection. — Je compte, Joseph, sur l'une, — ou sur l'autre.

Et puis, dis-je en reprenant brusquement ma lanterne, rien ne prouve jusqu'ici que ce reste d'esplanade ne communique pas à quelque chose. Ce n'était pas du haut de la tour qu'on amenait les dames à ce balcon merveilleux que l'art d'un architecte du moyen âge avait ouvert pour les plaisirs des yeux, en face d'une des plus belles pages de la nature pittoresque. Je garantis qu'avec un peu d'attention... — Et tiens plutôt ! cette embrasure est étroite comme une meurtrière, mais elle est ouverte et praticable.

Ouverte en effet pour le passage d'un homme de profil, et si étroite dans sa longueur que je sentis mon cœur battre violemment à la pensée que le moindre tassement des ruines pouvait nous fermer à jamais l'entrée de ce trou, pendant que nous en cherchions la sortie. Nous y avions déjà fait plus de cinquante pas, quand tout à coup les pavés solitaires qui composaient un à un toute sa largeur descendirent en pente glissante et rapide, où j'avais peine à affermir mes pieds. La lanterne étendue du bras droit, je fixais un regard inquiet et oblique sur le court espace qu'elle éclairait à mon côté. Je m'arrêtai brusquement à une ouverture cylindrique où se terminait cette voie mystérieuse avec ses murailles latérales qui achevaient de se refermer derrière dans un angle impénétrable. C'était une hélice du même genre que celle que nous avions parcourue, mais qui n'était propre qu'à recevoir le corps d'un homme. Il n'y avait pas lieu d'hésiter, et j'y engageai un de mes pieds avec précaution ; il se fixa sur un degré solide, et nous nous plongeâmes dans cet abîme en frémissant de rencontrer un obstacle, car le mouvement de retour aurait été difficile à exécuter.

Nous parvînmes enfin à une vaste salle assez régulièrement bâtie, dont nous nous empressâmes de toucher les parois. Les parties inférieures étaient prises dans le roc vif. Nous étions, à n'en pas douter, dans les souterrains du château, et à peu de toises; suivant nos conjectures, au-dessous des constructions habitables.

Cette pièce d'un aspect imposant et sombre n'offrait de remarquable d'ailleurs qu'un puits creusé dans son centre, et qui avait dû coûter d'incroyables travaux pour être prolongé jusqu'au niveau des eaux de la plaine. Un seau vide, mais humide encore, était appuyé sur le rebord; la corde qui le soutenait à sa poulie n'était pas entièrement desséchée à l'endroit où elle se renouait à son anse de fer.

— Quelle preuve te faut-il de plus, dis-je à Solbioski, que ce lieu est habité?

— Je n'en doutais pas à mon départ, répondit-il tristement, mais ce n'est pas sans inquiétude que je m'attends à rencontrer ses habitants.

Pendant que nous disions cela, j'avais détourné une vieille portière de drap noir, qui était suspendue à la muraille au moyen d'une tringle appuyée sur des crampons; elle cachait une entrée plus spacieuse que celle par laquelle nous avions pénétré dans ces horribles cachots.

Là tout annonçait en effet la demeure d'une famille..... ou le repaire d'une bande qui le négligeait depuis long-temps. Ses quatre côtés étaient garnis de fauteuils à l'antique d'une grande proportion; une cheminée assez difforme, dont le canal paraissait aboutir au-dessus des grèves du Tagliamonte, à la base des murailles, était surmontée d'une glace de Venise, dont le reflet m'effraya, tant l'aspect de l'homme est redoutable pour l'homme isolé qui manque de l'appui des institutions et de la société. Une découverte plus rassurante pour moi fut celle des doubles girandoles de bronze qui garnissaient les deux montans, et qui étaient encore chargés de bougies intactes, mais noircies par l'humidité et par le temps. Cet appareil, si extraordinaire dans un tel endroit, me remplit d'une joie d'enfant qui s'augmenta de beaucoup lorsque j'eus regardé

la lanterne sourde. Elle n'avait qu'un moment à luire, et tant de troubles différens que nous venions d'éprouver nous avaient fait oublier le plus sérieux de nos dangers. Nos torches et nos briquets étaient restés dans le sac abandonné sur le donjon. La mèche penchée sur un enduit de cire qui s'était amassé autour de la bobèche ne jetait plus que de petites aigrettes blanches et bleues, qui dansaient sur elle comme si elles allaient la quitter, et ne la ressaisissaient que par une sorte de fantaisie. Je m'emparai des deux bougies, et avec quel soin je fis rouler sursa brochette la vitre de cristal bombée qui était notre trésor, pour que l'agitation de l'air n'achevât pas de nous la ravir ! Avec quelle tremblante anxiété je rapprochai le coton de ce faible reste de flamme prêt à s'évanouir ! Avec quelle volupté je le vis s'incendier d'une large lumière, et la communiquer de bougie en bougie, car j'allumai tout pour m'assurer que le jour au moins ne nous manquerait pas. Tout brillait, tout resplendissait autour de moi, mais les coins éloignés de la salle où la clarté ne se faisait de moins en moins sentir que pour s'éteindre tout-à-fait dans les ténèbres, en paraissaient encore plus obscurs et plus formidables. J'y plongeais la vue avec horreur, quand un cri déchirant partit derrière moi. Je me retournai, et Solbioski tomba le front sur ma poitrine, en liant ses mains tremblantes à mon cou.

— Là, là, me dit-il, en me montrant du doigt tourné derrière lui la partie de la salle qui nous était opposée, c'est là !

— Eh quoi encore, mon ami ?... Tu ne m'as pas même dit ce que tu crois avoir vu.

— Un cadavre ! un cadavre ! le corps d'une femme assassinée !

Je pris une des lumières. — C'était un cadavre en effet, une femme en robe noire, étendue sur une couche basse, et dont les bras traînaient sur la pierre. Je les relevai, je la replaçai dans son lit sanglant, sans remarquer cependant sur elle d'autres blessures que celles de ses poings mutilés, qu'on aurait cru broyés à demi sous les dents d'une bête féroce. J'exprimai cette conjecture tout haut.

— Vois, Maxime, vois, reprit Solbioski en déployant un des rideaux blancs qui pendaient sur elle, et en m'y montrant l'em-

preinte de cinq doigts teints de sang... les bêtes féroces de la *Torre Maladetta* ont des mains !

— Joseph, lui dis-je avec autant de calme que pouvait m'en permettre cette scène de terreur (et pardonnez-moi si je suis forcé d'en prolonger encore les angoisses), Joseph, ce n'est point ici l'infortunée créature dont nous avons entendu les cris hier au soir, il n'y a guère plus de douze heures. Tout l'aspect du cadavre annonce que la vie n'en est pas retirée depuis moins de trois jours. Il y avait d'ailleurs deux dames noires sur la plate-forme, et il n'y en a qu'une là. Selon toute apparence nous avons une victime à sauver.

— Mais en quel endroit te promets-tu de la découvrir, puisque tout est parcouru.

— Tout jusqu'ici. — Elle est derrière cette autre portière qui avoisine la cheminée, et que j'ai remarquée en éclairant cette pièce.

Nous armâmes nos pistolets, nous détournâmes la portière; nous entrâmes dans une troisième salle.

Celle-ci différait beaucoup des précédentes par sa décoration. Le roc à hauteur d'appui, et la muraille qui le surmontait, y avaient été revêtus avec soin d'un stuc frais et brillant encore, dont l'application ne pouvait pas être antérieure aux plus belles années de la jeunesse de Mario. D'espace en espace, de longs pans d'étoffes veloutées ou de papiers peints variaient à la manière vénitienne la monotonie du fond. Cinq ou six petits tableaux de bons maîtres, placés entre des porte-flambeaux en bronze agréablement ciselés, relevaient encore l'apparence de ce triste séjour, qu'on avait du moins cherché à rendre aimable. Quelques instrumens de musique à l'usage des femmes, et un complet mobilier de toilette, chargé de livres d'imagination et de poésie épars au milieu des rubans, des dentelles et des parfums, indiquaient assez sa destination. L'alcôve était garni d'un lit élégant qu'on avait négligé de refaire, et dont le froissement annonçait qu'il devait avoir été récemment occupé.

La cheminée était large et haute, suivant l'usage ancien, mais

travaillée avec art et assez richement ornée. Le pendule de l'horloge et l'aiguille du cadran étaient immobiles. Déjà depuis quelques jours sans doute, on avait oublié, dans ce lieu de douleur, de mesurer le temps. Les quatre candélabres qui garnissaient les deux extrémités de la tablette ne portaient plus de lumières, mais dans la moitié les bougies avaient fini de mourir; dans l'autre, elles n'avaient pas été allumées. Cette précaution m'avertit de la nécessité de ménager celles qui restaient à ce souterrain, dans lequel nul rayon du jour ne pouvait jamais pénétrer, et où la nuit absolue devait être horrible. J'allumai deux bougies des candélabres, j'en conservai une dans ma main, et je me hâtai d'éteindre toutes celles que j'avais imprudemment enflammées en traversant la chambre de la morte. Je revins ensuite prendre part aux explorations inquiètes de Solbioski, dont aucune circonstance rassurante n'avait détourné les funestes pressentimens. Il était plongé en silence dans un fauteuil au coin du foyer, où les débris de quelques tisons, depuis long-temps refroidis peut-être, avaient noirci dans les cendres.

— Il n'y a plus rien, me dit-il, plus rien que le cabinet exhaussé où l'on parvient par ces degrés, et que j'ai visité d'un coup d'œil. C'est là probablement que cette malheureuse prisonnière rangeait ses provisions; mais elles sont si complètement épuisées, qu'il ne reste pas une indication qui puisse faire connaître l'endroit où elle déposait son pain. Le bûcher seul est garni.

— Le bûcher, répondis-je en courant à l'escalier! Eh bien, du feu, du feu! Le froid, la fatigue, le sommeil ont tellement abattu mes sens que je ne saurais, sans un moment de repos, retrouver ma présence d'esprit et ma fermeté. Du feu, Joseph, un grand feu, et nous rêverons quelque moyen de salut; car la nuit m'a toujours porté conseil!

J'avais déjà passé dans ses mains je ne sais combien de tronçons d'un pin résineux qui ne demandait qu'à pétiller, quand, en soulevant brusquement une bûche de plus, je frappai de son extrémité par mégarde le plafond de cette soupente; il rendit un son métallique dont le retentissement extraordinaire me surprit, et nous

nous regardâmes, Spłbioski et moi, comme pour nous consulter mutuellement.

— Oui, oui, me dit-il en répondant à ma pensée. Tu ne t'es pas trompé ! Nous avons déjà entendu ce bruit ; c'est celui qui s'est renouvelé hier à plusieurs reprises sous la grande salle du château !

Je m'élançai sur la pile de bois, et je frappai de mon marteau à la même place : le bruit se répéta plus intense et plus facile à reconnaître.

— Ceci est évident, m'écriai-je ! Regarde ! on n'a pas même pris la peine de déguiser aux yeux l'enchâssement de cette trappe, et c'est par là que cette malheureuse femme est descendue ; car il n'y a certainement point d'autre issue au pied de la tour ; l'âge qu'elle annonce, d'ailleurs, autant que j'ai pu en juger par le regard d'effroi que j'ai jeté sur elle, ne lui aurait pas permis d'escalader les murailles, et si nous ne savions de Barbarina elle-même que depuis vingt ans on n'est pas monté au donjon, l'état dans lequel j'ai trouvé les ruines que j'ai visitées le premier ne me laisserait pas la possibilité d'en douter. Seulement, il ne s'agit plus ici d'une trappe mobile comme celle à laquelle nous devons la funeste connaissance de ces mystères. Celle-ci est solidement fermée en dehors sous ce tapis, qui couvre un revêtement de pouzzolane, au moyen duquel on est parvenu à la dissimuler habilement. C'est sur ce point qu'il faut agir, car c'est de là que doit arriver notre délivrance, et ne doute pas qu'on nous entendra !

— Qui nous entendra, dit Joseph en me regardant douloureusement ? Bartolotti qui s'est enfui, Frédéric qui n'est pas revenu, M. Fabricius à qui le Tagliamente a fermé le passage ? Barbarina peut-être ? Tu ne t'es pas avisé toi-même de soulever ce tapis dans toute son étendue, et tu veux qu'on s'en avise !

Pourtant nous attaquâmes la trappe de manière à ébranler la tour jusqu'à son sommet, et rien ne nous répondit.

Nous redescendîmes ; nous attisâmes un feu large et ardent ; nous nous mîmes à disposer les matelas du lit aux deux côtés du foyer, et cela sans nous parler. Seulement, nous remontions de

temps à autre pour renouveler nos efforts contre cette voûte sonore, mais inébranlable, où toutes nos percussions inutiles grognaient comme une menace et comme un arrêt de mort. Dans le silence que nous gardions après chaque tentative, je crus saisir un murmure de plainte ou une voix d'agonie. Je me baissai, car cela était parti de mes pieds ; je vis quelque chose alors qui ressemblait à un second cadavre. J'y touchai en frissonnant : c'était une femme qui était tombée à l'extrémité du bûcher avec une pièce de bois dans ses mains. Je la soulevai, je l'emportai entre mes bras, je la déposai sur une des couches que nous avions préparées, j'écartai les longs cheveux qui recouvraient son visage pour m'assurer qu'elle existait encore ; mais ses yeux étaient fermés, et le peu de vie qui restait à ses lèvres convulsives était aussi affreux à voir que la mort.... Et quand Solbioski eut rapproché de nous la lumière, je sentis que ma vie elle-même allait s'échapper : mes sens se troublèrent, mes jambes défaillirent, mon âme fut près de s'anéantir. Cette femme mourante ou morte, c'était Diana !

— Diana, Diana, m'écriai-je en tombant à genoux auprès d'elle et en portant sa froide main à ma bouche !

— Tout s'explique, maintenant, dit Solbioski ; Mario, justement soupçonné de l'enlèvement de M^{lle} de Marsan, n'avait trouvé d'autre moyen de la soustraire aux recherches que de la cacher jusqu'à nouvel ordre dans ces souterrains, avec sa femme de compagnie. Comme des approvisionnement inaccoutumés auraient décelé son secret, il avait multiplié, pour y suppléer, ses petits voyages à Codroïpo. Il est mort au retour, et ces deux infortunées sont mortes de faim dans cette prison où nous allons mourir !...

— Mortes, repris-je ! Diana n'est pas morte ! Elle vit ! Elle ne mourra pas ! La chaleur de ce foyer commence à la ranimer !

— Tant pis, répondit amèrement Solbioski. Hélas ! il vaudrait mieux qu'elle fût morte, nous ne pouvons que prolonger sa triste agonie par des secours cruels. Avec quoi la nourriras-tu ?...

— Malédiction du ciel, dis-je en me relevant et en parcourant la salle à pas précipités dans un accès de frénésie et d'horreur ! la

Providence est donc sourde comme le néant ! Point de salut pour Diana !...

— Et point de salut pour nous, répéta Solbioski, dont la voix lugubre retentissait sur la mienne comme le répons mélancolique du trappiste : Frère, il faut mourir !

Mes mains se crispaient, pendantes sur mon habit. C'était ma redingote de voyage ; une des poches repoussa ma main.

— Ah ! criai-je avec ivresse, elle ne mourra pas !... J'ai bien dit qu'elle ne pouvait pas mourir ! Grâce te soient rendues, Onorina ! Pauvre Onorina, que le ciel te protège ! Mon Dieu, pardonnez-moi ! — Sainte Honorine, priez pour nous !...

— Que dis-tu, mon ami ? Le désespoir trouble ta raison... Ta tête s'égaré !... Calme-toi !...

— Sainte Honorine, priez pour nous ! Diana ne mourra pas ! Voilà de l'eau, du feu, des vases — et de la lazagne.

Ce qui suivit immédiatement n'a pas besoin d'être raconté. Notre étonnement religieux et reconnaissant, nos élans d'amour pour la Providence un instant méconnue, qui nous envoyait ce bienfait miraculeux ; notre empressement à secourir Diana, nos précautions pour la ramener à la vie par des transitions habilement ménagées et qui n'eussent rien de dangereux, tout cela se comprend bien mieux que cela ne pourrait jamais s'écrire ! — Au bout d'une heure, son pouls battait avec lenteur, mais avec régularité ; le sang, ranimé dans ses veines, était remonté à ses lèvres pâles ; sa bouche respirait, son cœur palpait sous ma main, ses yeux s'ouvrirent ; elle les promena vaguement sur toute l'enceinte, les arrêta un moment sur moi sans montrer de surprise, et les referma en soupirant.

Je ne devinais que trop ce qu'elle avait cherché, et je tremblais de deviner ce qu'elle avait compris.

Nos soins se continuèrent autant qu'il le fallait pour nous rassurer sur son existence, et nous oubliâmes alors quelles faibles espérances nous restaient d'entretenir ce souffle fugitif que nous venions de ranimer. L'âme de l'homme se laisse reléver dans les circonstances les plus extrêmes par de si trompeuses joies ! Elle a

si grand besoin de croire à un lendemain, de se ressaisir d'une illusion, et c'est cela qui fait vivre !

Diana, depuis sa résurrection, avait paru cependant incapable d'articuler une parole. Son regard fixe et morne, qui s'était à demi dégagé des ténèbres de la mort sans perdre cette expression, n'avait pas même réfléchi une pensée, une émotion intérieure. Une seule fois elle pressa ma main en détournant sa bouche des alimens dont elle ne sentait plus le besoin, ferma les yeux de nouveau, mais sans témoigner de douleur ; et puis elle s'endormit.

Après avoir regarni le foyer et renouvelé les flambeaux, nous cédâmes aussi au sommeil ; il dura long-temps.

Je m'éveillai le premier, et il le fallait, car tout allait s'éteindre. Diana reposait dans un calme profond et qui paraissait doux. Je m'en approchai autant que cela était nécessaire pour entendre sa respiration et sentir la tiédeur de son haleine. Je plaçai ensuite à sa portée, sur un petit meuble éclairé de deux lumières, ce qui restait de lazagne, et, muni de ma lanterne, je regagnai en silence l'escalier du balcon. Je ne pouvais m'imaginer qu'on n'eût fait aucune démarche pour nous retrouver, et je craignais seulement que les perquisitions ne se fussent arrêtées à cette galerie étroite où il n'était effectivement pas naturel de chercher un passage.

Rien ne répondit à mes conjectures. Il n'y avait point de changement : on n'était pas venu.

Le soleil avait déjà passé le point du ciel qu'il occupe à midi. La journée de la veille, dont nous n'avions vu que l'aube, devait avoir été belle. La fonte des neiges continuait. Le Tagliamento inondait ses rivages ; il remontait en vagues blanches et retombait en vapeur contre le pied du rocher. La campagne qui nous séparait de Saint-Veit disparaissait tout entière sous un lac immense au milieu duquel sa tour se dressait comme un mât immobile. Je pensai que M. Fabricius n'avait pas pu se mettre en chemin.

Solbioski ne s'informa pas des motifs de mon absence, et je ne lui en parlai point. Il avait le temps d'apprendre que notre espoir le mieux fondé s'était évanoui.

— Malheur , malheur , dit-il en s'asseyant sur sa couche ! La nuit t'a-t-elle porté conseil , comme tu l'espérais ?

— Elle m'a conseillé , mon ami , de ne compter que sur nous. La trappe de ce cabinet ne peut s'ouvrir , et si elle cédaît sous nos efforts , elle nous laisserait une nouvelle difficulté à vaincre , car l'ouvrage de maçonnerie qui pèse sur elle cache dans sa construction quelque artifice que nous ne pouvons pénétrer. — Le chemin le plus court , c'est le plus long. — Il faut regraver cet escalier de désespoir , et pour cela il faut une échelle que nous aurons bientôt fabriquée. Il y a dans les dossiers de ces fauteuils que nous avons remarqués en entrant , il y a dans leurs traverses des montans et échelons qui n'ont besoin que d'être ajustés assez solidement pour nous porter tour à tour. Les instrumens que Mario a recueillis en désordre dans les coins du bûcher , pour le service de son foyer , suffisent à ce travail , auquel suffiraient la pointe et le tranchant de mon poignard , le superflu de la ficelle qui soutient notre lanterne , et peut-être nos bras , nos bras seuls ! Quant à la trappe , nous la soulèverons sans peine. J'ai observé qu'un des barreaux du balcon ne demandait qu'un effort pour être déchâssé de sa soudure , et un trait de cette petite scie à main qui est pendue à la cheminée réduira notre échelle à la proportion nécessaire pour nous élever jusqu'à la porte rebelle qui n'a résisté à nos efforts que parce que nous l'attaquions de trop bas. Du courage seulement , car il n'y a point de temps à perdre !

— En effet , dit-il , cette ressource est la dernière , l'unique ressource qui nous reste , si le Tagliamento est débordé...

Ensuite , il s'assit sur son lit , essuya son front , pâlit et me dit : J'ai faim.

— Ces premières irritations du besoin restent long-temps sans se renouveler quand on les a vaincues la première fois ; c'est une grâce d'état pour les prisonniers et les acteurs des guerres civiles. Pense que dans quelques heures nous pouvons être délivrés !

Et je me hâtai de distribuer entre nous les différentes parties de notre travail.

Oh ! ce travail fut bien long ! Nous étions également inexpéri-

mentés à la besogne, et la rigueur de notre apprentissage s'augmentait de notre affaiblissement toujours croissant. Indépendamment des distractions nécessaires que nous donnaient de temps en temps les légers repas de Diana, dont j'avais divisé en très-petites portions la lasagne presque épuisée, nous étions pris alternativement de langueurs et de défaillances qui faisaient tomber nos outils de nos mains. Nous en vîmes enfin à bout, s'il est permis de regarder comme un ouvrage terminé les objets informes et grossiers que nous avions si peu solidement ébauchés. Nous nous trouvâmes heureux cependant !

Après cela, nous disposâmes tout dans l'appartement pour le temps que devait, selon nous, durer notre absence, et nous gagnâmes le balcon avec des difficultés que multipliaient à chaque pas les embarras de notre équipage.

Qui le croirait ? Les heures qui avaient paru si longues à mon impatience étaient plus nombreuses encore que je ne l'aurais pensé. L'ouverture de la plate-forme était éclairée par le jour, par un jour nouveau, par le soleil levant du troisième matin. Je m'étonnai d'avoir tant souffert, et d'avoir mesuré si mal la longueur de mes souffrances. La douleur marche vite.

Solbioski se hâta de courir au balcon. Je n'avais plus rien à y apprendre, et je m'arrêtai derrière lui.

— Le Tagliamente est débordé, dit-il en laissant retomber sa tête sur sa poitrine.

— Qu'importent le Tagliamente et ses débordemens, répondis-je ! Nous allons au donjon et non au rivage !

Et alors je tentai d'ébranler le barreau que j'avais senti vaciller, que j'aurais probablement détaché la veille, si je l'avais voulu. Il résista. Mon sang se figea dans mes veines ; car, sans le secours d'un levier, tous les autres préparatifs de notre entreprise devenaient inutiles. Comme j'en cherchais un qui fût plus mal affermi, comme je le cherchais sans le trouver, et sans faire connaître à Solbioski le sujet de mon inquiétude, un corps long, dur et arrondi roula sous mes pieds ; c'était un barreau qui était tombé de lui-même aux secousses de l'orage ou à la suite des dégradations

du temps. Je m'en emparai et je le traînai après moi de degré en degré, parce qu'il était lourd. Nous montâmes lentement, à pas tardifs, à stations multipliées; car le courage nous manquait, même pour nous délivrer. Nous nous reposâmes un moment au-dessous des degrés qui aboutissaient à l'escalier à vis, pour scier notre échelle à la hauteur de la trappe. Nous laissâmes le reste, qui en était la plus longue partie, sur le terre-plein de la dernière muraille, et nous arrivâmes au sommet.

Nous nous assîmes encore; nous nous embrassâmes; nous échangeâmes quelques paroles d'encouragement: nous en avions besoin.

Enfin, le dos tourné à une paroi d'où notre levier pouvait agir dans tous les sens avec facilité, nous nous affermîmes de commun sur les bâtons de notre courte échelette, que nous avons eu soin de choisir robustes et solides, parmi les mieux enclavés dans leurs mortaises. Nous courbâmes nos épaules sous la porte de fer qui nous séparait du ciel et de la vie, et introduisant peu à peu la pointe de notre barre aiguë au point où les rebords de la trappe s'appuyaient mal hermétiquement sur son cadre, nous fîmes peser à son extrémité opposée l'effort de nos quatre mains réunies, avec toute la vigueur que nous prêtait l'espérance — ou le désespoir.

Les charnières crièrent comme la première fois; la trappe bâilla et s'ouvrit à laisser passer un homme; la pleine lumière du matin pénétra dans la tour par gerbes éblouissantes, avec l'air pur et vif de cette région élevée.

— Nous sommes sauvés, m'écriai-je! Un moment encore, et nous sommes sauvés!

Au même instant, toutes les pierres qui entouraient la trappe, ébranlées par son mouvement, se précipitèrent sur elle avec un épouvantable fracas; elle retomba comme la foudre et nous chassa violemment au loin sur les dalles.

— Nous ne sommes pas sauvés, répondit Solbioski en m'entourant de ses bras; je te l'avais bien dit: nous sommes perdus!

CH. NODIER.

LE TALMUD.

Vers la fin du deuxième siècle, les juifs commencèrent à sentir que leur rétablissement dans la Terre-Sainte était presque désespéré. Long-temps encore après la destruction de leur temple et de leur capitale, en l'année 70, ils se flattèrent de l'apparition prochaine de leur Messie sous la seule forme qu'ils voulaient lui reconnaître, comme un libérateur temporel, comme un roi victorieux et vengeur. Ils ne doutaient pas alors que sa venue ne dût avoir lieu à cette époque, et citaient à l'appui de leur croyance les prophéties qu'ils ont depuis su interpréter différemment. Ayant rejeté CELUI en qui étaient réunis tous les traits caractéristiques du vrai Messie, mais qui manquait de l'attribut que le préjugé national exaltait au-dessus de tous, ils furent obligés d'en chercher un autre, et Barcochebas (fils de l'Étoile), parut d'abord satisfaire tous leurs vœux. Ils exagérèrent ses victoires, et s'attachèrent à lui avec une obstination qui enfanta des actes de courage dignes d'une cause plus heureuse. Il fut proclamé l'astre de Jacob, et le sceptre d'Israël, qui devait réaliser la prédiction forcée de Balaam, briser les cornes de Moab et détruire tous les enfans de Seth. Le glaive des Romains dissipa bientôt ces visions, et Adrien prouva aux Juifs, par ses lois oppressives et les plus cruels châtimens, qu'il ne voulait pas qu'aucun Messie temporel se montrât dans les domaines de l'empire. Après les avoir battus, après en avoir fait

un carnage impitoyable, il les bannit de la Judée, les persécuta partout ailleurs, et insulta à leur religion en érigeant des autels à des divinités païennes sur l'emplacement même où avait été jadis le Sechina. Aussi cet Adrien, que l'histoire romaine représente comme un mélange de douceur et de sévérité, *severus, mitis, sævus, clemens*, est dans les annales juives un monstre sans vertu, le démon de la cruauté personnifiée.

Cette persécution d'Adrien semble avoir détruit ou suspendu les écoles hébraïques qui s'étaient perpétuées depuis les temps d'Esdras. Akiba, le plus savant des rabbins et le président de ces écoles, prit la part la plus active à la folle révolte de Barcochebas, quoiqu'il fût alors, dit-on, âgé de cent vingt ans, circonstance qui ne paraît pas très-probable. Il proclama publiquement l'imposteur comme le Messie, et lui servit même d'écuyer; ayant été fait prisonnier il fut mis à mort après d'horribles tortures qu'il supporta avec le plus grand courage, se montrant si attentif aux cérémonies de sa religion qu'il répéta sa dernière prière, selon les rites consacrés, sous les couteaux des bourreaux. Ses biographes ont noté la lettre à laquelle il fut arrêté par la mort. Il est peu de martyrs plus révéérés de leurs concitoyens qu' Akiba. Les rabbins exaltent sa science immense, prétendent qu'il savait soixante-dix langues, font remonter sa généalogie jusqu'à Sisara, général cananéen du roi Jabin, et disent qu'il avait épousé la veuve d'un général romain. Les anecdotes de sa vie formeraient un gros volume, et long-temps après sa mort on indiquait encore avec douleur sa tombe près du lac de Tibériade, où il fut enseveli avec *vingt-quatre mille* de ses disciples à ses pieds. Il mourut A. D. 135. « A la mort du rabbin Akiba, dit la Mishna, la gloire de la loi périt. » Son courage, son patriotique enthousiasme et son savoir lui ont fait pardonner d'avoir reconnu un faux messie, et, chose étrange, Maimonides se fonde sur cette erreur même pour prouver que le Messie n'est pas encore venu.

Les rabbins ont remarqué avec affectation que le jour même de la mort d' Akiba, le plus grand et le dernier des docteurs de la loi orale, naquit le rabbin Jehudah, dont les travaux de-

vaient suppléer à l'absence de ces docteurs. On l'appelle tantôt Hanassi, c'est-à-dire le Prince, à cause de son rang littéraire et politique parmi ses concitoyens, tantôt Hakadosh, c'est-à-dire le Saint, à cause de la sainteté de sa vie, dont on raconte des incidents assez bizarres. Ce savant florissait sous les règnes d'Antonin-le-Pieux, de Marc-Aurèle et de Commode, auprès de qui, ajoute-t-on, il jouit de la plus haute faveur. Nous doutons cependant de ce que nous lisons dans En-Israel, que le premier de ces empereurs se soit fait circoncire de ses mains. « Jehudah, dit Maimonides, voyant le nombre des disciples diminuer, les difficultés et les périls s'accroître, le royaume de Satan s'étendre sur le monde (Maimonides fait sans doute allusion aux progrès du christianisme sous les Antonins), tandis que le peuple d'Israël était repoussé aux extrémités de la terre, fit un recueil des traditions propres à être répandues, afin qu'elles ne tombassent pas dans l'oubli. » Il est évident que le motif de Jehudah en rédigeant son recueil fut l'état désespéré où il vit la cause israélite. Rome impériale régnait paisiblement sur toutes ses conquêtes, et si Jehudah vivait à la cour des empereurs, il dut facilement se convaincre qu'un miracle seul pouvait ébranler la puissance de leur trône. Prévoyant donc une prolongation indéfinie de la captivité du peuple juif, il pensa à conserver ces traditions non moins révéérées de ce peuple que les Écritures, et qui auraient pu finir par se perdre, si elles eussent été abandonnées à l'enseignement oral des docteurs dispersés d'une race proscrite. Ce n'était plus le temps de se rappeler la grande injonction : « empêchez que les choses apprises par la parole soient confiées à l'écriture. » Il vaut mieux perdre un membre que tout le corps; d'après ce principe d'une application urgente, Jehudah consacra plusieurs années à rassembler les matériaux de ce grand ouvrage, en s'adressant à tous les rabbins dispersés de la nation, et le publia, A. D. 190, la onzième année du règne de l'empereur Commode. Il l'appela la MISHNA, mot diversement interprété, mais qu'on s'accorde généralement à traduire par *loi secondaire* : les Grecs l'appellent *δευτέρωσις*, comme si la MISHNA était aux écritures ce que le *Deu-*

téronome est aux autres livres du *Pentateuque*. La Mishna fut rapidement répandue dans toutes les écoles juives de la Palestine, de Babylone, etc., et trouva bientôt des commentateurs. Les commentaires l'emportèrent même en volume sur le texte, et reçurent le titre de *GEMARA*, c'est-à-dire le Complément. La Mishna et le Gemara réunis forment le *TALMUD*, qui signifie le Doctrinal. Il y a deux Talmuds, celui de Jérusalem et celui de Babylone, ainsi désignés d'après les écoles qui les compilèrent : le premier fut recueilli par le rabbin Jochonas, né en 184 et mort en 279; le second fut commencé par le rabbin Asche, qui mourut en 427, et complété par le rabbin José soixante-treize ans après, c'est-à-dire A. D. 500. Plusieurs de ces dates sont contestées comme trop anciennes.

Le Talmud de Babylone est de beaucoup le plus fameux et le plus complet; étant plus moderne que l'autre de trois siècles. Les docteurs de Babylone étaient d'ailleurs bien plus renommés, les écoles de la Palestine étant à cette époque en décadence, tandis que les autres fleurirent jusqu'au douzième siècle; cependant, comme De Rossi le remarque dans le *Dizionario storico*, t. 1^{er}, page 174, le Talmud de Jérusalem mérite d'être plus estimé, comme « *più esente di inezie, e più utile all' illustrazione delle sagre antichità.* » Prideaux était de la même opinion. Le style de la Mishna est plus pur et plus biblique que le style des Gemaras, celui de Jérusalem étant souvent obscur, et celui de Babylone rempli de mots étrangers et de phrases barbares. Le Talmud de Jérusalem forme un volume *in-folio*, le Talmud de Babylone en forme douze, et il est impossible de voir le texte comparativement plus pur de la Mishna entouré d'une masse si disproportionnée de commentaires, sans se rappeler la plaisanterie de Rabelais sur les gloses dont Accource a enveloppé les *Pandectes de Justinien*. Qui croirait que le Talmud est encore un livre incomplet, plusieurs sections de la Mishna manquant du Gemara explicatif?

Si la loi rituelle de Moïse elle-même abonde en cérémonies et observances minutieuses dont le but évidemment était de faire des Hébreux une nation distincte de toute autre, il n'est pas surprenant que les traditions qui naquirent entre la promulgation de la

Loi et la publication du Talmud soient encore plus minutieuses dans leurs règles et appliquées à un plus grand nombre de pratiques, dont quelques-unes sont passablement frivoles ou même ridicules. Mais quelque objection qui puisse être faite à ce code rabbinique, il est peu d'ouvrages qui soient plus dignes de l'attention de l'antiquaire, du philologue, de l'historien philosophe et du théologien. C'est le tableau le plus curieux de l'existence morale et des coutumes du peuple le plus singulier qui ait jamais existé sous l'influence de circonstances sans pareilles. Buxtorf, autorité respectable, voit toute une encyclopédie dans le Talmud. Dans le fait, aucun ouvrage n'a été plus vanté et plus critiqué. Aucun n'a encouru plus de censures parmi les chrétiens. Dès son apparition, il subit la proscription légale des empereurs de Constantinople. Postérieurement, les papes persécutèrent le Talmud à l'égal des livres de magie. Grégoire IX en 1250 et Innocent IV en 1244 le condamnèrent à être brûlé. Leur exemple fut suivi par l'anti-pape Benoît XIII, qui fulmina une bulle contre le Talmud, datée de Valence 1415. Il accuse ce livre d'être la principale cause de l'aveuglement des juifs, et attribue sa composition aux fils du diable. En 1554, le pape Jules III ordonna un incendie général des Talmuds en Italie; mais peu d'exemplaires furent détruits en cette circonstance, parce que les juifs les cachèrent, et les emportèrent principalement à Crémone, où les adeptes de leur religion étaient alors en grand nombre. En conséquence, vers le commencement de 1559, Pie V envoya Sixte de Sienna pour s'en emparer, et selon son propre rapport, qu'il est permis de croire un peu exagéré, il parvint à livrer aux flammes 12,000 copies du Talmud, ne formant pas moins de 144,000 volumes. En 1593, Clément VIII renouvela cette guerre au codé des traditions rabbiniques, dont il confia la recherche aux inquisiteurs d'Italie.

En d'autres contrées du monde chrétien, le Talmud ne courait pas de moindres périls. Quelques années avant la réforme, Pfeffercorn, juif converti, dénonça à l'empereur Maximilien les livres juifs de toute sorte. On connaît la controverse qui fut occasionnée par la dénonciation de Pfeffercorn. Reuchlin défendit heureuse-

ment le Talmud des ~~flam~~mes qui le menaçaient en Allemagne comme en Italie; cette controverse célèbre eut pour effet d'exciter l'attention des savans sur la littérature des Hébreux, et fut l'occasion d'un des meilleurs jeux d'esprit qu'on puisse oïter, les *Epistolæ obscurorum virorum*, ouvrage auquel tant d'emprunts ignorés ont été faits depuis.

En Angleterre, les juifs eux-mêmes ayant été expulsés en 1279, il y avait peu de livres juifs à brûler à l'époque de la persécution générale contre le Talmud. Mais lorsque Cromwell permit leur retour, à la sollicitation de Manasses Ben Israël, le scandale que causa cette mesure d'excellente politique prouva que la haine contre les juifs ne s'était pas éteinte parmi les Anglais pendant l'espace de près de quatre siècles. Cromwell fut accusé d'être regardé comme le Messie par les enfans d'Israël, et la visite que fit à Cambridge un rabbin-voyageur, qui cherchait, disait-il, des manuscrits hébraïques, avait pour but véritable, s'écria-t-on, de faire remonter la généalogie du Lord-Protecteur jusqu'à David.

Cette persécution du Talmud ne dut pas peu contribuer sans doute à le rendre plus sacré pour les rabbins. Il n'est pas d'éloges qu'ils trouvent trop forts lorsqu'ils en parlent. La préface de Maimonides au Seder Zeraïm (1^{re} section du Talmud) commence en ces termes : « Il est bon de savoir que les préceptes transmis à Moïse par Dieu furent accompagnés d'une interprétation, Dieu donnant d'abord le texte et puis son explication. Lorsque Moïse retournait dans sa tente, la première personne qu'il rencontrait était Aaron, à qui il répétait le texte et le commentaire, tels qu'il venait de les recevoir. Lorsqu'Aaron allait se placer à la droite de Moïse, entraient Éléazar et Ithamar, ses fils, à qui Moïse répétait ce qu'il avait dit à Aaron. Lorsqu'Éléazar et Ithamar allaient se placer, l'un à la gauche de Moïse, l'autre à la droite d'Aaron, entraient les soixante-dix anciens d'Israël, qui étaient enseignés par Moïse de la même manière. Tout le peuple entraît ensuite, cherchant le Seigneur, et les mêmes choses lui étaient répétées, jusqu'à ce que tous les eussent entendues. Moïse se retirait alors, et Aaron répétait à ceux qui restaient ce qu'il avait ainsi

écouté quatre fois. Aaron se retirait alors, et Éléazar et Ithamar répétaient aux anciens et au peuple ce qu'ils avaient écouté quatre fois. Éléazar et Ithamar s'étant retirés, les anciens répétaient au peuple ce qu'ils avaient écouté quatre fois. Josué et Phinéas apprirent ces mêmes choses à leurs successeurs, par qui la chaîne des traditions descendit, non interrompue, jusqu'au temps du rabbin Jehudah Hakadosh, le phénix et le principal ornement de son siècle, par qui elles furent recueillies et écrites. »

Tous les rabbins sont d'accord sur cette histoire, et il n'est pas étonnant qu'attribuant cette origine au Talmud, ils aient pour ce livre une sorte d'idolâtrie. Lorsque le rabbin Éliézer était sur son lit de mort, ses disciples lui demandèrent ce qu'ils pouvaient faire pour obtenir leur salut : « Laissez les Écritures, leur dit-il, et prenez le Talmud. — Dieu, dit un autre rabbin, lit lui-même le Talmud, se soumet à ses ordonnances, et son chapitre favori est celui de la Vache rouge. » Dans le traité Sophrim, il est dit que la Bible est comme l'eau, la Mishna comme le vin, et le Talmud comme le vin aromatisé. » Plus bas, l'auteur revient en ces termes sur la même idée : « La Bible est comme le sel, la Mishna comme le poivre, et le Talmud comme les parfums. » Dans le traité Erubin on cite les versets 11 et 12, ch. VII, du cantique de Salomon : « Mon bien-aimé, allons dans la campagne, établissons-nous dans les villages, levons-nous de bonne heure pour aller aux vignes, voyons si la vigne fleurit, si la tendre grappe est formée, et si la grenade est en boutons. » Voici le commentaire rabbinique de ce passage : « Les vignes sont les synagogues et les écoles ; la vigne en fleur est l'étude de l'Écriture, la grappe l'étude de la Mishna, la grenade l'étude du Talmud. »

Sans convenir de cette importance presque exclusive du Talmud, un rabbin moderne, M. Hurwitz, attribue l'apostasie de quelques juifs à la négligence de ces livres sacrés. Pour lui, les fictions de la cabale ne sont pas seulement un trésor de poésie, mais un trésor de morale allégorique. Quant à nous, ne voulant considérer le Talmud que sous le rapport littéraire, nous désirerions qu'on pût faire en français un choix des légendes que contient ce

répertoire de la science rabbinique. Quelques critiques pédans ont cependant *blasphémé* le Talmud, à cause de ces légendes mêmes, qui donnent, selon eux, un caractère de frivolité à l'ouvrage entier. Ces critiques ont un peu oublié l'origine orientale de ce volumineux commentaire de la Bible. Ce fut toujours le propre des peuples d'Orient d'entremêler le conte aux matières les plus graves. Le Nouveau-Testament est-il moins divin parce que les quatre Évangélistes sont d'accord pour y faire faire des paraboles à Jésus-Christ.

Il est moins d'apologues dans la Mishna que dans les Gemaras. Voici comment le savant Wagenseil explique avec plus d'indulgence l'usage qu'en ont fait les auteurs : *Crediderim*, dit-il dans la préface des *TELA IGNEA SATANÆ*, *crediderim plerasque veteres fabulas à magistris sic prolatas fuisse, ut tædium, quod difficillimarum disputationum ἀπορία in animis discipulorum forte pepererat, iisdem lenirent, et severiora dogmata amœnitatibus quibusdam temperarent.*

Quelques-uns des contes du Talmud sont aussi absurdes que possible, quelques autres fort peu décens. L'interprétation de ces apologues a embarrassé les rabbins. Autrefois la majorité des docteurs israélites était pour une interprétation littérale, prétendant que si les maîtres vous disaient que votre main droite est la gauche, et la gauche la droite, vous devriez le croire. Aujourd'hui c'est à l'allégorie qu'on a recours pour tout expliquer. Il en sera toujours ainsi quand les générations philosophiques auront à examiner les inventions des âges poétiques, et à interpréter les rêveries ou la sagesse d'une antiquité mystique ou superstitieuse. Gibbon a fait l'observation très-juste que l'oie et la chèvre, regardées avec tant de vénération par la multitude brutale qui marchait sous la conduite de Gauthier-sans-le-Sou, lors de la première croisade, seraient probablement devenus des objets de culte si la croisade eût réussi, et auraient exercé la sagacité de la postérité. Telle fut l'origine des dieux de la Grèce. Les merveilleux contes de Saturne et de sa famille étaient vraisemblablement fondés sur des faits historiques dont l'imagination créatrice des Grecs tira d'innombrables allégories. La philosophie eut sa part dans ces fictions, et les im-

mortels mensonges d'Homère devaient contenir des allusions à la science, que le poète avait pu croire trop précieuse pour être livrée sans voile aux yeux profanes du vulgaire. Pendant plusieurs siècles, toutefois, ces fictions furent admises à la lettre; mais le temps vint où les platoniciens les traduisirent toutes en allégories, et découvrirent dans les plus grossières le résultat de l'érudition la plus profonde. Eh bien! c'est ainsi qu'ont fait les docteurs qui ont succédé aux rabbins talmudiques; et Maimonides, nom qui ne serait méprisé dans aucune littérature, vante beaucoup cet art d'envelopper la vérité sous l'écorce d'une fable dont l'interprétation littérale ne serait que le comble de l'extravagance.

Nous avons cité dernièrement, dans cette *Revue*, un des incidents paraboliques de la vie du rabbin Akiba. Nous emprunterons à la même source que cet article un apologue qui nous paraît d'une grande beauté :

LÉGENDE D'ALEXANDRE-LE-GRAND.

« Poursuivant sa marche à travers de stériles déserts et des terrains sans culture, Alexandre arriva enfin à un petit ruisseau dont les eaux glissaient paisiblement entre deux fraîches rives. Sa surface unie, qu'aucun souffle ne ridait, était l'image du contentement, et semblait dire, dans son silence : « Voici le séjour du repos et de la paix. » Tout était calme; on n'entendait d'autre bruit que les doux murmures de l'onde, qui semblait dire à l'oreille du voyageur fatigué : « Viens prendre ta part des bienfaits de la nature, » et se plaindre qu'une telle invitation fût faite en vain. A une âme contemplative une semblable scène aurait suggéré mille réflexions délicieuses. Mais quels charmes pouvait-elle avoir pour l'âme d'un Alexandre, tout rempli de projets d'ambition et de conquête, dont les yeux s'étaient familiarisés avec le pillage et les massacres, et dont l'oreille était accoutumée au choc des armes, aux gémissemens des morts et des mourans? Alexandre marcha en avant. Cependant, épuisé de fatigue et de faim, il fut bientôt obligé de s'arrêter. S'étant assis sur une des rives du ruisseau, il prit quelques

gorgées d'eau, qu'il trouva d'une sapidité exquise et très-rafraichissante. Il se fit ensuite servir quelques poissons salés, dont il avait toujours avec lui une bonne provision. Il trempa ces poissons dans l'eau pour diminuer ce que leur goût avait de trop âcre, et fut très-surpris de trouver qu'ils répandaient une excellente odeur. — Assurément, dit-il, ce ruisseau, qui possède des vertus si rares, doit prendre sa source dans quelque riche et heureux pays. Allons-y. » En remontant le cours de l'eau, Alexandre arriva aux portes du Paradis. Les portes étaient closes : il frappa, et avec son impétuosité habituelle demanda à être admis. « Tu ne peux être admis ici, s'écria une voix du dedans ; *cette porte est celle du Seigneur*. — Je suis le Seigneur, le Seigneur de la terre, reprit l'impatient monarque ; je suis Alexandre le conquérant : ne voulez-vous pas m'ouvrir. — Non, lui fut-il répondu. Nous ne connaissons ici de conquérans que ceux qui conquièrent leurs passions. Les justes seuls peuvent entrer ici. »

» Alexandre chercha en vain à forcer le séjour des bienheureux : ni menaces ni prières ne lui servirent. Voyant tous ses efforts inutiles, il s'adressa au gardien du paradis, et lui dit : « Vous savez que je suis un grand roi, un homme qui a reçu les hommages des nations. Puisque vous ne voulez pas m'admettre, donnez-moi du moins quelque chose qui montre au monde étonné que je suis venu là où aucun mortel n'était allé avant moi. — Tiens, insensé, répondit le gardien du paradis, voici quelque chose pour toi, qui peut guérir les maladies de ton ame. Un seul regard sur cette chose-là peut t'enseigner plus de sagesse que tu n'en as jusqu'ici reçu de tes anciens maîtres. Maintenant poursuis ton chemin. »

» Alexandre prit avidement ce qu'on lui donnait, et s'en retourna jusqu'à sa tente ; mais quelles furent sa surprise et sa confusion, lorsqu'il examina son présent, de trouver que ce n'était qu'un fragment de tête de mort. — Et c'est là, s'écria Alexandre, le beau présent qu'ils donnent aux rois et aux héros ! Est-ce donc là le fruit de tant de travaux, de périls et de sollicitudes ? » Furieux et déçu dans son espoir, il jeta dédaigneusement ce vil débris d'une dépouille mortelle. — Grand roi, dit un sage qui se trouva là, ne

méprise pas ce don. Quelque méprisable qu'il paraisse à tes yeux, il possède des qualités extraordinaires, comme tu peux t'en convaincre, si tu veux le faire peser contre de l'or ou de l'argent. » Alexandre ordonna que l'épreuve en fût faite. On apporta une balance. Le fragment d'os fut placé dans un des bassins, et l'or dans l'autre; mais, au grand étonnement de tous les témoins, l'or se trouva plus léger que l'os. On ajouta de l'or encore; toujours l'os l'emporta. Bref, plus on mettait de l'or dans un bassin, plus le bassin opposé s'abaissait. — Chose étrange, s'écria Alexandre, qu'une si faible portion de matière l'emporte sur un si grand monceau d'or! N'existe-t-il aucun contrepoids qui puisse rétablir l'équilibre? — Mais oui, dit le sage; il ne faut que peu de chose... et, prenant un peu de terre, il en couvrit le morceau d'os, qui immédiatement s'enleva dans son bassin. — Voilà qui est extraordinaire, dit Alexandre; pouvez-vous m'expliquer ce phénomène? — Grand roi, dit le sage, ce fragment d'os est le réceptacle de l'œil humain, qui, quoique borné dans son volume, est illimité dans ses désirs. Plus il a, plus il veut avoir. Ni l'or, ni l'argent, ni aucune richesse terrestre, ne sauraient le satisfaire; mais lorsqu'il est une fois descendu dans le tombeau et couvert de terre, là est un terme à son avide ambition. »

Sans doute cette citation paraîtra préférable à quelque extrait d'une nature plus sérieuse, et par exemple aux importantes minuties qui ont fait dire à un savant que pour être boucher, d'après le Talmud, il faudrait passer un examen plus compliqué que ceux qu'on exige d'un étudiant pour passer docteur en théologie; mais ce n'est pas aux théologiens qu'il appartient de railler les casuistes israélites : ont-ils eu plus de raison ceux qui s'étonnent que la vie des docteurs du Talmud soit remplie d'aventures merveilleuses comme la *Vie des Saints*? Les premiers docteurs rabbiniques sont eux aussi des saints de cet Orient, berceau des fables. Mais il en est un dont les voyages ressemblent plutôt à ceux de Sindbâd le marin, qu'à aucun des pèlerinages dévots de la *Légende*. C'est le fameux Rabba bar bar Channa qui vit un jour un poisson, rejeté par la mer sur le rivage, y renverser du choc *soixante villes*; soixante

autres se nourrissent de sa chair, dont il resta encore assez pour que soixante encore en fissent leur provision de salaison. A son retour l'année d'après, Rabba bar bar Channa fut heureux de trouver que les soixante villes renversées avaient été rebâties avec les os du poisson. Une autre fois, cet illustre rabbin se fit débarquer sur le dos d'une autre *bête de mer*, qui était couvert de terre et d'une riche végétation. Milton n'a pas oublié cette histoire dans la description de son léviathan. Rabba bar bar Channa, se croyant sur une île, y alluma du feu et se mit à y faire sa cuisine, ce qui alarma un peu le poisson et le mit en mouvement. Notre voyageur eut à peine le temps de se sauver. Il vit aussi une grenouille aussi grosse que le village d'Akra, qui contient soixante maisons : un serpent avala la grenouille, et puis survint un corbeau qui, avalant le serpent, alla le digérer sur un arbre dont, par malheur, le rabbin ne nous donne pas les dimensions.

C'est peut-être le cas de s'écrier ici comme Horace : *Credat Judæus!* Cependant, quelles que soient les erreurs et les folies qu'on puisse trouver dans le Talmud, il serait à désirer, dans l'intérêt des lettres, qu'un savant voulût en composer l'analyse philosophique, en expliquer l'esprit, dire les motifs des auteurs de cette compilation, les circonstances sous l'influence desquelles ils le rédigèrent, et l'effet de ce code sur les mœurs et les opinions du peuple pour lequel il fut écrit.

RABBI HYMAN (*Miscellanea hebraïca*), Q. R. vol. XXXV.

SOUVENIRS D'UN OCTOGÉNAIRE.

Les Haines à mort (1772-1784).

§ II. — LE DUEL.

J'attribuai naturellement à une vengeance du sieur Ponteuil la disgrâce de Billard, qu'on avait si spécialement recommandé aux gens du roi que mes démarches empressées en sa faveur ne réussirent pas à lui faire rendre la liberté. On eût dit une sorte de malice cruelle qui avait présidé au choix de la prison et donné à l'auteur un auditoire de fous. M. de Sartines, que j'allai voir, m'assura que cette captivité était toute sanitaire, et que Billard ne la subissait que par ordonnance des médecins. Préville, que je visitai aussi, eut l'air de plaindre la triste situation de mon ami, mais désira rester neutre dans une affaire où son nom était compromis déjà. Il ne voulut pas prendre parti contre son élève Ponteuil. Piqué de ne recevoir du comédien que force eau bénite de cour, je crus nécessaire de m'adresser au public en dernier ressort, et j'eus recours à ma plume.

L'article qui parut dans le cahier des dix jours de l'*Année lit-*

téraire devait produire une vive impression à l'hôtel de la Comédie. Après avoir raconté d'un style semi-plaisant l'aventure du théâtre, depuis la boutade de Billard jusqu'aux sifflets du parterre, je passais à des considérations vertement exprimées sur l'aristocratie des comédiens, qui malmèment les auteurs qui les font vivre ; je rappelais succinctement les efforts de Billard pour obtenir des juges ; je discutais l'injustice de son arrestation, comparée à celle du sieur Ponteuil, relâché aussitôt, et je reprochais au premier gentilhomme de la chambre de ne s'être pas encore saisi de cette grave affaire, qui intéressait tous les gens de lettres dans la personne d'un d'entre eux ; je finissais par ce jugement dur et impartial que je regardais comme une représaille au nom du prisonnier. M. Fréron me conseilla vainement d'émousser les traits que je lançais à découvert. L'indignation fut seule écoutée :

. « Quant au sieur Ponteuil, qui, pensionnaire de la » Comédie, songe à devenir celui du roi, il doit étudier la mo- » rale de sa chute et en profiter, si la vérité pénètre à travers » son orgueil de matamore. Les sifflets portent conseil, et il ne » leur échappera pas aussi facilement qu'aux sergens du For-l'É- » vêque; la protection même d'une princesse ne l'en garderait » point. On assure qu'il s'est jeté par vocation dans la carrière du » théâtre, qu'il travaille nuit et jour à se perfectionner, et que son » maître de déclamation, le sieur Prévile, lui augura des succès » éclatans. Ce sont là des commencemens recommandables. A ces » titres, le sieur Ponteuil mérite d'être encouragé; mais on assure » aussi qu'il a montré beaucoup de raideur, de mauvaise volonté » et d'insolence, à l'égard d'un jeune auteur qui débute comme » lui. C'est trancher trop vite du vieux comédien, c'est prendre » trop au naturel le caractère du bouillant Achille, c'est manquer » au public, aux gens de lettres et à soi-même; car on se souvien- » dra que le sieur Ponteuil est frais débarqué de province; qu'il » jouait *Tamerlan* de Pradon, aux huées des matelots de La Ro- » chelle, qu'il reçut d'une dame son ordre de début, qu'il réussit » à force d'argent répandu, et qu'il eût fait inventer le sifflet, si » le sifflet n'existait pas avant tous les PonteUILS qui chaussèrent le

» cothurne. Le parterre voulait que ce comédien fit des excuses à
 » genoux ; mais lui ne s'agenouille que devant son talent. On
 » sait quelle sorte de correction est infligée aux écoliers ignares,
 » têtus et vaniteux : on leur tire les oreilles. »

Cette sortie, je l'avoue, était un peu vive et surtout en contradiction avec mes mœurs pacifiques. Je me repentis de l'avoir faite aussitôt qu'elle fut imprimée ; mais je n'eus pas le loisir d'en méditer les conséquences, et je l'oubliai complètement pour m'enfoncer dans la lecture approfondie de l'*Art de vérifier les dates*, livre sur lequel je m'endormis vers trois heures du matin. La lampe veilla plus long-temps que moi, comme pour me faire honte de ma paresse.

Il faisait petit jour dans mon laboratoire, encombré de livres disposés en désordre symétrique, ouverts ou fermés ; debout ou couchés, sur le plancher et sur les meubles, jusque sur mes genoux, lorsqu'on frappa rudement à ma porte. Je n'avais ni domestique ni antichambre ; je m'éveillai en sursaut, et dans mon empressement à me lever pour ouvrir, je renversai la lampe sur un volume des *Historiens des Gaules et de la France*. Cette catastrophe, que j'essayai de réparer en étanchant l'huile avec ma langue, frappa tellement mon esprit que je restai abîmé dans une douleur contemplative vis-à-vis l'in-folio maculé, pendant que mon visiteur matinal ne se lassait pas de faire retentir ma porte à grands coups de poing, comme une de ces antiques machines de guerre, bélier, baliste ou catapulte, décrites par le père Daniel dans son *Histoire de la milice française*.

— Voilà un malheur irréparable, disais-je en branlant la tête ; moi qui, dans la crainte d'un pareil accident, ne voulais ni femme, ni enfans, ni chats, ni chiens, ni oiseaux ! Ces pauvres bénédictins sont assaisonnés comme une salade ou comme de faux monnayeurs boulus dans l'huile ! Révérends dom Bouquet, dom Poiriers, dom Précieux, *miserere nobis* !

— Monsieur, criait-on par la serrure, vous ferez tantôt vos prières et vos litanies, si vous êtes vivant ; vous m'attendiez sans doute ; vos témoins et vos armes sont-ils prêts ?

— Qui que vous soyez, vous êtes cause d'un triste événement, repris-je en allant ouvrir; j'aimerais mieux que vous m'eussiez rompu deux côtes et cassé trois bras!

— Je voudrais déjà vous avoir cassé la tête, répliqua durement une voix de basse-taille. *Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi, seigneur...* Vous êtes un fat et un insolent!

Ce préambule était de nature à étourdir un bibliophile, et j'oubliai sur-le-champ la tache d'huile, *les Historiens des Gaules et de la France*, les bénédictins et ma douceur naturelle. Je me haussai sur la pointe des pieds, ainsi qu'un héros d'Homère, et je saisis à tout hasard une pertuisane rouillée, qui avait joué son rôle dans la Saint-Barthélemy. Le nouveau-venu qui s'annonçait par une allocution si grossièrement injurieuse était le sieur Ponteuil en personne. A sa vue; mon article de l'*Année littéraire* me revint en mémoire, et je ne tremblais pas.

En vérité le sieur Ponteuil était un Achille qui eût paru redoutable à un Hector plus robuste que moi. Je croyais pourtant ma patience invulnérable comme ma plume inoffensive. Ce Ponteuil devait à sa haute taille, à ses épaules carrées et à son air d'empereur romain; beaucoup de succès authentiques sur un théâtre plus secret et plus moelleux que les planches de la Comédie-Française. Ces aventures, que lui procuraient sa bonne mine et son audace, l'avaient trop infatué de son mérite, qu'il appliquait à tout, de même qu'à la galanterie. Il tranchait du Richelieu de coulisses, et renouvelait la caricature de Baron. De belles dents, de beaux yeux noirs, de beaux cheveux bruns et de belles mains, composaient son arsenal de séductions, ses batteries de sièges galans et ses pièces de campagnes amoureuses. C'était dans la compagnie des Soubise et des Lauraguais qu'il s'ennoblissait aux petites maisons et aux petits soupers; c'était sous les drapeaux de la maigre danseuse d'Opéra, demoiselle Guimard, qu'il avait fait son apprentissage. On pouvait être fier à moins.

— Seigneur, repris-je avec un sang froid bibliophilique, cette pertuisane, qu'il ne faut pas confondre avec une hallebarde, et dont le nom signifie outil à trouter, est encore teinte du sang des hu-

guenots massacrés à Paris au mois d'août de l'année 1572 ; mais je n'usurai que de la hampe, fussiez-vous trois fois hérétique. Vous vous parliez à vous-même, je crois ?

— Monsieur, répliqua Ponteuil, que ma contenance résolue avait déconcerté, je viens vous chercher et vous emmener, si vous le permettez. Je suppose que vous me comprenez ?

— A merveille, monsieur ; vous avez lu le trente-neuvième cahier de l'*Année littéraire* ? Eh bien ! qu'en pensez-vous ?

— Ce que j'en pense ? Est-ce une nouvelle insulte ? Je pense que les faiseurs de pamphlets seraient plus réservés s'ils recevaient la correction que je vous destine. Marchons, monsieur !

— Où prétendez-vous me conduire, à la répétition des *Lois de Minos*, tragédie nouvelle de M. de Voltaire ?

— Aux Champs-Élysées, s'il vous plaît ; et voici de quoi faire plus ample connaissance, dit-il en tirant de son habit deux épées et deux pistolets qu'il me montra.

— Au seizième siècle, répondis-je tranquillement, les armes étaient plus fines et mieux travaillées. Vous avez vu des ciselures de Benvenuto Cellini ? le merveilleux armurier !

— Comment, monsieur, vous me forcez ?.... En deux mots, votre article me raille et m'outrage. On m'offrirait une lettre de cachet contre vous ; j'ai préféré me venger par mes mains.

— La Bastille est-elle inféodée à la Comédie ? Je vous avais compris, monsieur ; mais je voulais donner à votre colère le temps et les moyens de s'évaporer. Persistez-vous dans l'intention qui vous a rendu si matinal, et qui a déjà été funeste à mon recueil des bénédictins ? Faites-vous bénédictin, et vous ne songerez plus à vous battre.

— Mon intention est de vous contraindre de gré ou de force à me donner raison, entendez-vous ?

— Je vous loue de demander ce qui vous manque. Puisque tel est votre caprice, nous nous battons, monsieur. Encore une observation : avez-vous été sifflé ?

— Cessez vos épigrammes. Des coups de sifflet ne valent pas des coups d'épée, et je ne puis adresser un cartel au parterre en masse. Malheur à qui me sifflera hors de la scène ?

— Quoi ! mon cher monsieur, vous convenez vous-même qu'il est impossible de se mesurer avec un parterre entier, et vous exigez que je me batte contre tous les comédiens. Que devient la critique, et sans la critique que devient l'art ? Un mauvais acteur ne peut-il être un honnête homme ? Le cothurne et le brodequin sont-ils inviolables et infailibles comme la couronne d'un roi et la pantoufle du pape ? Un clerc de procureur, un garçon perruquier peut vous siffler en face pour vingt sous, et vous n'avez pas le droit de croire à une insulte, tandis que vous me refusez la liberté d'écrire un jugement, de formuler un arrêt, de vous siffler avec le bec de ma plume ? C'est moi qui devrais vous demander raison de votre outrecuidance.

— Et vous, monsieur, à votre tour, pensez-vous que le comédien soit un automate insensible aux avanies, façonné exprès pour les menus plaisirs du premier sot venu ? Vous parlez de sifflets ; eh bien ! vous ne savez donc pas ce qu'on souffre à recevoir ces bourrasques du parterre ? Le cœur est plus déchiré que les oreilles ; on rougit sous le fard, on grince des dents en gardant le maintien de son rôle, on est tenté cent fois de s'élancer hors des planches pour reprendre son caractère d'homme, et tenir tête à ses ennemis. Ce n'est point assez, à votre sens : il nous faudra subir à genoux les outrages d'un journaliste, et faire pénitence de notre vocation d'artiste ? Non, il n'y a point de For-l'Évêque, de Bastille, qui nous défende de porter l'épée. J'aime mon état avec transport ; je l'ai choisi de prédilection ; j'espère y acquérir de la gloire ; je respecte un art là où vous voyez un métier. Dans dix ans je serai mort ou j'aurai applaudissemens, fortune et réputation ; mais pour cela il convient que je brise les plumes qui me salissent d'encre pour effrayer ceux qui me couvriraient de crachats.

— Bien, monsieur ; vous avez le sentiment de votre art, la conscience de votre talent ; vous réussirez. Je vous prie de me dire seulement le but de ce duel où vous me conviez.

— Parbleu, le but de vous tuer, monsieur. Après cet exemple, on ne se hasardera plus à me piquer de coups d'épingles, dans la crainte des représailles.

— A merveille, monsieur. J'aurais mauvaise grâce à vous contester le petit plaisir de me tuer. Vous me tuerez donc pour prouver que les méchans acteurs sont bons.

— Eh bien ! que tardez-vous à venir ? Avez-vous fait avertir le lieutenant de police ? Je vous forcerai tôt ou tard à dégainer ! Allez, suivez-moi aux Champs-Élysées tout à l'heure !...

— Demain je serai à vos ordres, monsieur ; mais permettez-moi de consacrer ce jour à ranger ma bibliothèque et achever mon catalogue : c'est mon testament de bibliophile.

Ponteuil était si impatient d'avoir satisfaction qu'il ne se rendit qu'à la suite d'un long débat, où je me montrai aussi enthousiaste bibliophile qu'il paraissait chaud comédien. Il me quitta avec une froide politesse, en me recommandant d'être exact au rendez-vous, qu'il oubliait de me fixer. Une heure après son départ, il m'écrivit un billet qui réparait cet oubli dans les termes les moins ambigus.

— Si les querelles littéraires et scientifiques se terminaient de même, pensai-je en remuant mes livres, la race des littérateurs et des savans serait bientôt éteinte !

J'employai la journée qui me restait à ramener au bercail mes volumes égarés, à faire l'appel et le dénombrement de ces chères brebis ; à inscrire de nouveaux *desiderata* sur mon catalogue alphabétique, à résumer les jouissances de toute une vie, à donner un regard à cet Elzevir, un sourire à ce gros in-folio, un soupir à ce joli in-32, une larme à ce Robert Étienne, à ce Gryphus, à ce Dolet, même à ce Cramoisy. Il me semblait dire adieu aux célèbres imprimeurs qui avaient immortalisé tant de célèbres auteurs ; j'enlevais une tache à l'un, je relevais une page de l'autre ; j'imitais don Juan d'Autriche qui passa ses troupes en revue au moment de mourir. Quand je leur eus parlé à tous, quand je les eus baisés chacun en particulier, je les recommandai du fond de l'ame au libraire qui les vendrait, à l'amateur qui les achèterait, aux doigts qui les feuilletaient, aux yeux qui les liraient..... Hélas ! n'est-il pas un paradis pour les bibliophiles ?

Ces touchans devoirs m'eussent occupé des mois et des années, si je n'avais abrégé les tendres épanchemens d'une séparation ;

pendant la soirée je parcourus l'ordonnance de Philippe-le-Bel sur les gages de bataille, les *Théâtres d'honneur* de Favyn et de la Colombière, de la *Permission des duels*, par d'Audiguier, *Acta sanctorum Benedictinorum*, et les nombreux ouvrages qui traitent d'un sujet que je devais mettre à l'épreuve le lendemain; ensuite je traçai quelques lignes pour Billard, cause involontaire de ma première affaire, et peut-être de ma mort; j'étais résigné à tout, et je dormis si tranquillement que je rêvai de mes Historiens de France imprégnés d'huile, qui, dans mon songe, revenaient à leur condition primitive et immaculée.

Je me levai au point du jour, et deux larmes coulèrent sur mes joues, quand je contemplai ma bibliothèque où pas un volume ne manquait à son poste, et rangée comme une armée en bataille; je me précautionnai d'un petit in-48, *Mémoires sur les duels*, par Brantôme, seigneur de Bourdeille, première édition publiée à Cologne en 1666 par le libraire Jean Sambix, qui empruntait quelquefois les caractères d'Elzevir; c'était vraiment un précieux exemplaire, peut-être unique, papier vélin avec belle marge, reliure de Derome, lettre et signature autographes en tête; je l'emportai pour utiliser les momens d'attente; et dans le trouble inséparable d'une pareille circonstance, je remis au portier, pour la faire tenir à son adresse, la lettre que m'avait écrite Ponteuil, au lieu de celle que je destinais à Billard; je ne portais pas l'épée habituellement, aussi ce brave homme s'étonna-t-il de me la voir au côté droit.

J'arrivai le premier au rendez-vous, dans la ruelle fangeuse d'un marais, vis-à-vis la demi-lune du Cours-la-Reine, où étaient alors le bac des Invalides et le Port aux pierres. Il ne gelait pas par bonheur, mais plusieurs jours de pluie avaient détrempe la terre glaiseuse qui s'enfonçait sous mes pas; je m'assis sur une souche, et, les pieds dans la boue, les mains et le nez violets, je ruminai Brantôme comme un moribond répète les litanies des agonisants. Je me comparais au sire de la Chataigneraye; tué par Jarnac, et pourtant je me sentais encore bien vivant, à la faim que j'avais refusé d'écouter la veille, et qui hurlait dans mes entrailles.

Ponteuil tarda long-temps, car je m'étais trompé d'heure, et

lorsque de loin je le vis s'approcher vêtu de velours noir, suivi de ses deux témoins portant les armes, je me dressai droit et raide, sans pouvoir avancer vers lui; tant la bise, l'humidité et la lecture avaient refroidi mon sang et paralysé mes articulations. Ce fut Ponteul qui vint à moi avec une dignité comique, marchant en cadence et ôtant son chapeau en marquis; il me félicita de mon exactitude, s'excusa d'avoir été devancé, et parodia les stances de Rodrigue sur l'offenseur, l'offensé et l'offense. Les témoins, qui étaient de jeunes fils de famille, coureurs de mauvaise société, mesuraient le terrain, vérifiaient les épées, chargeaient les pistolets et me lorgnaient en ricanant, comme s'ils eussent toisé la longueur de ma fosse.

— Monsieur, me dit Ponteul en se préparant à ôter son habit, nous allons, s'il vous plait, commencer par l'épée et nous terminerons par le pistolet à cinq pas de distance.

— On croirait, monsieur, qu'il s'agit pour vous d'être applaudi dans le rôle d'Achille, repris-je en boutonnant mon habit comme une cuirasse.

— Qu'est-ce à dire? mon petit monsieur, est-ce le temps et le lieu de railler? Corbleu! si je connaissais l'auteur de la lâche cabale qui m'a molesté hier dans mon rôle de début!

— J'ignorais que vous eussiez été sifflé, monsieur, car je n'étais pas hier à la comédie. Vous m'apprendrez les détails de cette soirée, afin que je les publie au prochain cahier de *l'Année littéraire*?

— Si vous êtes encore vivant. Au reste voici mes griefs, qui justifieront le châtimement que je vous réserve. A peine ai-je paru dans *Iphigénie en Aulide*, qui a fondé ma réputation, une seule voix me demanda des excuses à genoux pour avoir manqué au public le jour du *Comte d'Essex*. Le parterre faisait la sourde oreille, et j'allais répondre à Agamémnon: *Seigneur, honorez moins une faible conquête*, lorsque de l'orchestre un certain Bauvin, auteur des *Chérusques*, tragédie sifflée, cria tout haut que j'eusse à donner des nouvelles du sieur Billard et du *Suborneur*. « Il est à Charenton avec sa pièce! » répliquai-je en parlant à Ulysse; alors la tempête se déchaîna contre moi avec une violence qui marquait bien un plan

concerté. J'attendais dédaigneusement que la cabale se lassât, mais on m'ordonna de continuer malgré le bruit de ces marauds ; j'obéis en versant des larmes de rage, et j'ose dire que jamais Achille ne fut représenté avec plus d'énergie et d'emportement. Eh bien ! les infâmes ne furent pas touchés, et m'accablèrent d'affronts !.... A nous, monsieur, l'épée à la main !

— Je vous écoutais avec un plaisir qui m'eût fait ajourner notre duel ; j'espérais qu'un défi d'Achille vous eût attiré trois cents champions sur les bras.

— L'entretien est trop long de moitié, monsieur, et nous verrons si ma lame pique mieux que votre langue ; mettez-vous en garde, nu jusqu'à la ceinture.

— Permettez-moi de conserver mes vêtements, car j'ai grand besoin de me réchauffer. Je suis à vos ordres, monsieur ; songez que vous avez affaire à un écolier.

— Ah ! monsieur, la leçon doit être mortelle, puisque je crains bien de ne pouvoir remonter sur la scène à Paris. Mon état est perdu ! on me siffle, on me chasse ! et moi qui aime tant le théâtre, moi qui lui sacrifie ma santé, moi qui veux être un célèbre comédien ! je me vengerai ; monsieur, défendez-vous !

Ces derniers mots furent prononcés de manière à me faire craindre l'issue de ce combat, que j'engageai avec une courtoisie qui m'eût été funeste. Ponteuil, exaspéré par le souvenir de sa récente mésaventure, ne se donna pas le temps de croiser le fer, et me porta une furieuse botte, que je parai en me jetant de côté ; il revint à la charge et prit l'offensive en me poussant de terribles coups qui m'éblouissaient ; vingt fois je me crus percé d'outre en outre, et je reculai pied à pied jusqu'à me heurter contre un arbre ; dans le moment Ponteuil, que ma résistance irritait, écarta mon épée et pensa m'enfoncer la sienne dans la poitrine, mais elle se brisa en éclats, et à la commotion que je ressentis, il me sembla que la lame avait plongé entre mes côtes ; j'avais perdu l'équilibre ; un frisson me courait par tous les membres ; je serais tombé sans l'appui de l'arbre que j'embrassai ; un blessé à mort n'éprouve pas une autre sensation.

Je me ravisai pourtant , et cherchai machinalement à étancher le sang qui ne coulait pas ; je tâtai l'endroit que le fer aurait dû entamer, et je retirai de mon gilet le volume de Brantome qui seul avait souffert du coup, et qui m'avait sauvé la vie ; deux cents pages étaient traversées. Je réfléchis que ce bienheureux hasard était réservé à un bibliophile, et je remerçiai tout bas le panégyriste des *Grands Capitaines* d'avoir bravement reçu la blessure qui m'était adressée.

Ponteuil contemplait avec colère les tronçons de son épée et le livre criblé que j'examinais avec reconnaissance ; les témoins, qui n'étaient guère bibliophiles, me reprochèrent cette grave contravention au règlement des duels, et je m'excusai sur mon ignorance en semblable matière, en leur montrant le péril auquel j'avais échappé.

— Messieurs, leur dis-je, oubliant déjà qu'il fallait reprendre la défensive, je regrette presque le dévouement de mon Brantôme qui s'est fait tuer pour son maître.

— Monsieur, les pistolets ne se rompent pas, s'écria Ponteuil qui en tenait un ; vous auriez l'Encyclopédie pour armure, la balle ne s'arrêtera pas en chemin.

— De grâce ! monsieur, n'êtes-vous pas satisfait ? répartis-je en marchant droit à lui ; entre gens d'honneur une rencontre ne finit pas toujours par du sang répandu.

— Je vous ai prévenu, monsieur : l'un de nous restera sur le pré ; l'affaire s'est aggravée des insultes d'hier ; cette cabale atroce a été menée par vous et vos amis.

— Monsieur, je serais donc bien méprisable ! je vous jure par serment solennel que je suis étranger à ces clabauderies de tréteaux !... Mais je m'aperçois que ma parole n'a pas d'empire contre vos injustes préventions ; je vous avais légèrement offensé par une critique amère, vous qui aviez outragé un jeune et obscur auteur, vous qui abusiez de votre crédit pour le retenir en prison ; je vous ai accordé la réparation que vous exigez ; j'ai failli succomber, et cependant je n'avais pas de haine envenimée, de vengeance implacable à contenter ; n'en demandez pas davantage, monsieur, et tenons nous quittes l'un envers l'autre.

— Non pas, morbleu ! vous payerez pour Billard et pour *l'Année littéraire*, à laquelle je promets un article de nécrologie. Allons, monsieur, à bout portant pour ne pas nous estropier ; je sens toute la haine qui vous manque, et j'aime mieux être mort cent fois que d'être encore en butte aux avanies du parterre et des journalistes.

— Alors ne mourez point et quittez le théâtre. Enfin, monsieur, tuez-moi, si tel est votre bon plaisir, mais ne me forcez pas d'avouer que le parterre et les journalistes ont tort.

Cette boutade augmenta l'irritation de Ponteuil, qui brandissait son pistolet, tandis que les témoins comptaient les pas en fredonnant une ariette d'opéra ; nous convînmes de tirer à dix pas, au troisième battement de main des témoins, qui s'éloignèrent en vantant l'adresse merveilleuse de Ponteuil. Celui-ci ne songea pas à viser, et au signal convenu lâcha la détente avec un jurément ; sa balle siffla dans mes cheveux. Je n'avais pas tiré, et j'abaissai mon pistolet avant de le décharger en l'air.

— Corbleu ! pour qui me prenez-vous ? s'écria Ponteuil ; je ne veux pas de grâce ; je dois essayer votre feu pour continuer la partie ; recommençons, monsieur, j'attends !

— Non, sur ma foi, je ne recommencerais pas ; je m'en vais. Faut-il être votre meurtrier pour vous être agréable ? Vous ne pouvez rien exiger de plus. Adieu, monsieur, je vous souhaite des succès et des couronnes à la scène ; mais je vous supplie, je vous conseille de moins maltraiter à l'avenir les pauvres auteurs qui débutent.

— Vous ne partirez pas ainsi, ou je serais déshonoré ; à mon tour, je vous supplie de me donner un coup de pistolet, ou je vous y forcerai bien par une nouvelle dispute.

— Jacob ! mon ami Jacob ! cria une voix qui me fit tourner la tête avec émotion, arrêtez ! Dieu merci ! j'arrive à temps ! ouf ! je suis hors d'haleine ; laissez-moi respirer !

C'était Billard qui accourait tout essoufflé, agitant son manuscrit comme le bâton blanc du juge du camp dans un tournoi ; il se précipita dans mes bras en pleurant de joie, et me remercia des démarches que j'avais faites pour sa délivrance ; il me raconta que

M. de Sartines l'avait fait sortir de Charenton le matin même, et que le premier usage de sa liberté avait été de se rendre à mon domicile; il s'était nommé; il avait insisté pour me voir, et le portier, en lui racontant ma sortie matinale, avait montré la lettre de Ponteuil tout ouverte, qui portait mon adresse. Là-dessus, Billard était venu me rejoindre pour empêcher un duel qui eût mal fini sans lui; le *Suborneur* se trouvait, mêlé à sa pétulante narration, et ce nom réveilla toutes les angoisses de Ponteuil, qui lui frappait l'épaule du canon de son pistolet.

— Vous voilà donc, monsieur l'auteur? lui dit le comédien en le regardant fixement: la raison vous est revenue apparemment, qu'on vous a fait sortir de Charenton?

— Monsieur l'acteur, reprit Billard en dénouant son manuscrit, les gens de Charenton sont plus polis que les histrions; ils ont écouté ma comédie avec plaisir.

— Guais! monsieur l'auteur, nous verrons tout à l'heure ce que vous savez faire. Permettez-moi seulement de régler mes comptes avec votre ami, ensuite à nous deux.

— Ces messieurs ne sont pas de trop, dit Billard poursuivant sa préoccupation, je ne cherche qu'un auditoire, et je veux vous contraindre à partager l'opinion de M. Bauvin, auteur des *Chérusques*. Jacob, tu n'as pas entendu de *Suborneur*, je crois? Messieurs, asseyez-vous autour de moi, et ouvrez les oreilles.

— Billard, interrompis-je en essayant à l'entraîner, tu te méprends sur les dispositions du sieur Ponteuil et de ses témoins; allons-nous-en avec le *Suborneur*.

— Non vraiment, mon ami, reprit-il, persévérant dans son projet de lecture, ma pièce sera l'otage d'une bonne réconciliation, et le sieur Ponteuil me pardonnera d'en avoir appelé aux suffrages du parterre; je vous autorise à me provoquer en duel, si le drame vous semble commun, la versification pauvre....

— Corbleu! monsieur l'auteur, qui vous parle de votre œuvre? Changez votre manuscrit contre une épée, et prouvez que vous êtes homme de cœur, sinon homme d'esprit. Quant à votre pièce, vous ferez sagement de la mettre en pièces; l'intrigue en est mau-

vaïse, les caractères faux, le style plat, le dénouement ridicule et le sujet absurde. Recevez mon jugement au nom de la Comédie-Française...

— Tu en as menti, misérable histrion ! riposta Billard, qui se fût élancé sur Ponteuil si je ne l'eusse retenu par le milieu du corps ; voilà bien la belle copie de Prévïlle, ce Tabarin de la Foire et du Pont-Neuf ! Même orgueil, même insolence, même sottise !.....

— Messieurs, ne m'arrêtez pas, criait Ponteuil, que ses témoins empêchaient d'avancer contre son adversaire ; laissez-moi châtier cet Ésope impudent !

— Viens donc, vil histrion ! reprenait Billard en se débattant, viens recevoir des camouflets, des soufflets, des sifflets ! la rime est-elle riche ?

— Ponteuil, lui disaient à demi-voix ses deux amis, n'allez pas vous compromettre contre un fou enragé ; il vous arrachera les yeux si vous l'approchez.

— Billard, disais-je à celui-ci avec instance, tu ne te connais plus, tu n'es pas en état de te battre ; retire-toi, je te promets de venger ton insulte.

— C'est à moi, Jacob, répliquait-il en grinçant des dents et en montrant le poing, c'est à moi seul de défendre mon ouvrage si brutalement outragé. Ah ! tu songes à déchirer ma pièce ? Ponteuil, ose la prendre ! l'intrigue est mauvaise, les caractères faux, le style plat ? Ponteuil, qui te l'a dit ?

— C'en est trop, messieurs, répétait Ponteuil se débarrassant des mains de ses témoins, je vais écraser ce myrmidon, cette grenouille du Parnasse !

— Il soutient que mon style est plat ! disait Billard froissant son manuscrit, chargez les pistolets, donnez-moi une épée ! que je punisse ce faquin ! Je me battraï jusqu'au dernier soupir pour apprendre à vivre à cet histrion ! Eh bien ! vous autres, où fuyez-vous ? et notre duel ? et la lecture du *Suborneur* ?

— Nous sommes cernés, dis-je aux témoins qui avaient jugé la retraite prudente en voyant des gardes de la maréchaussée se glis-

ser derrière les arbres ; on va nous conduire au For-l'Évêque si vous n'usez pas du crédit de votre nom , messieurs. Aidez-moi à séparer ces deux furieux.

Ponteuil et Billard s'étaient saisis au corps ; mais nous parvînmes à les sauver de leur aveugle ressentiment en nous opposant à une lutte acharnée. Les gardes avaient eu le temps de nous entourer et de nous prêter main forte ; ils nous traitèrent avec infiniment d'égards, et je vis bien que nous étions recommandés aux agens de la police, qui s'excusèrent de leur mission. L'officier , après nous avoir salués, et Ponteuil en particulier , nous expliqua ses instructions précises :

— Messieurs, ce matin M. de Sartines a été instruit de votre rencontre par M. le comte de Lauraguais ; j'ai reçu l'ordre de vous ramener chacun à votre demeure , et d'observer vos démarches respectives jusqu'à ce que vous ayez promis d'en rester là dans cette affaire. Quant au sieur Billard, premier auteur de cette altercation, il sera renvoyé à Nancy, en exil dans sa famille, qui le réclame.

— Cette chère Guimard a craint les suites de ce duel , dit Ponteuil à ses témoins avec fatuité ; elle ne savait pas mes adversaires si peu redoutables.

— Monsieur ; vous avez la mémoire courte, repris-je froidement, et je ne mérite pas de vous inspirer de semblables dédains.

— Vous me devez un coup de pistolet, il est vrai, monsieur, et je vous en demanderai compte ; mais toute ma colère s'est rejetée sur ce Trissotin.

— On m'exile à Nancy ! murmurait Billard que cet arrêt avait foudroyé. Oh ! mon bon Jacob, les histrions l'emportent ! je retourne chez mon père retrouver les aides et les gabelles ! Il faut remettre ma comédie et ma gloire en portefeuille ! O ma comédie ! ô les histrions !

— Monsieur du *Suborneur* , répondit Ponteuil en ricanant, si je passe dans votre province pour y jouer la tragédie, nous réglerons nos vieilles querelles ; je suis désespéré que vous n'emportiez de moi quelque bon coup d'épée en souvenir ; mais, je vous le jure, entre nous c'est une haine à mort.

— Monsieur, repris-je, sévèrement touché de la douleur de mon ami, si vous êtes artiste dans l'ame, vous devriez plaindre un poète qui est enlevé à son art chéri, qui perd violemment ses plus précieuses illusions, qui retombe du théâtre dans la finance ?

— Adieu, monsieur, répliqua-t-il en s'éloignant, me plaindrez-vous si je suis encore plus maltraité ? Hélas ! le parterre s'obstinera-t-il à me repousser ? En tous cas, monsieur le journaliste, je vous confonds dans ma haine avec ce petit auteur de Lorraine.

— Soit, monsieur ; votre haine sans doute ne me fera pas mourir un jour plus tôt : pour moi je ne hais personne au monde.

On emmena le désolé Billard, qui partit avec son manuscrit le matin même ; il m'embrassa tout suffoqué de sanglots ; il étendit la main vers une affiche de la Comédie-Française, et se frappa le front en m'attristant de ses adieux qu'il croyait éternels. Ponteuil, malgré la protection déclarée de la Guimard et des grands seigneurs qui entretenaient cette maigre danseuse, fut chassé du théâtre et de Paris par les sifflets obstinés du public, Achille ne se retira pas dans sa tente, mais en Hollande.

P.-L. JACOB, *Bibliophile.*

(*Le troisième et dernier Épisode pour la prochaine livraison.*)

ALBUM.

— CHRONIQUE DE LA SEMAINE. — Nous sommes encore au *statu quo* ministériel. Au dehors, la diplomatie dort sur ses lauriers, ou va prendre les eaux. On avait parlé d'abord de convoquer les chambres. Tout annonce aujourd'hui que nos grands hommes de tribune peuvent goûter jusqu'en novembre le repos de Cincinnatus. — En littérature, promesse de grands ouvrages, et en attendant, mise au jour de petits ou frivoles écrits. Quant aux théâtres, quelques petites pièces comme toujours. Aussi attendrons-nous la douzaine pour en parler.

— ACADEMIE FRANÇAISE. — M. Dupin aîné est retourné aux champs pour préparer son discours de réception à l'Académie, et M. de Jouy prépare sa réponse à M. Dupin. Le 9 août aura lieu la grande séance annuelle de l'Institut. MM. les académiciens ont enfin trouvé un lauréat pour le prix de 10,000 fr., sur la question de *l'influence des mœurs sur les lois, et des lois sur les mœurs*. Le discours qui a été couronné à l'unanimité est, dit-on, un admirable chef-d'œuvre, et son auteur, écrivain jusqu'ici obscur, un habitant de Strasbourg, dont le nom est à peine connu dans sa ville natale. On n'a donc du talent qu'à Paris ou par Paris ?

— M. DE LAMARTINE A MARSEILLE. — Des médisans vous diront que l'antique cité qui appelle son patois le pur *phocéén* est fort en arrière de la civilisation française. L'accueil fait par les Marseillais à M. de Lamartine réconcilierait les muses avec eux, supposé que les muses eussent été brouillées avec la patrie de Barthélemy et Méry. Le Childe Harold français n'a pas été ingrat, et il a adressé aux modernes Phocéens le *good night*, l'adieu de son départ. Dans ces beaux vers le poète peint à grands traits l'invincible besoin d'émotions qui l'appelle sous le ciel d'Orient, aux lieux où fut Tyr, où fut Palmyre, et où Sion tient en réserve pour lui de nouvelles inspirations :

Adieu donc, mon vieux père, adieu, mes sœurs chéries,
Adieu ma maison blanche à l'ombre du noyer,

Adieu, mes beaux coursiers oisifs dans mes prairies,
 Adieu, mon chien fidèle, hélas! seul au foyer!!
 Votre image me trouble et me suit comme l'ombre
 De mon bonheur passé qui veut me retenir,
 Ah! puisse se lever moins douteuse et moins sombre
 L'heure qui dcit nous réunir.

Et toi, terre livrée à plus de vents et d'onde
 Que le frêle navire où flotte mon destin!
 Terre qui porte en toi la fortune du monde!
 Adieu! ton bord échappe à mon œil incertain!
 Puisse un rayon du ciel déchirer le nuage
 Qui couvre trône et temple et peuple et liberté,
 Et rallumer plus pur sur ton sacré rivage
 Ton phare d'immortalité!

Et toi Marseille, assise aux portes de la France,
 Comme pour accueillir ses hôtes dans tes eaux,
 Dont le port sur ces mers rayonnant d'espérance
 S'ouvre comme un nid d'aigle aux aigles des vaisseaux,
 Où ma main presse encor plus d'une main chérie,
 Où mon pied suspendu s'attache avec amour,
 Reçois mes derniers vœux en quittant la patrie,
 Mon premier salut au retour!

— M. MOREAU. — Nous avons à regretter un de nos plus ingénieux auteurs dramatiques, M. Moreau, connu aussi par des chansons de très-bon goût et divers ouvrages, entre autres une excellente Notice sur Talma, dont il était l'ami. M. Moreau était un des collaborateurs du *Courrier français*. Il exerçait les fonctions de maître des requêtes.

— UTOPIE! — Nous venons de nous faire une querelle. Dernièrement nous annonçons la création du PHALANSTÈRE de M. Ch. Fourier, *journal pour la fondation d'une phalange agricole et manufacturière*, mais qui, malgré ce titre pacifique, se lève contre nous aussi belliqueuse que le serait une phalange macédonienne, parce que nous avons eu le malheur de *faire des vœux pour la réalisation de cette innocente utopie*. Utopie! ce mot a irrité le chef du futur peuple harmonien comme une injure. « Ils m'ont jeté le gant, s'écrie-t-il, je réponds à l'appel: ce sera le combat du faible David contre le géant Goliath. » Et voilà M. Ch. Fourier prenant sa fronde pour jeter des pierres dans notre jardin, sous prétexte que nous lui avons jeté le gant. « *Utopistes vous-mêmes!* »

ajoute-t-il pour commencer. Nous avons voulu d'abord savoir la portée de notre injure et la portée de la riposte, de peur de faire comme ce cocher de fiacre qui, impassible à tous les gros mots de son camarade, s'emporta lorsque celui-ci, ayant épuisé son vocabulaire, s'avisa de le traiter de *géographe* ! Nous avons donc cherché la définition d'*utopie* dans le dictionnaire de Boiste, et nous avons lu : « Utopie, s. f., plan d'un gouvernement imaginaire et parfaitement réglé pour le bonheur commun ! » Est-ce là le sens qui a pu blesser M. Ch. Fourier et M. J. Lechevalier, son ingénieur acolyte ? L'utopie est à nos yeux le beau idéal de l'état de société ; quand nous *faisons des vœux pour la réalisation de l'utopie* de M. Ch. Fourier, il nous semble que nous croyons son beau idéal bon à réaliser, et, en nous voyant si bien disposés, il devrait plutôt nous ouvrir la porte de son phalanstère que de se fâcher tout rouge pour le plaisir de se comparer à David. Quant à nous, nous sommes trop modestes pour accepter la qualification de géant à ce prix-là. Nous en avertissons M. Charles ou David Fourier : cette manie de combattre des géans ferait un peu ressembler son *utopie* à certain roman dont le héros était du reste honnête homme et courtois chevalier, quoique lui aussi fût grand utopiste, témoin le chapitre où se trouve un vrai pendant du phalanstère agricole : « *De la résolution que tomo don Quijote de hacere se pastor y seguir la vida del campo*, etc. » Donc, avant d'entrer en lice avec les champions de l'Harmonie, nous leur demandons quelles armes ils comptent employer ; car nous ne saurions accepter les pierres ; ces projectiles sont bons aujourd'hui pour les disputes des prolétaires entre eux, ou tout au plus pour l'émeute, mais non pour un combat selon les règles de la chevalerie.

— M^{me} DAMOREAU. — La prima donna de l'Académie royale de Musique rapporte de Londres 1,000 guinées (25,000 fr.). On lui en offrait 200 encore, si elle eût voulu jouer une fois de plus dans *Robert-le-Diable* ; elle s'y est refusée avec un désintéressement qui a fort désappointé M. Monck-Mason, l'*impresario* du King's Opera. Heureuse Académie royale de Musique, dont les premiers sujets ne succombent pas à la tentation, *super flumina Babylonis*.

— LE NOUVEAU ROMAN DE M. FENIMORE COOPER est annoncé pour le 14 de ce mois à Paris. Le romancier américain ambitionne décidément d'être le romancier des deux mondes. Nous souhaitons que cette prétention ne lui porte pas malheur. Après avoir pris possession de l'Italie dans LE BRAVO, c'est en Allemagne qu'il se transporte par L'HEIDENMAUER,

dans l'Allemagne du seizième siècle, au moment où les opinions de Luther commençaient à fermenter. M. Cooper a mis en présence les intérêts opposés d'une ville, d'un couvent et d'une seigneurie féodale. Il sera curieux de voir comment un Américain aura jugé ce moyen âge, qui n'a point existé pour les États-Unis : est-ce en poète, est-ce en républicain ? M. F. Cooper entre ici sur les domaines de son grand rival ; le défi est hardi. Honneur au vainqueur ; mais, en cas de défaite, espérons que l'auteur du *Pilote* et du *Corsaire rouge* n'aura pas brûlé ses vaisseaux.

— COMPTE DEMANDÉ A M. ODILON-BARROT, etc., par M. Rosseeuw Saint-Hilaire. — Les journaux quotidiens ont tué les brochures ; car, ou ils déflorent toutes les questions politiques, ou souvent même ils les épuisent par une discussion complète. Il faut aujourd'hui le nom de M. de Chateaubriand, le nom de M. de Salvandy, le nom de M. Thiers, ou après ces noms, quelque nom bien ridicule pour éveiller l'attention sur un de ces pamphlets qui ont eu leur règne da temps où la censure n'avait de ciseaux que pour la presse périodique. La brochure de M. R. de Saint-Hilaire aura cependant du retentissement. La question vitale de notre situation intérieure y est nettement posée ; le pour et le contre y sont exprimés avec franchise et logique. Le pouvoir et l'opposition trouvent dans le publiciste un écrivain indépendant qui ne flatte pas plus l'un que l'autre. Nous aimons à signaler cet écrit remarquable à tout homme qui veut s'éclairer sur *ses propres* opinions comme sur celles des autres, chose assez nécessaire en ce temps de grande anarchie intellectuelle. On trouve le *Compte demandé* chez Moutardier, rue Git-le-Cœur, n° 4.

— Nous avons fait connaître les sommaires de la *FÉE AUX MIETTES*. Ce roman, qui vient de paraître chez Eugène Renduel, est bien l'œuvre de celui qui a écrit quelque part un éloge si vrai de Galland et de Perrault. Si *Peau d'Ane* m'était conté, etc., etc., disait La Fontaine : on dira un jour : « Si la *Fée aux Miettes*, etc. »

— LES DOUZE JOURNÉES DE LA RÉVOLUTION. Sixième journée ; chez Perrotin, etc. — Le jour où M. de Lamartine célébrait Marseille, Barthélemy et Méry célébraient le Havre-de-Grâce dans la *Revue de Paris*. Le Nord et le Midi se renvoyaient d'harmonieux échos ; c'était l'*amant alterna camænæ* de Virgile. On se laisse aller à la métaphore en parlant des poètes ; mais voici déjà les deux Arcades de la satire revenus à la

poésie politique. Leur sixième journée vient de paraître. « *C'est une page d'horreur et de frisson*, » disent-ils eux-mêmes ; c'est en effet la page des massacres de septembre. Nous en reparlerons.

— L'ÉVÊQUE GOZLIN, OU LE SIÈGE DE PARIS, 2 vol. in-8°. — C'est, dit-on, l'ouvrage d'un savant de l'Institut ; car l'Académie des Inscriptions fait aujourd'hui des romans comme l'Académie française. Celui-ci n'est pas, malgré son origine, une pédante chronique. Le savant auteur a préféré l'esprit à l'érudition. Son héros est un peu trop philosophe même, et son écuyer, avec certains airs de l'honnête Sancho Pança, fait plutôt le niais qu'il ne l'est véritablement. Évêques et princes, seigneurs et serfs, Parisiens et Normands, sont tous un peu goguenards dans ce tableau du neuvième siècle. Le péché de luxure s'y renouvelle aussi bien fréquemment, et presque à chaque épisode. En tout et partout l'anonyme qui se cache sous le nom de Wandrille-le-Berneur a voulu d'abord amuser son public en dépit de la couleur locale. Il est à parier que le succès le justifiera. Suspensions la critique pour étudier un peu la réaction littéraire contre le moyen âge pur, si déjà réaction il y a. Aujourd'hui, nous convenons que ceux qui aiment une narration dans le genre des contes de Voltaire et de Cazote liront volontiers L'ÉVÊQUE GOZLIN, qu'on trouve chez MM. Dufey et Vezard, éditeurs ; prix : 15 fr.

— MARC LORICOT, OU LE PETIT CHOUAN DE 1830 ; 6 vol. in-12, chez Ch. Gosselin. — M. Victor Ducange a perfectionné sur nos boulevards le mélodrame bourgeois. Ses romans sont à ceux de Fielding et de Le Sage ce que ses mélodrames sont aux tragédies de Voltaire. Cette nouvelle composition ne peut qu'augmenter sa popularité ; conçue avec une préoccupation politique, elle se ressent bien un peu trop çà et là de cette idée-mère qui a produit de si tristes romans ; mais en somme *Marc Loricot* est une histoire pleine d'intérêt et de situations très-dramatiques. Le jésuitisme est le grand Croque-Mitaine de M. Victor Ducange. Il fait au monstre une guerre cruelle, un peu longue, peut-être ; car elle survit au monstre lui-même. Les masses n'en jugent pas ainsi heureusement, et tant que le *Constitutionnel* aura vingt mille abonnés, M. Victor Ducange aura cinq mille acheteurs de la première édition de ses ouvrages. Nous tâcherons de rendre raison de cette popularité, comme nous avons fait de celle de M. Paul de Kock.

— M. A. Ricard vient de publier *l'Ouvreuse de loges*, en 5 volumes in-12. C'est un roman de l'école de Paul de Kock.

— M. Audin, qui publie une charmante collection de contes et de nouvelles, traduits de l'allemand par MM. Sukau et Lapierre, sous les différens titres de *Soirées de Chamouny*, *Matinées de Brienz*, etc., vient de rassembler dans un voyage en Allemagne les matériaux de plusieurs livraisons non moins intéressantes que les premières. Il a obtenu des auteurs en vogue de Vienne et de Leipsick communication de pièces inédites, dont la traduction paraîtra en même temps que l'original. Il vient de mettre sous presse la deuxième partie de *Faust*, qui complète cette œuvre originale, et un roman posthume de Goethe, intitulé *Poésie et Vérité*, que le docteur Lokermann, éditeur testamentaire de l'illustre poète, doit bientôt faire paraître. On ne peut trop encourager ces échanges littéraires qui s'établissent entre la France et la patrie de Goethe, de Vandervelde, de Tieck, etc.

— LES ILLUSTRÉS FRANÇAIS, ou Tableaux historiques de tous les grands hommes de la France, pris dans tous les genres de célébrité, jusqu'en 1792, collection gravée en taille-douce par Ponce, d'après les dessins de Marillier.

C'est un vrai Panthéon iconographique, une suite de cent vingt-neuf portraits entourés d'un cadre orné, formant de jolis petits tableaux, dont le sujet rappelle un trait de la vie du grand homme. Grand papier, première épreuve, prix : 60 fr., et 30 fr., papier ordinaire. — Chez M. F. Maurice, éditeur, rue de Sorbonne, n° 5.

— Nous voyons annoncer la troisième édition du *MUTILÉ*, par M. Saintine. Le succès de ce beau roman ne saurait surprendre ceux qui l'ont lu. L'éditeur du *Mutilé* nous promet pour lundi le *Procureur impérial*, par M. Merville, un de nos plus ingénieux peintres de mœurs.

— M. le lieutenant-colonel Préaux vient de publier, chez Corréard jeune, une brochure pleine d'intérêt sur la colonisation du territoire d'Alger. L'auteur parle en homme éclairé et en bon Français des moyens d'utiliser une conquête aussi importante. M. le colonel Préaux est un de ces honorables militaires jaloux de servir leur pays avec la plume après avoir contribué à sa gloire avec l'épée.

— Rien de rare comme un bon traité élémentaire de littérature; il faut un homme de goût pour poser les principes, un homme de goût pour choisir les modèles. Nous recommandons aux chefs d'institution le nouveau traité de narration de M. Al.-Fresse Montval, auteur de plusieurs ouvrages d'éducation estimés. A Paris, chez l'auteur, rue du Parc-Royal, n° 8. 2 vol. in-18, prix : 5 fr.

CONTROVERSE HISTORIQUE.

PESTIFÉRÉS DE JAFFA.

[Voici un terrain sur lequel, depuis trente années, les passions politiques se sont rencontrées plus d'une fois. Admirateur exclusif ou dépréciateur systématique, chacun y est descendu avec ses armes : mémoires, pamphlets, biographies, relations historiques, articles de gazettes, on a usé de tout et tout épuisé dans cet interminable duel. Et après tant d'épreuves, le croirait-on ! la querelle subsiste entière comme au premier jour, insoluble à tel point que si, aujourd'hui même, vous pouviez réunir les hommes les plus forts sur nos annales contemporaines, convoquer aussi les vétérans de l'armée d'Égypte, et là, poser, en présence de tous, cette grave question : « Y a-t-il eu empoisonnement de pestiférés à Jaffa ? » Les uns répondraient oui, les autres non, et les voix seraient balancées.

Même doute, même partage dans les documens écrits. Depuis l'accusation

insoutenable de sir Robert Wilson, d'autres imputations sont venues plus spécieuses et mieux précisées. Sous le consulat même, le commissaire des guerres Jacques Miot consignait dans ses mémoires que le bruit de l'empoisonnement était général dans l'armée, général en effet, puisque le grand-maréchal Bertrand, qui servait en Égypte comme capitaine des sapeurs du génie, fit depuis à Sainte-Hélène, en présence de Napoléon, le singulier aveu que lui-même y avait cru. Plus tard, Pierre Martin chercha vainement à ressusciter la version du général anglais; le coup était maladroît; il porta à faux. Il n'en fut pas de même d'un récit très-circonstancié qu'inséra M. le général Beauvais dans l'ouvrage populaire intitulé *Victoires et Conquêtes*, récit évidemment tracé par un homme qui avait joué un rôle en Égypte et en Syrie. Là on affirmait l'empoisonnement; on en donnait les détails; on citait des noms propres à l'appui, et ce passage commenté, annoté, etc., défraya long-temps les faiseurs de mémoires et les historiens, au nombre desquels il faut citer Walter Scott.

M. le comte de Las Cases fut le premier à répondre dans son *Mémoire*; il nia toutes les versions accusatrices, et donna quelques preuves à l'appui: ses dires eurent des partisans, entre autres MM. Dulaure et Montgaillard. Ensuite arriva M. de Norvins, qui se renferma dans un silence absolu, et enfin M. Thiers, qui, dans sa belle *Histoire de la Révolution*, se borna à un désaveu sans développemens.

En somme, la question restait pendante au milieu d'argumens balancés et de convictions opiniâtres de part et d'autre.

Il était réservé d'en tracer le mot final à un ouvrage qui porte en tête les noms de MM. Larrey, Desgenettes, Daure, Belliard, Rampon, Gourgaud, Miot, etc., tous placés en première ligne pour juger des faits dans lesquels ils furent acteurs principaux. Cet ouvrage est l'*Histoire scientifique et militaire de l'expédition française en Égypte*, que la REVUE DE PARIS a déjà mentionnée à diverses reprises, et notamment dans son avant-dernière livraison. Dans ce livre, le jugement porté sur le point en litige ne sera pas le produit d'une opinion isolée et individuelle; il restera comme résultat d'une appréciation solennelle et collective; il aura la puissance d'un verdict de jury. Les directeurs de l'ouvrage, MM. Saintine, Marcel et Louis Reybaud, ont bien voulu nous communiquer en épreuves ce fragment curieux qui se détache comme un document de haute importance. Sa rédaction appartient plus spécialement à M. Louis Reybaud.]

(N. du D.)

— Des soins graves préoccupèrent Bonaparte pendant sa courte station à Jaffa. La peste, dont le germe avait été laissé dans cette ville, s'y était développée avec une intensité effrayante. Médecins, infirmiers, tout y avait succombé, et à l'arrivée des troupes du siège, on comptait encore cent soixante-dix malades dans l'hôpital. Le lendemain, par la jonction des pestiférés qui venaient de Saint-Jean-d'Acre par terre, ou de Tentourah par mer, ce chiffre fut porté à deux cent cinquante. Avant de quitter Jaffa, il fallait prendre un parti au sujet de ces malheureux, et le général en chef avisa.

Ici nous allons parler d'un fait qui a remué bien des passions et soulevé bien des controverses. Peut-être son importance eût-elle été moindre si on avait moins insisté à son sujet; mais, pris au point de vue où on l'a placé, il est devenu d'une importance capitale, et l'histoire doit aujourd'hui, en abordant cette question délicate, dire ce qui est et tout ce qui est.

Et d'abord, au milieu d'assertions contradictoires, il faut laisser parler les documens officiels, pour passer de là aux opinions privées.

Le premier soin de Bonaparte à son arrivée devant Jaffa avait été de mander auprès de lui l'ordonnateur en chef D'Aure (*) à l'effet de combiner les moyens d'évacuation. Le transport de deux mille blessés ou pestiférés environ, c'est-à-dire de la cinquième partie de l'armée, n'offrait pas de médiocres embarras. Pour l'effectuer, deux voies étaient ouvertes, l'une par mer sur Damiette, l'autre par terre sur El-Arych; mais il fallait s'assurer s'il existait à cet effet des navires, des brancards, des chevaux, des vivres, des équipages, des médicamens, des officiers de santé.

D'Aure remplit avec zèle et courage une mission qui avait ses périls. Suivi de l'adjutant-général Leturq, que le chef de l'état-major Berthier lui avait adjoint, secondé par les commissaires des guerres Signoret et Villard, l'ordonnateur en chef visita tout par lui-même; il entra dans les ambulances, s'assura du nombre des malades ou blessés qui pouvaient supporter le transport, et arrêta les premiers préparatifs de la double évacuation.

Celle qui devait faire voile pour Damiette se composait d'un convoi de

(*) M. D'Aure, ordonnateur en chef de l'armée d'Égypte à l'âge de vingt-quatre ans, est aujourd'hui directeur de l'administration de la guerre.

sept petits bâtimens qui se trouvaient dans le port de Jaffa, et qui avaient été mis à la disposition de l'armée par le contre-amiral Gantheaume. Ces bâtimens, commandés par des officiers de la marine française, étaient le chebec *la Fortune*, la chaloupe *l'Hélène*, et les djermes n^{os} 1, 3, 4, 5 et 6. Ils furent approvisionnés pour six jours. La ration était composée de huit onces de biscuit, six onces de riz, un quart de livre de viande, et deux onces d'huile. On mit également à bord de ce convoi le peu de médicamens qui restaient disponibles.

Pour ce qui est des officiers de santé, nous avons vu que l'hôpital de Jaffa n'en avait plus ; ils y étaient tous morts de la peste. A leur défaut, Larrey et Desgenettes désignèrent MM. Rosel, André, Lagier, Javanat, Læclerc, Glèze et Morangers, appartenant tous aux ambulances et aux corps de l'armée. Ils furent répartis un sur chaque bâtiment, ainsi que les employés des hôpitaux.

Ces préparatifs faits, le convoi appareilla de Jaffa sous la conduite du commissaire des guerres Alphonse Colbert.

Quant à l'évacuation par terre, elle eut lieu sous les ordres de l'adjudant-général Boyer, et sous l'escorte du deuxième bataillon de la soixante-neuvième demi-brigade. Le commissaire des guerres Grobert fut chargé de la police du convoi, qui arriva sans accident à sa destination.

Cinq cents blessés ou malades furent acheminés par la première de ces deux voies, et le reste par la seconde.

Quand on a sous les yeux les documens qui constatent l'importance de ces deux évacuations, il est aisé de voir que, sur les deux cent cinquante pestiférés qui restaient dans les hôpitaux de Jaffa, tout ce qui n'avait pas atteint le dernier période de la maladie, tout ce qui n'était pas dans un état désespéré, avait pu et dû être distribué sur les deux routes.

Le triage fait, et lorsqu'on eut acheminé deux cents hommes atteints de la contagion dans un degré plus ou moins fort, on se trouva en face de cinquante agonisans environ qui mouraient d'heure en heure, et dont l'état ne laissait plus d'espoir.

Bonaparte était fort embarrassé. Déjà, dans une occasion pareille, avant de quitter les murs de Saint-Jean-d'Acre, il avait eu avec le médecin en chef Desgenettes une conversation confidentielle qui l'eut empêché de s'ouvrir de nouveau à lui quand même il en aurait eu l'intention.

Alors, comme actuellement, il s'agissait de savoir si, dans l'intérêt du

plus grand nombre, il n'était pas utile, moral même, de sacrifier quelques soldats; si la responsabilité n'était pas plus grande de tenir l'armée constamment sous le poids d'une décimation, que de couper brusquement le mal par un holocauste une fois fait. Dans le cours de cette conversation, Bonaparte alla jusqu'à effleurer la question d'empoisonnement. « A » votre place, dit-il, je terminerais à la fois les souffrances de nos pestiférés, et je ferais cesser les dangers dont ils nous menacent en leur donnant » de l'opium. » — « Général, répondit Desgenettes, mon devoir n'est pas » de détruire, mais de conserver. » Sur cette réponse, Bonaparte n'insista pas, et se contenta de dire avec un mélange d'ironie et d'aménité : « J'avais conçu une tout autre idée de vos principes philosophiques, » docteur, et je vois que je me suis trompé. Du reste, ajouta-t-il, je ne » cherche pas à vaincre vos répugnances, mais ce que je conseille là » pour les autres, en pareil cas je le demanderais pour moi-même. »

Cette conversation excluait toute ouverture du même genre auprès du médecin en chef. Aussi fut-elle la seule, et n'acquiesça-t-elle de l'importance qu'à cause des inductions que l'on en tira plus tard.

L'Ordonnateur en chef D'Aure venait de rendre compte au général du résultat de sa périlleuse mission : lui peignant l'embarras où il se trouvait au sujet des cinquante pestiférés qui n'étaient pas transportables, il parla de les confier à la loyauté de sir Sidney-Smith, et de lui envoyer un parlementaire pour réclamer une sauve-garde. Bonaparte répugnait à ce moyen : ses rancunes contre le commodore étaient encore trop vives et trop récentes pour qu'il descendît à lui demander un service ; et d'ailleurs, eût-il vaincu cette répugnance, l'escadre anglaise était trop loin, pour obtenir à cette démarche une solution aussi prompte qu'il le fallait.

Au milieu de ces pourparlers, le nombre des moribonds allait diminuant, et l'on n'en comptait plus que vingt-cinq ou trente dès le 8 prairial (26 mai).

Que devinrent-ils ?

Ici la question change d'aspect. L'imputation anglaise est tombée au néant. Justice est faite de son chiffre absurde et de ses détails plus absurdes encore. Nous en avons fini de la calomnie étrangère, venons aux accusations compatriotes. Celles-là, il faut le dire, sont plus graves, plus précises; elles se circonscrivent dans un chiffre moins exagéré; elles ont jusqu'à ce jour partagé les meilleurs esprits. Nées sous les tentes d'Égypte avant le départ de Bonaparte, elles ne se révélèrent d'abord que

timides et honteuses ; mais , quand il eut brusquement quitté la terre africaine , elles se grossirent de toutes les rancunes , de tous les désappointemens comprimés jusqu'alors , s'accréditèrent , prirent de la consistance , et finirent par avoir cours comme des vérités hors de conteste. A quinze ans de là , elles passèrent de la mémoire des contemporains dans les gazettes , dans les pamphlets , dans les relations historiques , et retremperent leur caractère originel dans ce nouveau baptême de la publicité.

Ces accusations , les voici telles qu'on les a formulées , sans y rien ajouter , sans en retrancher rien.

On a dit que , jusqu'à la dernière heure de son séjour à Jaffa , Bonaparte ne sut que résoudre au sujet des vingt-cinq malheureux qui se débattaient contre l'agonie. Enfin , soit qu'il voulût les arracher aux barbaries musulmanes , soit qu'il tint à ne point laisser de Français vivans aux mains de l'ennemi , le général fit appeler , dit-on , le pharmacien en chef Royer , le même homme qui aurait dû être fusillé pour crime de péculat , et lui intima l'ordre formel d'administrer de l'opium à ces malades. Cet opium , ajoute-t-on , fut fourni par le médecin turc , Mustapha Hadgi , prisonnier à Jaffa depuis l'occupation de cette ville , et qui avait apporté avec lui de Constantinople six litres environ de *laudanum de Sydenham* , contenus dans deux flacons. Royer s'en empara , et le fit boire aux victimes désignées. Quinze environ y succombèrent ; mais sur les autres ce poison eut un effet si étrange , qu'il provoqua une crise et les sauva. Plusieurs témoins oculaires affirment avoir revu depuis à El-Arych deux ou trois de ces pestiférés échappés à la mort comme par miracle. Complètement guéris , ils avaient toutefois conservé dans les membres ces mouvemens nerveux que provoque toujours l'opium pris à forte dose.

Voilà la version vulgaire , celle , avouons-le , qui a circulé jusqu'à présent comme la plus sûre et la plus vraie. Certes , s'il fallait défendre cette mesure extrême telle qu'on la présente , les argumens ne manqueraient pas. Avant de juger d'une manière absolue et rigoureuse la moralité d'un fait , il s'agirait d'abord de faire revivre les impressions , les nécessités du moment. Il faudrait se replacer en situation , devant ces corps hideux qu'aucun soldat ne voulait toucher , qui devaient mourir en route et traîner à la suite de l'armée le germe d'un mal parvenu à son degré le plus dangereux ; se retracer la difficulté des transports , la cruelle position de ces infortunés s'ils avaient su qu'on préméditait leur abandon , les scènes d'angoisses à l'heure du départ , le sort qui les attendait

à l'arrivée des Turcs, et, ces prémisses une fois débattues, se demander ensuite si, chef responsable de la vie de 10,000 hommes, on eût agi comme Bonaparte ou agi autrement que lui?

Du reste, pareil événement n'eût pas été une nouveauté dans les annales des peuples militaires. Sans vouloir remonter bien haut, si l'on interrogeait les plaines que nos soldats ont parcourues dans ces quarante années, elles révéleraient des sacrifices de vies humaines plus désastreux et moins justifiables.

Nous n'insistons pas sur ce thème, car notre point de vue est ailleurs. Le fait attribué à Bonaparte n'exige pas de justification, puisque ce fait n'a jamais eu lieu : l'ordre donné à Royer, l'opium administré, les malades guéris par une espèce de prodige, tout cela n'a existé que dans des imaginations crédules, impressionables, ou dans des bouches malveillantes. Appelés à donner notre opinion sur ce point contentieux, nous nous sommes entourés de toutes les pièces écrites, nous avons feuilleté tous les documens officiels, rallié en faisceau toutes les opinions, tous les témoignages ; nous avons, en un mot, creusé jusqu'aux entrailles cette profonde question d'histoire ; et aujourd'hui, au milieu d'assertions qui se combattent, la main sur le cœur, jugeant comme un jury, nous disons : NON, IL N'Y A POINT EU D'EMPOISONNEMENT DANS L'HÔPITAL DE JAFFA. — NON, BONAPARTE N'A POINT DONNÉ L'ORDRE QU'ON LUI IMPUTE.

Précisons de quels élémens notre conviction s'est formée.

L'hôpital de Jaffa, privé depuis long-temps d'infirmiers et de médecins, était, au retour de l'armée expéditionnaire, une espèce de lieu maudit, un foyer d'infection où les soldats expiraient dans le délaissement. Depuis plusieurs jours, toute espèce de service y avait cessé, et des cadavres putréfiés gisaient là côte à côte avec les malades ou les moribonds. Dans cette enceinte, toute pleine de miasmes pestilentiels et de sanie contagieuse, une mort presque infaillible menaçait l'homme assez dévoué, assez audacieux pour y pénétrer. A l'arrivée de Bonaparte, l'aspect du local était devenu si effrayant que tous ceux qui purent s'en échapper, se traîner au-dehors, vinrent se jeter aux genoux du chirurgien en chef, en le suppliant d'avoir pitié. Larrey les rassura, leur promit secours, et comme il y avait là, éparées sur le sol, des bandes de linge à pansement qu'on venait d'enlever de l'appareil des blessés, il les leur abandonna, leur conseillant de s'en envelopper les bras ou les

jambes. Ils le firent, et comme on les prit dès lors pour blessés, ils trouvèrent dans les soldats chargés du transport moins d'égoïsme et de répugnance.

Ainsi tout ce qui restait à l'intérieur de l'hôpital avait atteint la période la plus critique de la maladie. La peste s'y exhalait de toutes les bouches; elle y suintait par tous les pores, suppurait par tous les bubons : ce n'était plus une infirmerie, c'était une morgue, un amphithéâtre.

Et l'on veut qu'un homme se soit rencontré, assez hardi au mal pour entrer dans cette salle infecte, et non-seulement y apparaître, mais y accomplir une longue et révoltante mission, faire une station au chevet de trente malades, les uns assoupis, les autres en délire ou agités par des convulsions horribles, mesurer à chacun son breuvage, ouvrir violemment des bouches qui se refusaient à la déglutition, et leur faire boire la mort de force ou de gré. Un rôle semblable, atroce autant qu'épouvantable, n'était pas à la taille du premier venu, et l'on pouvait chercher long-temps un acteur qui fût de force à le remplir.

On cite Royer, car à cette œuvre il faut un ouvrier digne d'elle. Mais Royer, au su de toute l'armée, n'était qu'un misérable poltron, lâche autant que cupide, tenant à la vie plus encore qu'à l'argent. Royer, depuis le jour où la pitié de ses confrères l'arracha à un supplice mérité, n'aurait pas osé reparaitre devant le général en chef, mille fois moins ouvrir la bouche en sa présence, donner un avis, conseiller un crime, lui criminel gracié; et, de son côté, Bonaparte tenait trop cet homme en mépris pour se servir de son ministère, même dans une action mauvaise. Dès que la peste eut éclaté au sein des hôpitaux, Royer n'y mit plus le pied. N'ayant soin que de sa santé ou de ses affaires, il s'établit à demeure dans l'enceinte des cantines, et vécut en compagnie de vivriers, de fournisseurs du camp, avec lesquels il continuait ses brocantages. Quand l'armée fit halte devant Jaffa, Royer resta fidèle à ses nouvelles habitudes; il n'entra même pas dans la ville. Et voilà pourtant l'homme qu'on met en avant, dont on veut faire à toute force un vampire, un héros de mélodrame! C'est ce Royer, qui, à la première ouverture d'une mission aussi chanceuse, eût fui épouvanté jusqu'au désert!

Si cette impossibilité capitale ne suffisait pas à ruiner la version imaginaire de l'empoisonnement, on pourrait demander comment, à point nommé, il se trouva six litres de *laudanum de Sydenham* dans les

poches d'un docteur osmanli, quand tous les officiers de santé se plaignaient depuis deux mois du manque de médicamens, quand Saint-Ours, entre autres, laissé à Jaffa, avait souvent insisté là-dessus, dans sa correspondance avec Desgenettes; comment encore l'opium du médecin musulman était en préparation liquide, tandis que les Turcs ne l'emploient qu'à l'état solide! On pourrait affirmer en outre que l'histoire des hommes retrouvés guéris à El-Arych avec des tremblemens nerveux est une assertion au moins hasardée, puisqu'à diverses reprises, l'armée entière, passée à l'inspection du chirurgien en chef, n'offrit pas un seul exemple de ces affections malades. Ainsi, renversé de prime abord dans ses circonstances principales, le fait ne soutient pas mieux la lutte des détails.

Maintenant de ces preuves d'ordre matériel, déjà si péremptoires, passons à des considérations d'ordre moral plus décisives encore.

Avant tout, il faut rendre cette justice à Napoléon que, dans ses quatorze années de toute-puissance, on le trouva constamment avare de cruautés, et surtout de cruautés inutiles. Génie logique, il voulut que chacun de ses actes, bon ou mauvais, eût une pensée, une intention finale. Eh bien! ici, quel eût été le but, le motif de cet empoisonnement? On s'accorde à dire que les malades étaient dans un état désespéré, qu'ils étaient intransportables, qu'ils allaient mourir. Alors quel avantage, quelle utilité y avait-il à tuer des cadavres! Bonaparte espérait-il par là se délivrer de la peste? mais d'autres pestiférés étaient en route déjà; on devait en trouver encore à Ghazah, à El-Arych, à Kathieh, à Salahiéh, sur toute la route enfin! et d'ailleurs les vingt-cinq malades de Jaffa eussent-ils été les seuls atteints, ne se débarrassait-on pas également du fléau en les abandonnant à la discrétion de l'ennemi? On faisait plus encore, car on lui léguait le germe de la contagion.

Napoléon d'ailleurs a nié en diverses occasions le fait de l'empoisonnement, et aujourd'hui que cette prodigieuse existence a disparu, ses paroles méritent bien qu'on s'y arrête. A plusieurs reprises, en présence d'étrangers ou devant des intimes, il a révélé là-dessus toute sa pensée; à l'île d'Elbe, à un lord qui le visita (1); à Sainte-Hélène, au docteur O'Méara (2) et au comte Las Cases (3). Entrant dans les détails les plus

(1) *British Mercury*, 1822 à 1823.

(2) *Voice from St-Helena*.

(3) *Mémorial de Sainte-Hélène*.

minutieux, Bonaparte précisa l'événement à l'aide de sa nette et merveilleuse mémoire. D'après lui, il ne restait plus que *sept* pestiférés dans l'hôpital de Jaffa, qui moururent tous de leur mal, à l'exception d'un ou deux, croyait-il, recueillis plus tard par sir Sidney-Smith. Du reste, il soutenait que l'empoisonnement dans l'état où se trouvaient ces malheureux était une bonne action, un service à leur rendre, qu'il l'eût conseillé pour son propre fils ; « mais, ajoutait-il, les circonstances ne com- » mandèrent pas cette mesure ; et, si elle eût été nécessaire, je ne l'aurais » certes pas prise de mon seul mouvement. Un conseil de guerre se serait » rassemblé, et là, après un libre débat, si l'opinion d'un pareil sacri- » fice avait prévalu, loin d'en faire un mystère, une cachotterie, je l'au- » rais mis à l'ordre du jour de l'armée. »

A tant de preuves accumulées, on pourrait en joindre une foule d'autres, puisées dans les témoignages des contemporains, dans l'examen critique des opinions contradictoires ; mais alors il faudrait descendre des choses aux personnes, et le point de vue de l'histoire est placé trop haut pour entrer dans une discussion de ce genre. Toutefois, prise sous cet aspect, la question ne change pas de caractère, elle se corrobore au contraire d'une foule de détails intimes, d'individualités concluantes qui sont comme le corollaire d'une plus large appréciation.

A la suite de tout ceci, une chose reste néanmoins inexplicable : c'est qu'un fait si notoirement faux, si dénué de preuves, si facile à combattre, ait trouvé créance dans l'armée, qu'il y ait pris racine, et qu'il soit de nos jours encore le sujet d'opiniâtres controverses. Voici le mot de cette énigme :

Quelques mois après la campagne syrienne, quand Bonaparte eut quitté la terre d'Égypte, les murmures étaient grands contre le général qui abandonnait si brusquement la partie ; les colères étaient fraîches, les animosités vives, les haines triomphantes. Ce fut alors qu'éclata une scission dont les symptômes s'étaient déjà sourdement révélés : l'armée se sépara en deux partis, nettement tranchés par leurs affections et leurs antipathies : l'un des colonistes, l'autre des anti-colonistes ; les premiers, noyau de l'ancienne armée d'Italie, dévoués à Bonaparte absent ; les seconds, fragment de l'armée du Rhin, partisans de son successeur Kléber. Royer se rallia aux derniers, et, voulant se donner à leurs yeux quelque importance, il imagina de se faire fanfaron de crime, profita de bruits vagues qui circulaient, de quelques oui-dire sur la conversation confi-

dentielle de Desgenettes avec le général en chef, habilla le tout à sa manière, et finit par se déclarer l'instrument passif d'un empoisonnement dont Bonaparte eût été l'actif instigateur. C'était à la fois se venger de l'homme qui l'avait condamné à mort, et se donner un relief selon son goût.

D'un autre côté, quand ces rumeurs accusatrices se furent infiltrées parmi les soldats, les malades, alors guéris, revinrent sur le passé, et le commentèrent sous l'empire de leurs impressions nouvelles. Ils racontèrent à leurs camarades comment eux aussi avaient été empoisonnés, comment ils avaient échappé par miracle à l'action de tisanes étrangement amères. En effet, réduits à quelques médicamens, les officiers de santé n'avaient pu, dans tout le cours de la campagne, administrer d'autres potions à leurs malades que de la thériaque mêlée à des décoctions d'arbres ou de végétaux indigènes. C'étaient là des breuvages assez innocens ; mais leur goût âpre et leur apparence horrible avaient frappé vivement le soldat. A peine eut-on articulé le mot de poison qu'il voulut en voir partout : guéri et bien portant, il soutint qu'il avait été empoisonné. Ainsi la haine d'une part, la crédulité de l'autre, donnèrent du corps à l'accusation, et ses progrès furent rapides et grands ; car l'esprit humain est ainsi fait qu'il croit plus facilement au mal qu'au bien, et qu'un acte blâmable, assez dramatique de sa nature, le saisit, l'impressionne plus fortement qu'une bonne action, toujours insignifiante et décolorée.

Ainsi fut échafaudée la fable de l'empoisonnement ; ainsi, sur les lieux même, lancée par les malveillans, colportée par les oisifs, accueillie de la masse indifférente, elle acquit la valeur d'un fait constaté.

(EXTRAIT DE L'HISTOIRE SCIENTIFIQUE ET MILITAIRE DE L'EXPÉDITION
FRANÇAISE EN ÉGYPTÉ.)

SOUVENIRS D'UN OCTOGÉNAIRE.

Les Haines à mort (1772-1781).

CONCLUSION.

§ III. — LE POITRINAIRE.

Le journalisme convenait peu à mes goûts pacifiques, et mon duel avec Ponteuil fit assez de bruit pour me désoler, moi jaloux de mon obscurité inoffensive. Je jurai de ne plus toucher aux armes tranchantes et empoisonnées de la critique, et avant que la mort du pauvre Catherin Fréron eût mis au tombeau l'*Année littéraire*, sa fille de prédilection, que M. de Voltaire aurait dû généreusement adopter, comme la nièce du grand Corneille, j'abdiquai la puissance censoriale du feuilleton, pour me retirer dans mon ermitage de bibliophile, où je cultivais les fruits précieux de la science, plutôt que les fleurs légères de la littérature. Je passai les plus fraîches années de ma vie à collationner des textes, à compiler des documens, à éplucher des dates, à laver et régler des volumes, à mesurer des marges de livres au compas, à comparer des éditions, à stationner aux ventes publiques, à glaner chez les bouquinistes, à flairer le veau et la basane, à ordonner des reliures, à faire des

catalogues détaillés, à devenir une bibliothèque vivante, à force de m'incarner à la mienne. Je demeurais alors aux environs du Luxembourg, dans ce quartier Saint-Jacques, où la librairie s'est perpétuée avec les écoles, chère et tranquille retraite des loisirs studieux, où l'Hélicon est aux mansardes.

Un beau matin du mois d'octobre 1781, je me promenais, un livre à la main, dans les quinconces encore touffus du jardin du Luxembourg, qui, avant d'avoir envahi l'enclos des Chartreux, s'étendait le long de la rue de Vaugirard jusqu'aux Carmes Déchaussés; je lisais avec avidité le quatrième volume de Fables des douzième et treizième siècles, que M. Legrand d'Aussy venait de publier chez le libraire Onfroi, et je berçais ma lecture au bruit crépissant des feuilles sèches que foulaient mes pas; quand je relevais la tête et les yeux par distraction, je m'arrêtais à contempler les masses bigarrées de verdure, variant du jaune au rouge, dans une foule de nuances que compose le soleil d'automne, comme un peintre sur sa palette. Les oiseaux chantaient leurs adieux à la chaude saison.

Le jardin était presque désert à cet endroit, sous les hauts marronniers qui aboutissaient à un rond-point de gazon, entouré d'une allée de tilleuls et de bancs de bois. Je pouvais à mon aise me livrer à une rêverie mélancolique et suave, qu'inspirait le spectacle de la nature souriant au moment de voir sa couronne se flétrir et tomber. Ce silence interrompu par des sons lointains de cloches, et cette rumeur de grande ville qui s'exhale autour de l'enceinte paisible, les raffales d'un vent froid et les fredons monotones d'un jardinier, tels étaient les élémens de ma vague préoccupation, qui m'entraîna vers un banc sur lequel je m'assis, en fermant le livre sans marquer la page ni le fabliau où j'avais borné ma lecture. L'idée de la mort et du néant sortit par degrés d'une méditation sur l'automne, qui allait dépouiller les arbres, et ouvrir la carrière aux frimas de l'hiver. J'oubliai que les savans bénédictins mouraient en complétant l'*Art de vérifier les dates*, et je n'avais que trente ans.

Je fus tiré de mes pensées lugubres par une toux qui retentit opiniâtrément à mes côtés. Je ne pus modérer un mouvement d'im-

patience contre ce toussueur importun, que je n'avais point d'abord aperçu assis et courbé à l'extrémité du même banc. Il toussa longtemps par quintes violentes, qui semblaient l'épuiser. Enfin il eut un instant de trêve et d'atonie, pendant lequel je le considérai avec une curiosité involontaire, à laquelle se mêlait plus de pitié que n'en excite la vue d'une souffrance étrangère.

C'était un homme de trente-cinq ans environ, autant qu'on pouvait juger de son âge sur sa physionomie effacée. Il avait encore de beaux traits, défigurés par la maigreur qui faisait saillir les pommettes de ses joues colorées d'un rouge vif, et l'extrémité de son menton effilé; ses coudes et ses genoux osseux semblaient prêts à percer la moquette verdâtre dont était fait son habit râpé sur toutes les coutures, et sa culotte de drap noir devenu blanc et lustré. Il appuyait ses larges mains décharnées contre ses cuisses grêles, et paraissait immobile tant que la toux ne secouait pas sa fragile machine presque désorganisée. Il fixait à terre ses yeux sans regard, soupirait par intervalles, et grelottait au soleil.

— Allons, c'est fini! se disait-il tout haut à lui-même en hochant la tête, jamais je n'aurai la force de déclamer; je suis perdu pour l'art, pour le théâtre, pour le public.

Je tressaillis à cette voix qui conservait une accentuation théâtrale, et que je me souvins d'avoir entendue naguère. Je saisis le moment où le malade se tournait de mon côté pour le mieux envisager, et je ne pus douter, malgré ce dépérissement physique, de la rencontre singulière que le hasard avait amenée.

— Ah! monsieur, m'écriai-je en me rapprochant de mon voisin, qui fit mine de se lever avec cette défiance inquiète ordinaire aux malheureux, en quel état je vous retrouve!

— Monsieur Jacob, journaliste? répondit-il de l'air d'un homme qui furète dans sa mémoire; je ne vous remettais pas d'abord. Bonjour, monsieur...

— Un instant, monsieur, repris-je avec intérêt en lui faisant violence pour le retenir; je vous offrirai mon bras pour vous reconduire chez vous; mais je désire vous parler.

— Parlez, monsieur, répliqua-t-il en se redressant, l'œil en feu et la joue pourprée. N'est-ce pas que nous avons une vieille haine à purger? Quand il vous plaira, monsieur.

— Les temps dont vous avez souvenance, monsieur, sont loin de nous, et la rancune n'a pas d'accès dans mon cœur, surtout lorsque j'ai senti mes torts.

— Vos torts, monsieur! Je ne vous demande ni excuses ni rétractations. Je suis à peine guéri d'une longue maladie, qui m'a fort affaibli, comme vous voyez; mais pourtant je ne refuse pas de vous satisfaire, et j'ai la force de lâcher la détente d'un pistolet. Je serai toujours à vos ordres, monsieur.

— Mon Dieu! monsieur Ponteuil, vous m'affligez de me tenir ce langage. Je n'ai jamais eu de colère ni de haine contre personne: je ne suis plus journaliste.

— Je vous en fais compliment, monsieur. Pour moi, je n'ai point de colère; mais je garde ma haine contre vous. Je ne suis plus comédien.

— Quoi! vous avez renoncé au théâtre, que vous aimiez avec tant de zèle et de dévouement? Cette question ne vous étonnera pas en apprenant que depuis des années je n'ai pas mis le pied à la Comédie-Française, et que mes travaux n'ont aucun rapport avec la scène dramatique.

— Alors vous ignorez ce que j'ai souffert, ce que je souffre, monsieur, depuis une année entière? Je n'ai plus même l'espoir de reprendre mon état. Je vais mourir, monsieur!

— Mourir? Vous êtes si jeune! Sans doute il faut des soins, des ménagemens durant votre convalescence; mais, la santé revenue, vous n'aurez rien perdu de vos moyens.

— Je le crois aussi, monsieur; je me plains seulement de la lenteur de ma guérison complète. Vous ne savez pas les succès que j'ai obtenus en Hollande, en Prusse et en Russie? J'étais reçu à la cour, et je vous montrerais deux tabatières avec les armes du roi Frédéric-Guillaume, si je les avais encore: elles sont en gage... J'avais juré de ne jamais reparaitre à la Comédie-Française, où j'avais éprouvé une si outrageante injustice, lorsque, dans un voyage

que je fis à Lille, on m'envoya de Paris un ordre de début auquel je dus obéir.

— En effet, je me rappelle avoir entendu votre éloge au café Procope, où m'avait entraîné un soir, avec M. Bauvin, mon ami Billard, que vous n'avez pas oublié....

— Oh ! si je suis assez heureux pour m'acquitter envers lui ! C'est à ce Billard que j'attribue tous mes malheurs. Je ne m'étonne pas que la renommée vous ait appris mes seconds débuts, qui eurent lieu le 19 juin 1779. Quelle ovation ! que de couronnes ! Prévillè, mon maître, en fut jaloux. Je jouais l'Oreste d'*Iphigénie en Tauride*, et j'ose dire que la réputation de mes devanciers, dans ce rôle, n'a pas éclipsé la mienne. L'auditoire était enivré d'enthousiasme ; et je recueillis en une seule soirée plus d'applaudissemens que tous mes camarades ensemble. Raucourt me disait que mon triomphe lui avait donné la migraine. Enfin, après cette représentation mémorable, qui a été consignée dans les archives de la Comédie, le parterre m'ayant redemandé à grands cris, Fleury me conduisit par la main, au bruit des bravos et des acclamations. Je fus reçu à quart de part le soir même.

Ponteuil avait mis tant de chaleur à ce récit que la voix lui manqua par suffocation, et une toux irritée le força de suspendre ce panégyrique un peu exagéré. Je l'invitai à se calmer, et j'employai les consolations que l'humanité me suggéra pour verser le baume sur une blessure toujours saignante : son éloignement définitif du théâtre. Il était si faible que, le voyant fondre en larmes et se frapper le front, je craignais qu'il n'éprouvât une crise dangereuse, et j'essayai en vain de détourner l'entretien qui lui était si pénible.

— Eh bien ! monsieur, reprit-il en menaçant du poing le ciel et les absens, ces comédiens, qui m'avaient fait quitter les honneurs et la fortune, qui devaient à mon talent dix mois de vogue et de recettes, ces lâches comédiens me remercièrent aussitôt qu'un crachement de sang eut rendu mon service impossible. Je tombai malade dans le cours de l'année dernière, et mon engagement fut rompu, sous prétexte que je n'avais plus de voix ; ridicule asser-

tion, démentie par le fait, et je vous prie de me donner votre avis sur le timbre de ma déclamation. Il me semble, au contraire, que mon gosier est plus musical :

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes?...

La voix d'Oreste, forte et sonore au premier hémistiche, se brisa et finit avec le vers. Ponteuil rejeta le mauvais succès de l'épreuve sur une explosion de toux qui acheva de l'essouffler. Je le suppliai de ne point se fatiguer par une déclamation que son état de santé lui défendait, et je l'exhortai à prendre courage et patience à la fois. L'espèce de gêne où nous étions vis-à-vis l'un de l'autre avait cessé insensiblement, et Ponteuil s'abandonnait à l'intérêt que je lui témoignais dans mes regards et dans mes paroles.

— J'ai bien cru que c'en était fait de moi, me dit-il avec cette assurance qui fait tant de mal chez un moribond; je vomissais le sang, et je m'évanouissais d'heure en heure. Dieu merci! je suis beaucoup mieux; je suis même tout-à-fait bien, et ce bon soleil m'est plus salubre qu'une ordonnance de médecin. M'avez-vous trouvé un peu changé?

— Les forces de la jeunesse vous ont sauvé, repris-je sans répondre à cette étrange question. Qui vous a soigné dans votre maladie? N'êtes-vous pas marié?

— J'aurais fait un beau mariage si je l'eusse voulu; car M. de Lauraguais comptait sur moi pour le débarrasser d'une de ses maîtresses qu'il avait enrichie. La Guimard ne demandait pas mieux que de faire de l'amant un mari; et la petite Duthé m'offrit de passer avec moi en Angleterre. Cela remonte à l'époque de ma gloire, qu'Achille et Oreste avaient partagée; car depuis ma retraite, au 1^{er} juillet 1780, j'ai vu mes amis et mes amies se séparer de moi l'un après l'autre. Pas un n'est resté, monsieur.

— Comment, dans l'élégante société dont vous étiez l'ornement, votre fâcheuse situation n'a pas éveillé quelque sympathie?

— Oui, dans le commencement, on envoyait des gens de livrée s'informer de mes nouvelles; mais dès que la médiocrité de

mes ressources eut transplanté mon domicile dans un quartier perdu, il sembla que je fusse déjà mort; on m'oublia par degrés, et mes camarades eux-mêmes ne se soucièrent pas de savoir ce que je devenais. Je les excuse, eux : ils sont légers de caractère, et n'agissent que par boutades. Ils s'ennuyèrent de la durée d'une maladie que les médecins ne s'accordaient pas à juger; mais des femmes, monsieur, par qui je pensais être aimé au moins d'amitié, m'ont accablé de leur ingratitude. Guimard ne m'a pas secouru dans la profonde misère où j'étais !

— Est-il possible que la Comédie, cette mère bienfaitrice pour tous ses enfans, n'ait pas volé à votre aide? M. Préville, qui s'était attaché à vous, a donc quitté le théâtre?

— Préville! oh! je lui pardonne, car mon talent vient de ses leçons. Préville comme les autres, monsieur. Bonneval, le second souffleur, est le seul de la Comédie que j'aie revu, et c'est lui qui a fait une quête en ma faveur, cet hiver... Honnête homme!... Adieu, monsieur. Je suis touché de votre procédé bienveillant, et je vous en remercie.

— J'espère bien renouveler notre connaissance. Acceptez mon bras, mon cher monsieur Ponteuil, et ne m'épargnez point, dans le cas où je pourrais vous être utile.

— Vos offres ont l'air d'épigrammes, monsieur. Vivons en bonne intelligence, j'y consens; mais souvenez-vous du coup d'épée qui traversa votre cuirasse de papier imprimé.

Je laissai là cette conversation, de peur d'aigrir le présent en y mêlant le passé, et je lui prêtai l'appui de mon bras jusqu'à la rue Cassette, où il demeurait. Je m'aperçus que l'habitude des souffrances et de la solitude l'avait rendu sauvage, qu'inteux et bourru. Il me défendit de l'accompagner plus loin, et se retourna plusieurs fois du seuil de la porte pour s'assurer que je m'éloignais. Je déferai à son caprice, et quand je fus à certaine distance, il m'adressa un signe amical, auquel je répondis avec empressement, et j'essuyai deux larmes le long de mes joues.

Le lendemain, je racontai à Billard la rencontre que j'avais faite au Luxembourg, et il manifesta le désir de se trouver avec son ad-

versaire d'autrefois, non plus les armes à la main, mais pour une réconciliation; car les âmes nobles sont incapables de garder un ressentiment contre un être malheureux, opprimé par le sort. Billard n'était plus cet auteur fanatique, prêchant ses vers comme une religion; sacrifiant son repos à l'amour des lauriers scéniques, appelant le paisible parterre à la révolte contre les tyrans tragi-comiques; Billard ne songeait pas au *Suborneur* sans lui donner une larme et un battement de cœur; mais son exil à Nanci avait été l'ellébore de sa folie dramatique; et la mort de son père, en lui mettant à la tête de 30,000 livres de revenus, l'avait tout-à-fait écarté de la carrière du théâtre. Il était revenu à Paris avec son cher *Suborneur* en portefeuille, dont il faisait de fréquentes lectures devant les complaisans qu'il réunissait dans ses salons; mais il persévérait dans son mépris pour les histrions, et se vengeait de la Comédie en ne lui portant pas sa pièce. Il jurait toujours par M. Bayvin, auteur des *Chérusques*. Du reste, ses excellentes qualités se répandaient largement sur ses amis, entre lesquels je tenais le premier rang. Il était, comme je l'avais aimé au collège, avide et jaloux de faire du bien sans ostentation et sans apprêts. Il avait la naïveté de la grandeur d'âme.

Je me promenai plusieurs jours de suite sous les arbres du jardin du Luxembourg, dans l'espérance de rencontrer Ponteuil, envers qui Billard se figurait avoir des torts graves qu'il voulait réparer. Ponteuil ne vint pas chercher un dernier rayon de soleil. Je supposai qu'il était plus malade, et je remarquai tristement la chute des feuilles. La réflexion que le pauvre poitrinaire manquait de secours me décida enfin à hasarder une visite que je prévoyais lui être peu agréable, mais utile. La bonté de Billard me stimulait.

Je montai au quatrième étage d'une maison de belle apparence, et je compris le geste de pitié que la femme du concierge exprima en m'indiquant le logement de Ponteuil. Elle s'imaginait que j'étais médecin. J'arrivai sur un palier bas et obscur, où je m'arrêtai quelques instans, aux sons criards d'une voix fausse, qui déchiquetait des vers sur le mode d'une déclamation ampoulée. La tirade se termina par un accès de toux qui durait encore lorsque

je heurtai à la porte, qu'on me pria d'ouvrir. Après un intervalle de silence d'hésitation, j'entrai doucement dans une chambre exigüe, dont l'air vicié et pesant faillit me suffoquer, et me communiqua une légère toux qui, m'ôtant la parole, me permit d'examiner le bouge misérable où expirait lentement le comédien Ponteuil, l'Achille et l'Oreste du théâtre.

Dans un espace de douze pieds carrés, rétrécis par la pente du toit, qui laissait filtrer l'eau des pluies à travers les tuiles, le lit du poitrinaire occupait la partie la plus haute du galetas; une paillasse à demi vidée, un matelas écrasé et durci par l'usage, un traversin plat et des draps en charpie composaient ce lit défait et hideux à voir, sur lequel s'étendait, en guise de couverture, un manteau de théâtre en serge rouge, taché autant que troué. Au milieu de ce grabat, un squelette vivant pâle et jaune, le tour des yeux bleuâtre et la bouche violette, le corps nu sous une toge romaine agrafée sur l'épaule droite, une couronne de paillon en tête et des bracelets de cuivre aux bras, s'agitait à faire trembler sa couche pour mieux rendre le personnage qu'il représentait; mais par momens la fatigue le contraignait de se recoucher et d'attendre que sa respiration haletante fût apaisée; ensuite il recommençait à déclamer, à crier, à gesticuler, à suer sang et eau en l'honneur de l'éternelle famille des Atrides.

Le reste de l'ameublement répondait à la pauvreté du lit, qui depuis un an avait à peine été retourné; une petite bibliothèque de bois noirci contenait les pièces du répertoire, toutes brochées uniformément de papier bleu; un poêle de faïence veinée de vert servait de cheminée et de fourneau; une table de marqueterie antique s'appuyait sur deux bûches qui remplaçaient les pieds, et trois chaises branlantes semaient le plancher de paille hachée; à la muraille, couverte d'un papier gras en lambeaux, pendait la garde-robe délabrée du comédien, des toges sales, des palliums décolorés, des armures de carton humides, des armes rouillées, des ornemens de verroterie et de clinquant, la défroque d'amoureux et de jeune premier, la couleur locale et la vérité tragique de Racine et de Voltaire. La réforme se glissait déjà dans le sanctuaire

restauré par Lekain et M^{lle} Clairon ; les paniers et les perruques poudrées disparaissaient dans la tragédie.

— C'est vous qui venez voir un pauvre diable prêt à passer la barque de Caron ? dit Ponteuil touché et surpris de ma visite ; vous voyez : j'étudiais un rôle.

— Excusez mon indiscretion , repris-je en m'avançant vers lui, sans qu'il me tendît la main ; je vous ai cherché plusieurs fois au Luxembourg, et j'ai craint que vous ne fussiez plus malade ; je me suis présenté chez vous pour vous tenir compagnie, vous prêter des livres, vous offrir les secours dont vous pourriez avoir besoin...

— Grand merci, monsieur ; je n'ai besoin de rien , interrompit Ponteuil dont la vanité fut blessée de mes offres ; cependant vous êtes un galant homme, et je vous sais gré de me témoigner un intérêt que je ne mérite pas de votre part. Vous devriez apprécier notre position respective, et ménager ma délicatesse....

Des larmes avaient brillé dans les yeux de Ponteuil, et pendant qu'il m'affligeait de ce reproche, sa voix faiblit, l'haleine lui manqua et il s'évanouit assez subitement pour m'effrayer. Je l'appelai sans qu'il parût m'entendre ; mais le battement de son cœur me tranquillisa ; je cherchai dans la chambre quelque flacon d'éther ou des sels ; je ne trouvai pas même un pot de tisane, et ayant ouvert la fenêtre pour renouveler l'air, je lui jetai au visage des gouttes d'eau froide qui lui redonnèrent la connaissance, mais ne ranimèrent pas son énergie vitale ; car il ne distinguait plus les objets, et balbutiait d'une voix éteinte des réponses incomplètes et brèves.

— Monsieur Ponteuil, lui dis-je, troublé de cet état de faiblesse qui empirait avec la diminution du pouls, que ressentez-vous ? Je vais avertir le médecin qui vous soigne ?

— Je n'ai que faire d'un médecin, reprit-il en défaillant de nouveau ; c'est sans doute la faim... je n'ai rien pris depuis deux jours... Donnez-moi un verre d'eau.

— Depuis deux jours ! m'écriai-je avec horreur ; malade et mourir d'inanition ! Je ne vous pardonne pas de m'avoir fait cette injure.

Je sortis courroucé, ému, épouvanté; je descendis l'escalier plus rapidement que je ne l'avais monté; j'entrai chez le premier traiteur que je pus trouver, et je fis apporter de quoi former un repas solide et sain à la fois; mon absence ne dura pas dix minutes, et les yeux de Ponteuil brillèrent de joie lorsque je reparus suivi de deux marmitons portant un bouillon, un poulet rôti, un plat d'épinards, le vin et le pain. Le pauvre affamé me remercia d'un regard humide, hésita rouge et pensif, puis accepta en silence le déjeuner, auquel je le conviai pour ménager son amour-propre devant des valets. Dès que ceux-ci furent retirés, il oublia un instant son furieux appétit, me contempla en souriant, essuya les larmes qui sillonnaient ses joues et quittant la fourchette pour emboîter mes mains dans les siennes, il prononça ces vers d'*Andromaque* avec un accent qui a laissé un profond écho dans ma mémoire :

Oni, puisque je retrouve un ami si fidelle,
 Ma fortune va prendre une face nouvelle,
 Et déjà son courroux semble s'être adouci
 Depuis qu'elle a pris soin de nous rejoindre ici.

Mes yeux se mouillèrent, et pour toute réponse je lui pressai les mains à mon tour, en serrant son petit doigt gauche, qui, selon les vieux docteurs et *physiciens*, communique à la grosse veine du cœur; ensuite je l'invitai à manger avec lenteur et modération, ce qu'il ne fit pas; car il dévorait presque sans mâcher, et il fallut que j'interposasse l'autorité d'un vrai Pylade pour compter les morceaux à Oreste. Il se rendit à la prudence de mes prescriptions, et mit un frein à une voracité qui pouvait être fatale; j'éloignai les débris du festin, et j'exigeai la promesse qu'il obéirait aveuglément à mon despotisme hygiénique; je le consolai et l'encourageai si éloquemment que le soleil, qui projetait un rayon dans sa chambre, lui inspira des idées de campagne, de promenades et de chasse, comme s'il touchait au terme d'une forte convalescence; il repensa à son cher théâtre.

— Pendant ma longue maladie, je n'ai pas perdu mon temps,

dit-il en frottant ses mains décharnées; le public; à ma rentrée, s'apercevra des progrès que j'ai dû faire. J'ai appris plus de vingt rôles nouveaux, et je crois exceller dans celui d'*Hamlet* et de *Romeo*. C'est vous, monsieur, qui m'aurez sauvé! Il fallait que je fusse un grand faquin, un bretteur...

— N'avez-vous pas de pension de retraite à la Comédie, interrompis-je pour changer la tournure que prenait l'entretien; je suis en posture de vous en faire obtenir une?

— A moi une pension de retraite! Vous raillez; je n'ai pas trente ans, et les comédiens ne se retirent jamais avant la soixantaine; on vit long-temps dans notre état.

— Témoin le célèbre Baron, répliquai-je tristement qui jouait encore à quatre-vingts ans. Mais il me semble que la Comédie vous doit cette marque d'intérêt et de reconnaissance.

— Les comédiens sont ingrats, monsieur; je dois l'avouer, au risque de vous faire mal juger de moi-même; ils consacrent à leur art tout ce qu'ils ont de mémoire; voilà pourquoi ils en manquent toujours dans l'usage de la vie privée. Je vous ai dit que Prévile qui m'aimait, ou du moins qui me traitait comme un père, Prévile m'a délaissé.

— Il est des moyens de les amener à cet acte de justice tardive; je puis leur faire écrire à votre sujet par le premier gentilhomme de la chambre: j'engagerai MM. Ducis, Cailhava, Lemierre et d'autres auteurs fameux, à parler pour vous; je puis encore solliciter la munificence royale par l'entremise de M. le duc de Choiseul, qui m'honore d'une amitié particulière.

— Vous êtes trop bon et trop généreux; je suis un homme odieux d'avoir pensé vous tuer!... permettez-moi de vous embrasser; j'en veux d'autant plus à ce Billard qui nous a brouillés.

— Pardonnez-lui s'il a eu des torts envers vous, repris-je en appliquant mes lèvres sur ses joues creuses; peut-être avez-vous à vous reprocher quelque dureté à son égard? Il vous a pardonné, lui.

— Oh! entre nous il y a une haine à mort, répliqua-t-il la main étendue comme pour un serment; ce Billard est mon mauvais gé-

nie : j'espère bien ne jamais le revoir, sinon j'ai encore du sang dans les veines !

Il accompagna cette menace d'un regard si terrible et d'un geste si expressif que je n'osai pas l'irriter davantage en prenant la défense de Billard, et je quittai un sujet d'entretien qui renouvelait sa haine ; je me prêtai avec complaisance à ses illusions théâtrales, et je parcourus le répertoire qu'il avait appris, les villes où il avait joué, les succès qu'il avait recueillis. Ces souvenirs d'un art qu'il chérissait et qui avait miné sa santé lui rendaient de douces émotions ; il tressaillait comme au bruit des applaudissemens ; il déclamaient des lambeaux de rôles, il s'agitait sur son lit dans les plis de son manteau antique, et rêvait des couronnes de lauriers en expulsant une toux mortelle.

Je racontai à Billard l'état déplorable de Ponteuil, son mal et sa pauvreté parvenus ensemble au dernier degré, surtout sa haine irréconciliable contre l'auteur du *Suborneur*. Billard fut affecté péniblement de ces détails, et il me pria de redoubler d'efforts pour apaiser l'injuste ressentiment du comédien et lui faire accepter, sous quelque prétexte, les secours que réclamait sa situation, sans porter ombrage à sa fierté. En effet, je continuai assiduellement mes visites auprès de Ponteuil, qui s'affaiblissait de jour en jour ; je lui fis accroire que par l'influence de mon ami Billard, j'avais obtenu pour lui une pension viagère de 1,200 livres sur la caisse de la Comédie, et une gratification de cinquante louis sur la cassette du roi ; sa joie et sa reconnaissance eussent été au comble, si le nom de Billard ne se fût trouvé mêlé à ce service ; il y eut un combat intérieur pour savoir s'il ne devait pas refuser un don d'un ennemi ; mais il consentit à le tenir de ma main, et sans répéter un nom odieux qui, pour la première fois, lui parut moins pénible à entendre, il me remercia et m'embrassa avec effusion, en m'appelant son sauveur. Hélas ! l'automne était beau cette année-là, mais les feuilles tombaient.

Dès ce moment, Ponteuil jouit des seuls soulagemens qui pouvaient être apportés à son état désespéré ; il eut les soins attentifs de l'art et de l'amitié ; une bonne nourriture et les distractions que je lui

procurais soutinrent le physique et relevèrent le moral. J'imaginai chaque jour une surprise nouvelle pour lui sauver l'ennui de rester au lit avec une fièvre lente et de violens accès de toux ; je flattais surtout ces caprices bizarres que les malades jettent à l'aventure ; tantôt c'étaient des fruits magnifiques, tantôt des pâtisseries délicates, tantôt des friandises exotiques ou bien sans cesse des livres et des gravures concernant le théâtre ; j'avais l'adresse de ramener toujours le nom de Billard, et Ponteuil gardait le silence.

Les fruits venaient du verger de Billard ; les pâtisseries avaient été choisies par Billard ; les friandises étaient envoyées par Billard. Un après-midi de beau soleil nous allâmes au Cours-la-Reine dans le carrosse de Billard ; Billard s'informait de ses nouvelles, Billard l'invitait à s'établir dans un de ses châteaux durant le temps de la convalescence ; Billard enfin le priait de disposer de son crédit et de sa bourse. Ces attaques réitérées ébranlèrent la résolution haineuse de Ponteuil, qui, à son tour, me parla de Billard sans colère et presque avec reconnaissance ; je jugeai l'occasion propice pour le raccommodement : d'ailleurs il fallait se hâter, car les feuilles étaient tombées.

Un matin, sans avoir prévenu Ponteuil, qui se trouvait dans un profond abattement de forces, je déterminai Billard à m'accompagner, Billard qui ne colportait plus son énorme manuscrit, Billard vêtu de velours nacarat et brillant de diamans à tous les doigts : il entra derrière moi, en se rapetissant, dans la chambre haute que Ponteuil avait conservée, malgré mes instances ; celui-ci était assoupi à notre arrivée : mais le craquement des pas lui fit ouvrir les yeux, et s'il ne reconnut pas Billard, un instinct vindicatif le lui fit deviner, car il eut un tremblement nerveux qui lui ôta la parole ; il balbutia quelques phrases inachevées, et s'entortilla dans ses draps, comme dans son linceul, pendant que Billard lui adressait des excuses et des consolations avec une naïve bonhomie qui eût gagné tout d'abord un caractère moins inflexible que celui du comédien. Ce dernier se remit avec effort de l'émotion de la première vue, et se relâcha peu de sa roideur froidement polie ; il avait par instans des regards fixes et menaçans, des sourires

amers et des frémissemens jusque dans les traits du visage; mais ces retours de haine n'étaient que passagers, et je dirigeai l'entrevue de manière à établir la confiance dans les relations que j'avais renouées. Billard me seconda suivant l'inspiration de son bon cœur, et je lui sus gré de n'avoir pas fait intervenir une seule fois *le Suborneur* étayé de l'opinion de M. Bauvin, auteur des *Chérusques*.

— Eh bien! monsieur, lui dit Ponteuil avec une intention d'ironie dont il se repentit après, vous ne nous parlez pas de votre comédie? Est-elle jouée? A-t-elle été applaudie?

— Elle a été jouée et applaudie en société, reprit Billard sans paraître piqué. Vous n'avez donc pas oublié *le Suborneur*, en cinq actes et en vers? M. Bauvin, auteur des *Chérusques*, n'est pas le seul qui l'ait illustré par son suffrage; M. de La Harpe, auteur des *Barmécides*, de *Menzicoff* et de *Coriolan*, m'a loué devant l'académie, qui assistait en corps à une représentation, et la célèbre M^{me} de Graffigny, auteur des *Lettres d'une Péruvienne*, a dit que mon ouvrage donnait des espérances. Je vous le lirai pour avoir votre avis.

— Sans doute vous me le lirez, répliqua Ponteuil en soupirant, et même je compte bien jouer un rôle dans cette comédie, qui me rappelle des scènes affligeantes, et qui me réconciliera tout-à-fait avec son auteur par les bravos que nous lui devons. Mais avant de vous déclarer auteur de génie, je vous reconnais pour un homme d'honneur.

Cependant Ponteuil ne présenta point sa main à Billard qui le quitta, satisfaits l'un et l'autre d'une visite employée à s'observer réciproquement. Le lendemain je retournai seul chez le malade pour apprécier l'effet de cette visite, et sans qu'il me pressât de lui ramener Billard, je m'aperçus que les préventions défavorables n'avaient pas résisté à une démarche franche et cordiale: sa vanité souffrait toujours d'avoir à un ancien ennemi des obligations de procédés qui ne se paient pas en argent; mais il ignorait une partie de la vérité, et la pension que lui faisait Billard sous le nom de la Comédie, et les innombrables prévenances de cet excellent

homme qui se couvrait de mon ombre pour faire le bien ; Ponteuil manifesta le désir de vivre assez long-temps pour acquitter par son travail les dettes que sa maladie lui avait fait contracter : Billard avait soldé toutes ces dettes, sans que le débiteur en fût instruit ; enfin Ponteuil s'exprima sur le compte de mon généreux ami en des termes si nobles et si sentis, que je me jetai dans ses bras prêt à révéler la belle action qu'il était loin de soupçonner.

Billard revint avec moi les jours suivans, et chaque jour achevait de faire succéder à la haine et à la vengeance l'amitié et le dévouement ; Billard se surpassait encore en douceur et en bonté ; il lisait tout haut des pièces de théâtre, donnait la réplique à Ponteuil, qui repassait ses rôles d'une voix éteinte et le conduisait à la promenade dans son carrosse. C'était une sorte de pacte que nous avions juré ensemble d'assister jusqu'aux derniers momens le pauvre abandonné, et nous fûmes à l'envi fidèles à notre vœu. Ponteuil, qui atteignait le paroxisme de la phthisie pulmonaire, défiguré de maigreur, sans cesse suffoqué par la toux, expectorant les restes de sa vie, nous regardait souvent avec des yeux pleins de larmes et d'une gratitude ineffable ; ses serremens de main et ses regards avaient plus d'éloquence que la parole ; il s'était long-temps aveuglé sur la nature et le résultat de son mal.

— Mes amis, nous dit-il un soir après une crise épouvantable, merci, à toujours merci, pour ce que vous avez fait ; on regrette de mourir quand on a tant à reconnaître. Vous êtes mes véritables amis, et j'éprouve le besoin de croire en Dieu pour le prier de vous bénir tous deux.

— Ne vous découragez pas, mon ami, repris-je en affectant de sourire ; ces accès de toux annoncent votre guérison prochaine, je l'espère.

— Il est trop tard pour songer à m'abuser encore ; je sens bien que je vais mourir, et que mon mal était sans remède, puisque votre charité de frères ne m'a point guéri. Je vous fais mes adieux et mes remerciemens, car je n'ai que cela à vous donner, mes chers amis.

Et en parlant ainsi, des pleurs dans les yeux et des sanglots

dans la voix ; il essayait de nous baiser les mains, que nous lui arrachions pour le presser contre notre poitrine, en pleurant avec lui. Un vent de bise soufflait depuis la veille, et bourdonnait dans la cheminée.

— Voici mes suprêmes volontés, dit-il en nous remettant deux lettres qu'il avait préparées sous son traversin. J'ai consigné dans ces papiers la faible expression d'une reconnaissance qui doit me survivre. Je vous lègue ma garde-robe et ma bibliothèque dramatiques pour vous faire souvenir que Ponteuil serait devenu peut-être un grand comédien, si la mort ne l'avait arrêté en chemin. Maintenant, Billard, je vous demande une réparation que vous m'accorderez. J'ai toujours un remords d'avoir condamné votre pièce sans la connaître. Lisez-la moi ?

— Y pensez-vous, mon ami ? interrompit Billard sans vouloir feindre la modestie. Ce sera un plaisir pour moi de vous livrer mon *Suborneur* pieds et poings liés, et je compte vous importuner de cette fatigante lecture lorsque vous serez mieux ; bientôt, oui, nous la lirons.....

— J'exige de votre amitié que ce soit demain, répliqua-t-il avec fermeté. A dix heures, nous nous formerons en comité, et je recevrai votre comédie.

Billard promit d'apporter son manuscrit à l'heure convenue, et nous nous séparâmes ce soir-là avec plus d'embrassements et de tristesse qu'à l'ordinaire ; mais tous nos efforts pour détourner le poitrinaire de ses trop réels pressentimens, n'aiderent qu'à l'y affermir ; et en nous voyant partir, il répétait d'un accent plus voilé que nous n'eussions pas à manquer au rendez-vous du lendemain, de peur de ne trouver personne, si nous arrivions un quart d'heure plus tard. Le malheur et l'habitude nous avaient intimement liés à Ponteuil, et nous sentîmes combien sa perte nous serait cruelle.

Le lendemain, à dix heures, nous étions assis devant le lit du moribond, qui ne remuait que pour chasser à grand bruit la toux âcre qui l'étouffait. Sa main blafarde et ossifiée pendait hors des draps ; ses yeux hagards erraient de Billard à moi ; sa bouche était entr'ouverte et chargée d'écume ; on entendait un râlement ex-

traordinaire gronder dans ses poumons. La bise sifflait toujours au dehors, et balayait dans la chambre les cendres du foyer. Je voulus persuader Ponteuil de prendre du repos et des boissons fortifiantes, au lieu de se tendre l'esprit à l'audition de cinq actes et deux mille vers. Billard joignit ses représentations aux miennes; mais Ponteuil, par un mouvement de tête réitéré, réclamait de Billard l'exécution d'une promesse sacrée.

— Mon ami, dit Billard déployant son manuscrit, je vous conjure de m'avertir quand vous serez las de m'entendre. Cette pièce a déjà causé assez d'accidens que je déplore, et malgré le mérite que M. Bauvin, auteur des *Chéruques*, a trop exalté, je doute fort que vous soyez en état de l'apprécier. Vengez-moi des histrions. *Le Suborneur*, comédie en cinq actes et en vers... J'ai préféré le titre de comédie à celui de drame; vous verrez pourquoi. Acte premier, scène première. Lord Arondel, assis dans son cabinet, lit une lettre qu'il a écrite, et regarde par intervalles un portrait de femme....

— Si vous avez le talent d'auteur, interrompit Ponteuil d'une voix mourante, travaillez, persévérez, mon ami; tous les histrions du monde ne sauraient vous empêcher d'acquérir de la gloire; mais on ne peut rien contre la mort... Adieu, Billard, adieu Jacob! Ici finissent les haines à mort!

Je m'élançai, effrayé, sur son lit, en l'appelant avec un cri de douleur: il ne répondit pas. Je saisis sa main: elle était froide; je touchai son cœur: il ne battait plus. Ponteuil venait d'expirer sans convulsion et sans souffrance. Billard, qui avait de la religion, s'agenouilla et pria. Je contemplais le mort.

— Pauvre jeune homme! s'écria Billard en se relevant avec emportement, et lançant au feu son manuscrit, qui éclaira d'un reflet rougeâtre la face immobile du cadavre. Périssent *le Suborneur*, qui fut l'origine de notre haine funeste à tous deux! Maudit le théâtre, qui nous avait faits ennemis!

Les dernières volontés de Ponteuil se réduisaient au legs de sa garde-robe et de sa bibliothèque, à la prière d'inviter ses camarades à son enterrement, et de lui ériger un tombeau qui réunît nos deux

corps au sien : Si les hommes, après être sortis du monde, sont encore sensibles à ce qui concerne leur mémoire, Ponteuil doit être content de l'exécution pieuse de son testament. Billard n'épargna rien pour que la pompe du convoi et de la cérémonie funèbre fissent rongir les *histrions* qui escortèrent le cercueil, que nous suivions en pleurant d'intelligence.

On a pu voir jusqu'en 1793, dans l'ancien cimetière de Clamart, qui fut fermé à cette époque, un monument de pierre, simple et nu, portant, avec les attributs du théâtre, cette épitaphe, composée par Ponteuil lui-même, à son dernier soupir. :

ICI

Finissent les haines à mort.

A PONTEUIL,

artiste dramatique,

Ses amis Billard et Jacob.

1781.

P.-L. JACOB, *Bibliophile.*

LA FIN D'AUTOMNE.

HISTOIRE CONJUGALE.

Rien n'égale en beautés de tout genre la noble et ancienne habitation du jeune vicomte de Lagarde. Le château n'est qu'à huit petites lieues de Paris, dans un village dont nous taisons le nom par égard pour le curé. Maintenons toujours la paix et la concorde entre les autorités d'une même commune ; ne brouillons pas le château et le presbytère !

Il serait difficile de trouver quelque part, même à Meudon, un parc mieux ombragé et plus obscur, des sentiers plus perdus dans des masses de feuillage, des allées plus rêveuses qu'au château de Lagarde. Le portique de la maison est sonore ; l'écurie est chaude, encombrée par le fourrage ; l'écho des voûtes protège le robuste hennissement des chevaux. Dans les cours nettes et spacieuses on entend bouillonner la fontaine. Ici, des griffons au niais sourire, vieux enfans du dix-huitième siècle, contemporains des magots de la cheminée, laissent échapper à regret un mince filet d'eau de leur gueule entr'ouverte ; là, des têtes de bronze sourcilleuses et renfrognées, ornement de l'Empire qui aimait le fer, renvoient l'eau

à gros bouillons dans des cuves de marbre. Il y a de l'eau même dans la rivière du jardin, très-honorable rivière pour un particulier. Des brochets effilés et des carpes limoneuses y passent de loin en loin en furetant. Du reste, point de gibier dans les fourrés du parc, si ce n'est quelque pigeon échappé de la basse-cour.

Ce n'est donc pas une de ces habitations modernes, construites haut et bas au cours de la rente, avec des statues de plâtre, une façade peinte en jaune, un toit à l'italienne et précédée de quelques pieds de terrain disposés en jardin anglais. Vous retrouvez au château de Lagarde je ne sais quelle bonne odeur de féodalité oubliée à dessein ; le port de la maison a quelque chose d'antique et de seigneurial. Les murs sont couverts d'un épais manteau de lierre ; les pierres de taille grises et cendrées sont encadrées de mousse, souvent même les pavés des cours ne se refusent pas quelques touffes d'herbes : c'est une maison en vieux costume, une maison qui a gardé les paniers et qui met du rouge et des mouches. Le château est éloigné de la route et noblement assis au milieu de son parc qui s'ouvre en quelques endroits sur des chemins écartés, auxquels il communique par des grilles chargées de rouille. J'aime les grilles qui coupent la monotonie d'un chemin ; le mendiant qui passe sous la chaleur du jour va coller son visage à ces barreaux de fer, et il regarde niaisement le domaine, et il sourit de regret en apercevant, lui sans chapeau, une ceinture ou un chapeau de paille oublié sur un banc de mousse, ou un siège de bois vert à demi vermoulu, qui borde l'allée fleurie et coquette dont les flancs seuls se laissent voir.

Ce jour-là, vers l'automne, quand l'oiseau chante encore, quand l'arbre en est à sa dernière verdure, quand la rose se tient de toutes ses forces pour rester belle ; ce jour-là, il y avait un grand déjeuner au château de Lagarde, déjeuner d'hommes mariés et échappés aux pièges décevans de la jeunesse. Chacun des convives, tout fier de son nouvel état de marié, avait vanté son bonheur à l'envi pendant tout le repas ; ils criaient tous au choc joyeux des verres, comme un chœur d'opéra qui détonne : « Vive ! trois fois vive le mariage ! Qui oserait nous soutenir que nous ne sommes pas les heureux de la terre ? Et qu'on ne vienne pas surtout nous parler du

célibat, cet infâme purgatoire, où l'on risque chaque jour son honneur, sa fortune et sa vie. Quand le célibataire de trente ans possède la femme la plus coquette de Paris, c'est-à-dire à peu près la plus laide, une jument à tous crins et des cigarres des quatre parties du monde, que lui reste-t-il à désirer? Or, quand nous touchons au terme de nos vœux, quand nous avons dépensé tous nos souhaits, c'est que nous avons aussi dépensé toute notre vie. Ce moment-là, c'est le néant, c'est la mort, c'est le revers déteint et décoloré de toutes les joies et de tous les plaisirs. L'homme le plus heureux est celui qui garde toujours en réserve un contingent de désirs à satisfaire. Or, le mariage peut seul nous maintenir dans cette tiède et moyenne température de désirs modérés, et nous payer à échéances convenables la somme de bonheur que cette vie terrestre nous promet. »

Puis on buvait et l'on tenait agréablement d'autres propos de la même philosophie. « C'est une triste chose, direz-vous, lorsqu'on en est venu à provoquer les plaisirs, à les faire venir à point nommé, à régler cela comme on règle une pendule qui retarde toujours. Qu'est-ce qu'une orgie? C'est le triomphe de la satiété; c'est l'apothéose de l'ennui. Tout est prévu, tout est arrangé d'avance dans la débauche : du vin et des femmes, des fleurs et des femmes disposées avec symétrie; puis le hoquet du vin et la tête qui vacille, voilà tout. L'orgie, c'est une prétention menteuse de réunir en bloc toutes les joies, tous les prestiges du monde, l'esprit, la folie, l'abandon; les grâces. On met en même temps le vin dans la glace et dans sa tête les bons mots du festin. Le sein demi-voilé, l'œil humide, la bouche qui sourit, tout est prêt, mais qu'importe? il faut boire le vin tiré, il faut subir ces sourires stéréotypés; on demande plus que tout cela ne peut donner; on s'est préparé longtemps d'avance; on s'est battu les flancs au plaisir qui va naître; on a pris de son mieux toutes ses mesures, en sorte que notre sang froid aux prises avec l'ivresse, malgré toute sa bonne volonté, ne parvient jamais à succomber. On sort ennuyé, rassasié, plein jusqu'à la gorge, et chacun dit à son voisin de son voisin : Mon Dieu qu'il est laid! » et il se trouve que tout le monde a raison.

Ainsi célébraient leur position nouvelle cinq jeunes mariés ; ils maudissaient tout haut leur vie passée dans ses moindres détails , peut-être pour avoir le droit de la regretter tout bas. C'était un torrent de louanges presque forcées sur la félicité conjugale. Le vin et les liqueurs circulaient lentement et sans enthousiasme. D'ailleurs tous avaient fait effort pour conserver leur dignité maritale, et ils s'étaient arrêtés à cet état de demi-ivresse dans lequel l'esprit est obligé de veiller de près sur ses moindres pas , crainte de tomber dans une embûche. Il y a un moment de raisonnement sans réplique et de logique invulnérable entre deux vins. Toutefois, plusieurs de nos maris sentaient déjà leurs cheveux se dresser sur la tête. Le papier de la salle à manger, orné de Bacchanales animées et de danses flamandes, entraînait ces cœurs encore peu dégagés du levain de la première jeunesse, et lui faisait prendre mille poses lascives. L'immense pelouse qu'on entrevoyait à travers le vitrage semblait hérissée d'arbres étrangers, de sapins ardues, d'aloës, de plantes rares aux mille dards, champêtre fascination que donne le vin ; le vin, ce jovial compagnon, qui prend toutes les formes, celle de la ville, celle du village, qui se fait paysan, grand seigneur, artiste, tout ce qu'on veut, pourvu qu'il reste, lui, le roi du monde matériel, le vin !

Ils vantaient donc la destinée conjugale avec le fanatisme de nouveaux convertis, qui ne croient pas tout à-fait à leur dieu nouveau, étalant en quelque sorte le mariage dans son pédantisme, ses scènes banales et ses lieux communs, citant avec attendrissement ces riens mystérieux, ces mignardises élégantes, ces sobriquets amoureux, dont s'affublent les jeunes époux dans l'inexpérience de leur tendresse du premier jour.

— Moi, disait l'un, j'apprends à épeler à ma petite fille d'après une nouvelle méthode ; je joue tous les jours deux heures de serinette pour endormir notre volière, et je lis à ma femme *l'Amour maternel* de Millevoye, pour la mettre au fait de ses devoirs.

— Je suis artiste en peinture, s'écriait un autre ; Alphonsine me sert de modèle et pose déjà à ravir. Ne me parlez plus de ces in-

dignes prostituées, les modèles de mes premiers ouvrages, qui se mettent toutes nues pour un petit écu à l'heure, bonnes filles du reste, et fort belles quelquefois, mais bonnes tout au plus pour des orgies d'atelier. Alphonsine me tient lieu d'elles toutes; je retrouve tous mes effets de tableau dans nos extases, dans nos plus délicieux tête-à-tête. Alphonsine est mon idéal, mon rêve, ma Galathée toute faite, toute animée, toute préparée à l'amour! Disant cela il but un grand verre de vin de Champagne.

— Moi, messieurs, disait un troisième, ma femme est poète et païenne comme Voltaire; Corinne est son nom de baptême, ni plus ni moins, c'est un beau nom! Elle compose des vers jour et nuit sur les premiers sujets venus, sur la pluie, sur le beau temps, sur l'hyménée, sur l'enfance, sur moi-même, moi qui vous parle! Me serais-je douté qu'il y aurait un jour du génie dans mon ménage, et que la sainte poésie dût entrer dans la communauté, et venir, accroupie à mon foyer, écumer mon pot au feu, moi, Joseph, qui ai manqué la conquête d'une baronne, parce que l'hiver dernier, en sortant de l'Opéra, je lui glissai furtivement un billet sans orthographe?

— Parbleu! s'écria Prosper Lagarde, l'amphytrion, impatienté de tous leurs épithalames, moi aussi, je veux me convaincre tout haut de mon bonheur. Certes, messieurs, vos tableaux de bonheur domestique sont d'une séduisante couleur; reste à savoir si vos tableaux ne sont pas flattés, et si le talent de l'artiste n'a rien déguisé. Moi, mes maîtres, je fais mieux que vous: je ne pense pas, j'agis; je ne décris pas un tableau, je le montre. Je n'élève pas en l'air le fantôme de mon bonheur, je le fais toucher au doigt. Ma femme est là-bas, au bout de la galerie, dans sa chambre, retirée au milieu de ses fleurs; ma Suzanne, ma chaste et jolie femme, l'orgie lui fait peur, même chez elle; elle fuit le bruit et le monde: elle est si frêle! Ma foi! Vive la vertu des femmes légitimes! Il n'y a que cela de réel dans le bonheur du monde. La mienne, messieurs, ne se nomme pas tout-à-fait Lucrece, mais Suzanne, pour vous servir.

Ce qui fut dit fut fait. On voulut voir tout le bonheur que ce mari

voulait montrer. On voulut surprendre cet intérieur conjugal, Prosper faisait pour ses amis ce que le roi Candaule avait fait pour son confident Gygès. Les convives acceptèrent donc avec empressement la proposition de Lagarde.

Ils quittèrent la table tant bien que mal, et Prosper commandant la troupe, ils arrivèrent sur la pointe du pied, par une longue file d'appartemens, à une porte vitrée, à peine protégée par un léger rideau de soie. Prosper souleva le rideau d'une main légère et d'un air satisfait, se rangeant poliment pour que tout le monde pût tout voir ; en sorte qu'ils purent contempler la jeune vicomtesse, à peine vêtue d'une robe du matin, lâche et flottante, assise sur un sofa, sans prétention, auprès d'un jeune homme qui tenait sa tête près de la sienne, une main passée dans ses cheveux, fatiguant capricieusement une boucle tombante... Leurs lèvres se touchaient !

M^{me} de Lagarde, pauvre femme ! Elle était dans ces heureux momens de passion où la passion s'oublie, où l'amour rêve tout éveillé, où une femme ne voit rien de ce qui l'approche ! Cependant, les yeux fixés sur le beau jeune homme qui la regardait, elle vit fort bien à travers la croisée les convives l'œil fixé sur elle. O pitié ! Alors elle poussa un grand cri ; à ce grand cri, le jeune homme s'élança par une croisée et disparut.

Prosper, laissant tomber le coin du rideau, regarda en souriant ses cinq amis, stupéfaits comme lui.

Il les reconduisit en silence jusqu'à la porte de son parc ; aucun d'eux n'osa risquer un mot de consolation ou de blâme ; ils se séparèrent sans même se donner une poignée de main.

Les voitures parties, le vicomte ferma lui-même la grille du parc, qui fit entendre sa chanson accoutumée en tournant sur ses gonds. Il regagna le château.

Heureusement, l'allée qui menait au château était longue et déserte. Le vicomte de Lagarde était fort laid, chauve, grêlé, n'ayant pour lui qu'un œil brillant et des dents *charmantes*, mot qui semble inventé pour les femmes, et qu'elles seules savent prononcer. Dans le monde, il passait pour peu spirituel, soit qu'il fût

réellement dénué d'esprit, soit qu'il aimât mieux le garder pour lui seul, en jouir lui tout seul, au lieu de le dépenser dans les cercles à la mode pour amuser les autres. On lui reprochait d'être trop réservé, peu communicatif, d'être ce qu'on appelle d'un caractère en-dedans en un mot, enfin, de n'avoir aucune des qualités qui flattent les femmes, première condition pour en être aimé.

Il avait toujours désespéré d'être aimé de sa Suzanne, jeune blonde de seize ans, qu'il avait épousée d'abord pour ses grands yeux bleus, sa bouche rose, et aussi beaucoup pour sa riche dot, qui valait mieux, de l'avis même des gens les plus désintéressés, que tous les grands yeux bleus du monde. Il avait été obligé de passer à la jeune femme bien des folies, bien des caprices d'enfant gâté, qui contrastaient avec le ton grave et sérieux d'un homme mûri par de longues années de plaisirs. Toutefois, le vicomte trouvait un peu forte cette dernière étourderie de sa Suzanne; son honneur était compromis, compromis devant tous, et sur ce point, tout sceptique qu'il était, il n'entendait raillerie moins que personne. La fidélité de sa femme, c'est, encore aujourd'hui, un préjugé égal à celui du duel pour les honnêtes gens.

C'en était donc fait à tout jamais de ses illusions conjugales ! et pourtant Prosper, à travers les souvenirs du festin, cherchait encore à douter de la scène; il croyait à une vision, à une chimère inventée par une fièvre d'ivresse; mais cette même ivresse, ce guide si sûr et si fidèle, à certaines occasions, lui rapportait exactement toute cette histoire qui l'inquiétait, lui retraçant cruellement chaque circonstance, ne lui faisant grâce d'aucun détail. Il revoyait toute cette scène si gracieuse à voir, et que Greuze eût enviée; cette jeune femme à demi renversée entre les bras d'un beau jeune homme ivre d'amour ! Scène bien faite pour les yeux d'un artiste qui voit tout en beau; triste scène pour un mari !

— Mon destin est écrit là-haut, pensait-il; voilà ma femme aussi qui me trahit pour un autre, et cet autre vaut sans doute cent fois mieux que moi. Tout est dans l'ordre. Hélas ! Puis il continuait pensant tout haut :

Où en est la journée maintenant ? Il est six heures du soir, car j'entends la cloche du village qui sonne la prière de sa voix grêle et cassée. C'est la fin d'une rêveuse soirée d'automne. Voilà bien le parc de mon père qui est à moi ; voilà bien mes jeunes allées d'acacias et de tilleuls, mes bordures de thym qui répandent sur mes pas leur senteur vulgaire, mes roses éplorées qui s'effeuillent sur les pelouses, mes longs peupliers maigres qui semblent se pencher l'un vers l'autre pour se murmurer à l'oreille un secret d'amour ; et cet essaim de moucheron qui voltige là-bas sur l'eau, et ces insectes qui sifflent dans les buissons, et ces voix de ramiers, sourdes et confuses, sous les voûtes épaisses du feuillage, d'un si beau vert aux approches de la nuit ! A ces parfums, à ces bruits qui se croisent, à ces murmures confus de la soirée je reconnais le signal d'adieu, l'heure d'extase d'un beau jour qui va finir.

Au-dehors, dans les prairies voisines, c'est le bruit des chèvres qui agitent leurs sonnettes, le trot des vaches que les petites filles chassent devant elles, leurs souliers à la main ; la chanson des jeunes enfans revenant avec de gros paquets d'herbe sur la tête ; j'entends mes chevaux qui se couchent à grand bruit au fond de leur écurie, et dans le lointain, le marteau du forgeron du village qui semble, comme le bruit d'un balancier, battre la mesure et régler le mouvement de toute cette scène. Hélas ! je reconnais la nature qui nous rend plus sensibles à ses touchans spectacles, quand nous avons dans l'âme quelque peine secrète et qu'une tristesse nous serre le cœur. Il semble alors qu'il faille se recueillir et saluer pour la dernière fois les vases pleins de fleurs de sa cour, les marronniers domestiques et le rideau de vigne qui embaume d'une odeur de feuillage le chaste seuil du logis !

En entrant dans la salle à manger, il fut désagréablement surpris de retrouver les débris de son déjeuner d'amis. Rien n'avait été dérangé ; l'air de l'appartement gardait encore une odeur de vins éventés, de mets évaporés, de poisson, de gibier, de truffes, de citron. Il s'arrêta, et se prit à sourire, en croisant les bras sur ce triste champ de bataille, jonché de bouteilles à demi-vidées, de serviettes froissées, de débris de verres à vin de Champagne frappés à

faux par des paumes maladroites. Il crut voir encore ses sots convives vantant leurs femmes en s'abreuvant de ses vins, tandis que la sienne, à lui, qui le voulait ainsi, la sienne! Suzanne!... Allons, se dit-il, je suis fou; et il marcha droit à l'appartement de sa femme.

Tout était si doux avant d'arriver à la chambre à coucher de M^{me} Lagarde; il y avait dans chaque pièce une telle odeur de fleurs d'automne, dont les parfums portent au cœur, caressantes comme une femme qui est prête à vous trahir; les pendules de bronze doré, les vases de cristal, les lustres où se brisaient les clartés du soleil couchant, tout ce luxe d'un jeune ménage, tout semblait au vicomte si calme et si odorant qu'il ne sentait en lui aucune pensée de haine ni de vengeance; il était déjà aguerri contre le crime de sa femme, et par un sentiment d'orgueil bien excusable, il s'estimait heureux de pouvoir braver en face une convention sociale, la plus forte des conventions sociales. Quel héros!

Il trouva sa femme dans une posture demi-tragique, égarée, échevelée, assez disposée à lui donner une scène de désespoir. Elle avait à ses côtés une arme d'Asie, énorme lame recourbée, à égorger un Turc, qu'elle avait empruntée à l'armoire des curiosités, dans la bibliothèque; et sur un guéridon, près d'elle, un breuvage de couleur grisâtre, raisonnablement dangereux, espèce de composition de ménage, de poison de femme de chambre.

— Tenez! choisissez, du fer ou du poison, monsieur!... lui dit-elle comme cela se dit à l'Ambigu. Prosper ne put s'empêcher de sourire; il avait lui-même imaginé cette phrase à l'avance: — Mon amie, dit-il, voici une lame qui peut fort bien devenir cruelle, et une liqueur que je soupçonne fort d'être du poison; mais que signifient tous ces instrumens de désespoir et de mort? instruisez-moi; je ne saurais saisir à moi seul le sens de tout ceci.

La vicomtesse le regarda d'un air incrédule: c'était la première fois qu'elle s'arrêtait à le contempler, la première fois qu'elle se sentait le besoin d'avoir une opinion arrêtée sur le compte de son mari, tant elle y avait peu songé jusqu'alors!

— Je conçois cela, pensa-t-elle; il fait de l'ironie pour commencer; il joue la surprise pour commencer: tout à l'heure la colère aura son tour.

— Mais enfin je suis coupable, monsieur!

— Je vous l'accorde, madame, dit le vicomte.

— Dites, monsieur, dites-le tout de suite, quel sera mon châtiement? car, en pareil cas, le mari prévient la loi pour rendre sa vengeance plus terrible et plus vive. Ma faute est irrémissible, et je n'ignore pas de quel nom le monde la flétrit...

— Adultère, interrompit Prosper, adultère; cela s'appelle adultère dans les romans et dans le Code pénal. C'est un mot auquel on s'appropriera difficilement. Suzanne, dit-il en se plaçant auprès d'elle sur le canapé, non contente de la chose en elle-même, voulez-vous encore m'en imposer tout le pénible attirail?

Et il tenait la main tiède de sa femme. Suzanne avait ôté ses bagues, signe dramatique de malheur et de désespoir: quand une femme dégarnit ses doigts, et enlève ses bagues une à une, on dirait un soldat condamné à mort qui ôte sa cravate et sa giberne.

— Hélas! dit-elle languissamment, vous voulez me punir à force d'égarde et de petits soins, m'accabler de ma faute, et m'assassiner par des galanteries moqueuses et des marques d'amour que je ne mérite plus!

— Que vous êtes injuste, ma femme! répondait Prosper; vous me supposez, bien à tort, les plus noires intentions. Peut-être ne serez-vous pas très-fâchée de me voir lever contre vous ce coutelas de Barbe-Bleue, dont vous avez eu soin de vous munir. C'est un enfantillage inexcusable, ma jolie Lucrèce. Vous feriez bien mieux, je vous jure, de me savoir quelque gré de la manière dont je prends tout ceci; car enfin je n'ai pas oublié que tout à l'heure un autre ici, tantôt, était assis sur ce canapé, près de vous, comme moi. Mais où donc est-il le séducteur, l'infâme, que je le tue, que je me venge en même temps de vous et de lui!

Et il marchait dans la chambre, le couperet en main; puis, quand il eut bien fait la grosse voix et les grands yeux, il revint

s'asseoir, en souriant, près de sa femme. Il y avait dans cet acte, subit de Prosper un mouvement de plaisanterie forcée qui fit mal à Suzanne. Il lui semblait que son mari voulait lui dire : — Voyez, je veux rire de votre faute ; pourtant vous sentez que j'en plaisante mal, et que je ne puis en rire qu'à demi. Elle était attendrie, et comprenait confusément que l'intention de son mari était de tout oublier. Mais comment vivraient-ils ensemble désormais ? Quel devait être leur sort futur ? C'était là ce qu'il s'agissait d'éclaircir.

— Vous me pardonnez donc ? dit-elle à tout hasard, en prenant la main de Prosper par un geste d'amour, une de ces avances intempestives que les femmes emploient souvent si gauchement, auxquelles on cède pourtant, et auxquelles on feint de se laisser prendre ; car elles s'irriteraient beaucoup si elles vous voyaient résister à ces choses qu'elles regardent comme les plus vives attaques et les derniers coups à porter.... Vous me pardonnez donc, monsieur ?

— Mon amie, dit Prosper, rien n'est triste comme un pardon, soit qu'un père le prononce sur la tête de son fils, soit qu'un mari le pose sur le front de sa femme. C'est toujours comme un contrat légal formé entre deux personnes qui tendent à se rapprocher. Pardon ! c'est un mot trop solennel pour en abuser jamais ; un mot ne saurait avoir la vertu de rappeler l'amitié ou l'amour évanouis, ces sentimens si prompts à s'effaroucher, mais aussi qui reviennent si vite sans scrupule et sans rancune... A demain !

Suzanne resta seule dans son appartement qui communiquait à celui de son mari par une porte d'alcôve. Prosper se garda bien de faire le moindre bruit, de peur de se nuire à lui-même, en intervenant en personne aux vagues rêveries de sa femme et aux impressions qu'il lui avait laissées.

Cependant elle se sentait profondément agitée ; la conduite de son mari l'occupait et bouleversait sa pauvre tête, si romanesque, comme celle de toutes les femmes. Elle s'était dit dans un moment d'ennui : — J'aurai aussi, moi, mon jour de faiblesse, et si mon mari surprend mon séducteur, il me tuera !... Alors elle avait bâti son

drame sur cette donnée, elle avait conduit le drame au quatrième acte, jusqu'à la scène de l'adultère inclusivement; mais à présent la fin du drame n'arrivait pas, son mari ne l'égorgeait pas sur la place, sa catastrophe lui manquait; comment faire?

Elle eut une heure de distraction et de rêverie, relevant ses cheveux devant sa Psyché, effeuillant les roses de ses vases, débouchant ses flacons de cristal; enfin, elle se coucha, abandonnée à l'espérance que lui avait permise son mari; et comme elle était pieuse, car elle avait été élevée dans un couvent, elle remercia le ciel, et se mit à faire toutes ses prières qu'elle n'avait pas dites depuis long-temps. Hélas! le matin même de ce jour fatal, elle avait dit adieu à cette vie innocente, aux souvenirs du couvent, et voilà qu'elle retrouvait comme dans un songe toute cette existence qu'elle avait crue perdue. Elle sentait qu'elle avait reçu l'absolution d'un grand péché; elle pleurait et elle tremblait; car si son mari se fût irrité contre elle, il eût fallu partir la nuit même avec un étranger, traverser les froides allées du parc avec sa pelisse de bal sur ses épaules nues, quitter sa chambre à coucher qu'elle aimait, ses fleurs, ses vases, son lit de duvet, sa couche de dentelle. Bientôt un sommeil léger la berça dans ses bras, elle eut une mauvaise pensée, une vision bizarre... Prosper!... Frédéric!... sainte Vierge!... Elle s'endormit.

Heureusement la journée du lendemain fut belle, et tous deux, le mari et la femme, venus dans le parc de grand matin, se rencontrèrent devant une statue d'amour en plâtre privée d'un index et d'un partie du nez, aux proportions légèrement délayées par la pluie. On eût dit à les voir deux jeunes amans qui venaient prononcer des vœux aux pieds de quelque statue de la mythologie d'autrefois, du temps d'Émilie et de M. Dumoustier.

Ils parcoururent les allées du parc, l'un à côté de l'autre, bien simplement, marchant à petits pas, sans se regarder ni trop ni trop peu, et comme ils se seraient promenés la veille au matin s'ils s'étaient promenés. Ils s'extasiaient de tout, remarquant une première feuille desséchée, un nid abandonné, des plumes d'oiseau, une goutte de rosée scintillante au buisson; ils se souriaient légèrement, lorsqu'au détour d'une allée ils rencontraient l'haleine

suave de l'amandier. Leur promenade fut une promenade d'amour, d'un amour satisfait, mais qui dit : Encore ! Leur amour s'arrêtait à chaque objet, à chaque fleur, au moindre insecte ; scènes d'amour toutes factices, où il entre bien moins de vrai sentiment de cœur que de plaisir de se voir faire de la poésie ! Pourtant ils s'y livraient volontiers, car ils étaient tranquilles du côté de la raillerie, et quelqu'un qui les eût entendus n'aurait eu rien à dire en voyant cet homme au front plissé, au front rendu chauve par la débauche, en contemplation devant la jeune femme qui s'était laissée séduire la veille, et qu'il avait surprise lui-même avec son amant ; et c'était cette faute qui les rapprochait ainsi l'un l'autre, et qui leur permettait, à force de témérité, dans leur position nouvelle quelques heures de bonheur, même avec une teinte de fadeur et de niaiserie. Le crime de l'épouse la rendait toute nouvelle à l'époux, et donnait plus de prix à leurs amours ; c'était comme un lien tout nouveau entre eux deux qui les rendait amans d'époux qu'ils étaient, comme s'ils ne pouvaient s'embrasser qu'à travers un voile. Ah ! dans vos plus vives tendresses, à vos plus belles heures de félicité avec une femme, soyez assez heureux pour trouver qu'il vous manque quelque chose !

Si vous êtes habile, n'arrangez pas trop bien votre bonheur, dérangez-en la symétrie si elle est trop grande, laissez-vous toujours un prétexte à désirer quelque chose ; une boucle de cheveux, une fleur mal posée, ou bien, si tout est parfait chez elle, que le désaccord vienne de vous, un mot discordant, jeté maladroitement au moment le plus poétique, un mot de passion violente jeté à froid et avec intention pour déranger toute la scène, puis revenir un instant sur la terre s'y reposer, s'y rafraîchir, et puis reprendre son vol, s'élever de nouveau au quatrième ciel, en quelque sorte faire comme l'oiseau, voler, s'abattre, marcher, courir, se perdre au loin, se retrouver sur le bord du chemin, voilà tout le secret des longues amours !

Ainsi pour nos deux époux ce qui devait les préserver de la monotonie, mêler du rire aux larmes de leur sentiment, c'étaient les fautes de la femme et les fautes que le monde a cru défendre

suffisamment, en y attachant sa risée, châtement trop faible auquel on devait se faire à la longue, limite fragile qui devait finir par être franchie. — Oui, un autre était hier à mes genoux, je l'écoutais, et c'est à toi que je reviens. L'amour ne peut-il donc pas avoir son jour de faiblesse et son caprice d'une heure? et n'est-ce pas la froideur qui inspire une éternelle fidélité? Un autre fut un instant préféré à toi, et maintenant son souvenir seul me fait mal. Quel sacrifice, quel abandon m'a-t-il fait? Toi, c'est toute ta vie que tu sacrifies, surtout c'est un monde que tu abandonnes en me pardonnant! Et lui, regardant sa femme avec amour, il lui disait : — Oui, tu m'as trahi, comme dirait le monde; un autre à ma place te réserverait son mépris, s'en rapportant à la lettre inexorable de la loi, et pour se venger te livrerait à ce crime qui t'a tentée une fois, pour qu'il devienne ta dernière ressource et ton pain de chaque jour. Pauvre femme! Mais loin de moi ces pensées de mort et de déshonneur! Suzanne, puisque je t'aime encore, puisque tu me sembles plus belle après cette erreur et cet oubli, puisque je trouve en toi plus de grâce et de coquetterie et un peu de ce caprice qui nous charme dans une femme dont nous ne sommes que l'amant, peut-être (le dirais-je) ce qui nous attache par une chaîne d'un moment à ces femmes dont la vie n'est qu'un long amour et un besoin perpétuel de plaire; donc oublions l'heure fatale d'hier, et que le rideau de ta porte soit retombé pour toujours! Vois-tu d'ailleurs notre petite église dont le clocher, couvert de mousse, se cache derrière les peupliers frêles du curé. J'irai encore dans la petite chapelle du fond parée comme pour notre mariage, et je dirai : « Vous aimez les gens heureux, monsieur, et ceux qui peuvent l'être encore, nous nous sommes égarés; mais nous revenons à vous, nous avons péché, mais pardonnez-nous; bénissez-nous de nouveau, mariez-nous encore une fois, monsieur le curé. »

Ainsi il parlait, la regardant avec un amour tout nouveau; il prenait son bras avec respect, il se penchait sous son regard penché; plus il pardonnait à Suzanne, et plus il se faisait petit devant Suzanne! C'eût été un grave spectacle de voir ce jeune homme

flétri avant l'âge, ricaneur à propos de tout, sceptique usé, devenir grave et passionné à propos de cette chose si ridicule et si bouffonne pour lui, l'adultère en public ! Ainsi le crime de sa femme faisait sur l'esprit du vicomte ce que la vertu de sa femme n'avait pu faire. Il l'admirait, il était près de la respecter depuis qu'elle s'était livrée à un autre. Il s'étonnait du courage de cette femme, d'un corps si frêle et d'un nom si chaste, qui avait osé lui faire le dernier outrage à lui, vicomte de Lagarde, à lui, roué constitutionnel, à lui Prosper de Lagarde ! Oui, c'était sa propre femme qui avait osé tout cela ; c'était elle qui avait été infidèle à lui fidèle ! Quel héroïsme ! Le vicomte de Lagarde était prêt à en pleurer de tendresse, tant la chose l'étonnait !

Et il fallut que Suzanne lui racontât les moindres détails de ses amours avec Frédéric, car il s'appelait Frédéric. — Figurez-vous, disait-elle, la plus plate intrigue de comédie. Un colonel, une femme de chambre et une échelle sous mes fenêtres. Des billets roses qui vous feraient rire de pitié, et qui font mal à la tête rien qu'à les sentir ; des vers entremêlés de prose, de la prose coupée par les vers. Et elle parla de cette fade intrigue avec le mépris le plus vrai et le mieux senti ; elle n'eut pas assez de sarcasmes pour cet homme qui s'en va comme il est venu, par la fenêtre, furtif amant qui se cache, et son mari fut complètement rassuré ; et c'est en vain qu'il chercha dans le récit de sa femme quelque reste d'amour, un souvenir qu'il aurait eu le mérite de dompter. Suzanne dans tout son récit ne montra que du dédain.

Ainsi l'été, qui avait commencé tristement pour les hôtes du château de Lagarde, finit d'une manière singulièrement heureuse et animée.

L'adultère opéra dans ce ménage une métamorphose complète : le mari gagna par son indulgence la beauté qu'il n'avait pas et le bel âge qu'il avait dépensé avec d'autres femmes que la sienne. C'était un ménage qui manquait d'équilibre ; grâce au colonel Frédéric, l'équilibre se rétablit, et le vicomte de Lagarde fut doublement heureux de l'amour qu'il se trouva à lui, et qu'il trouva à sa femme. Tout alla pour le mieux jusqu'à l'hiver.

Bientôt vint l'hiver, et il fallut quitter la campagne; et bien que Prosper n'eût pas recommandé à ses amis du déjeuner de garder le silence sur son aventure, tout Paris en était déjà instruit. Ils s'attendaient donc à bien du bruit et du scandale de salon.

Mais il se trouva, au contraire, que les hommes voyant Prosper à côté de sa femme, lui donnant la main en public, heureux de lui parler à cœur ouvert, saluèrent le vicomte comme le plus rusé des époux, comme le Talleyrand des ménages; les femmes le proclamèrent unanimement homme d'esprit: en sorte que le vicomte de Lagarde, avec sa laideur, son esprit assez médiocre, suivant toute apparence, trouva le moyen de se rendre intéressant auprès des femmes: à les entendre, celui-là était vraiment un homme à part, il avait conçu la finesse et l'originalité du sentiment, il devait penser, sentir, aimer, haïr, autrement que tout le monde.

Il y avait déjà long-temps que le colonel Frédéric, pour s'être vanté dans un cercle de jeunes gens de la conquête de la petite vicomtesse, s'était vu provoqué par un jeune Anglais, amant respectueux de l'imprévu, qui l'avait blessé pour lui apprendre à vivre.

Et la vicomtesse, jolie et jeune, et compromise qu'elle était par cinq témoins et par un duel, n'eût plus de ce jour-là ni poursuivans d'un âge mûr, ni jeunes poitrinaires attachés à ses pas, ni rivales dangereuses. Les femmes se jugeaient aisément supérieures à elles, et gardaient la conscience de leur vertu. Quant aux hommes, ils portèrent leurs soupirs ailleurs, et ils laissèrent le vicomte en repos. Et pourquoi voulez-vous que les hommes se mettent à soupirer quand la plus douce faveur qu'ils puissent obtenir est déjà divulguée, quand il n'y a plus ni secret, ni larcin, ni honneur marital à dérober, quand il n'y a plus rien de ce qui donne du prix et de l'éclat à une conquête de femmes? Cette femme était épuisée par l'intrigue; qui en voulait?

Le jeune couple fut donc à la mode tout l'hiver, et se vit recueilli dans les salons les plus sévères sur les bienséances, les plus fidèles à la prudence de l'étiquette. On les reçut comme deux étrangers qui ignoraient encore nos usages et nos mœurs.

Personne ne se plaignit cette année-là, parce que la conversation ne tarit jamais, et on cita aux nouveaux mariés, comme un modèle de félicité conjugale, un ménage où la femme ne s'était permis qu'une seule erreur. Plusieurs époux voulurent user du même moyen ; mais il se trouva que leurs femmes avaient déjà pris les devans.

Et ceux-là furent les moins malheureux.

Voilà mon histoire, je vous la donne telle quelle, et elle serait excellente si elle était signée Gozlan, Alphonse Karr ou Balzac.

JULES JANIN.

FRAGMENS INÉDITS

DE LORD BYRON.

À M. le Directeur de la Revue de Paris.

« J'ai lu avec intérêt le conte littéraire, en deux épisodes, dont Pope est le héros, lady Marie W. Montague et les deux miss Blount, les héroïnes. Je ne nie pas que l'auteur n'ait tiré grand parti des *Lettres* et des *Mémoires* du temps pour donner une couleur de vérité historique ou biographique à chaque personnage et à chaque événement; mais comme après tout rien n'est prouvé dans cette histoire, vous m'accorderez qu'avec le même artifice on pourrait trouver encore la vérité relative des amours de Pope dans une autre donnée, en rendant lady Montague plus coquette, par exemple, et Martha Blount moins sentimentale. Cette idée m'est venue en recevant le sixième volume de la nouvelle édition des œuvres de lord Byron, édition publiée à Londres depuis quelques mois, et où, entre autres pièces inédites, se trouve « une seconde lettre à M. Murray » sur cette grande controverse de Pope, dans laquelle le noble lord s'était déclaré le champion du « rossignol de Twickenham, » ainsi qu'il le surnomme, contre le révérend M. Bowles, son très-moral et très-critique éditeur. Cette « seconde lettre » me semble curieuse, non-

seulement comme faisant entrevoir sous un jour nouveau Pope lui-même, lady Montague et miss Martha Blount, mais encore comme trahissant le vrai motif, motif tout personnel du parti pris par lord Byron dans cette querelle. Nous le voyons défendre son *Don Juan*, sous prétexte de défendre quelques passages un peu libres reprochés à Pope, rompre en visière à l'école romantique anglaise dont il se croyait abandonné, railler la réserve hypocrite de certaines coteries du grand monde qui ne l'avait pas épargné, avouer sa sympathie *tout aristocratique* pour lady Montague, « grande dame auteur, » comme précédemment pour Horace Walpole, « littérateur comme il faut, » et traiter lestement Martha Blount, petite bourgeoise... mais surtout, ô faiblesse de l'homme de génie! combattre pour *son pied bot*, en énumérant à côté de la bosse de Pope toutes les infirmités et difformités qui ne sont pas une objection pour l'amour, sans oublier, bien entendu, celle de la belle boiteuse La Vallière. Le caractère de Byron est une des énigmes morales de notre siècle; on ne se lassera jamais d'étudier ses contradictions et ses inconséquences. Ce fragment mériterait donc d'être connu de vos lecteurs, quand même il ne se rattacherait pas à une de vos dernières publications. A défaut de l'auteur du conte lui-même, distrahit aujourd'hui par d'autres travaux, j'ai traduit quelques autres compositions inédites de lord Byron, que je m'empresserai de vous offrir après celle-ci :

» Agréez, monsieur le directeur, etc.

« H.-C. DE ST-M. »

FRAGMENS INÉDITS DE LORD BYRON.

§ 1^{er}. — POPE VENGÉ DE SES DÉTRACTEURS.

— « *Plusieurs faits*, dit M. Bowles, tendent à prouver la susceptibilité particulière des passions de Pope, et nous ne pouvons croire implicitement que sa liaison avec Martha Blount fût d'une nature aussi pure et aussi innocente que voudrait nous le persuader son panégyriste Ruffhead.

En aucun temps elle n'aurait pu éprouver de l'affection pour Pope *personnellement*; mais la circonstance la plus extraordinaire relativement à ses rapports avec la société des femmes était l'étrange mélange de légèreté *indécente* et même *profane* qui lui échappait souvent dans sa conduite et son langage; il faut peut-être en chercher la cause dans la conscience qu'il avait de sa défectuosité physique, qui lui faisait affecter un caractère inconséquent et un langage opposé à la vérité. — Voilà certes de l'anatomie morale bien minutieuse, ou je ne m'y connais pas. C'est une dissection en règle : je hasarderai cependant une remarque ou deux sur cette citation.

Il me semble à moi de peu d'importance que Martha Blount fût ou ne fût pas la maîtresse de Pope, quoique je lui en eusse souhaité une meilleure. Elle paraît avoir été une femme froide, intéressée, ignorante et désagréable, sur qui vint s'égarer la tendresse du cœur de Pope dans ses derniers jours, ne sachant où l'arrêter, en se voyant menacé d'une vieillesse précoce, sans enfans et seul, semblable à l'aiguille aimantée qui, approchant d'une certaine distance du pôle, devient inutile, et cessant de trembler se rouille. S'il faut en croire certains mémoires, Martha aurait été si peu digne d'être aimée que ce serait une nouvelle preuve du cœur aimant de Pope d'avoir pu aimer une pareille femme; mais il faut bien que nous aimions quelqu'un. Je conviens avec M. Bowles « qu'elle n'aurait pu en aucun temps éprouver de l'affection pour Pope *personnellement*, » parce qu'elle était incapable d'affection; mais je nie que Pope ne pût être aimé d'une femme plus digne de lui. Il n'est pas, en effet, probable qu'une femme serait devenue amoureuse de Pope en le voyant se promener dans Pall-Mall ou dans une loge à l'Opéra, ni du haut d'un balcon, ni dans une salle de bal; mais en société il était aussi aimable que simple, et avec les plus grands désavantages de la taille, sa tête et son visage étaient d'une beauté remarquable, surtout ses yeux. Il était adoré de ses amis, — amis les plus opposés de caractère, d'âge et de talent : c'étaient le vieux et fantasque Wycherley, le cynique Swift, le bourru Atterbury, le doux Spence, le sévère procureur-évêque Warburton, le vertueux Berkeley et le dépravé Bolingbroke. Bolingbroke le pleura comme un enfant, et le récit de ses derniers momens par Spence est aussi édifiant pour le moins que la description plus pompeuse du lit de mort d'Addison; le soldat Peterborough et le poète Gay, le spirituel Congrève et le rieur Rowe, le bizarre Cromwell et le grave Bathurst,

étaient tous ses intimes. L'homme qui savait se concilier tant d'hommes si divers, et il n'en est pas un qui ne fût remarquable ou célèbre, pouvait bien prétendre à tout l'attachement qu'un homme raisonnable doit attendre d'une femme aimable.

Pope, dans le fait, n'importe comment il y était parvenu, semble avoir bien connu le sexe. Bolingbroke, «juge en cette matière», dit Warton, regardait son *Épître sur le Caractère des Femmes*, comme son «chef-d'œuvre». Et même, pour ce qui est de la passion plus grossière qui prend par occasion le nom de «romantique», selon le degré de sentiment qui l'élève au-dessus de la définition de l'amour par Buffon, on peut remarquer qu'elle ne dépend pas toujours de l'extérieur, même chez la femme. M^{me} Cottin était une femme commune, et il est à présumer qu'elle aurait pu être vertueuse sans aucune interruption. Elle fut vertueuse en effet, et les conséquences de cette vertu insurmontable furent que deux admirateurs différens (dont un vieillard) se tuèrent de désespoir. (Voyez *la France* de lady Morgan.) Je ne voudrais pas cependant recommander cette rigueur aux femmes communes, en général, dans l'espoir de mériter la gloire de deux suicides par tête; mais je crois qu'il est peu d'hommes qui, dans le cours de leurs observations sur la vie, ne se soient aperçus que ce n'est pas la plus belle femme qui inspire les passions les plus fidèles et les plus fortes.

Mais à propos de Pope, — Voltaire nous apprend que le maréchal de Luxembourg (qui avait précisément la taille de Pope) était non-seulement trop amoureux pour un grand homme, mais encore heureux dans ses attachemens. La Vallière, la passion de Louis XIV, avait une déféctuosité désagréable à la vue; la princesse d'Éboli, maîtresse de Philippe II, roi d'Espagne, et Maugiron, mignon de Henri III, roi de France, avaient chacun perdu un œil, et la fameuse épigramme latine fut composée sur eux :

Lumine Acon dextro, capta est Leonilla sinistro,
 Et potis est forma vincere uterque deos;
 Blande puer, lumen quod habes concede sorori :
 Sic tu cæcus Amor, sic erit illa Venus.

L'œil droit manque à Léon, l'œil gauche à Léontine,
 Doués d'ailleurs tous deux d'une beauté divine;
 Léon, cède à ta sœur ton œil qui voit le jour,
 Elle sera Vénus et toi l'aveugle Amour.

Wilkes, malgré sa laideur, avait coutume de dire qu'il n'était que d'un quart d'heure en retard avec le plus bel homme d'Angleterre, et cette vanterie n'était pas, dit-on, démentie par l'événement. Swift, ni jeune, ni riche, ni beau, ni même aimable, inspira les deux plus extraordinaires passions connues; celles de Vanessa et de Stella :

« Vanessa aged scarce a score
Sighs for a gown of forty-four (*) »

Swift les en récompensa cruellement; car il fit mourir l'une de douleur et l'autre de langueur. Il en fut bien puni lui-même, car il mourut seul et en enfance entre des mains mercenaires.

Pour moi, je suis de l'avis de Pausanias, que le succès en amour dépend de la fortune. « Ils renoncent, dit-il, particulièrement à la Vénus céleste dans le temple de laquelle, etc., etc., etc. » Je me souviens aussi d'avoir vu à Éginé un édifice où il y avait une statue de la Fortune tenant une corne d'Amalthée, et tout auprès un Amour avec des ailes; le sens de cette allégorie est que, pour réussir en amour, il faut plutôt compter sur l'aide de la fortune que sur les charmes de la beauté. Je suis persuadé aussi avec Pindare (dont j'adopte l'opinion sur bien d'autres matières) que la Fortune est une des Destinées, et « que, sous un certain rapport, elle est plus puissante que ses sœurs. » Voyez Pausanias, *Achaïques*, liv. VII, chap. 26.

Grimm fait une remarque du même genre sur la différence du sort de Crébillon jeune et de Rousseau. Le premier écrit un roman licencieux, et une jeune Anglaise, avec de la fortune et un nom (une miss Straford) s'échappe de la maison paternelle, et traverse la mer pour venir l'épouser; tandis que Rousseau, le plus tendre et le plus passionné des amans, est obligé d'épouser sa chambrière.

Relativement au mélange étrange de légèreté indécente et quelquefois profane qui échappait souvent à Pope dans sa conduite et son langage, et qui choque tant M. Bowles, je ne puis admettre le mot indéfini *souvent*, et on peut excuser ce langage en rappelant que c'était moins le ton de Pope que le ton du *temps*. A l'exception de la correspondance de Pope et de ses amis, il ne nous est pas parvenu beaucoup de lettres pri-

(*) « Vanessa, âgée de vingt ans à peine, soupire pour un curé de quarante-quatre. »

vées de l'époque ; mais ces lettres telles qu'elles sont, quelques pages éparées de Farquhar et autres, sont plus indécentes qu'aucune de celles de Pope. Les comédies de Congrève, Vanbrugh, Farquhar, Cibber, etc., etc., qui cherchaient naturellement à représenter les mœurs et la conversation de la vie privée, sont décisives sur ce point, comme le sont quelques-uns des articles périodiques de Steele et même d'Addison. Tout le monde sait quelle était à sa propre table la conversation de sir Robert Walpole, pendant dix-sept ans premier ministre du pays, et son excuse pour ses propos licencieux : « C'est un langage que chacun entend, disait-il ; mais il est peu de gens qui pourraient parler raisonnablement sur des sujets moins ordinaires. » Le raffinement d'une époque plus rapprochée de la nôtre, — (qui est peut-être le produit du vice désirant se masquer et faire patte de velours, autant que celui d'une civilisation morale) — n'avait pas encore fait de progrès suffisants. Johnson même, dans sa satire de « Londres », a deux ou trois passages qu'on ne saurait lire tout haut, et le « Tambour » d'Addison offre quelques allusions peu délicates.

L'expression de M. Bowles, « la conscience de sa défectuosité physique », n'est pas très-claire, et signifie « difformité » ou « débilité ». Si c'est difformité, j'ai essayé de démontrer que ce n'était pas une objection insurmontable pour être aimé ; si c'est débilité, comme conséquence de la conformation particulière de Pope, je crois que c'est un fait physiologique et connu, que les bossus ont des passions et un tempérament énergiques. Il y a quelques années, dans les salles d'escrime de M. Angelo, lorsque j'étais son élève et celui de M. Jackson, qui jouissait de ses salles d'Albany un jour l'autre non, je me souviens qu'il y avait un nommé B-II-gh-t, remarquable par sa force et de la beauté de sa taille. Son adresse n'était pas au-dessous, car il pouvait tenir tête au grand capitaine Barclay lui-même, chose aussi peu aisée qu'agréable pour un aspirant en fait d'armes. La galerie admirant un jour ses proportions athlétiques, il nous fit l'observation qu'il avait cinq frères aussi grands et aussi robustes que lui, et que leurs père et mère étaient tous deux bossus et très-petits de taille, n'ayant pas, je crois, cinq pieds de haut. Il ne serait pas difficile de citer des exemples semblables. Mais je m'arrête, parce que le sujet n'est pas trop chaste pour cette époque immaculée, ce millénaire moral des éditions *expurgata* en fait de titres, de mœurs et de divorces royaux.

Cette louable délicatesse, — cette réserve élégante du jour, — me

rappelle un petit événement qui m'arriva à l'âge de dix-huit ans. Il y avait alors, et il y a peut-être encore, une fameuse entremetteuse française qui assistait les jeunes gens de famille dans leurs passe-temps de jeunesse. Je la connaissais depuis quelque temps lorsque survint quelque chose d'extraordinaire dans son genre de commerce; et mon congé me fut signifié (ainsi qu'à beaucoup d'autres sans doute), probablement parce que j'étais en fonds dans ce moment, ayant emprunté aux juifs une somme honnête, et n'en avoir guère dépensé plus de la moitié. L'aventure sur le tapis exigeait, à ce qu'il paraît, de la circonspection. Soit que ma vénérable amie doutât de ma politesse, soit tout autre motif, elle m'envoya une lettre écrite en aussi bon anglais que seize ans de résidence en Angleterre lui avaient permis de l'écrire. Après quelques préceptes et de sages instructions, venait la signature; mais il y avait un post-scriptum conçu en ces termes : *Remember, milor, that DELICACI INSURE everi succes.* (Souvenez-vous, milord, que la délicatesse assure toujours le succès.) La *délicatesse* du jour ressemble exactement à celle de cette respectable étrangère; elle assure toujours le succès, et n'est pas le moins du monde plus morale, pas la moitié aussi honorable que la franchise plus grossière de nos ancêtres moins polis.

. . . . M. Gilchrist accuse M. Bowles d'avoir « insinué » que Pope « tenta » de commettre « un viol » sur lady Mary Wortley Montague. Cela ne peut être, pour deux raisons : la première, c'est que de même que la chaste Letitia (dans le roman de *Jonathas Wilde*, de Fielding) empêche Fireblood de la violer, la chose aurait pu être prévenue à temps par le consentement de la dame; la seconde est que, quoi qu'il en soit, Pope était probablement le moins robuste des deux; et (si les vers sur Sapho s'adressent à lady Montague) les conséquences de son acquiescement à ses désirs en auraient été la punition suffisante. Le passage que M. Bowles cite cependant n'insinue rien de pareil. Il accuse seulement lady Montague d'avoir donné à Pope des encouragemens, et Pope d'en avoir voulu profiter, — d'avoir cherché à la séduire, et rien de plus. *Pope fit un pas au-delà du décorum*, telle est la phrase de M. Bowles. La nature humaine répugne tant à la violence physique que l'idée seule de l'employer fait reculer quelqu'un de sang-froid; mais la séduction de l'âme d'une femme n'est pas peut-être le péché le moins odieux des deux en morale. Le docteur Johnson loue un homme à qui la femme séduite dit : « Je crains que nous ne venions de mal faire, » et qui répond : « Oui, nous avons mal

fait, » parce qu'il ne veut pas souiller son âme avec son corps. Othello ne veut pas non plus tuer l'âme de Desdemone. M. Bowles se justifie de l'accusation de M. Gilchrist ; mais c'est en y substituant une autre accusation contre Pope. « Un pas au-delà du décorum » est une expression qui résonne ; mais qu'est-ce qu'elle signifie ? Dans tous les cas, « ce n'est que le premier pas qui coûte. » N'y a-t-il pas dans l'Écriture quelque chose sur la concupiscence, comme non moins criminelle que le crime ? « Un pas au-delà du décorum » ou, bref, tout pas au-delà d'un autre est un pas qui écarte d'un précipice la dame qui le permet. Pour l'homme qui le fait, il est hasardeux s'il ne réussit pas, plus hasardeux encore s'il réussit.

Je crois que je pourrais montrer, si c'était nécessaire, que lady Mary W. Montague avait aussi grandement tort dans cette querelle, non pour avoir repoussé Pope, mais pour l'avoir encouragé ; mais je me récuse, quoiqu'on pût citer à lady Mary son propre vers :

Il s'est trop approché ; il faut qu'on le refuse.

Je l'admire tant, — sa beauté, ses talens, — qu'il m'en coûterait trop de la trouver criminelle. Je suis d'ailleurs si épris du nom de *Marie* que, de même que Johnson disait : « Si vous appelez un chien Harvey, je l'aimerais, » Je dis moi : « Si vous appelez une femelle de la race canine Marie, je l'aimerais plus que toute autre femelle (bipède ou quadrupède) avec un autre nom. C'était une femme extraordinaire ; elle pouvait traduire *Épictète*, et cependant écrire une chanson digne d'*Aristippe*. Et ces vers :

Quand l'heure du public est enfin expirée,
Et que nous sommes seuls à table vous et moi,
Devant une perdrix de champagne arrosée,
Loin de nous l'étiquette et sa pédante loi !
Oublions, méprisons les grands airs du beau monde :
Laissez là vos respects comme moi ma fierté,
Jusqu'à ce que, etc., etc.

Eh bien ! monsieur Bowles, que diriez-vous d'un pareil soupçon avec une pareille femme ? Et sa description ? Son Champagne et son perdreau ne valent-ils pas, en fait de poésie descriptive, une ou deux forêts ?

N'est-ce pas de la poésie? Il me semble à moi que cette stance contient la « purée » de toute la philosophie d'Épicure : je veux dire la philosophie pratique de son école, et non les préceptes du maître ; car j'ai été trop long-temps à l'université pour ignorer que le philosophe lui-même était un homme tempérant. Mais après tout quelques-uns de nous n'auraient-ils pas été d'aussi grands fous que Pope? Pour ma part, je m'étonne qu'avec sa vivacité d'impression la coquetterie de lady Mary et son désappointement à lui, il n'en ait pas fait davantage..... au lieu d'écrire quelques vers, à blâmer s'ils étaient faux, et à regretter s'ils étaient vrais.

A la page 14 du pamphlet de M. Bowles nous trouvons cette grande assertion que l'*Héloïse* seule suffit pour convaincre Pope de « libertinage grossier ». Nous y voilà enfin : le mot est lâché. M. Bowles accuse Pope de « libertinage grossier », et fonde son accusation sur un poème. Le *libertinage* est un « grand peut-être » au temps où nous sommes. Mais je nie la *grossièreté*. Au contraire, je crois qu'un pareil sujet ne fut jamais traité, ne put jamais l'être, par aucun poète avec autant de délicatesse, mêlée en même temps d'une passion aussi vraie et aussi profonde. « L'*Atys* » de Catulle est-il *libertin*? non, ni grossier, et cependant Catulle est souvent un écrivain assez cru. Le sujet est le même, excepté qu'*Atys* fut le suicide, et *Abelard* la victime.

Le « libertinage » de l'histoire n'était pas le fait de Pope, c'était simplement le fait lui-même. Il a adouci tout ce qu'il y avait de grossier, il a embelli tout ce qu'il y avait de pur et de saint. M. Campbell a défini admirablement cela en quelques mots (je cite de mémoire), en traçant la distinction entre Pope et Dryden, et signalant ce qui manquait à celui-ci : — « Je crains, dit-il, que si le sujet d'*Héloïse* était tombé sous la plume de Dryden, il ne nous eût donné qu'une *grossière* description de sa passion. » Nulle part la délicatesse de Pope n'a brillé autant que dans ce poème. Avec les faits et les *Lettres d'Héloïse*, il a composé tout ce que le plus pur et le meilleur des poètes pouvait tirer des mêmes matériaux. Ovide, Sapho (dans l'ode dite *de Sapho*), tout ce que nous connaissons de poètes anciens, tout ce que nous avons de poètes modernes, sont inférieurs à Pope, auteur de cette production.

Laissons tout ce commérage à propos de libertinage. *Anacréon* n'est-il pas expliqué dans nos écoles, traduit, vanté et édité? Ses odes ne sont-elles pas l'éloge amoureux de Bathyle? L'ode de *Sapho* ne s'a-

dresse-t-elle pas à une jeune Grecque ? Cette ode brûlante n'est-elle pas sublime d'après Longin ? Sa traduction par Phillips n'est-elle pas dans la bouche de toutes vos femmes ? Les écoles anglaises ou la femme anglaise sont-elles plus corrompues ? Quand vous aurez jeté tous les anciens au feu, il sera temps de dénoncer les modernes. « Libertinage ! » Il y a plus de danger réel pour les mœurs, plus de libertinage dans un seul roman français, dans une hymne morave ou une comédie allemande, que dans toute la poésie qui ait jamais été écrite ou chantée depuis les rapsodies d'Orphée. L'anatomie sentimentale de J.-J. Rousseau et de M^{me} de Staël est plus redoutable qu'aucune masse de vers. Pourquoi ? parce que ces auteurs sapent les principes, *en raisonnant sur les passions* ; tandis que la poésie est elle-même la passion, et ne fait point de système. Elle attaque, mais elle n'argumente pas ; elle peut avoir tort, mais elle n'a aucune prétention à l'optimisme.....

LORD BYRON.

ALBUM.

— CHRONIQUE DE LA SEMAINE. — La *recrudescence* du fléau asiatique (c'est le mot consacré) a plus préoccupé les esprits que la politique. Les feuilles quotidiennes toutefois ne s'en sont pas fait une guerre moins vive. Cette polémique, souvent si acerbe, semble un phénomène quand nous nous vantons tous les jours de l'aménité de nos mœurs; quand le républicanisme lui-même, dès qu'il quitte la plume, met des gants blancs et a ses dandys dans la vie privée comme les opinions plus aristocratiques. Les progrès de la littérature militante sont bien remarquables en France. Si la *Revue* à grandes dissertations est supérieure en Angleterre, où les Brougham, les Macaulay, les Southey, les Croker, les Lockhart, les Bulwer, les Campbell, n'écrivent politique que dans les grandes revues, combien nos publicistes surpassent les Anglais dans les feux de file et les continuelles escarmouches de la presse quotidienne. Junius lui-même, le vieux Junius, comparé à nos journaux, serait forcé de s'appliquer, dans un sens moins énigmatique, la fameuse épigraphe de son incognito : *Stat nominis umbra*. Nous croyons être généreux de nous exprimer ainsi sur nos confrères de la presse. Combien de talens les feuilles sibyllines de la politique ont distraits de la vraie littérature !

— L'épidémie régnante vient d'enlever encore un de nos plus célèbres orientalistes, M. Saint-Martin, que la révolution de juillet avait rendu au culte de la science; car M. Saint-Martin avait eu le malheur de diriger *l'Universel* sous M. de Polignac.

— Sir Walter Scott convalescent a pu être transporté par mer jusqu'à Édimbourg. Il est en ce moment dans son château d'Abbotsford, et l'on espère qu'il pourra retrouver l'air natal, grâce à la santé que n'a pu lui rendre son voyage en Italie.

— JOURNAL DE L'EXPLORATION DU NIGER. — *Quid novi fert Africa?* Voici long-temps que cette question des anciens, devenu celle de la

géographie moderne, ne recevait pour réponse que de continuelles hypothèses sur Tombouctou et le Niger. Un Français (M. Caillé), auquel les Anglais se sont bien gardés de rendre justice, a eu la gloire de nous rapporter les premières nouvelles certaines de Tombouctou, nouvelles qui ont désenchanté bien des rêveurs géographes. Deux Anglais à leur tour viennent d'explorer jusqu'à son embouchure ce fleuve mystérieux qu'il faut effacer des cartes des anciens, en même temps qu'il est permis désormais aux modernes de le tracer sur les leurs. Le Joliba ou Quorra n'est en effet ni le Niger d'Hérodote, ni celui de Pline, ni celui de Ptolémée. Pour apprécier l'importance et les difficultés de l'entreprise des deux frères Lander, il faut se rappeler combien de voyageurs illustres avaient péri avant eux dans la même expédition; car il semblerait, à lire le récit de leur course aventureuse, qu'une sorte de prédestination leur fait oublier à eux-mêmes ce danger toujours menaçant auquel ils n'échappent que par une série de miracles. Dans cette relation, qu'on dévore comme une continuation des contes arabes, c'est une chose remarquable que les plus vives émotions que vous éprouvez viennent du caractère même des voyageurs. Dans leur courage, dans leur patience, dans leur amour fraternel, il y a je ne sais quelle simplicité antique qui vous charme plus que les qualités plus brillantes dont ont besoin nos héros de romans. On aimait déjà dans Richard Lander le fidèle serviteur de Clapperton. Il serait difficile d'oublier le tableau touchant des derniers instans de son maître à Sackatou quand on a lu l'appendice du second voyage de l'infortuné capitaine. Mais le premier rôle va aussi bien à Richard que le rôle secondaire. On sent qu'il est le vrai chef de l'expédition, quoique lui, homme illettré, il se soit associé cette fois dans son frère John un homme d'imagination, un écrivain, un poète même. Malgré quelques écarts descriptifs de la relation de John, il est évident qu'il s'est généralement soumis à n'être que l'interprète de son frère, à écrire sous sa dictée. La forme de journal de cette relation n'enlève rien non plus à l'intérêt. Tous les détails viennent s'y encadrer naturellement. Enfin depuis *Robinson Crusô*, car le roman de Defoë a toute la poésie de la vérité même, aucun voyage de découvertes n'avait peut-être, autant que celui-ci, relevé l'homme civilisé à ses propres yeux, en le mettant en lutte avec une nature hostile et les peuplades barbares, sans autres ressources que sa patience, son industrie et son courage. Suivre dans un article les frères Lander depuis Badagry jusqu'à Fernando Po, analyser les sensations de deux voyageurs *naïfs*, serait impossible. A travers cette suite d'aventures racontées simplement, il est une foule d'expressions échappées du cœur, qui valent pour moi toute cette poésie factice dont abondent les romans et les drames du jour. On peut appliquer souvent au journal des

deux frères la phrase orientale d'Isaïe : « Le désert et la solitude se réjouiront et fleuriront comme la rose. » C'est un vrai parfum de la Bible qui vous ravit parfois dans leurs descriptions de l'Afrique comme dans leurs souvenirs du pays natal. On pourrait les trouver un peu froids en parlant des femmes sous ce soleil ardent auquel Byron prête quelque part une épithète moins délicate. Quand on leur donne en paiement une esclave d'un noir superbe, c'est leur interprète Paskoe qui en profite, ce bon Paskoe qui, au bout du voyage, a tout un sérail à lui, avec l'agrément de ses chastes maîtres. Déjà, du vivant du capitaine Clapperton, la veuve Zuma, qui reparait dans le journal des deux frères, avait vainement tenté de corrompre Richard, sage comme un autre Joseph avec cette veuve d'un Putiphar noir. A toutes les agaceries des filles du sultan d'Ayouric, à toutes leurs doléances, à leurs plaintes de mal aux dents ou de rhume, les voyageurs ne répondent qu'en leur administrant des drogues. « Comme ce ne sont pas, dit-il, de délicates petites-maîtresses, mais bien de vigoureuses créatures à force herculéenne, nous leur avons administré une bonne dose de jalap ! »

Rien ne peut distraire Richard et John Lander du but de leur expédition. Les voici enfin sur le Quorra, heureux de la vue seule de ce fleuve, comme jadis Bruce, lorsqu'il put se désaltérer avec les eaux de la source tant cherchée du Nil. Mais c'est près du terme de l'entreprise que le plus grand danger les attend. Surviennent les canots de guerre d'une peuplade féroce, qui attaquent le canot des deux blancs. Le courage de la défense ne peut rien contre l'attaque du grand nombre. Richard et John sont faits prisonniers, pillés, menacés de mort violente. Mais ils ne sont pas les seuls conduits en esclavage par les vainqueurs. Parmi les esclaves de Damugou, il en était deux si parfaitement semblables qu'on pouvait les prendre pour sœurs. L'une d'elles restait ensevelie dans une profonde méditation ; des larmes tremblaient dans ses yeux, prêtes à couler, tandis qu'elle attachait d'avidés regards sur un petit coin de terre de la rive orientale, qui fuyait rapidement de sa vue. Ses lèvres épaisses, un peu retournées, mais closes, frémissaient d'émotion. C'était une physionomie de douleur déchirante, d'angoisses continues, qui passaient en éloquence tout ce que les cris, les lamentations peuvent avoir de plus véhément. Richard s'imaginait que la pauvre créature déplorait sa cruelle destinée, et que les mauvais traitements de ses maîtres, dont l'un lui avait, un peu auparavant, appliqué un coup de pagaie sur la tête et les épaules, étaient cause de sa tristesse. Il se disait qu'elle avait peut-être soif, et ne pouvait atteindre à l'eau. Enfin il s'enquit du motif de son désespoir. Alors elle détourna lentement la tête, et répondit, en montrant du doigt le petit coin de terre qu'elle avait regardé avec tant d'angoisse : *Là je suis née.* La corde avait vibré. Elle

ne put contenir plus long-temps des sentimens étouffés jusque là par un pénible effort. De plus en plus agitée, elle versa des larmes, en balbutiant : *Là mon pays*. Comme ce cri déchirant dut évoquer pour les deux frères le souvenir de leur propre patrie ! En vain ils veulent s'endurcir et repousser la sympathie qu'un malheur commun leur inspire pour la pauvre négresse, parce qu'elle bat tout en pleurant une chèvre importune, ils sont forcés de céder à cette douleur communicative : « Là je suis née ! là mon pays ! » Ils finissent par la trouver plus à plaindre qu'eux-mêmes, celle qui voit ainsi fuir loin de ses yeux, avec son petit coin de terre, les jours de son enfance, ses premiers jeux, les caresses de sa mère et toutes les images, toutes les associations d'idées qui lui rendent plus amer encore le sentiment de son esclavage.

Ce trait-là n'est pas choisi au hasard ; il en est d'autres non moins touchans, et plus dramatiques encore. Tel est le fatal désappointement qui serre le cœur de Richard Lander, lorsqu'apprenant qu'un brick anglais mouillait dans la rivière de Noun, et ayant cru pouvoir promettre que le capitaine paiera volontiers sa rançon, il trouve son compatriote plus barbare que les barbares mêmes dont il est le captif. Mais nous venons un peu tard pour éveiller l'attention sur ce journal curieux. Il doit être déjà dans toutes les bibliothèques, à côté du Voyage de Cailié et de celui de Douville. Heureux les frères Lander d'avoir rencontré un interprète aussi élégant que M^{me} Belloc, à qui nous ne reprocherons que l'emploi de *de suite* dans le sens de *tout de suite*. Cette faute se répète au moins cent fois *de suite* dans le livre, et doit en disparaître *tout de suite* dans une seconde édition.

— LE MANOIR DE BEAUGENCY, OU LA VENGEANCE, 1 volume. — J'étais en veine de critique, et j'ai saisi avidement ce volume sans nom d'auteur, sans pseudonyme, sans initiales mêmes, tel qu'un enfant abandonné à sa naissance. Bon ! disais-je avec cet instinct d'oiseau de proie tant reproché aux critiques, voici une victime sur laquelle aucun père, aucun frère, aucun ami, ne viendra m'apitoyer ; car aujourd'hui la vanité des auteurs est si touchante, si pathétique, surtout s'ils ont une famille, qu'il faut louer leurs œuvres bon gré mal gré, sous peine de passer pour n'avoir pas de sensibilité. C'est aux vrais anonymes de payer pour les autres. On fait bien déjà courir le bruit que *le Manoir* est le début d'une intéressante orpheline. Ruse de libraire ! Je parie que l'auteur a barbe au menton. Soyons sans pitié. Luxe de papier, impression élégante, vignette... qu'importe ! c'est l'enfant exposé de quelque grand seigneur, qui rougirait d'avouer sa mésalliance avec la muse. Je veux que le scalpel de mon analyse aille déchirer ses entrailles pater-

nelles..... Et puis, voyez cette épigraphe menaçante sur la couverture du livre :

Qui méprise la vie est maître de la tienne.

Ne dirait-on pas qu'une autre épée de Damoclès est suspendue par l'auteur inconnu sur nos têtes de zoïles? Cette épigraphe vaut presque les lettres anonymes dont tout loyal critique est accablé; mais on ne doit pas plus craindre dans notre métier un coup de stylet qu'un coup de plume. Ah! on veut me prendre par la terreur! eh bien! je ne louerai pas. Avec quel bonheur j'ai vu, dès les premières pages, que *le Manoir* était une chronique. Est-il rien d'usé comme une chronique en 1832? Il est vrai que celle-ci est écrite en style moderne, élégamment écrite même: c'est heureux pour l'auteur. Je suis forcé d'en convenir, d'autant mieux que voici un personnage mystérieux, une pauvre imitation de *Norma* ou *Madge*, une vieille de mélodrame dont nous allons rire... Mais non, c'est autre chose. La vieille du *Manoir* devient au dénouement une jeune fille qu'on ne peut s'empêcher de plaindre: cette vieille du moins ne ressemble pas aux autres... Ah! des bandits, des voleurs! autre défroque du vieux genre—renvoyés aux galères de la Gaïeté. Cependant les voleurs du *Manoir* ne sont pas inutiles à l'action. Je consens encore à leur faire grâce. Mais je tiens une reine amoureuse et jalouse: c'est l'Élisabeth de Kenilworth. Il est vrai que le Leicester d'Isabeau de Bavière se conduit tout autrement que le Leicester anglais... Cela change un peu la physiologie de l'imitation. En somme, pourquoi n'en conviendrais-je pas, *le Manoir* n'est pas un si mauvais roman que je me l'étais fait d'avance. Allons critiquer ailleurs. Il y a ici une facilité de style et une richesse d'imagination qui feraient soupçonner que l'anonyme a été gardé, ou par modestie, ce qui n'est pas un vice, ou par une légitime espérance de faire un jour un chef-d'œuvre qui permettra de regarder ce début comme un essai. J'ai cependant l'épigraphe sur le cœur. Si on allait attribuer mon impartialité à une lâche crainte! Mais, grâce au ciel, je puis finir par une vérité assez désagréable. Il y a vingt-cinq chapitres dans *le Manoir*. On ne conçoit pas que l'auteur ait pu justement y attacher vingt-cinq épigraphes plus mal choisies, plus plates, ou plus lieux-communs les unes que les autres. Il y en a quelques-unes empruntées à des auteurs vivans: c'est égal, j'ai dit, je ne raturerai rien.

— LA SOEUR DE LAIT DU VICAIRE, par S. Henry Berthoud, 1 volume in-8°, chez Vimont, éditeur. — Ce roman devait d'abord être intitulé *Bah!* Par ce titre l'auteur voulait, disait-il, exprimer la dérisoire insouciance avec laquelle on envisage aujourd'hui les passions et les conséquences des passions. Les amis de l'auteur se sont assemblés extraordi-

nairement, et ont, à ce qu'il paraît, trouvé *Bah!* un titre trop prétentieux, trop affiché. Je regrette beaucoup *BAN*, pour ma part. L'auteur, du reste, est fort modeste; car il s'estimerait largement payé, nous déclare-t-il, non d'un travail fait avec amour, mais des tracasseries et des ennuis de la publication de son livre, « si quelque pauvre femme, à sa lecture, essuyait une larme; » ce qui ne l'empêche pas de commencer le livre par un monologue très-peu sentimental :

« DAMNATION ! telle fut l'exclamation que proféra Léopold en lançant à terre son chapeau ; après quoi il l'écrasa d'un violent coup de pied. — Damnation ! répéta-t-il, damnation ! Quand finira la vie maudite que je mène ici ? » Ce n'est pas un fou que Léopold cependant, malgré cet accès de fureur contre son castor ; c'est un artiste, un artiste qui a des dettes ! Ses dettes sont bien peut-être pour quelque chose dans sa fureur ; mais, le croiriez-vous, ce qui enrage surtout ce Léopold, si colère, c'est de vivre à Paris dans un monde plein d'esprit peut-être, mais sans cœur, où il se voit obligé de « cacher comme un vice tout ce qu'il peut y avoir en lui de naïf, de vrai, de bonhomme, d'affections douces. » Voilà pourquoi il crie damnation, et écrase son chapeau. Rien d'original comme un artiste. Léopold reçoit heureusement une lettre qui le rappelle en province, et il crie : *Des chevaux ! des chevaux !* Léopold demande des chevaux avec l'enthousiasme de Richard à la bataille de Bosworth, et il retourne en province sans chapeau, probablement, quoique M. Berthoud ne nous en dise rien. Voilà Léopold en province. Vous croyez peut-être qu'il va être là naïf, bonhomme, doux, affectueux ; mais non : notre artiste est encore de plus mauvaise humeur en province qu'à Paris. « Son vieil oncle et sa famille s'étonnent de sa rêverie morose, de son irritation perpétuelle. « Bientôt il traite son ami Étienne, tout vicaire qu'il est, et M^{me} Fremont, femme charmante, presque aussi mal que son chapeau. Léopold est amoureux et jaloux. Or voyez le bonheur des artistes ! Léopold, avec toutes ses crispations nerveuses, obtient les faveurs de M^{me} Fremont ; puis il l'abandonne pour une actrice qu'il a connue jadis aux Variétés ; puis il se marie, et fait même un bon mariage. »

Quelle est donc la morale de l'auteur ? M. Berthoud a voulu protester contre « ceux qui envisagent l'adultère sans effroi, qui ne le flétrissent plus, et qui cessent d'en médire, comme si c'était plaisanterie de mauvais ton. » Pour cela il fait de M^{me} Fremont une femme qui a des remords, et il l'a rend si malheureuse que je défie, non pas une seule *pauvre femme*, mais toutes les *pauvres femmes* de ma connaissance, de refuser la larme que l'auteur leur demande. La M^{me} Fremont de M. Berthoud est une des héroïnes les plus intéressantes des romans de notre époque, avec Indiana. Tous les chapitres du roman où elle est en scène sont très-dramatiques. L'é-

goïsme de M. Fremont, le noble caractère d'Étienne et quelques détails de la vie de province, prouvent aussi que M. Berthoud est un romancier fort distingué. Son style est inégal, mais il a de la verve. E.

— SOUS LES TILLEULS. 2 volumes in-8°, chez Charles Gosselin, avec deux jolies vignettes. — Qui n'a fait aujourd'hui son roman? Les moins avancés ont le leur en portefeuille comme autrefois tout écolier de rhétorique sortait du collège avec une tragédie dans son pupitre. Je vous engage néanmoins à lire SOUS LES TILLEULS, de M. A. Karr, parce que ce n'est pas un roman comme tant d'autres, mais un livre où il y a des idées, de la poésie, surtout de la critique littéraire, et même d'originales dissertations sur les arts et les artistes. Ce n'en est pas moins un roman, un roman plein d'intérêt. Voilà le tour de force.

— LE PROCUREUR IMPÉRIAL, 2 volumes in-8°. Prix 15 fr., chez Dupont. — C'est un roman de M. Merville, ingénieux peintre de mœurs, qui sait séduire tour à tour ses lecteurs par un récit intéressant et des détails pleins de vérité. Son dialogue est franc; il abonde en saillies, et révèle l'auteur dramatique. Cette production est destinée à nous faire connaître, sous un jour nouveau, quelques-unes des classes de la société française sous l'empire. L'éditeur, M. Dupont, annonce une suite de romans dont le titre éveille la curiosité, entre autres *le Capucin du Marais*, par M. Mortonval, écrivain à qui nous devons peut-être nos meilleurs romans historiques.

— Le libraire Techener vient de publier un volume curieux pour les amateurs de notre ancien langage, pour ce petit nombre de fidèles qui préfèrent le style gothique du treizième siècle à celui que l'on fabrique si joliment en l'an de grâce mil huit cent trente-deux. Cet intéressant ouvrage est adressé au savant M. de Monmerqué, sous l'égide de qui s'éclaire une génération nouvelle d'antiquaires. *Berte aus grans piés*, poème du roi Adenès, ménestrel de la belle reine Marie de Brabant, sera bientôt suivi de *Garin le Loherain*, autre poème du même cycle épique. Espérons qu'encouragés par le suffrage des savans français et étrangers, les éditeurs ne tarderont pas à faire paraître la suite des chants qui forment, pour ainsi dire, la grande épopée dont Charlemagne est l'Agamemnon. La lettre à M. de Monmerqué, qui précède la réimpression de *Berte*, est une dissertation critique sur les écrivains originaux du moyen âge. L'auteur nous annonce qu'on s'occupe de publier aussi nos vieux romans de chevalerie en prose, *Parthenopex de Blois*, *Gérars de Nevers*, etc. Ce serait du même coup frapper de mort les traductions de Tressan et le pastiche des moyen-âgistes du jour.

LITTÉRATURE ALLEMANDE.

HENRY HEYNE.

[Pour qui en est resté, en fait de littérature allemande, à l'*Allemagne* de M^{me} de Staël, il faudrait peut-être un ouvrage non moins étendu que le sien pour se mettre au courant du mouvement de l'intelligence de l'autre côté du Rhin depuis 1814. Nous nous proposons d'aider à cette étude par des extraits comme ceux dans lesquels la REVUE DE PARIS révéla la première le génie bizarre d'Höffmann à la France, par des analyses raisonnées, par des notices biographiques, ou enfin par des articles qui participeront à la fois de ces diverses formes de communications littéraires. Nous allons aujourd'hui faire connaître un des auteurs les plus originaux et les plus populaires de la jeune Allemagne, un de ceux qui reflètent le mieux dans leurs écrits ce libéralisme allemand auquel la diète germanique croit enfin nécessaire de répondre par des manifestes. M. H. Heyne est aujourd'hui à Paris. En relation directe avec lui, nous publions avec d'autant plus de confiance *sa pensée traduite*, que cette traduction, souvent littérale et faite sous ses yeux par un de ses compatriotes également habile dans les deux langues, a été révisée et approuvée par l'auteur.

M. Henry Heyne est né avec le siècle à Dusseldorf sur le Rhin; il fit ses premières études au couvent des franciscains, et les compléta au gymnase de cette ville; mais, selon lui, sa mère Élisabeth de Geldern, dame d'un esprit supérieur, contribua beaucoup plus que ses divers

maîtres à son éducation. — Ce fut à l'université de Goettingue que M. Heyne prit le grade de docteur en droit ; il avait aussi fréquenté pendant sept ans les universités de Bonn et de Berlin. A l'âge de vingt-un ans il publia des poèmes lyriques et dramatiques, qui furent remarqués surtout comme une déviation de l'école purement artiste de Goethe.

Ses ouvrages en prose attestent plus encore la tendance politique de son talent. Antagoniste ardent, et violent quelquefois, des préjugés nationaux, comprenant dans ses diatribes les opinions protestantes comme le catholicisme, et le despotisme moderne aussi bien que les traditions du moyen âge, admirant jusqu'à l'idolâtrie l'empereur Napoléon, apologiste de la révolution de juillet en France, M. H. Heyne a été souvent accusé de gallomanie et d'irréligion par le parti ultra-teutonique. Les persécutions et les calomnies ne lui ont pas été épargnées ; mais l'influence de ses écrits sur la jeunesse allemande n'en a pas été moindre. C'est aujourd'hui un des auteurs les plus populaires dans les universités.

Les premiers extraits que nous allons donner des ouvrages de M. Heyne appartiennent à ses *Tableaux*, ou *Souvenirs de voyages* publiés en 1828. On y verra que, sous plus d'un rapport, Sterne, dans sa fameuse classification des voyageurs, eût pu mettre M. H. Heyne à son côté dans la famille des voyageurs *humoristes*. Mais toutes les diverses compositions de l'auteur allemand sont également distinguées par la hardiesse et l'énergie de la pensée aussi bien que par les formes piquantes du style. Des communications directes d'ouvrages inédits que M. H. Heyne nous fait espérer nous mettront à même d'apprécier plus complètement cet écrivain original.]

FRAGMENS DE VOYAGE.

PREMIER EXTRAIT.

I. — CONVERSATION SUR LA TAMISE.

..... L'homme jaune se tenait à côté de moi, sur le tillac, lorsque j'aperçus les bords verdoyans de la Tamise, et une douce harmonie se répandit dans mon ame.

— Pays de la liberté, m'écriai-je, je te salue; je te salue, liberté, naissant soleil du monde rajeuni! Ces anciens soleils, l'amour et la foi, ont pâli, sont glacés, et ne peuvent plus éclairer ni échauffer. Les vieux bois de myrtes, autrefois trop peuplés, sont abandonnés, et il n'y a que des tourterelles craintives qui font encore leurs nids dans les fragiles buissons. Ils tombent, ces anciens dômes qui furent élevés à une hauteur si gigantesque par un peuple pieux et fier, qui voulut porter sa croyance jusqu'au ciel; ils sont en ruines, et leurs dieux ne croient plus en eux-mêmes. Ils sont usés, ces dieux, et notre siècle n'a plus assez d'imagination pour en créer de nouveaux. Toute énergie du cœur se transforme aujourd'hui en amour de la liberté, et la liberté est peut-être la religion des nouveaux temps. C'est encore une religion qui n'a pas été prêchée aux riches, mais aux pauvres, et qui a, elle aussi, ses évangiles, ses martyrs et ses Judas.

— Jeune enthousiaste, dit l'homme jaune, vous ne trouverez pas ce que vous cherchez. La liberté est peut-être une nouvelle religion, qui se répand sur toute la terre; mais de même qu'autrefois chaque peuple, en adoptant le christianisme, le façonna selon ses besoins et son propre caractère, ainsi chaque peuple ne prendra de la nouvelle religion, de la liberté, que ce qui lui convient, selon ses intérêts locaux et ses mœurs nationales. Les Anglais sont un peuple domestique; leur vie bornée s'écoule au milieu de leurs familles. C'est au sein de ses foyers que l'Anglais cherche cette satisfaction intérieure qui lui échappe au dehors, par la gaucherie sociale qui lui est naturelle. L'Anglais se contente donc de cette liberté qui lui garantit ses droits individuels, qui protège son corps, sa propriété, son mariage, sa croyance et ses caprices même. Personne n'est plus libre, dans sa maison, que l'Anglais; et, pour me servir d'un mot célèbre: « il est roi et évêque dans ses quatre murs, » et ce n'est pas sans raison qu'il a l'habitude de prendre pour devise: *My house is my castle.*

— Si l'Anglais a le plus grand besoin de la liberté individuelle, le Français, de son côté, peut s'en passer, pourvu qu'on le laisse largement jouir de cette partie de la liberté générale que nous appelons égalité. Les Français ne sont point un peuple domestique, mais un peuple sociable; ils n'aiment pas une réunion silencieuse, qu'ils appellent une conversation anglaise; ils courent, en causant, du café au cercle, du cercle aux salons; leur sang est léger comme leur vin de Champagne, et leur talent naturel de conversation les pousse à la vie sociale, dont la pre-

mière et dernière pensée, dont l'ame, en un mot, est l'égalité. Avec le développement de la vie sociale, en France, devait donc naître aussi le besoin d'égalité; et quoique la révolution soit sortie du budget, elle trouva ses premiers organes parmi ces roturiers spirituels qui, dans les salons de Paris, étaient, en apparence, sur le même pied que la haute noblesse, et auxquels pourtant on rappelait de temps à autre leur humble extraction, ne fût-ce que par un sourire féodal, à peine perceptible, mais par cela même plus profondément cruel; et si la canaille roturière prit la liberté de trancher les têtes de cette haute noblesse, ce fut peut-être moins pour hériter de ses biens que pour hériter de ses aïeux, et pour remplacer l'inégalité d'une classe par l'égalité de toutes. Nous pouvons en toute sûreté croire que cette tendance vers l'égalité était le grand principe de la révolution, puisque les Français se trouvèrent bientôt heureux et contents sous la domination de leur grand empereur, qui, prenant en considération leur minorité, mit toute leur liberté sous sa sévère tutelle, et ne leur abandonna que le plaisir d'une pleine et glorieuse égalité.

L'Anglais supporte plus patiemment que le Français l'aspect d'une aristocratie privilégiée; il se console, parce qu'il possède lui-même des droits qui la mettent dans l'impossibilité de le troubler dans ses *comforts* et dans ses prétentions domestiques. Aussi cette aristocratie ne fait-elle pas parade de ses droits; comme celle du continent. Dans les rues et les salons publics de Londres, on ne voit de rubans bigarrés que sur les bonnets des femmes, de marques distinctives d'or et d'argent que sur les habits des laquais. La livrée aux mille couleurs, qui chez nous annonce un ordre armé et, pour ainsi dire, privilégié, n'est donc rien moins, en Angleterre, qu'un signe d'honneur. Semblable à un acteur qui, après la représentation, ôte son fard, l'officier anglais, l'heure du service passée, se débarrasse à la hâte de son habit rouge pour redevenir gentleman, sous le simple costume de gentleman. Ce n'est que sur le théâtre de Saint-James que l'on fait encore cas de ces décorations et de ces costumes, vieux restes des balayurés du moyen âge. C'est là que flottent encore les rubans d'honneur; c'est là qu'étincellent les crachats; c'est là que crient les culottes de soie, les queues de robes de satin, les éperons d'or et les phrases de vieux français; c'est là que s'enfle le chevalier, là que se pavane la noble damoiselle. Mais que fait à un libre Anglais le théâtre de la cour de Saint-James: il n'en est jamais inquiet, et il peut, si la fantaisie lui en prend, jouer chez lui la même comédie, faire mettre à genoux ses do-

mestiques, donner sa main à baiser, et badiner avec la jarrettière de sa cuisinière. — Hommi soit qui mal y pense.

Quant à ces bons Allemands, ils n'ont besoin ni de liberté, ni d'égalité. C'est un peuple spéculatif, ce sont des idéologues, des penseurs, raisonneurs et rêveurs, qui ne vivent que dans le passé et l'avenir, mais n'ont point de présent. Les Anglais et les Français seuls ont un présent, chez eux chaque jour a son combat, son action et sa réaction, et son histoire. L'Allemand n'a rien qui l'excite à se battre, et comme il a commencé à supposer qu'il peut y avoir des choses dont la possession mérite d'être désirée, ses philosophes n'ont pas manqué de lui apprendre à douter de l'existence de semblables choses. On ne peut nier que les Allemands aiment la liberté; mais ils l'aiment autrement que les autres peuples. L'Anglais aime la liberté comme sa femme légitime, il la possède, et bien qu'il ne la traite pas avec une tendresse évidente, au besoin il sait la défendre en homme, et malheur à l'habit rouge qui s'introduirait dans sa respectable chambre à coucher, soit en galant, soit en *entremetteur* ! Le Français aime la liberté comme sa maîtresse; il brûle pour elle et elle le dévore; il se jette à ses pieds avec les protestations les plus extravagantes, il se bat pour elle à vie et à mort, il fait pour elle mille folies. L'Allemand aime la liberté comme on aime sa grand'mère. »

Que les hommes sont bizarres ! Dans notre patrie, nous sommes maussades; chaque sottise, chaque niaiserie nous y fâche, et, semblables aux petits garçons, nous voudrions tous les jours nous sauver à l'étranger et nous répandre dans l'espace; mais une fois que nous y sommes arrivés, nous nous trouvons beaucoup trop au large, et nous désirons intérieurement retourner aux sottises étroites et aux gaucheries de notre patrie, retrouver notre bonne petite chambre, rêver près d'un bon poêle allemand et lire la *Gazette d'Augsbourg*. Tout cela m'est arrivé pendant mon voyage en Angleterre. A peine me fus-je éloigné des côtes d'Allemagne, que se réveilla en moi une singulière tendresse pour ces bonnets de nuit et ces perruques de la Germanie que je venais de quitter avec humeur, et lorsque la patrie se fut entièrement dérobée à mes yeux, je la retrouvai dans mon cœur.

Il se pouvait donc que ma voix fût un peu émue lorsque je répondis à l'homme jaune. « Mon cher monsieur, n'insultez pas aux Allemands ! Quoiqu'ils soient des rêveurs, un grand nombre d'entre eux ont fait de si beaux rêves que je ne voudrais pas les échanger contre la vivante réa-

lité de nos voisins. Mais comme nous dormons et rêvons tous, nous pouvons peut-être nous passer de la liberté; car nos tyrans dorment aussi et ne font que rêver la tyrannie. Nous ne nous sommes éveillés qu'une seule fois, le jour où les catholiques Romains nous enlevèrent notre liberté de rêver; nous agîmes alors, nous vainquîmes et nous nous recouchâmes ensuite pour continuer à rêver. Ah! monsieur, ne vous moquez pas de nos rêveurs; de temps à autre, comme les somnambules, ils disent pendant leur sommeil des choses merveilleuses, et leur parole devient un germe fécond de liberté.

Qui peut prévoir les événemens? L'Anglais spleenique, las de sa femme, peut avoir un jour la fantaisie de lui passer une corde au cou pour la vendre à Smithfield; le mobile Français peut faire une infidélité à sa maîtresse, l'abandonner, danser et chanter avec des courtisanes; mais l'Allemand ne mettra jamais sa vieille grand'mère tout-à-fait à la porte; il lui accordera toujours une petite place près de son poêle, où elle puisse raconter aux enfans curieux ses bonnes histoires. Si un jour, ce qu'à Dieu ne plaise, la liberté disparaissait du monde entier, un Allemand la retrouverait dans ses rêves.

Pendant que le bâtiment à vapeur sur lequel se passa cette conversation montait la rivière, le soleil s'était couché et ses derniers rayons éclairaient l'hôpital de Greenwich, palais imposant, qui, à proprement parler, ne consiste qu'en deux ailes dont l'espace intermédiaire est vide et permet aux navigateurs de voir un mont verdoyant couronné d'un joli château. La foule des vaisseaux augmenta, et j'étais surpris de l'adresse avec laquelle s'esquivaient les grands bâtimens. Là vous saluez telle figure grave et amicale qu'on ne reverra jamais. On passe si près les uns des autres qu'on pourrait se tendre la main à la fois en signe de bien-venue et d'adieu. Le cœur bat vite à l'aspect de tant de voiles gonflées; il s'enivre du bourdonnement confus qui s'élève de la côte, de la musique de danses lointaines et du bruit sourd des matelots... Mais bientôt les brouillards du soir enveloppèrent peu à peu les couleurs des objets, et il ne nous resta plus qu'une forêt de mâts longs et nus.

L'homme jaune était toujours à mes côtés; il regarda d'un air pensif le ciel, comme s'il voulait y chercher les pâles étoiles. Les yeux toujours fixés en l'air, il mit la main sur mon épaule, et comme s'il n'eût pas été maître de retenir sa pensée, il dit: « Liberté, égalité, on ne les trouve pas ici-bas et pas même là-haut. Ces étoiles ne sont pas d'égale grandeur,

les unes sont plus belles et plus éclatantes que les autres; aucune ne marche librement; toutes obéissent à des lois invariables, à des lois d'airain. — L'esclavage est dans le ciel comme sur la terre. »

— « Voilà la Tour, s'écria subitement un de nos compagnons de voyage en montrant un édifice gigantesque qui s'élève des brouillards de Londres, comme un sombre spectre des temps passés.

II. — LONDRES.

J'ai vu ce que le monde peut offrir de plus remarquable à l'esprit étonné; je l'ai vu, et mon émotion n'a pas encore cessé. Elle vit toujours dans ma pensée, cette forêt de maisons entre lesquelles se précipite ce torrent de figures humaines marquées de toutes leurs passions bigarrées, et agitées par l'amour, par la faim et la haine. — Je parle de Londres.

Envoyez un philosophe à Londres, mais, pour tout au monde, n'y envoyez pas un poète. Envoyez-y un philosophe, placez-le à un coin de Cheapside; il y apprendra plus que dans tous les livres de la dernière foire de Léipsig; et aussitôt que la foule immense et pressée l'entourera, un océan d'idées nouvelles s'ouvrira à son imagination; l'esprit éternel qui plane sur ces flots d'hommes l'animera; les secrets les plus cachés de l'ordre social se révéleront subitement à lui. Il entendra et verra les battemens artériels du monde; car si Londres est le bras droit du monde, bras actif et puissant, cette rue qui conduit de la Bourse à Downing-Street en doit être regardée comme l'artère.

Mais n'envoyez pas un poète à Londres. Cette gravité réelle de toutes choses, cette uniformité colossale, ce mouvement machinal, ce mécontentement de la joie même, ce Londres hyperbolique, écrase l'imagination et déchire le cœur. Et si la fantaisie vous prenait d'y envoyer même un poète allemand, un rêveur, qui s'arrêtât à tout propos, par exemple devant une mendiante déguenillée, ou la brillante boutique d'un orfèvre..... ah! il s'y trouverait bien mal; il serait poussé, heurté de tous côtés, ou renversé même par un doux *goddamn*.

Maudites secousses, *goddamn!* Je vis bientôt que ce peuple avait beaucoup à faire. Il vit sur un grand pied; il veut, quoique les alimens et les habits soient plus chers chez lui que chez nous, être mieux nourri et mieux habillé que les autres. Il a aussi de grandes dettes, comme il appartient à des gens de distinction. Néanmoins, par vanité, il jette de

*

temps à autre ses guinées par la fenêtre, paye d'autres peuples afin qu'ils se boxent pour son plaisir, et donne encore quelque pour-boire à leurs rois respectifs.

Et c'est pourquoi John Bull est obligé de travailler jour et nuit ; c'est pour subvenir à de semblables dépenses que jour et nuit il doit se creuser le cerveau pour inventer des machines ; c'est pourquoi il calcule à la sueur de son front, court et se précipite, sans tourner la tête, du pont à la Bourse, de la Bourse au Strand, et l'on conçoit alors que l'on pousse un peu durement de côté un pauvre poète allemand qui, au coin de Cheapside, barre le chemin, en regardant, la bouche béante, les images d'un marchand d'estampes. *Goddamn!*

Mais l'estampe que je regardais d'un œil fixe au coin de Cheapside était le passage des Français sur la Bérésina.

Arraché à mes réflexions par des secousses violentes, je contemplai de nouveau le désordre de la rue, où se déroulait un nœud varié d'hommes, de femmes, d'enfants, de chevaux, de voitures, et au milieu de tout cela un convoi qui hurlait et se lamentait à tue-tête. Alors il me sembla que tout Londres était aussi une espèce de pont sur la Bérésina, où chacun dans une angoisse frénétique, pour prolonger sa misérable vie, veut se frayer un chemin ; où le cavalier foule aux pieds le piéton ; où celui qui tombe est perdu pour toujours ; où les meilleurs camarades passent insensibles sur les cadavres l'un de l'autre, et où des milliers de blessés et de mourans, faisant d'inutiles efforts pour s'accrocher aux poutres du pont, sont engloutis dans la fosse glacée de la mort.

Mais que l'on est, en revanche, plus tranquille et plus à l'aise dans notre chère Allemagne ! Tout s'y meut avec une commodité rêveuse, avec un calme patriarcal. La garde monte tranquillement ; les uniformes et les maisons reflètent tranquillement les rayons du soleil ; les hirondelles voltigent tranquillement devant leurs nids suspendus aux toits ; de grosses conseillères de justice se tiennent, en souriant, aux croisées ; dans les rues sonores il y a toujours assez de place ; les chiens peuvent se flairer en toute sûreté ; les hommes peuvent s'arrêter commodément, discuter sur le théâtre, et saluer profondément, très-profondément ; — si par hasard il passe quelque gueux ou vice-gueux de distinction avec un ruban sur un habit râpé, ou quelque grand-maréchal d'une petite cour qui s'avance poudré et doré, il se donne la peine de rendre le salut.

Je m'étais promis de ne pas m'étonner du grandiose de Londres, dont

j'avais déjà entendu parler. Cependant il en était de moi comme du pauvre écolier qui jure de ne pas sentir la bastonnade qui lui est destinée. Mais il arrive qu'au lieu de recevoir comme de coutume sur le dos les coups ordinaires avec le bâton ordinaire, on lui administre une volée extraordinaire, sur un endroit extraordinaire, avec une verge bien mince. Je m'attendais à de grands palais, et ne vis que de petites maisons; mais précisément leur uniformité et leur nombre infini me frappèrent vivement.

Les maisons en brique, grâce à l'air humide et à la vapeur du charbon, sont de la même couleur, c'est-à-dire d'un vert olive brunâtre; elles sont toutes de la même construction, ordinairement de trois étages de haut avec deux ou trois fenêtres en largeur, et un toit orné de petites cheminées rouges qui ressemblent à des dents arrachées saignant encore, de sorte que les rues larges et régulières paraissent n'avoir que deux maisons d'une longueur immense, et comparables à deux casernes. Cela vient peut-être de ce que chaque famille anglaise, ne fût-elle composée que de deux personnes, veut néanmoins avoir à elle seule une maison, un château, et de ce que de riches spéculateurs, pour satisfaire ce besoin, bâtissent des rues entières dont ils vendent ensuite chaque maison en détail. Dans les principales rues de la Cité, de cette partie de Londres qui est le siège du commerce et de l'industrie, d'anciens édifices se mêlent encore aux nouveaux, et le devant des maisons est couvert jusqu'au toit de noms et de chiffres longs d'une aune, ordinairement d'or et en relief. Là l'uniformité caractéristique des maisons est d'autant moins frappante que l'œil de l'étranger est continuellement distrait par l'aspect admirable des magnifiques curiosités qui brillent aux fenêtres des boutiques. Non-seulement les objets eux-mêmes font le plus grand effet, car tout ce qui sort de la main des Anglais porte l'empreinte de la perfection, et chaque article de luxe, une lampe, une chaussure, une théière, une robe, est du goût le plus attrayant et le plus achevé: mais l'on admire surtout l'art avec lequel ils sont étalés, ce contraste des couleurs et cette variété qui donnent aux magasins anglais un charme particulier. Tout ce qui sert aux besoins les plus communs de la vie frappe les yeux avec un éclat surprenant, enchanteur; de vulgaires comestibles nous attirent par le reflet dont ils étincellent; des poissons crus sont si joliment apprêtés que leurs écailles offrent aux regards le prisme de l'arc-en-ciel; la viande est comme peinte sur des assiettes de porcelaine coloriées et entourées de persil riant. Tout

paraît comme peint, tout rappelle les tableaux brillans et pourtant si modestes de François Mieris. Mais les hommes seuls ne sont pas aussi gais que ceux qu'on voit dans ces peintures hollandaises; avec les figures les plus sérieuses ils vendent les joujoux les plus amusans, et la coupe et la couleur de leurs habits sont aussi monotones que leurs maisons.

Dans le quartier opposé de Londres appelé *the West end of the Town*, qu'habite une classe plus distinguée et par conséquent moins active, cette uniformité est encore plus saillante; mais il y a là de longues, de larges rues où toutes les maisons ressemblent à des palais dont le dehors n'a pourtant rien de remarquable; si ce n'est qu'on y voit, comme dans toutes les habitations un peu élégantes de Londres, des balcons en fer au premier étage, et au rez-de-chaussée un grillage noir qui protège un corps de logis souterrain. Dans cette partie de la ville on trouve aussi de grands squares: des files de maisons semblables aux maisons décrites ci-dessus, formant un carré, au milieu duquel est un jardin entouré d'une grille et renfermant quelques statues. Dans toutes ces places et toutes ces rues les yeux ne sont pas blessés par des habitations chétives et tombant en ruines. Partout s'étalent la richesse et l'orgueil; car la pauvreté, occupant les quartiers retirés, y est reléguée dans les rues sombres et humides, avec ses guenilles et ses larmes.

L'étranger qui parcourt les beaux quartiers de Londres et qui ne passe pas dans ceux du bas peuple ne voit rien, ou presque rien, de l'effroyable misère qui règne dans cette ville. Ce n'est que de temps à autre, à l'entrée d'une obscure ruelle, qu'on remarque debout et silencieuse une femme déguenillée, un nourrisson à son sein décharné, et demandant l'aumône des yeux. Si ces yeux sont encore beaux, l'on y arrête les siens, et l'on s'effraie de ce monde de douleurs qu'on y découvre. Les mendiens ordinaires sont de vieilles gens, pour la plupart, des nègres, qui se tiennent aux coins des rues, faisant avec leur balai, pour une petite pièce de monnaie, un chemin aux passans, chose très-utile dans les rues boueuses de Londres. La pauvreté alliée au vice et au crime ne sort de ses antres que le soir; elle craint le grand jour d'autant plus que sa nudité contraste d'une manière plus hideuse avec l'orgueil de la richesse qui brille partout; la faim seule la chasse parfois à midi de ses ruelles obscures, et on la rencontre immobile, les yeux muets et pourtant expressifs, regardant le riche négociant qui, chargé d'affaires, passe rapidement en faisant sonner ses écus, ou le lord oisif qui, comme un dieu rassasié, s'a-

vance fièrement à cheval, ne jetant que de temps à autre un regard hautain et indifférent sur ceux qui s'agitent autour de lui, comme s'ils n'étaient que de misérables insectes, ou au moins des êtres d'une nature subalterne, dont la joie et la douleur n'ont rien de commun avec ses propres sensations; car les nobles Anglais planent au-dessus de la canaille humaine attachée à la glèbe, comme des mortels supérieurs qui regardent l'étroite Angleterre comme leur pied-à-terre, l'Italie comme leur jardin d'été, Paris comme leur salon d'hiver, et l'univers entier comme leur propriété. Ils passent leur vie sans inquiétude et sans frein, et leur or est le talisman qui réalise, comme par enchantement, leurs caprices les plus extravagans.

Pauvre pauvreté! que la faim doit te torturer au moment où d'autres se gorgent dans l'abondance, et combien elles doivent être amères les larmes dont tu mouilles la croûte de pain que te jette une main insensible! Tes larmes sont un poison. Oh! que tu as raison de t'associer au vice et au crime! Des criminels réprouvés ont souvent plus d'humanité que ces froids et irréprochables marchands de morale, dans l'âme terne desquels s'est tarie la source du mal comme celle du bien. Et le vice encore n'est-il pas toujours vice. J'ai vu des femmes dont les joues portaient le fard du vice, et dont le cœur était d'une pureté céleste; j'ai vu des femmes... je voudrais les revoir.

HENRI HEYNE (*).

(*) Traduit par M. Max. KAUFMANN, docteur en philosophie.

Mademoiselle de Marsan.

NOUVELLE EXTRAITE DES MÉMOIRES DE MAXIME ODIN.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ÉPISODE ET DE LA NOUVELLE. —
LA TORRE MALADETTA, OU LA FAMINE.

Nous restâmes quelque temps en silence au bruit des ruines qui continuaient à s'amasser sur notre tête, car l'ébranlement s'était communiqué aux parties les plus chancelantes du parapet du côté où il s'inclinait sur le front penchant du donjon, et les pierres qui le couronnaient tombaient et roulaient toujours.

Je pensai, sans le craindre, qu'il allait crouler tout entier, et nous anéantir. — Mais le bruit cessa enfin pendant que les profondeurs du bâtiment le répétaient encore dans leurs échos. La tour vibra un moment comme un peuplier dont le tonnerre a frappé la cime, ou comme un pendule chassé par le doigt qui rétrécit peu à peu l'arc de ses oscillations. Et puis tout fut muet et immobile.

Notre lanterne, heureusement close, n'avait pas été éteinte par la commotion. Je la repris avec une apparence de sécurité sur laquelle j'avais peine à me faire illusion à moi-même, et saisissant la main de Solbioski :

« Viens, lui dis-je, rien n'est désespéré encore. Cette catastrophe se sera fait ressentir jusque dans la cour du château, où des fragmens des murailles seront tombés du sommet. Leur direction naturelle est de ce côté. L'accident qui nous accable fera deviner nos efforts, notre position, nos dangers. Sois assuré qu'au

moment où je te parle, la trappe inférieure est ouverte. Viens, au nom du ciel qui ne nous abandonnera pas.

Solbioski arrêta sur moi un regard où se confondaient une incrédule douleur et une triste dérision.

Je détournai les yeux, et je l'entraînai sur mes pas dans l'escalier tournant.

Nous descendîmes sans nous parler. Notre échelle s'ajusta facilement à la première muraille, malgré la diminution que nous lui avions fait subir pour en soustraire l'échelette que nous venions de laisser au sommet. A la seconde coupure de l'escalier direct, elle se trouva beaucoup trop courte. C'était un inconvénient facile à prévoir, si nous avions prévu que nous devions revenir. Je n'y avais pas pensé. Nous eûmes peine à y atteindre, en nous suspendant à nos mains affaiblies et tremblantes, après de longues et timides précautions. Enfin nous arrivâmes, comme à un lieu de refuge, au balcon inaccessible du Tagliamente.

Il était nuit. La lune, épaissement voilée, ne jetait qu'une faible clarté sur le torrent, mais il se rapprochait visiblement de son lit; le vent de *Bora* qui soufflait avait refroidi la température, et tari pour quelques jours l'urne des débordemens. Les nuées rapides et sifflantes fouettaient autour de nous un givre piquant. J'osai m'en réjouir avec toute l'expansion qui me restait pour exprimer un sentiment d'espérance.

— Il fait froid, dis-je; les neiges ne fondront plus; le Tagliamente s'éloigne; la grève est libre. Si le docteur Fabricius n'est pas arrivé aujourd'hui à la *Torre Maladetta*, il y arrivera certainement demain.

— Et qu'importe à notre salut qu'il y arrive demain? dit Solbioski en s'évanouissant dans mes bras.

Je fis d'abord des efforts inpuissans pour le rappeler à la vie qui paraissait l'avoir tout-à-fait quitté. Enfin il se ranima de lui-même un instant, et un instant après défaillit de nouveau. Peu à peu ces deux états devinrent alternatifs et mesurés par des périodes presque égales. Je compris que le même symptôme menaçait de m'atteindre à mon tour, et qu'il était temps d'arriver à l'apparte-

ment encore si éloigné de Diana. J'en calculai la distance avec épouvante. La lumière était d'ailleurs près de sa fin, car je n'avais pas imaginé le matin qu'il fût nécessaire de me précautionner pour le retour, dont je n'aurais pas même compris la possibilité. Des études physiologiques, faites d'ailleurs avec assez de soin, sous des maîtres illustres, ne m'avaient laissé, chose étrange, aucune notion positive sur le temps pendant lequel l'homme peut se passer d'alimens. Je m'étonnais de vivre encore.

Hélas ! il m'est facile de vous épargner les détails de cet interminable trajet ; mais j'essaierais inutilement de vous soustraire à la douleur de les deviner. Vous vous rappelez ce corridor étranglé qui paraissait plutôt avoir été pratiqué pour des couleuvres que pour des hommes. Vous vous rappelez ce puits étroit et profond, antre spiral qui ne promettait qu'un tombeau. C'est là que vous suivrez sans moi de la pensée deux mourans qui se traînent à lentes reprises à travers des espaces presque impénétrables à l'agilité, à la force et à la patience. Combien cela dura, qui pourrait le dire ! Combien de fois, accablés d'une fatigue sans but et sans espérance, nous répétâmes-nous : « C'est assez. Il est aussi bon de mourir ici ! » — Combien de fois, ranimés par je ne sais quelle vigueur de l'ame que donne l'amour de la vie, redoublâmes-nous d'efforts pour atteindre inutilement le seuil d'un autre sépulcre ! Nous étions parvenus, tantôt marchant, tantôt rampant, à la chambre de la morte, quand notre lumière jeta subitement un éclat plus vif, et s'éteignit.

— Sommes-nous arrivés ? me dit Solbioski en se couchant sur le rocher. Pourquoi ne vois-je plus rien ?

— Nous ne sommes pas arrivés, répondis-je, et nous n'avons plus de feu ; mais la seconde portière sera facile à trouver, si je ne me trompe, en suivant de la main le tour des murailles. Attends-moi, mon frère, attends-moi.

Je me glissai alors en chancelant le long des froides parois, me reposant de temps à autre sur mes genoux pour reprendre haleine.

Un meuble en saillie me détourna. Incapable de le suivre dans toute sa longueur sans être appuyé, j'étendis mes mains pour re-

trouver le mur qui ne pouvait pas être éloigné ; je le cherchais sans y atteindre ; une idée horrible traversa mon esprit ; le pied me manqua , et je tombai sur le cadavre.

— Est-ce là ? cria Solbioski ; as-tu laissé retomber la portière ? Pourquoi ne vois-je pas ?

— Ce n'est pas encore ici , répondis-je en grelottant de terreur ; attends-moi , Joseph , attends-moi.

Je repris mon affreuse route dans cette épouvantable obscurité , dont aucune des nuits de la terre ne peut donner l'idée. Après bien du temps la portière céda sous mes doigts ; je la tirai brusquement. Tous les feux étaient éteints.

— Pourquoi as-tu fermé la portière sur moi ? dit Solbioski. Tu es arrivé et je ne vois pas. Hélas ! m'abandonnes-tu ?

Je ne prononçai pas une parole. Une minute de délai pouvait achever de nous perdre. Je me dirigeai vers le foyer en me soutenant à droite et à gauche sur les couches où nous avions reposé l'avant-dernière nuit ; je le fouillai de mes mains.

— O bonheur ! m'écriai-je avec une sorte d'extase ; encore , encore cela !.....

— La trappe est-elle ouverte ? reprit Solbioski. La trappe est ouverte ! Maxime ! ne m'abandonne pas !

— Une étincelle , mon ami , une étincelle et des charbons ! — Et la chambre s'éclaira.

Je crus retourner à la vie ; je conduisis ou plutôt je traînai sur son lit mon pauvre Joseph , dont l'agonie était plus hâtive que la mienne.

J'allai ensuite à Diana ; ses yeux étaient ouverts et fixes comme à l'ordinaire , mais plus brillans , plus ardens , plus météoriques ; son teint était enflammé ; son pouls battait avec désordre et précipitation.

— A-t-elle tout mangé ? dit Solbioski en se soulevant péniblement sur ses mains.

— Oui , lui répondis-je ! tout mangé , mais la fièvre préserve de la faim ; le peuple dit qu'elle nourrit.

Il se laissa retomber.

Je voulais tenter un dernier moyen de frapper l'attention des habitans du château, — s'il lui en restait encore. Mais je craignais qu'il ne produisit sur Diana, réveillée à l'improviste, une émotion mortelle, et je lui fis part à haute voix, de manière à être entendu distinctement de Solbioski, de toutes les particularités de notre situation, en lui laissant à deviner le nom des amis absens dont nous attendions notre délivrance, pour qu'elle pût se consoler au moins, dans la pensée que Mario vivait encore. Elle me regardait fixement et immobile à ma voix, comme si elle m'avait écouté avec une attention réfléchie. Je le pensai d'abord. Quand j'eus fini de parler, elle ne me répondit pas du moindre signe. Elle se retourna du côté opposé et parut s'endormir.

Je dégageai de la ceinture de Solbioski les deux pistolets dont il était armé. Je remontai sur la trappe sonore du cabinet, et je fis double feu. Après un moment d'interruption je renouvelai l'explosion des deux miens, et je prêtai l'oreille aux bruits extérieurs ; il me sembla que j'entendais un murmure confus, comme un bruit de trépignemens et de voix, mais depuis deux ou trois jours ces bruissements sans cause offusquaient si souvent mon ouïe et mon cerveau que je n'étais plus capable de distinguer de la réalité les illusions de mes sens malades.

Je voulais cependant profiter de cette chance d'être entendu, — c'était la dernière. — Je soulevai un tronçon de pin pour en frapper la trappe encore une fois ; je l'exhaussai de quelques pieds au-dessus du sol, et je le laissai retomber ; je me baissai pour le reprendre et le soulever encore, et je ne le soulevai plus.

Je descendis alors à pas incertains vers la cheminée pour ranimer le foyer et renouveler notre luminaire funèbre. J'y employai tout ce qui restait à ma portée de bois et de bougies ; je savais qu'il ne nous en fallait pas désormais davantage. Une heure, des heures peut-être se passèrent à ce travail, et j'en mis une encore à me glisser dans le suaire qu'aucune main ne devait recoudre sur moi. — C'était fini pour jamais.

Solbioski se retourna de mon côté et me dit d'une voix qui s'éteignait : Quel jour est-il ?

Je pensais que ce devait être le commencement du cinquième, mais je ne répondis pas.

Le temps se partagea dès lors entre d'incroyables souffrances et des langueurs anéantissantes où je croyais que ma vie allait m'échapper. Il y avait des momens de prestige où tous les objets prenaient un aspect fantastique et capricieux, comme la décoration d'un spectacle où les apparitions du sommeil, les ombres des murailles éloignées se mouvaient, se détachaient, se mêlaient avec des formes étrangères et gigantesques, s'embrassaient, se liaient les unes aux autres et tournaient autour de moi, pressées, confuses et hurlantes. Les flammes des bougies bondissaient si haut sur les flambeaux que j'avais peine à les suivre. Des voix connues s'introduisaient dans mon oreille comme un souffle, ou retentissaient au-dessus de ma tête avec un rire moqueur et insultant. Si je fermais les yeux pour me dérober à ces fascinations, la dernière perception qu'une liaison inexplicable d'idées avait portée à mon esprit se prolongeait d'une manière indéfinie dans ma pensée. C'était un chant borné, un refrain monotone, un vers grec ou latin à l'assourdissante mélodie, la reprise d'un virelai ou d'une redondille, dont l'obstination importune semblait s'attacher à moi pour l'éternité, comme cette terrible mouche hippobosque qui revient toujours avec une précision infaillible à l'endroit d'où on l'a chassée.

Quelquefois je passais d'un évanouissement délirant au sommeil, et la scène changeait alors d'une manière étrange. Il y avait dans mes rêves de l'air, du soleil, des femmes et des fleurs. Je me trouvais tout à coup dans des assemblées joyeuses, où l'on ne s'occupait que de plaisirs et de festins. Des tables splendides se chargeaient de mets délicats, que j'essayais d'atteindre, et qui se convertissaient dans ma bouche en sable insipide ou amer. Onorina revenait partout avec son petit éventaire comblé de lazagne appétissante. — Achetez, monsieur, disait-elle, achetez ma bonne lazagne et mon fin vermicelle de Padoue? cela peut servir dans l'occasion, et il n'y en a pas de meilleur à Codroïpo. — Mais quand je voulais me précipiter sur sa lazagne, mes mains ne pouvaient s'étendre pour la saisir, ni mes dents spongieuses s'affermir pour la broyer...

Puis je sortais en sursaut de mes songes , au bruit d'une plainte déchirante, qui se traînait encore long-temps sur mon réveil.

— Qu'est-ce donc que cela , criai-je une fois de toute la force qui me restait !

— Rien , répondit Solbioski. C'est probablement Mlle de Marsan qui meurt.

— Mon Dieu, repris-je, prenez pitié de moi ! Sainte Honorine, priez pour nous !

Ce temps-là ne peut pas se calculer ; car quelquefois aussi mon sommeil était morne et long. Je me rappelle qu'il arriva un moment où, en ouvrant les yeux, je n'aperçus plus de clarté. C'était cette nuit finale, cette nuit éternelle, que j'avais prévue avec tant d'horreur, et retardée avec tant de soin , le jour précédent, ou la veille, ou un autre jour encore auparavant. C'étaient mes dernières ténèbres. J'entrepris de me lever. — Je ne pus pas !

— Voilà qui est bien, dis-je à part moi. Tout est fini. Ceci est la mort !

Et je me rajustai pour mourir ; mais en essayant d'étendre mon bras pour y reposer ma tête, je l'appuyai sur un bras froid.

— Qui est là ? murmurai-je en frissonnant, comme si la rencontre d'un assassin avait pu m'effrayer. Un assassin, hélas ! un assassin ! Il n'y en avait point de si cruel qui n'eût rompu son pain avec moi !

— C'est moi, répondit Solbioski, dont la force plus promptement abattue que la mienne s'était plus long-temps conservée. N'éprouve pas ! n'aie pas peur ! Je ne veux pas te faire de mal. Je n'ai besoin que de ton poignard.

— Que peut-on faire ici d'un poignard ? Croirais-tu qu'il y eût des hommes cachés dans les souterrains de la tour ?

— Non. Il n'y a que des cadavres ; mais il y en a un dont l'obstination à vivre me fatigue, et dont j'ai le droit de me débarrasser. Donne, donne ton poignard, et bois mon sang ; on dit que cela soutient la vie. Qui sait ? Le Tagliamento est peut-être redescendu entre ses rivages. M. Fabricius est peut-être revenu.

Je jetai mon poignard aussi loin que j'en fus capable. J'étais

bien sûr que nous n'irions pas l'y chercher. Cette pensée, je l'avais eue.

— Mon frère, dis-je en pleurant, tu es couché sur le roc; viens, viens jusqu'à moi. Joseph, ne me quitte pas! Mon Dieu! ayez pitié de nous!

Je ne sais si je l'attirai à moi ou si je me rapprochai de lui; mais nous finîmes par nous toucher.

— Honorine, s'écria-t-il! pauvre Honorine! la jeune fiancée qui prépare ses rubans et ses bouquets! Honorine qui était si bonne et si belle! Et toi, Maxime que j'aimais et que je ne verrai plus! Oh! si le jour seulement nous avait encore éclairés une fois! Mais il y a trop loin d'ici, et le balcon est trop élevé... Jamais! jamais.

J'étais frappé d'un vertige accablant. Quand Joseph ne parla plus, je cherchai à me pencher vers lui pour m'assurer qu'il respirait encore. Il se détourna de moi avec un affreux gémissement. J'entendais des bruits vagues; je les perdais comme s'ils n'avaient pas été. J'essayais de les ressaisir. Enfin ma pensée m'échappa tout-à-fait. Je retombai dans le vague de mes rêves. Je revis ces festins que j'avais quittés, et la petite Onorina criant sa lazagne, et sainte Honorine me tendant des bras consolateurs du fond du tableau fantastique du Pordenone.

Cependant les bruits revenaient toujours. C'était le pic, c'était la sape, c'était le Tagliamente qui passait, en gémissant, sur la tour; c'était la mine qui la faisait sauter; c'était Onorina tout en larmes, au seuil de l'église, qui ne cessait de répéter: Achetez, monsieur, achetez ma bonne lazagne! Il n'y en a pas de meilleure à Codroïpo! — Je dormais.

Lorsque je revenais à moi, je disais à Solbioski: — Dors-tu? — et il ne me répondait point.

Ma stupeur devint peu à peu plus profonde. Je perdis le souvenir des temps, et des lieux, et de moi-même. Je me demandais vaguement: Où suis-je? et ma mémoire était un abîme où je ne pouvais me retrouver.

Je finis par ne plus penser. L'ouïe seule m'apportait encore des sensations incomplètes et confuses, des cris, des lamentations, un

fracas de cataractes et de tempêtes. J'essayais d'y répondre par des lamentations et par des cris, pour me mettre à l'unisson de cette nature souffrante qui allait mourir, et la voix me manquait.

L'horloge de l'éternité ne suffirait pas à mesurer de pareilles heures. Quand elles furent passées, je me retrouvai quelque part, dans un endroit où le jour venait du ciel. C'était peut-être un matin. Je refermai les yeux aussitôt que je les eus ouverts, parce que le soleil les blessa. Ma bouche était moins ardente, mes organes moins languissans. Quelques sucs savoureux récréaient mon palais, et je les goûtais encore. Je sentais au moins mes souffrances. Je m'imaginai que je vivais.

— Ceci vaut mieux, dis-je en moi-même. Il faudrait rester et mourir comme cela.

Je regardai de nouveau, parce qu'un nouveau breuvage doux et substantiel avait encore ranimé ma vie. C'était là un spectacle bien étrange ! Une salle si vaste et où je ne m'étais jamais éveillé, qui n'était pas de la maison de mon père, qui n'était pas de mon auberge, qui n'était pas de ma caserne, qui n'était pas de ma prison ! Le sol surtout m'étonnait. Il était profondément remué et couvert de laves éparses. Il y avait seulement au milieu une large ouverture carrée qui semblait communiquer à un caveau.

— *La Torre Maladetta!* criai-je, *la Torre Maladetta!* la trappe est ouverte ! Diana, Joseph, Anna, venez à moi, venez ! j'ai trouvé un chemin. Oh ! ne tardez pas à venir, il y en a déjà tant de morts !

— Personne n'est mort qu'Anna, me répondit le docteur Fabricius, qui était appuyé sur le chevet de mon lit. Il était trop tard.

— Fabricius ! mon ami, mon père, dis-je en saisissant sa main.
— Et Diana ! et Joseph !

— Ils sont vivans ! — Mais te voilà mieux maintenant, continua-t-il, et je puis m'expliquer avec toi. Il le faut, car le temps nous presse. Tu connaîtras plus tard les obstacles qui ont retardé ta délivrance. Aujourd'hui ce récit nous ferait perdre des instans trop précieux. Les espérances du monde se sont anéanties en peu

de jours. Des succès brillans ont enivré les partisans et les armées de Napoléon. La cause de l'indépendance des peuples n'est pas perdue ; elle ne le sera jamais sans doute ; mais il n'est peut-être pas réservé à ma vieillesse de jouir de son triomphe. Ma tête et celle de Joseph sont menacées — mises à prix. A la première lueur de salut que j'ai reconnue pour lui, je me suis hâté de le faire transporter dans un lieu sûr d'où il règnera notre Allemagne. Elle n'appartient pas encore tout entière au tyran. La *Torre Maladetta* ne peut manquer d'être incessamment investie ; je ne devais pas la quitter tant que je ne t'avais pas rappelé à la vie. Le moment de nous séparer aussi est venu. Te sens-tu la force de partir ?

— Joseph ! mon cher Joseph ! il m'avait dit que nous ne nous reverrions jamais !... Diana, mon ami, où est-elle ?

— Diana vivra. Le temps, plus puissant que mes secours, la fera probablement sortir de l'état de mutisme et d'aliénation où elle est restée plongée jusqu'ici. Aucun mot ne s'est échappé de sa bouche, aucune émotion ne s'est peinte sur son visage, même quand la nouvelle femme de chambre que je lui ai donnée lui a présenté ce matin la robe de deuil qu'elle doit porter comme veuve et comme orpheline. Je comptais sur cette secousse ; je m'y étais confié en désespoir de tous les remèdes. Seulement, sur la proposition que je lui ai faite de se retirer, jusqu'à nouvel ordre, à l'*Annunziata* de Venise, où elle a des compatriotes, et, je crois, des parentes, elle a paru me répondre par un signe de consentement ; et depuis, son agitation inquiète et empressée a manifesté souvent le besoin qu'elle éprouve de quitter cette tour qui doit lui rappeler de si affreux souvenirs. — J'arrive à ce qui te concerne personnellement. Le désir que Mario témoignait de te revoir ici s'explique facilement par un récit que Solbioski tenait de toi-même, et qu'il m'a communiqué hier. Le spectacle de ce qu'il appelait son bonheur, l'infortuné jeune homme, était le moindre prix dont il pût reconnaître ta généreuse amitié. Un autre motif était venu se joindre à celui-là, si j'en juge par cette lettre de Chasteler, qui le charge de te faire savoir que ton mandat d'arrêt est levé en France, et que l'avis a dû en parvenir aux autorités

vénitiennes. Aucun fait nouveau n'a pu te compromettre dès lors, et rien ne s'oppose à ce que tu retournes enfin dans les bras de ton père. Ta sûreté l'exige comme ton bonheur ; car si tu étais surpris dans la *Torre Maladetta*, où des circonstances si cruelles ont dissimulé ton séjour, tu ne saurais échapper à la proscription qui frappe ses derniers habitans. — Je sais ce que tu veux me dire, mais cette preuve aveugle d'un dévouement inutile ne ferait qu'embarrasser notre malheur d'un malheureux de plus. Tu as d'ailleurs une mission plus sacrée à remplir aujourd'hui. L'état de Diana ne permet pas qu'elle soit abandonnée à elle-même pour gagner sa dernière retraite ; et où pourrais-je, au milieu des tristes soucis que m'inspire ma propre famille, lui trouver un ami plus fidèle et plus sûr que toi ? Cherche donc à reprendre des forces dans un repas plus abondant et plus solide, et dispose-toi à partir ce soir avec elle quand le soleil sera couché, pour que rien n'indique à la vigilance de nos espions l'endroit d'où tu seras sorti. Tu trouveras un bâtiment tout préparé à Porto-Gruaro, et Diana est attendue au couvent.

Maintenant, continua-t-il en me pressant dans ses bras, va, mon fils, et souffre que je m'occupe de mes pressantes dispositions sans attendrir notre séparation par de plus longs adieux. Tout vieux que je sois, je ne renonce pas à te voir encore ; mais, quoi qu'il arrive, conserve ton cœur à tes amis et ta vie à la liberté.

Aussitôt que la nuit fut entièrement tombée, et elle était obscure, car la lune ne brillait plus, un domestique du docteur vint m'avertir que la voiture était prête, et me dirigea vers l'endroit où je devais la prendre. J'y montai, et je m'assis en face de deux femmes que je ne vis point. Deux heures après nous étions à Porto-Gruaro ; quelques minutes encore, et nous voguions sur les lagunes. J'avais offert ma main à Diana pour monter sur le bateau ; et sa main, fortement liée à la mienne, ne l'avait point abandonnée. Elle ne parlait pas, mais elle soupirait, rêvait, et se rapprochait quelquefois de moi en tressaillant, comme si elle avait été saisie d'une peur subite. Cette scène est vague à ma mémoire, et cependant je ne me la rappelle jamais sans frissonner. Elle avait

quelque chose du trajet de deux ombres sur la barque des enfers, mais de deux ombres qu'un arrêt anticipé condamne à deux destinées différentes, et qui vont se séparer pour l'éternité. Je m'endormis toutefois enfin au bruit monotone de la rame, qui battait les flots en cadence, et au chant mélancolique des bateliers.

Je ne m'éveillai qu'au mouvement des vagues qui annonçait la pleine mer. Le soleil était plus beau que je ne l'eusse vu jamais, le soleil que j'avais cru ne jamais revoir. L'azur du golfe se déroulait sous lui comme un autre ciel, et Venise avec ses hauts frontons, ses tours, ses dômes et ses clochers, rayonnait à son aspect comme si elle avait été son palais. La plaine immense des eaux était comme un grand parvis de lapis au-devant de la cité miraculeuse. Je croyais sommeiller encore, car j'avais presque oublié de vivre et de jouir de ma vie. La main de Diana reposait toujours dans la mienne; je me retournai vers elle pour savoir si elle partageait mon enchantement, et si elle renaissait ainsi que moi à cette brillante résurrection de la nature. Son regard sans mouvement n'exprimait que le désespoir silencieux que j'y avais lu dans la *Torre Maladetta*. Je me rappelai que parmi ces faites pompeux qui s'éclairaient tour à tour en passant du rose le plus tendre au vermillon le plus vif, et de cette nuance à celle du feu, illuminés comme pour un jour de joie, elle pouvait reconnaître celui de la demeure de son père. Je me rappelai que moins de trois mois auparavant, le même bâtiment peut-être avait sillé sur les mêmes flots, en la transportant éperdue d'amour sur le cœur de Cinci. Tout cela se représenta vivement à ma pensée; je contins ma folle expansion; je cessai d'être heureux et ravi; je retombai avec une angoisse inexprimable dans les tristesses du monde réel.

Ma main s'était relâchée; car je ne comprenais pas qu'elle eût été si long-temps entrelacée à ses doigts. Je ne sais si Diana m'entendit. Pourquoi pas? Il y a tant de choses dans ce langage! Mais elle me retint. Je la regardai, et je crus voir passer un sourire douloureux sur ses lèvres, comme un éclair sur un nuage.

Nous débarquâmes au milieu du peuple agissant et tumultueux des gens de mer.

— Hélas, dit un *nicolotto* (1) qui était debout sur le rivage en attendant un fardeau, — c'est la galiotte du brave Cinci, celle qu'il a donnée de ses deniers aux pauvres mariniers de Gruaro. Mais le brave Cinci n'y est plus !

— Tais-toi, lui dis-je de manière à couvrir sa voix, et en glissant un sequin dans sa main. Prends les paquets qu'on va te donner et porte-les à l'*Annunziata*, mais ne parle pas, sur ta tête.

Heureusement la vague attention de Diana était distraite alors par les soins empressés de deux converses qui l'attendaient depuis le point du jour, et qui n'avaient tari, les dignes filles, de glorifications sur sa piété et sur la sainteté de leur couvent, que depuis qu'elles avaient cru comprendre que Diana était folle et qu'elle était muette.

Elles marchèrent devant nous en faisant rouler sous leurs doigts agiles les grains polis du rosaire jusqu'au seuil de la sainte maison. La porte s'ouvrit, et on nous introduisit cérémonieusement dans le parloir.

L'abbesse était Française. Elle avait été belle, parmi toutes les belles et jeunes femmes de l'émigration, et son nom, qui n'est plus écrit que sur une tombe, pauvre Claire!... suffirait seul à sa gloire mondaine, si de telles vertus avaient encore quelque chose de commun avec le monde. Elle me prit les mains avec abandon, avec tendresse, quoiqu'il y eût d'autres sœurs présentes, parce que nous nous étions connus enfans.

— Je sais, cher Maxime, dit-elle, tout ce dont notre sœur bien-aimée vous est redevable. Vous aurez un jour votre récompense, mon fils, si vous la cherchez dans le ciel. — Adieu !

Pendant ce temps-là, Diana m'avait regardé avec plus d'attention, comme si elle apprenait seulement à me reconnaître, et puis elle s'était replongée dans sa pensée. Je m'éloignai lentement.

Maxime! Maxime! s'écria-t-elle enfin d'une voix nette et forte, adieu, Maxime; adieu pour jamais !

(1) On appelle *nicolotti* les habitans d'un quartier de Venise occupé par les gens de peine. C'est notre faubourg Saint-Marceau.

Au même instant, deux portes se fermèrent : celle qui la cloîtrait dans cette maison d'asile et de paix, et celle qui me rejetait pour y périr au milieu des troubles et des anxiétés de la vie.

Je marchais sous un soleil ardent, sans but et presque sans pensée. Mon front brûlait. Des idées confuses s'entrechoquaient dans mon esprit ; mes jambes mal affermies se dérobaient sous moi. Quand j'arrivai à mon hôtel ordinaire, je tombai d'accablement et de douleur et je perdis connaissance.

Je passai les trois mois suivans dans les alternatives de délire et d'inertie morale d'une fièvre ataxique. Je n'ai su que depuis et par le rapprochement des dates combien cela devait avoir duré. Je ne me rappelle rien.

Je me trouvai enfin en état de partir de Venise le 16 juillet. Mes forces étaient loin d'être rétablies, mais j'avais hâte de me soustraire aux cruelles impressions que tous les objets dont j'étais entouré renouvelaient incessamment dans mon âme. Je sortis à dix heures, quoique l'embarcation ne dût être prête qu'à midi.

Je m'assis, selon mon ancien usage, au devant du café Florian, dans la galerie de la tour, et je demandai du chocolat.

Il y avait foule à mes côtés ; on lisait les journaux avec empressement, et toute l'insouciance que pouvait m'inspirer le profond affaiblissement de mes facultés ne m'empêcha pas de prêter à ce qui se passait une vague attention. Depuis plus de cent jours, à cette époque mémorable où tous les jours fournissaient une page à l'histoire, j'étais aussi étranger aux événemens de la terre que si la trappe de la *Torre Maladetta* ne se fût pas rouverte sur moi. Je savais tout au plus, par quelques paroles du docteur Fabricius, que les espérances de la liberté étaient à peu près perdues pour l'Allemagne comme pour la France, et je m'en souvenais par hasard.

Je jetai donc un regard sur la feuille ; c'était le *Courrier de Trieste* de l'abbé Coletti.

On se rapprochait à l'envi pour entendre les dernières lignes du *Bulletin*. J'écoutai.

« La victoire remportée le 6 courant à Wagram, par les armes

» de l'empereur, dit le lecteur italien avec son accentuation pittoresque et sa déclamation mimique, a détruit pour toujours l'espoir des ennemis de la France et du genre humain.

» Jamais la magnanimité de S. M. I. et R. ne s'est manifestée avec plus d'éclat que dans cette occasion ; elle a couvert de son indulgence les égarements des peuples. Les lois ne frapperont que les factieux.

» Le château où se rassemblaient les conspirateurs, et qui appartenait à Cinci, dit Marius, et surnommé *le Doge de Venise*, a été rasé. On a trouvé dans les souterrains une multitude de cadavres.

» Un infâme agent d'intrigues, nommé Fabricius, mais dans lequel on croit reconnaître l'illuminé Hooschmann, complice d'Arndt, de Palm et de Chasteler, est parvenu à s'échapper jusqu'ici. On est à sa poursuite.

» La tête du lâche et hypocrite André Hofer est mise à prix. Ce monstre, couvert de crimes, ne se dérobera pas au châtement qui lui est dû.

» Son secrétaire, Joseph Solbiesky, aventurier bohémien, se disant Polonais, a déjà été saisi ; Solbiesky est un bandit rusé, féroce, et d'une force peu commune. Il en sera fait promptement justice. »

— Solbioski, dis-je en moi-même, Solbioski féroce et rusé ! les misérables ne savent pas même son nom !

Je me mordais les poings de rage et de désespoir. Oh ! pourquoi n'étais-je pas mort à la *Torre Maladetta* !

— Attendez, attendez, messieurs, dit le lecteur en souriant ; il y a un petit *post-scriptum* du rédacteur :

« Ce matin 13 juillet, à dix heures et demi précises, au bout de la pointe Saint-André, le traître Joseph Solbiesky a été fusillé en présence d'une population innombrable ; ce misérable a montré quelque courage. »

CH. NODIER.

HISTOIRE

D'UNE

CIVILISATION ANTÉ-DILUVIENNE.

PREMIÈRE PARTIE.

INTRODUCTION.

« Soyez seul et arrivez par quelque accident chez un peuple inconnu, si vous voyez une pièce de monnaie, comptez que vous êtes arrivé chez un peuple policé, » a dit un philosophe français.

« Nous aperçûmes une potence sur le rivage; vive Dieu! nous sommes chez un peuple civilisé, » s'écria un philosophe anglais.

Anglais et Français ont raison. J'avoue cependant qu'il est un autre spectacle qui me saisit plus vivement encore dans nos grandes villes d'Europe; c'est la vue d'un vrai pauvre tué par le besoin.

Que c'est là une belle trouvaille pour un penseur! Il y a tout un monde d'idées qui à cette vue s'agite dans ma tête. Que de temps, que de travaux, que de peines, il a fallu aux sages, aux philosophes, aux législateurs pour nous procurer semblable tableau! pour décider enfin l'honnête citadin qui ne peut être ni

rentier, ni propriétaire, ni industriel, à venir expirer de faim et de misère à la porte d'un riche ou d'un marchand de comestibles! Cela cependant se voit tous les jours, et une pareille mort, convenons-en, suffit à un pays pour témoigner de sa haute civilisation.

Mais qu'est-ce que la civilisation? — Où commence-t-elle? — Quelle est son essence? — Son origine? — Où doit-elle s'arrêter dans sa marche progressive? La question est importante.

Je n'aime point les discussions sans preuves et les récits sans action. Assez de systèmes et de vérités contradictoires ont embrouillé la question. En quelques pages, je donnerai l'histoire de toute une civilisation, depuis sa naissance jusqu'à son agonie.

Il y a long-temps, bien long-temps, je me trouvais en Égypte, où je liai connaissance avec le géographe arabe Aly Abderrachyd el Bakouy, qui mourut vers la fin du quatorzième siècle. Il avait en sa possession un livre bien précieux, imprimé, avant le déluge, sur peau de chameau, grand format.

Ne vous épouvantez pas; n'ouvrez pas de trop grands yeux! pensez-vous donc, race d'hier, que ce vieux monde que vous habitez avait attendu votre venue pour s'éclairer au soleil de la science? Il s'y était brûlé déjà. Où donc votre plus ancien comme votre plus exact historien eût-il trouvé sa sublime allégorie de l'arbre de la science, si ce n'est dans le souvenir des temps passés. Oui, l'imprimerie existait avant le déluge; avant le déluge, le canon avait retenti dans les plaines de l'Inde et de l'Éthiopie, des bateaux à vapeur avaient remonté les fleuves du Nil et du Gange, et des aérostats, façonnés en dragons, en sphinx, en colonnes lumineuses, avaient frappé les regards des peuples d'Afrique et de la grande péninsule d'Asie, quand vous étiez nés à peine. Cela vous étonne? Mais sans aller si loin, ce que vous inventez aujourd'hui ne l'avait-il pas été hier? Le système de Copernic appartenait à Cusa, qui l'avait pris à Démocrite; pour celui des atômes, Gassendi n'était que le copiste d'Épicure qui n'était lui-même que le plagiaire de Leucippe; tout, jusqu'à vos querelles religieuses et scolastiques, se retrouve dans les écrits de Zénon, de Pythagore et de Timée. Votre belle machine gouverne-

mentale et constitutionnelle des trois pouvoirs, votre jury et vos mille formés d'administration judiciaire, financière ou politique, que vous croyez nouvelles, avaient été essayés à Sparte, à Rome, à Venise et jusque dans les forêts de la Germanie; vos télégraphes même avaient déjà fait, il y a des siècles, graviter leurs longs bras sur les bords du golfe Persique, et, depuis un temps immémorial, votre moderne invention de la lithographie est connue et mise en usage au Thibet, dans les villes de Teschou-Loumpou et de Lahassa. Vous pouvez créer encore, mais vous ne serez toujours que des créateurs après coup; des dieux de la seconde ou de la troisième dynastie; la civilisation est plus vieille que vous et que vos Grecs et que vos Égyptiens. Tout cela peut être prouvé; mais ce n'est là que le détail de mon sujet, et je veux arriver au but.

Le livre que me communiqua mon ami Aly Abderrachyd avait été trouvé dans une pyramide ouverte et fouillée vers l'an 225 de l'hégyre (859 de l'ère chrétienne); mais nul n'avait pu déchiffrer les caractères étranges dans lesquels il était écrit. Versé dans la connaissance des anciennes langues mortes de l'Orient, à force de soins et d'application, je parvins à en comprendre le début, qui me révéla l'importance de l'ouvrage. Il était ainsi conçu :

« J'ai commencé ce travail, dont je garantis l'authenticité, lorsque d'après les observations célestes, le soleil était à la première minute de son entrée dans le cœur du lion, venant de la tête de l'écrevisse, toutes les autres étoiles entrant dans ce signe; le soleil et la lune à la première minute du bélier. »

D'après ces époques astronomiques, il n'était plus permis, comme vous voyez, de douter de la date anté-diluvienne du livre et de la pyramide. Ce livre contenait les annales de ce vieux peuple éthiopien, dont l'origine remonte bien au-delà de nos temps historiques, et chez qui s'alluma et s'éteignit, pour la première fois peut-être, le flambeau des sciences et des arts.

Je traduisis, ou plutôt je résumai d'abord en huit volumes *in-quarto* cette énorme collection.

Puis j'en fis disparaître tour à tour les événemens historiques sans importance, les faits contradictoires, puis les règnes, les ré-

volution qui ressemblent à tous les autres. Enfin, de résumés en résumés, j'arrivai à celui que voici, qui renferme, je crois, tout ce qu'il est nécessaire de savoir sur cette grande nation. C'est donc avec brièveté et concision que je dirai son enfance, sa jeunesse, son âge viril, sa vieillesse et sa décrépitude.

C'est d'un peuple individu qu'il sera seulement question ici.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

ENFANCE. — ÉTAT PROGRESSIF.

La longue vallée de l'Égypte était encore sous les eaux. Alors, entre le golfe d'Arabie et la mer d'Hespérie, végétaient éparses quelques poignées d'êtres humains, sans culte, sans lois, livrés à leurs instincts grossiers et à leurs appétits de nature.

Le long du golfe c'étaient les Troglodytes, habitant des cavernes, se nourrissant de poissons ou de reptiles. — Sur les bords du Nil, les Blemmyes, qui vivaient des végétaux qu'ils devaient aux crues fertilisantes du fleuve, et perchaient sur des arbres, sautant de branche en branche avec une dextérité merveilleuse. — Non loin d'eux, dans une vallée immense, les Garamantes étaient parvenus à rassembler quelques rares troupeaux de vaches, de brebis et d'autruches, auxquels ils n'empruntaient pour leur subsistance que du lait et des œufs.

Tous avaient d'abord vécu pour ainsi dire un à un, n'ayant recours qu'à la force dans leurs amours de rencontre, guettant une femme au passage, fondant sur elle à l'improviste, si elle ne semblait pas disposée à recevoir leurs caresses; l'amour alors commençait souvent par un combat, après lequel, parfois, le vainqueur laissait là son amante, mère et à demi-morte.

Mais autour de cette mère, la famille s'établissait. Ce n'était là encore que la famille mobile. Les liens s'en brisaient par raison ou par caprice. Les enfans en âge de se suffire à eux-mêmes s'isolaient. Il arriva cependant que les sentimens d'affection, innés dans l'homme, se développèrent enfin. La mère entourait ses en-

fans de tant de soins qu'une douce habitude les retint auprès d'elle. L'habitude a créé les premières lois de la société. La même couche réunissant le frère et la sœur devenait facilement celle de l'époux et de l'épouse. Ces unions fraternelles, dont un hasard de position avait décidé, devinrent plus tard un devoir, plus tard encore un crime.

Avec le temps, chacune de ces petites sociétés entra dans la voie des améliorations. Les Troglodytes commençaient à abandonner leurs cavernes, et se construisaient sur le rivage des cabanes élevées avec les ossemens et recouvertes de la peau des gros cétacés, qui venaient parfois s'échouer sur la grève. C'était là leur palais, en attendant mieux. Ils ne se contentaient plus de ramasser les coquillages et les poissons que leur jetait la marée. Lorsque les eaux du golfe étaient basses, ils implantaient dans le sable des branches d'arbres, serrées les unes contre les autres, rangées en demi-cercle, et les poissons, les congres et les tortues, qui s'étaient avancés avec les flots, se trouvaient à leur retour retenus par ces barrières, premiers produits de l'industrie naissante. De leur abondance s'augmenta leur appétit, et au lieu d'un repas par jour ils en firent deux, ce qui est déjà un progrès en fait de civilisation.

Les Blemmyes conservaient encore sur les arbres ces habitations aériennes qui les mettaient à l'abri des reptiles, des bêtes féroces et des émanations humides de la terre; mais grâce à la disposition des branches, aux lianes qu'ils savaient y entrelacer, ils étaient parvenus à les rendre commodes et assez spacieuses pour contenir la famille. L'expérience leur avait appris à recueillir soigneusement et à semer les graines des différentes plantes qui satisfaisaient à leurs besoins. L'agriculture était née.

Chez les Garamantes, on avait multiplié le produit des troupeaux, sans cependant oser toucher encore à leur chair; mais le laitage avait pris différentes formes, et était devenu une substance solide ou liquide, au choix des préparateurs. La dépouille des brebis ou des génisses qui ne produisaient plus servait de manteaux ou de couches aux pasteurs, et déjà des tentes s'élevaient pour les abriter contre la chaleur du soleil ou la fraîcheur des nuits.

Qu'on ne se fasse pas cependant une idée trop riante de cet âge d'or qui naissait pour l'Éthiopie. Des hommes noirs et maigres, dont le corps était couvert de longs poils, dont les coudes et les genoux se cuirassaient d'une matière calleuse, assez semblable à des écailles ; dévorés de vermine, exposés aux intempéries des saisons, aux morsures des serpens, aux attaques des lions et des crocodiles, aux trombes d'eau et de sable ; logés pêle-mêle dans d'étroites cahutes, avec leurs femelles et leurs petits, misérables comme eux, tel était le tableau que présentaient alors ces favoris de la nature.

Des maux plus grands se préparaient encore pour eux, et ces maux devaient hâter leurs progrès vers la civilisation ; car si l'homme sauvage atteint trop tôt un état supportable, le développement de ses idées s'arrête ; il se renferme dans la satisfaction de ses besoins grossiers, reste stationnaire, et son avenir avorte. Heureusement pour ce grand peuple futur, la rapine, la guerre, la peste, la famine et l'incendie, allaient venir à son secours.

Pour planter sa tente ou sa hutte sur quelque coin de cette terre ingrate, il avait fallu que l'homme la disputât aux animaux féroces qui la possédaient avant lui. L'instinct de la défense lui fit bientôt trouver des armes. Avec un roseau, un os pointu, la côte d'un taureau, le nerf d'un bélier, les Garamantes eurent l'arc et la flèche ; les Blemmyes inventèrent la fronde ; le débris d'un squelette de baleine ou de requin fut la première massue des Troglodytes.

Quelques-uns d'entre eux, non contents de mettre le lion en fuite, l'osèrent poursuivre jusque dans son repaire. Il arriva qu'éxténués de chaleur et de fatigue, égarés dans une forêt, la faim, la soif, les surprirent près de l'ennemi qu'ils venaient d'abattre. Ils voyaient couler son sang : ils s'en désaltèrent ; la faim les poussait : ils firent plus ! Satisfaits de cette nourriture plus substantielle, plus abondante que celle à laquelle ils étaient accoutumés, ils se fixèrent dans les bois et les montagnes, où les oiseaux, les chèvres, les brebis, les ânes, les chevaux, leur offraient une proie plus facile encore et plus délicate.

De là se forma une quatrième peuplade, celle des Chasseurs; race terrible, dont les appétits sanguinaires ne comurent bientôt plus de bornes. Les Garamantes durent se mettre en garde contre ceux-ci, qui parfois descendaient dans la vallée pour faire main basse sur les troupeaux; Il fallut combattre. Les Chasseurs étaient en petit nombre : ils furent vaincus; mais ils entraînent quelques prisonniers des deux sexes dans leur fuite; car alors chacun s'armait pour sa propre défense. (On sait que plus un peuple touche à l'état de nature, plus les femmes s'y rapprochent des qualités physiques de l'homme.) Les Chasseurs gardèrent les femmes pour leur usage; puis ils tuèrent les hommes, d'abord par vengeance, par plaisir, et les mangèrent ensuite par réflexion et par besoin. Le goût leur en prit, et ils ne tardèrent pas à se rendre redoutables aux riverains du Nil et du golfe, autant qu'aux habitans de la vallée. Malheur à l'imprudent qui s'éloignait trop de ses frères. Parfois, au sein d'un groupe de palmiers, il voyait luire deux yeux perçans; puis s'élevait un visage hideux, un homme-tigre, les cheveux et la barbe rouges de sang. C'en était fait de lui : le vigoureux Chasseur l'emportait à travers ses montagnes, regagnait son antre, et le jetait, à moitié bmsé, étouffé, encore tout palpitant, à la voracité des siens.

Les hommes de la plaine, pour se garantir plus facilement de l'atteinte de si cruels ennemis, se rapprochèrent. Il fallut se parler, se comprendre. Ces cris, ces soupirs, ces sifflemens, ces exclamations, ces grognemens sourds et confus, ces bruits de gorge, langage d'imitation, par lequel, à l'aide du geste, ils cherchaient à représenter les sons ou la forme des objets, durent prendre une valeur fixe, et devenir communs à tous. Les objets à désigner se multipliant avec le temps, à cette langue de diphthongues et d'onomatopées succédèrent des articulations monosyllabiques. Ces monosyllabes primitifs forment encore aujourd'hui les racines principales des dialectes orientaux.

L'homme jusque là n'avait été supérieur aux autres animaux que par la structure et le mécanisme de ses mains; mais c'est dans sa voix qu'il devait trouver son plus grand moyen de civilisation.

Alors des rapports plus intimes rapprochèrent ces sauvages. Des empiétements de territoire, des vols réciproques, avaient dû gêner les Blemmyes aussi bien que les Garamantes. Le langage créé, il en résulta des conventions qui, pour la première fois, établirent une espèce de droit de propriété; mais ce droit de propriété n'était point individuel. Il ne concerna d'abord que la peuplade; plus tard, il eut la famille pour objet, puis enfin l'individu.

Dès que l'homme posséda le don de la parole, il posséda celui du mensonge. L'imagination s'était éveillée; des rêves furent transformés en réalités. Celui qui le premier put captiver l'attention des autres par un récit qui tint du merveilleux, commanda le respect à la foule, et devint l'élu de la bande. Il en fut le législateur. Ainsi, parmi les Blemmyes, un de ces rêveurs, sans doute abusé lui-même sur sa vision, rassembla ses compagnons, et leur raconta les prodiges dont il avait cru être le témoin.

« Le soleil venait de tomber derrière la montagne, leur dit-il; »
 » le froid et l'obscurité étaient sur la terre, et je dormais, lorsque »
 » je fus réveillé par un éclat de lumière : c'était le soleil qui remon- »
 » tait en haut. D'un bond il s'élança du sommet de la montagne »
 » jusqu'au milieu du ciel, et il se mit à poursuivre la lune, qui »
 » fuyait devant ses caresses, et s'entourait de nuages pour se ca- »
 » cher; mais il écarta les nuages, et l'atteignit enfin, et toutes les »
 » étoiles accoururent auprès d'eux; et ils se parlèrent, et je les »
 » entendis se parler. Ils disaient qu'ils avaient fait la terre, la mer, »
 » les arbres et les étoiles; et les étoiles répétaient : Cela est; et moi »
 » je restais étonné de les entendre; et ils s'approchèrent de moi, »
 » et ils me parlèrent aussi. Je leur demandai qui avait fait l'homme, »
 » et ils me répondirent que c'était la terre, aussi qu'elle devait »
 » l'allaiter et le nourrir, comme une mère ses enfans. Alors je leur »
 » demandai encore par quels moyens on pouvait la forcer à don- »
 » ner cette nourriture, et à ne pas en laisser manquer, et ils m'in- »
 » diquèrent tous ces moyens. Puis il se fit un grand bruit en haut. »
 » Les étoiles se répandirent sur la surface du ciel; la lune dispa- »
 » rut; le soleil regagna sa montagne, et moi je me rendormis, et »
 » quand je me réveillai de nouveau, il avait repris sa place ac-

» coutumée, du côté opposé où je l'avais vu tomber, et il faisait
» jour. »

Depuis cette vision, le sabéisme s'établit chez ces agriculteurs dans toute sa pureté. Le soleil et la lune, principes de chaleur et d'humidité, régulateurs des saisons, les voyaient saluer leur lever avec des cris de joie, et se frapper le front contre terre quand ils disparaissaient à l'horizon. Déjà ce sentiment d'instinct qui nous porte à proclamer un pouvoir supérieur et surnaturel s'était manifesté chez les autres peuplades, mais en sens divers. Les Troglodytes adoraient la mer; parmi les Garamantes, le roi des troupeaux, le bœuf dont les cornes étaient le plus élevées, le cou le plus nerveux, la robe la plus brillante, fut révééré comme la source de toute prospérité. Bientôt ce bœuf parla et dicta des lois. Les féroces Chasseurs eux-mêmes eurent leurs rêveurs, et virent reparaître au milieu de leurs rangs les plus braves d'entre leurs compagnons, morts sous la dent des lions.

Le bœuf Apis de l'Égypte, l'Osiris à tête de bélier, le sabéisme des Arabes, les Hercules grecs, tout prit sa source là.

Pendant des fléaux nombreux semblaient devoir anéantir la société naissante. Un air pestilentiel, causé par la stagnation des eaux, avait frappé de mortalité et de stérilité les troupeaux des Garamantes. Ceux-ci donnèrent de l'écoulement aux eaux; et, pressés par le manque de nourriture, à l'exemple des Chasseurs, et par l'ordre même du bœuf sacré, ils se décidèrent enfin à boire le sang, à manger la chair des taureaux et des béliers. Des nuées de sauterelles avaient ravagé les champs des Blemmyes: les Blemmyes se jetèrent sur les sauterelles, et s'en repurent. Pour atténuer les désastres causés par les tempêtes, qui renversaient les faibles barrières de branches, élevées sur les bords du golfe, les Troglodytes fabriquèrent des filets d'une espèce de jonc ⁽¹⁾; et leurs pêches, plus abondantes, les mirent à même de s'approvisionner largement de poissons séchés au soleil. Sans doute alors les trois repas quotidiens devinrent d'usage pour eux.

(¹) Le *dys*, qui se retrouve encore en Égypte et en Abyssinie, et sert à faire des cordages.

Les hommes et les élémens conjurés contre eux n'avaient donc fait que les rapprocher et multiplier leurs moyens de subsistance. Un autre bienfait en devint encore la conséquence immédiate. Durant les jours de privations, les peuplades affamées se ruèrent sur les colonies voisines; on s'était pillé, battu, dévoré, mais le vol ajoutait à leurs notions de bien-être; on s'était vu, l'imitation fit le reste. Les Blemmyes, à leur tour, eurent des filets à jeter dans le Nil; les Garamantes imposèrent à leur sol fertile, mais libre de produire, les végétaux qu'il devait porter. Possesseurs de troupeaux, ils ne tardèrent pas à connaître l'usage des engrais. L'abondance adoucit leurs mœurs, inspira l'idée des échanges, et le commerce fut inventé.

Jusqu'alors des usages barbares, nés de la nécessité, avaient contraint les vieillards à mettre un terme à leurs jours inutiles; les Troglodytes les premiers en exceptèrent les vieilles femmes, comme souches de la famille. Les Garamantes plus riches renoncèrent entièrement à ces sacrifices.

Un jour, jour immortel dans les annales de l'antique Éthiopie! un orage s'abattit sur les champs des Blemmyes, embrasa quelques arbres et les consuma; c'étaient de ceux où les cultivateurs fixaient leur logement et rassemblaient leurs provisions. Ce phénomène terrible frappait leurs yeux pour la première fois; à la vue de la flamme qui dévorait leurs habitations, ils s'armèrent d'abord de l'arc et de la fronde pour repousser ce nouvel ennemi, et les plus hardis s'élancèrent même pour le combattre corps à corps; ils furent bientôt ramenés vers leurs compagnons en poussant des cris affreux de douleur et de rage. Quand l'incendie s'éteignit, las de consumer, car nul d'entre eux n'avait dû penser que l'eau du Nil y pouvait quelque chose, on trouva, sous la cendre, des matières vitrifiées, des fragmens d'argile durcie, quelques parties de substances minérales mises en fusion. Les végétaux dont le feu s'était approché avaient acquis un goût, une saveur bien préférables à ceux qu'ils possédaient auparavant, et plus tard on adora ce qu'on venait de maudire.

Tout cela ne fut sans doute pas l'effet d'une première expé-

rience; quelques éruptions volcaniques facilitèrent bien aussi la connaissance de la fonte des métaux, mais à ceux qui aiment les longs détails je puis communiquer mes huit volumes in-4^o, ou mieux encore mon gros imprimé sur peau de chameau.

La mer et les astres n'avaient éveillé au cœur de ces sauvages qu'un sentiment d'admiration et de respect : le feu seul eut un culte. On avait senti la nécessité de cet agent puissant, et la nécessité de l'entretenir pour le conserver. Des hommes désignés furent commis à ce soin ; chaque famille dut fournir sa part de bois et de roseau ; pour le garantir des pluies qui pouvaient l'éteindre, on imagina de lui construire un vaste abri. Tels furent les premiers prêtres, le premier temple, les premières offrandes.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

JEUNESSE. — ÉTAT PROGRESSIF.

Toutes les semences de la civilisation sont trouvées. Laissons s'écouler des siècles, et jetons un nouveau regard sur l'Éthiopie adolescente.

La terre végétale en s'étendant a fait s'accroître les ressources, a contenu les sables. Les animaux destructeurs ont disparu. Voyez, sur les rives du fleuve, le vent agiter les épis de l'orge et du maïs, ou balancer sur le golfe des milliers de pirogues et d'almadies. Le bruit de la hache retentit ; les cèdres et les sycomores s'équarissent sous la main des travailleurs ; l'écorce des palmiers et des mûriers a fourni des cordages et des vêtements ; une étoffe blanche et fine est sortie des fruits du cotonnier. La pudeur est née, l'amour avec elle ; et, grâce à eux, le sexe le plus faible commence à prendre sa part dans la domination. Partout, dans la plaine, sur le versant des montagnes, au fond de la vallée, à travers les larges feuilles du figuier, l'œil entrevoit les villages des agriculteurs ou les tentes pastorales. Là, par intervalles, s'élèvent des cris confus, les bêlements des troupeaux, les sons lointains de la corne ou de la flûte

de roseaux ; la parole ne suffit plus à la voix humaine , et des chants monotones et cadencés se font entendre.

Chaque village, chaque tribu renferme une famille, une seule, car d'après leur système d'alliance, en se multipliant, chaque famille est restée distincte. L'époque patriarcale est venue. Dans les ménages, des ustensiles de grès, de terre cuite, des vases de toute forme, ont remplacé la calebasse des Blemmyes, la corne de bœuf des Garamantes, la caparace de tortue des Troglodytes. Les chasseurs seuls boivent encore dans le crâne de leurs ennemis.

Divisés aujourd'hui en peuplades nombreuses, toujours en chasse, toujours en guerre, ils se disputent entre eux la montagne ou la forêt la plus giboyeuse ; tandis que dans les plaines la paix n'a presque point cessé de régner.

Et qui l'y a maintenu ? Quel lien unit toutes ces hordes de pêcheurs, de bergers, d'agriculteurs, qu'aucune alliance de famille ne rapproche ? — Une même croyance ! — Les gardiens du feu sacré sont devenus les prêtres du soleil, le dieu Rem (*Ram, Rama, Brama*) ; ils parlent, menacent, agissent en son nom. Tous les malheurs, tous les fléaux ont désormais leur cause première dans la colère du Dieu, et ce n'est que par la puissante intervention des prêtres qu'on peut la détourner. C'est par la crainte qu'ils inspirent, c'est en se déclarant dépositaires de la foudre et maîtres des élémens qu'ils ont soumis les hommes à des lois, et que la société s'est assise sur des bases larges et solides. Toutes les terreurs superstitieuses étaient venues leur demander assistance, ils les ont toutes accueillies. Leur Olympe s'ouvrit aux dieux ruminans, aux dieux à écailles, comme aux dieux de pierre et de métal ; mais il fallait des offrandes pour tous ; tel dieu demandait de l'orge et des fruits, tel autre les premiers nés des troupeaux ou les prémices de la pêche. Les ouïes, le fiel et les intestins étaient pour le dieu, le reste pour le sacrificateur. A ce prix ils veillaient à maintenir l'ordre, à rendre la justice, à régler les différends entre les familles. Ils n'avaient peut-être pour but que d'accroître une prospérité qui leur rapportait ; qu'importe ! si de leur intérêt particulier naissait le bien général.

Centre commun auquel tout venait aboutir, seuls ils purent aussi rassembler et coordonner les premiers élémens des sciences. Quoi qu'on en ait dit, les observations astronomiques, météorologiques, mathématiques, furent dues d'abord aux agriculteurs et non aux pasteurs. Ceux-ci purent vérifier, développer les calculs de la science astronomique, mais ils ne l'inventèrent pas. On n'apprend point à connaître une chose seulement parce qu'on a le temps de l'examiner, mais parce qu'on y a intérêt. Les signes de démarcation du terrain, effacés par les crues du Nil, la cause des pluies ou des sécheresses, comme les pronostics des vents ou des orages, voilà ce qui attira les regards des Blemmyes et leur fit découvrir les règles natives de la géométrie et de l'astronomie. Les pasteurs, vivant au milieu des troupeaux, forcés de pourvoir à leur nourriture, d'écarter d'eux les végétaux nuisibles, de veiller à leurs maladies, changeant souvent de place, furent les créateurs des sciences naturelles. Les mages de l'Éthiopie recueillirent les observations des uns et des autres, et seuls gratifiés de loisirs, au milieu de cette société que le besoin rendait encore active, ils marchèrent à grands pas dans la route des découvertes.

De leur savoir vint leur pouvoir. L'accroissement de la population força bientôt plusieurs familles à émigrer. Les unes descendaient le Nil et s'établissaient dans les oasis de l'Égypte, à peine sortie des eaux, ou dans les vallées verdoyantes qui se prolongent entre l'Égypte et l'Arabie (1) ; les autres se dirigeaient vers l'intérieur des terres, cherchant des terrains fertiles au bord des lacs ou des fleuves.

Vers ce temps les premières chaussures furent inventées. Les émigrants, forcés d'entreprendre de longues courses à travers un

(1) Notre auteur veut désigner ici sans doute l'emplacement qui depuis servit de lit à la mer Rouge, lorsque les eaux du golfe, soulevées par le déluge, rompirent le détroit de Bab-el-Mandeb, séparant ainsi l'Égypte de l'Arabie, comme, par un effet semblable, ce grand cataclysme sépara la France de l'Angleterre, l'Espagne de l'Afrique, la Sicile des terres de Naples, etc., par les détroits de la Manche, de Gibraltar et de Messine. Le pays des Atlantes, qui n'était qu'une colonie éthiopienne, et la route d'Afrique en Amérique, qui alors se prolongeait par terre de la Guinée au Brésil, disparurent à la même époque.

sol brûlant ou sur un terrain pierreux, s'enveloppèrent les pieds de linges ou de peaux de bêtes; sous ces peaux, quelques-uns (des femmes ou des enfans sans doute), par un raffinement de délicatesse, attachèrent des fragmens d'écorce d'arbres en guise de semelles; et ceux qui se servirent de l'écorce du chêne à cet effet ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'elle donnait, par le frottement, à la dépouille des bœufs et des bœufs une solidité, un moelleux qu'elle n'avait pas auparavant. L'art de la tannerie fut trouvé. Il en fut ainsi d'une foule de connaissances nées de la nécessité et du hasard. Mais, si je dis tout, je me perdrai dans les détails et mon lecteur avec moi. Revenons aux émigrans.

Comprenant que cette dispersion pouvait nuire à leur puissance, les prêtres songèrent à en arrêter le cours. L'Éthiopie eut une ceinture de divinités infernales. C'étaient des typhons, des serpens monstrueux, des hommes à têtes de lions ou de crocodiles, qui épiaient les voyageurs et les tribus errantes, des hommes monopèdes, quadrupèdes, acéphales (contes répétés dans la suite des siècles par le voyageur français Jacques Cartier, qui ne faisait que répéter le naturaliste latin Pline, qui répétait lui-même le philosophe grec Aristote). Pour désarmer ces dieux terribles, on éleva de nouveaux autels devant lesquels le sang coula. Un culte de terreur entre plus profondément dans le cœur de l'homme qu'un culte d'amour. Le sacerdoce vit croître sa force. Il résolut alors de diviser la famille pour qu'une seule volonté, la sienne, pût agir sans contestation sur les masses. Il s'agissait de détruire la souveraineté paternelle des chefs de hordes, et de ne former qu'un faisceau de toutes ces peuplades fédératives.

Le ciel ne tarda pas à s'expliquer par des fléaux; il repoussait les unions fraternelles. Jusqu'au septième degré de consanguinité, les mariages furent déclarés incestueux et impies. Mais l'empire de l'habitude ne se détruit pas facilement: il fallut employer la grande fantasmagorie sacerdotale.

Déjà l'étude des astres avait donné aux prêtres de l'Éthiopie un moyen de terreur irrésistible. Par leur voix, le dieu Rem, père de tous les dieux, annonça que dans tant de jours, à telle heure, si,

pêcheurs, agriculteurs et pasteurs, n'avaient point renoncé à leurs pratiques infâmes, d'un souffle il éteindrait la lumière du ciel, dessécherait les eaux du Nil et du golfe, et ne ferait de la terre qu'une solitude de sables.

Ce jour arriva ! Au moment prédit, lorsque les opposans virent une obscurité subite interrompre tout à coup la clarté du soleil, la mer s'agiter à grand bruit ; lorsqu'ils sentirent un froid glacial tomber sur leur tête, saisis d'épouvante, c'est la face contre terre qu'ils jurèrent de se soumettre à l'ordre des dieux.

Quand l'éclipse se termina, tous étaient résignés, et le premier lien de la famille primitive était brisé.

Ainsi la science entre les mains des hommes ne fut d'abord qu'un instrument de déception ; mais cette déception devait donner à la société l'unité qui fait sa force. Autrefois, les individus s'étaient formés en familles ; aujourd'hui du mélange des familles allait sortir enfin un peuple.

Ce ne fut qu'à l'aide du temps que le pouvoir théocratique réussit à façonner cette nationalité naissante. Au lieu des avis et des ordres du chef de tribu, des lois d'habitude, il fallut des lois générales. Elles vinrent du ciel, toutes, jusqu'à celles de simple police. Les ablutions qui entretenaient la propreté, si nécessaire dans les grandes réunions d'hommes ; les jeûnes, moyens d'hygiène et d'économie publique ; l'abstinence de certaines nourritures qui, à de certaines époques, donnait aux troupeaux, aux champs, aux poissons, au gibier, le temps de réparer leurs pertes ; les usages de convenance, les devoirs, les plaisirs, tout fut prescrit, réglé, par la voix impérieuse venue d'en haut.

Un nouveau moyen puissant de civilisation, l'écriture, aida encore les prêtres dans l'extinction de la forme patriarcale. Jusque là les vieillards, seuls dépositaires de l'expérience et des récits traditionnels des ancêtres, avaient dû en partie le respect dont on les entourait au besoin qu'on avait d'eux. Quelques peintures grossières servirent d'abord à représenter les événemens dont on voulait conserver le souvenir ; mais ces peintures ne faisaient qu'aider à la mémoire des chefs de la famille, qui en étaient les explica-

teurs naturels. Les hiéroglyphes, qui succédèrent à ces représentations douteuses, n'offraient encore qu'un sens symbolique; mais quand vint l'écriture, dernier perfectionnement du système hiéroglyphique, la sagesse des anciens, les théories des arts et métiers, les traditions historiques, tout put être conservé, expliqué sans le secours des vieillards, qui virent alors s'affaiblir de plus en plus leur influence et se rompre entre leurs mains ce sceptre paternel sous lequel s'était si long-temps courbée la grande famille.

D'un nouvel état de choses, de nouveaux besoins étaient nés. Pour y satisfaire, il fallut avoir recours au travail. La communauté n'était plus là pour protéger chacun de ses membres; la richesse était individuelle. Il fallut des efforts pour y atteindre. De là une émulation générale que les prêtres surent diriger habilement. Les montagnes de l'Éthiopie et les bords du Nil renfermaient d'immenses carrières de minéraux précieux; on ouvrit la terre pour en retirer les pierres calcaires et l'albâtre, qui cédaient le plus facilement au ciseau. La mécanique et les instrumens se perfectionnèrent. Le granit, le porphyre, les brèches les plus riches et les plus variées, ne tardèrent pas à être exploités à leur tour, et des temples s'élevèrent au milieu des villes pour offrir un sanctuaire à la divinité, et des logemens vastes et commodes à ses prêtres.

La civilisation, arrivée à cet état de développement, semblait ne pouvoir plus rétrograder, lorsque survint un grand événement qui faillit arrêter l'esprit humain dans sa marche.

Depuis long-temps retirés au milieu des montagnes qui forment l'Y sur les bords de la mer d'Hespérie, les Chasseurs en sortirent enfin et se dirigèrent vers le Nil, nombreux comme les arbres de leurs forêts, impétueux et terribles comme le vent qui durant quarante jours tourmente le sable des déserts.

Ils avaient d'abord guerroyé entre eux; puis une peuplade plus forte, plus vaillante ou plus adroite que les autres était parvenue à les soumettre toutes. La force avait fait pour eux ce que la ruse avait fait pour les autres. Ils ne formaient plus aussi qu'un seul peuple, mais leur gouvernement était loin d'être semblable à celui

de leurs anciens frères. A la guerre comme à la chasse, il faut une pensée unique qui dirige tout ; un roi marchait donc à la tête de cette nation de soldats. Sobres, infatigables, exercés au manie-ment des armes, montés sur des éléphants, sur des chevaux ar-dens, actifs, soumis, bridés, civilisés comme eux, ils devaient peu redouter les adversaires qu'ils cherchaient. Au bout de quel-ques mois tout fut vaincu ; une partie massacrée, une partie noyée, le reste à genoux, suant la peur et criant grâce !

Les nouveaux venus se montrèrent cléments. Ils n'avaient pas tardé à s'accommoder de cette vie paisible et abondante des villes. Tout en opprimant les vaincus, ils adoptaient peu à peu leurs mœurs et leurs usages (comme firent ensuite les Tartares pour les Chinois, les Francs pour les Gaulois. Les circonstances font les événemens). Il y eut alors en Éthiopie deux peuples distincts : l'un condamné au travail, à la gêne ; l'autre en plein loisir, vivant du triomphe. L'oisiveté, droit du plus fort, partage du maître, commença alors à devenir en honneur, et tourna au profit de l'intelligence. Toutes les têtes pensantes de la nation ne se trouvèrent plus seulement dans les collèges des prêtres. Les arts libéraux, la médecine, l'ar-chitecture, naquirent ou se développèrent au sein de ce repos du corps. Par là les vainqueurs ne laissèrent pas que d'ajouter à la force du mouvement progressif de la société commune. Quelques-uns de leurs usages furent aussi trouvés bons et commodes, et les chevaux ne restèrent pas oisifs comme les cavaliers.

Mais le roi des Chasseurs, habitué à commander seul, songea bientôt à réprimer la puissance sacerdotale. Vingt soulèvemens eurent lieu au nom de la patrie et des dieux. Après des exécutions sanglantes et sans résultats, il fallut se rapprocher. La force phy-sique et la force morale pactisèrent. Les vainqueurs réunirent leurs dieux à ceux des vaincus ; c'étaient, je l'ai dit, les plus braves entre leurs guerriers ; on en fit des simulacres de pierre et de marbre : la sculpture et les arts s'annoncèrent. Le sacerdoce pro-mit son appui au trône. A sa voix, le peuple se prosterna devant son nouveau maître, proclamé *fils du soleil* . Il y eut dans l'état un pouvoir civil et un pouvoir religieux. Le commerce et les lois

étaient en vigueur. On battait monnaie, on pendait. La société était complète.

TROISIÈME ÉPOQUE.

AGE VIRIL.—ÉTAT STATIONNAIRE.

Laissons encore des siècles en arrière pendant lesquels s'établit une lutte infaillible entre les deux têtes de l'état.

En donnant entrée dans leurs temples aux idoles des vainqueurs, les prêtres s'étaient acquis un moyen sûr de dominer les maîtres de la nation et de faire tourner la conquête à leur profit. L'éducation des rois leur fut confiée. Pour les tenir plus étroitement sous leur dépendance, ils les abrutirent. Quelques-uns voulurent secouer ce joug insupportable, ils les divinisèrent.

Renfermés dans le sanctuaire, invisibles, entourés d'hommages et de respects qui les isolaient du peuple, ils ne paraissaient devant lui que dans les jours solennels.

Alors se déployait une pompe dont les descendans des Troglodytes, des Blemmyes et des Garamantes ne semblaient pas devoir être les témoins.

Dès le matin, les tambours, les trompettes et les cymbales retentissaient dans les rues de la ville, pour annoncer la présence du dieu-monarque. Les cavaliers se revêtaient de leurs armures brillantes; les officiers, les gouverneurs, de leurs robes chamarrées d'or et de leurs casques emplumés. Tous se rendaient au poste désigné; et quand le soleil semblait s'arrêter suspendu, éblouissant, sur le faite du temple, les portes s'en ouvraient au bruit des instrumens harmonieux et des chœurs des jeunes acolytes; le roi sortait, silencieux, immobile, suschargé d'étoffes de soie, de brocard, de velours frisé d'or, ouvert de topazes et d'émeraudes. Il était couché dans un char magnifique traîné par des girafes. La foule des prêtres l'entourait et déroulait sur son passage de riches tapis; une double haie d'initiés, montés sur des éléphants, faisait pleuvoir sur sa tête des parfums et des fleurs. Les acclamations, les cris déchiraient l'air, le bruit des

trompes et des cymbales redoublait, le peuple se prosternait, les prêtres chantaient, le roi se bouchait les oreilles, et, la cérémonie terminée, chacun retournait à ses affaires, et le Dieu à sa prison.

C'est peu encore que l'éclat de ce cortège pour donner une idée du développement des arts et de la civilisation dans cette antique contrée. Le temps du perfectionnement était venu. La première Auxuma, la ville de marbre et de porphyre, s'élevait avec ses monumens gigantesques; l'île de Ménoë, consacrée aux sciences et à la religion, se couvrait de temples et d'obélisques. Un collège de prêtres y résidait, chargé de mettre en ordre l'histoire des dieux de l'Éthiopie. Exclusivement occupé d'astronomie, c'est dans les révolutions des astres qu'il trouvait cette histoire si difficile, si compliquée, et dont l'obscurité émerveillait encore le vulgaire. Rem y reparaisait sous mille noms, sous mille formes allégoriques, comme plus tard le Brama des Indiens, ou le Jupiter des Grecs, dont Lilio Giraldi a rassemblé les deux cent cinquante dénominations.

Cet éternel abus de l'allégorie ne contribua pas peu à renverser dans la suite le système mythologique. La science ne peut rester toujours étrangère aux esprits pénétrants; et dès qu'ils eurent trouvé la clef de l'édifice, il menaça ruine.

Déjà, pour étayer cette religion qui ne convenait plus qu'aux masses, on avait eu recours aux initiations. Pour conserver ses dupes, on se donnait des complices. Dans ces initiations, où tout redevenait simple et naturel, où la connaissance du Dieu vrai, unique, était révélée, les prêtres laissaient entrevoir les découvertes prodigieuses faites par eux dans les sciences physiques. Les lois de l'attraction et de la répulsion, la cause des vents et des marées, les révolutions des corps célestes, le mouvement parabolique des comètes, rien ne leur était inconnu. Ils avaient prédit la submersion de l'Atlantide, annoncé même un second déluge plus général, produit par l'approche d'une comète qui devait, dans son cours, déranger la planète de Vénus. Ce fut d'après ces prédictions que s'élevèrent les premières pyramides, qui depuis servirent de modèle à celle des Égyptiens, et que les

peuples du Nil déposèrent leurs morts dans ces vastes hypogées, creusés sous les montagnes. Selon leurs croyances, qui passèrent à leurs successeurs, la conservation des corps étant la condition indispensable de leur résurrection, ce fut peu de les embaumer, il fallut donc encore les mettre en sûreté contre l'invasion des eaux.

La science des prêtres rendait orgueilleuse l'Éthiopie; leur pouvoir s'y montrait cimenté par la reconnaissance autant que par la superstition; mais leur nombre semblait croître avec celui de leurs dieux; leurs temples commençaient à peser sur le sol. Le peuple, que le spectacle du luxe et des jouissances faciles rendait plus exigeant, murmurait contre les charges, les privations, les devoirs fastidieux que lui imposait la religion. Les lois, nées du culte, n'étaient plus d'accord avec les mœurs, et le sacerdoce, infallible, refusait de faire un pas en arrière.

L'intérêt personnel luttant déjà contre les croyances, les premiers philosophes parurent. Prudens, peut-être timides, ils n'essayèrent d'abord que de perfectionner les lois du sacerdoce; mais c'était y toucher; ils furent persécutés. L'irritation qu'ils en ressentirent leur inspira l'audace. Ils osèrent distinguer les lois civiles des lois religieuses, préparant les premières comme un échafaudage qui devait soutenir le corps social lorsque les autres tomberaient, ruinées par l'attiédissement des croyances. Les rois, en dessous main, favorisaient les novateurs, et conspiraient contre l'autel auquel ils étaient enchaînés. Les prêtres triomphaient encore, car leur voix était toute-puissante sur le peuple. Pour les affaiblir, il fallut employer contre eux l'arme qui faisait leur force. Leurs adversaires parlèrent à leur tour au nom de la religion. Des sectes s'établirent; les prêtres mêmes se divisèrent et révélèrent les secrets du sanctuaire. On s'éclairait dans la lutte; de sages réformes eurent lieu, et l'esprit d'examen prépara lentement un autre ordre de choses.

On faisait donc de la science à Méroë, on discutait à Auxuma, on pensait dans les collèges des prêtres, on controversait dans les assemblées des philosophes, lorsque tout à coup les populations coloniales de l'Égypte et de l'Arabie, devenues nombreuses et

puissantes, se ruèrent vers la source d'où elles étaient sorties. Il fallut lever des armées pour les combattre : des flottes formidables couvrirent le golfe ; l'amour de la patrie fit des miracles, et, après de longues guerres, l'Égypte fut entièrement soumise et les Arabes repoussés au-delà de l'Yémen. Mais pour garder ses conquêtes et imposer à ses ennemis, on dut conserver une armée permanente, et dès que la force physique de la nation fut représentée, la royauté se réfugia dans les camps et réclama ses droits.

Les voies étaient préparées par la philosophie et par les schismes ; les prêtres se résignèrent à laisser le chef de la nation habiter un palais et non plus un temple, mais ils s'en vengèrent en cessant de les diviniser. Le soleil ne fut plus le père du monarque, qui s'en consola facilement ; le pays, jusqu'alors gouverné par des dieux, le fut par des hommes, et ne s'en plaignit pas, car le nouveau roi prit en main les intérêts des masses qui lui prêtaient leur appui, et, pour achever l'abaissement du sacerdoce, propagea les lumières jusque dans les derniers rangs de la nation.

Ce fut vers cette époque que des Arabes éthiopiens, émigrant vers le golfe Persique, rencontrèrent pour la première fois quelques individus de race blanche. De part et d'autre, la terreur égala la surprise. Lorsque la nouvelle en parvint à Auxuma, on en douta généralement. Seules, les vieilles femmes du peuple y crurent d'emblée, car l'ignorance ne s'étonne de rien, et, au besoin, explique tout : — c'étaient des démons engendrés dans les sables par la lumière du soleil, de ceux que les anciennes légendes religieuses signalaient comme formant une ceinture autour de l'Éthiopie.

Pour les doctes, l'explication n'était pas suffisante. Une longue discussion s'entama entre eux à ce sujet. Les plus subtils parvinrent facilement à démontrer par mille et mille raisons convaincantes la fausseté et l'impossibilité du fait : — c'était un conte, une vision, une chimère, un récit merveilleux que les prêtres avaient inventé pour occuper encore la crédulité des bonnes gens. Dans l'intérêt des philosophes, il fallait une réfutation ; elle était facile à faire ; on la fit. Mais on venait à peine de la publier, qu'un de

ces individus, si extraordinaires par leur peau blanche et rose, par leurs cheveux soyeux, par leurs lèvres plates, leur nez aquilin, etc., fut surpris, enlevé et envoyé au roi, qui l'envoya aux philosophes, et les discussions recommencèrent.

Nous rendrons cette justice à nos savans, que devant la preuve matérielle et vivante, peu d'entre eux persistèrent à nier son existence; sa présence leur parut une démonstration suffisante. Mais une autre question restait à débattre : était-ce bien un homme? — Oui, disaient les uns, car il en a la structure, car il articule des mots, car il rit en nous regardant, car il sait tresser des nattes et se tient sur la ligne verticale. — Non! répondaient les autres, car il n'a pas la peau noire, car il n'a point de laine sur la tête, car il ne semble point émerveillé de la beauté de nos femmes; et ne paraît rien comprendre à ce que nous disons.

La glose dura long-temps. En attendant que cet être singulier eût enfin pris sa place marquée dans la nomenclature et la classification de l'histoire naturelle, le président de l'assemblée, grand philosophe, et qui avait une fille presque aussi philosophe que lui, le recueillit dans sa maison pour observer plus à l'aise ses instincts et ses habitudes. Le père l'étudiait de son côté et la fille du sien. Après un laborieux examen et des recherches approfondies, le père disait : — Ce n'est point un homme! et la fille répétait : — Ce n'est point un homme! Cependant, à force d'en parler, ils finirent par ne plus s'entendre. La fille douta. Pour la convaincre, le père alla chercher dans la conversation de ses doctes confrères et dans les textes des auteurs le plus en crédit une foule d'argumens irrésistibles. Sans se déconcerter, lentement, tranquillement, en silence, la fille lui en préparait un non moins concluant. Pour la solution de ce grand problème, elle fit plus à elle seule que toute l'assemblée des docteurs, elle se dévoua dans l'intérêt de la science, et les débats duraient encore lorsqu'un petit mulâtre naquit et trancha la question.

On querella bien encore un peu; mais enfin la preuve était là, visible, vivante, palpable, la peau nuancée de noir et de blanc, la tête garnie d'une laine soyeuse, d'une soie laineuse, le nez

semi-aquilin, semi-épaté, nature éthiopico-persique. La collusion productive des deux espèces prouvait leur analogie complète. Pour des savans, pour des philosophes, cela devait suffire ; mais en se décidant trop hâtivement, on devait craindre de heurter les préjugés religieux de la nation et d'empiéter sur les droits du sacerdoce. On résolut donc d'adresser un rapport détaillé au grand-prêtre pour lui demander l'admission de ces nouveaux individus dans la société humaine.

Il s'agissait d'abord d'expliquer l'origine de la race blanche. Cette fois, l'argumentation des docteurs de l'Éthiopie fut conséquente et consciencieuse. Les relations qu'ils recevaient sur ces peuplades de l'Asie annonçaient qu'elles y étaient rares, disséminées, ignorantes et sans culte. Ils en conclurent que cette race était nouvelle sur la terre. Sans arguer des différences du climat, les golfes Persique et Arabe étant à peu près sous la même latitude, sans discuter sur l'existence ou la non-existence d'un derme coloré ou colorant ; subordonnant la question religieuse à l'événement purement physique, ils reconnurent deux créations d'hommes, à de longs siècles d'intervalle. Dans la première, Dieu s'était complu à composer le nègre éthiopien, type éternel du vrai beau ; dans la seconde, la puissance de l'ouvrier ou la qualité de la matière défailant, il n'avait pu produire que l'homme blanc.

On disputa, on disputa, on argumenta presque aussi long-temps à Méroë qu'à Auxuna ; enfin, par un décret émané du sacré collège, cet être équivoque, aux lèvres plates et au nez aquilin, fut promu au rang d'homme. (Si cette promotion vous paraît ridicule, rappelez-vous que quelques mille ans plus tard, il fallut une bulle du pape pour que les Américains obtinssent le même honneur.)

Prêtres et savans s'assemblèrent alors. Le nouvel initié avait eu le temps, par les soins de sa négresse philosophe, de s'instruire dans la langue éthiopienne, langue primitive, la plus claire et la plus belle de toutes les langues. Ils le firent comparaître devant eux et l'interrogèrent sur le peuple dont il était sorti, sur ses

croyances et sur ses traditions originelles. Voici ce qu'ils recueillirent :

« Au commencement, le pays qu'ils habitaient était tout couvert par une eau froide, morte et profonde; nulle plante n'y croissait, nulle créature animée ne la peuplait, si ce n'est un poisson merveilleux, à figure humaine, qui parcourait seul cette mer immense. On le nommait Oannès (Oën, Oüs, Zéous, Zeus, Deus). Las de sa solitude, un jour il échauffa de son souffle cette onde glacée, et des êtres marins de toute espèce naquirent. Oannès resta quelque temps au milieu d'eux pour les instruire des moyens à employer pour leur subsistance et leur reproduction; puis après, d'un second souffle il tiédit encore les eaux, dont une partie s'éleva en vapeurs, formant les nuages, au sein desquels Oannès se retira sous une forme nouvelle.

La diminution des eaux avait laissé une grande portion de terre à découvert. Un troisième souffle, venu d'en haut, la féconda, après avoir créé les oiseaux dans sa traversée de l'air. Alors Oannès forma le premier homme, Adam, et lui donna deux compagnes, Ève et Lilith. Ève était la plus belle; elle fut la mère de la race humaine blanche; Lilith, privée de raison, muette et velue comme une bête fauve, donna naissance aux hommes poilus et privés de la parole, les singes. »

Voilà ce que déclara le jeune sauvage.

Son discours étonna grandement les philosophes et les prêtres. L'homme poilu excita surtout leur surprise; mais ayant fait vérifier le fait de son existence et en ayant acquis la certitude, cette fois ils ne perdirent pas le temps en discussions, et, après une courte séance, et à l'unanimité des voix, le singe fut déclaré faire partie de l'espèce humaine, dès lors divisée en trois genres : hommes noirs, hommes blancs, hommes poilus.

Si je me suis éloigné un instant de mon récit, du moins cette faible diversion aura servi à prouver la haute antiquité de la civilisation africaine, et combien les sciences étaient avancées à cette époque, puisque récemment encore, grâce aux heureuses investigations de nos savans dans le champ des vérités physiques, le

singe (l'orang) vient enfin de reconquérir la place dont il avait été si long-temps dépossédé; il est notre frère à tous, et si une discussion s'est élevée à ce sujet entre nos modernes docteurs, rendons-leur cette justice que ce fut simplement pour décider si le singe ferait partie du genre HOMME, ou l'homme du genre SINGE?

Quant à la préexistence de la race noire, les traditions les plus anciennes des peuples les plus anciens ne nous apprennent-elles pas qu'alors la couleur noire était partout l'emblème de la force et de la beauté? La pierre noire des Arabes aborigènes est encore aujourd'hui honorée chez les musulmans, et déposée par eux à la Mecque; sous la même forme, le soleil était adoré par les Phéniciens sous le nom d'Hélæogabale, et le Crishna des Indiens est, disent ces peuples, le plus beau, parce qu'il est le plus noir. Si ce genre de beauté subit aujourd'hui l'éternelle controverse de la science, la science nous fournira elle-même de nouveaux argumens en faveur de nos préadamites; car si la nature dans ses productions procède toujours du petit au grand et de l'imparfait au parfait, il est évident que l'homme noir, doué de moins de force, de beauté et d'intelligence que l'homme blanc, a dû le précéder dans la longue procession des êtres créés, puisque les différentes variations des formes animales et même végétales n'ont été que les essais de la nature qui apprenait à faire l'homme. Axiome philosophique que j'emprunte à M. Jean-Baptiste Robinet, qui l'avait emprunté à Pline (1).

Au besoin, les textes hébreux et leurs commentateurs viendraient nous prêter leur appui. D'anciens rabbins, cherchant à expliquer les paroles de l'Écriture qui témoignent qu'après le meurtre d'Abel Caïn se retira dans des villes, admettent qu'avant Adam il existait des hommes, ce qui rend compréhensible enfin cette double dénomination de *filz de Dieu* et de *filz des hommes*, répétée plusieurs fois dans *la Genèse*. « Or il y avait des géans sur la terre en ce temps-là, » nous dit encore l'historien sacré de la

(1) Pline a dit que le liseron était l'apprentissage de la nature qui apprend à faire un lis. *Convolvulus tyrociniium naturæ lilium formare discentis.*

seconde création. Sans nier l'existence des géans, chose trop bien prouvée, comme chacun sait, ne pourrait-on pas supposer que la famille d'Adam désignait sous ce nom les anciens habitans de ces villes colossales, de ces monumens prodigieux qui frappèrent leurs regards quand ils commencèrent leurs migrations vers l'Éthiopie, alors déserte, et que, par un calcul de probabilité assez conséquent, ils jugèrent de la hauteur du constructeur par celle de l'édifice? Ceci clairement posé, sagement discuté, sophistiquement prouvé, revenons à notre sujet, resté en arrière.

Les rois de l'Éthiopie venaient donc de s'affranchir de la tutelle tyrannique des prêtres. Grâce à eux, jetées hors du temple, les sciences se débarrassaient de leur allure mystérieuse, de leur jargon énigmatique, et devenaient vulgaires. Les métiers, les arts, tout marchait vers un perfectionnement inattendu. L'imprimerie vint prêter son puissant secours pour éclairer les populations oisives des villes. La parole, l'écriture, l'imprimerie, voilà les trois échelons par lesquels cette société devait arriver au plus haut degré de civilisation; ce troisième élément de force trouvé, un troisième pouvoir se montra dans l'état, celui du peuple.

Les abus s'étaient introduits dans les palais comme autrefois dans les temples. Habités jadis à se voir entourés des pompes religieuses, les rois les avaient remplacées par une pompe militaire qui leur servait à la fois d'ornement et de rempart; mais emprisonnés au milieu de leur cour, trompés, égarés par ceux-là même à qui ils prodiguaient les trésors de la nation, ils s'isolaient volontairement de leurs sujets, comme ils l'avaient été forcément d'abord. Accaparant et dépensant pour eux seuls la liberté, la gloire et le bonheur de tous, ils s'endormaient au milieu des fêtes et des orgies; le peuple les réveilla par un cri de révolte!

Alarmés de l'énergie de son action, la royauté et le sacerdoce se rapprochèrent pour le combattre; ainsi ces deux grands pouvoirs, naguère ennemis, se liguaient contre celui à qui, tour à tour, ils avaient dû leur force. Après une lutte longue et terrible, il leur fallut en venir aux concessions; une nouvelle organisation, plus noble, plus grande, fut conquise par la société. La

philosophie et la religion se modérant l'une l'autre, semblaient marcher vers le même but ; le trône s'était abaissé , il touchait la terre , mais il se consolidait par la sûreté de sa base. Le temps vint, suivant le cours des choses de ce monde, consacrer cette nouvelle forme ; culte, lois, mœurs, usages, tout se mouvait en harmonie. La raison publique était en progrès ; l'exagération s'effaçait de jour en jour ; on en vint à l'éclectisme en tout. Les distinctions, les divisions trop profondes, qui séparent les hommes plutôt qu'elles n'en régularisent le classement, avaient disparu. Il n'y eut plus de vaincus ni de vainqueurs, mais un seul peuple ; ce fut la bonne époque de l'Éthiopie.

Quelques mouvemens de révolte, quelques changemens de famille royale vinrent bien de temps en temps rompre la monotonie de cet état de prospérité, mais cela ne changea rien à l'allure de la nation, et n'influa que faiblement sur la civilisation du pays.

Mon annaliste compte pour cette période douze dynasties de rois, comme auparavant il avait nommé vingt-quatre règnes de dieux, morts plus ou moins avancés en âge.

Arrivée à ce degré de splendeur, l'Éthiopie ne pouvait plus que déchoir.

JONATHAN-LE-VISIONNAIRE.

(X.-B. SAINTINE.)

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Souvenirs de l'Inde.

§ II.

UNE FÊTE CHEZ MOHAMED ALI KHAN.

Il n'y avait guère que quelques semaines que j'étais à Bombay lorsque je fus invité à une fête donnée par un seigneur persan, nommé Mohamed Ali. Mon digne ami Mohamed ne savait pas plus l'anglais que moi le persan; mais nous nous entendîmes assez bien, grâce à un appareil de fumeur qu'on appelle un *Killian*, et qui ne diffère guère de l'*Hooka*, si souvent décrit par les voyageurs orientaux. La vertu sédative ou conciliante de cette variété charmante de la pipe réside, je crois, autant dans le bruit ou gargouillement produit par le passage de la vapeur à travers l'eau, que dans l'espèce de demi-ivresse divine qui résulte des fumées du tabac et des autres herbes odorantes. Toutes les dames, je le sais, sont d'accord pour maudire l'usage du tabac, mais n'est-ce pas quelquefois celles surtout qui n'osent pas se le permettre à elles-mêmes? Dans le fait, quand on a vu la douce extase et le parfait contentement d'une portière irlandaise, qui fume peut-être encore, au moment où j'écris, dans la place de Covent-Garden, avec une pipe aussi noire que sa main, et longue de douze lignes au plus, peut-on prétendre qu'il existe une jouissance égale pour les dames, n'importe leur rang ou leur richesse?

Le vin et les autres liquides généreux, quelque bonheur qu'ils nous procurent d'abord, nous font généralement payer ce bonheur si cher à la longue, si on énumère les migraines, les maux de cœur, les duels, les dyspepsies, et le diable sait combien d'autres inconvéniens qui en sont la conséquence, que je doute qu'aucun homme, au-delà de cet âge si mal à propos nommé l'âge de discrétion, puisse se rappeler avec une satisfaction sans mélange les jours où il se livrait au plaisir de boire. Mais c'est tout autre chose pour le « *vertueux* tabac ». Je pourrais presque, quant à moi, faire l'histoire chronologique de chaque pipe, hooka, killian et cigarette que j'ai fumés depuis mon premier voyage en mer, sans réveiller le moindre remords. Qui pourrait en dire autant, je le demande, de tous les verres qu'il a vidés ? Au travers des douces vapeurs qui s'élèvent devant les yeux demi-fermés de mon imagination, quand j'évoque mes souvenirs de fumeur, je retrouve des centaines d'heures paisibles d'une félicité aussi complète que peut en espérer notre pauvre nature. Dans les nuages sortis de la pipe je revois des amis depuis long-temps partis, soit pour des pays lointains, soit pour l'autre monde, mais toujours présens à ma mémoire tels qu'ils étaient jadis. Avec les onduleuses vapeurs du killian et de l'hooka m'apparaissent des groupes de têtes en turbans, des tours de pagodes, de riches bocages de cocotiers, les hauts minarets et les temples de je ne sais combien de religions. J'entends encore la voix gutturale de l'Arabe, les intonations plus douces du dialecte malais, cet italien de l'Orient, ou l'accent aigu du joyeux Chinois. Quel délicieux arôme envahit de nouveau tous mes sens au seul souvenir de ces cigarettes de la Havane, si bien nommées *puros* par les Espagnols ! A chaque bouffée qu'exhale mon imagination, je crois échanger un signe de courtoisie avec ces graves hidalgos, qui certes sont les plus agréables compagnons du monde, soit dans les rues de la Corogne, soit dans les brûlantes places de Lima, la cité des rois aux portes d'argent, ou plus loin encore, dans le célèbre port d'Acapulco, cet *Eldorado* des marins, dont le nom s'associe à ces galions chargés de piastres.... hélas ! que nous ne capturerons plus. Je ne dis rien de ces parties sans nombre avec mes compatriotes et mes camarades de bord, qui, dans la mémoire de tout loyal matelot, doivent se confondre avec la fumée du tabac, dans toutes les latitudes et longitudes de ce meilleur des mondes possible, sur lequel plus je vis, plus j'apprends à me plaire.

Rien de plus facile que de blâmer les jouissances auxquelles nous ne

saurions participer, soit par goût, soit par les prohibitions de notre âge, de notre rang, de notre sexe ou de notre fortune. Aussi, quand je vois des gens faire la moue à l'approche d'une troupe de braves Irlandais avec un petit volcan chacun au coin de la bouche, ou quand j'entends quelque moraliste exténué exprimer l'horreur que lui cause un dandy du Yacht-Club savourant un cigarre, je me dis que ces censeurs dégoûtés s'arangent secrètement avec leur égoïsme ou leur conscience délicate pour s'absoudre de leurs péchés mignons en condamnant ceux qui ne sont pas une tentation pour eux.

L'habitude de fumer, comme celle de boire, « comme toute sorte d'exercice, » dit le pauvre Beppo, peut être poussée assez loin pour convertir celui qui s'y livre en un vrai réchaud. Dans la chambre des Midshipmen (cette source intarissable de termes énergiques et d'ingénieuses comparaisons), ces fumeurs intrépides sont comparés aux formidables combustibles de brûlots, appelés « des Beelzébuts », dont les principaux ingrédients sont le soufre et la poudre. Mais si on se contente de fumer avec modération et d'après les règles de la bonne compagnie, le tabac est excellent pour charmer maintes heures de fatigue et d'ennui, pour exciter l'inspiration littéraire, pour éclairer les sentiers obscurs de la science, pour dompter les exaspérations de la colère, égayer enfin les rendez-vous d'amis et en bannir la froideur. Je me rappelle même des réunions où l'on s'attendait à voir éclater la discorde et quise terminaient très-cordialement, grâce à l'heureuse distribution d'un paquet de cigarres, première qualité, faite à des hommes dignes de les apprécier, mais qui ne s'attendaient guère à une semblable bonne fortune. Un cadeau sous une forme d'or ou d'argent monnayé choque un esprit délicat, tandis que l'offre adroite d'une bagatelle fait naître de meilleures dispositions que ne pourrait faire un service de plus haut prix. Aussi l'influence magique du tabac à fumer est reconnue par tous les peuples, depuis le plus grossier sauvage parmi les hommes rouges de l'Arkensaw et du Missouri jusqu'à l'Asiatique le plus policé. En vérité, je suis persuadé que les conférences et les assemblées à protocoles de notre diplomatie européenne auraient des résultats beaucoup plus pacifiques, si chaque congrès commençait par se procurer une bonne provision de pipes ou de cigarres. Ne voyons-nous pas déjà les négociateurs obligés d'avoir recours à la recette merveilleuse que je leur conseille, sous une autre forme, en échangeant des tabatières?

Quoi qu'il en soit, après cette digression de marin et de fumeur, on

croira sans peine que je n'avais aucune objection à faire contre le killian de mon ami Mohamed, lorsque je me vis assis sur le triple tapis et l'épaisse natte de son parquet de Bombay, jeune que j'étais alors, avant que la faiblesse de ma tête et de mon estomac m'eussent bien malgré moi forcé à abandonner le tabac et tant d'autres bonnes choses, excepté la diète indienne du riz à l'eau. Il n'y avait pas de chaises chez Mohamed, mais çà et là je ne sais combien de coussins élastiques richement brodés, et de toutes sortes de formes. Les Chinois sont, je crois, la seule nation de l'Orient qui se serve de chaises, de tables et de sofas comme ceux d'Europe. Je dois dire cependant que quoique ce soit d'abord assez agréable de se dandiner ou de se rouler sur le parquet, au milieu d'une pile de coussins, cela finit par être assez fatigant. Les Persans s'agenouillent généralement, et, rapprochant les deux pieds l'un de l'autre, s'asseyent sur leurs talons avec les semelles presque en l'air. Cette attitude devient, dit-on, très-commode au bout de quelque temps, quoique les Européens la trouvent d'abord intolérable, peut-être à cause de leurs habits étroits comparés aux costumes des Asiatiques. Je remarquai chez Mohamed que toute la société, excepté les Anglais, quittait ses souliers ou ses pantoufles à la porte, et je fus un peu désappointé qu'on ne m'obligeât pas à me conformer aux usages du pays. Notre hôte ne voulut pas qu'il en fût seulement question, mais il nous laissa ôter nos chapeaux, quoique lui et ses compatriotes gardassent leurs turbans sur la tête.

Après que nous nous fûmes envoyé les uns aux autres quelques bouffées de tabac, on nous servit une petite tasse de moka, qui eût rempli tout au plus deux dés de femme, mais qui contenait l'essence de deux ou trois tasses de ce café, délayé comme nous le buvons dans nos climats dégénérés. Le café de Mohamed était noir comme l'encre, et si riche en arôme que tout l'appartement en fut aussitôt parfumé. Il avait aussi une autre vertu puissante qui produisit en nous une exaltation d'idées suffisante pour transporter l'imagination dans les réunions analogues des contes arabes. Il manquait peu de chose pour compléter le tableau; car tout était autour de nous en harmonie avec ces scènes si heureusement décrites, et qui se sont si bien emparées de notre esprit, depuis l'enfance, que la réalité vient encore les embellir. On peut comparer ces descriptions aux paysages d'un bon peintre, qui ne sont les serviles copies ni de la forme individuelle des objets, ni des teintes accidentelles de la nature, mais des groupes choisis avec goût, colorés de manière à écarter tout ce

qui n'est que vulgaire dans la vérité locale, et à conserver beaucoup de ce qui est essentiellement pittoresque. Il en résulte que l'effet est plus fidèle à la nature générale, ou du moins plus flatteur aux yeux que les scènes détachées elles-mêmes.

Les contes merveilleux auxquels je fais allusion, considérés comme tableaux, prennent très-facilement, dans nos imaginations, la place des originaux, et lorsque nous arrivons en présence de ceux-ci, nous ne croyons plus voir que des peintures. Je fus du moins, pour ma part, tellement sous l'influence de cette illusion, ou « mirage poétique, » que j'eus quelque peine, même après quelque séjour dans l'Inde, à remettre les choses à leur place. Je ne pouvais me promener dans un bazar ou visiter une demeure indienne sans me rappeler un des récits de la sultane Scherazade, dont le bazar ou la demeure de mon hôte semblait traduire quelque incident. De même je continuai long-temps à ne pouvoir passer devant la porte d'un Hindou, devant laquelle un habitant basané de l'Orient tournait la roue du potier, sans me reporter à ces belles narrations de l'Écriture, dont la première impression ne s'effacera jamais de notre mémoire.

J'ai déjà cité comment j'avais retrouvé le lit du paralytique de l'Évangile. J'eus une autre fois le bonheur de voir un ouvrier briser accidentellement le vase qu'il avait pris beaucoup de peine à façonner. Il en réunit aussitôt les fragmens, ramollit et pétrit de nouveau l'argile, et avec l'industrie patiente de la fourmi, se mit à reconstruire son vase. Comme ce spectacle me rappelait une image qui m'avait frappé quelque part dans l'Ancien Testament, je voulus chercher le passage, et j'eus le plaisir de trouver ce que je venais de voir rendu littéralement dans le texte suivant de Jérémie. — « La parole qui vint du Seigneur à Jérémie lui dit : « Lève-toi, et descends à la maison du potier, et là je te ferai entendre ma parole. — Je descendis alors à la maison du potier, et voici, il faisait son œuvre sur les roues, et le vase d'argile qu'il faisait fut brisé dans les mains du potier, de sorte qu'il fit un autre vase, comme il lui sembla bon de le faire. — Alors la parole du Seigneur vint à moi, et me dit : O maison d'Israël ! ne pourrais-je faire comme fait le potier ? dit le Seigneur. Regarde, comme est l'argile dans la main du potier, ainsi tu es dans ma main, ô maison d'Israël ! » JÉRÉMIE, XVIII, versets 1—6.

La partie de Mahomet-Ali-Khan se trouva être un *notch* (une danse)

où les invités, tout au contraire des invités d'un bal d'Europe, ne prirent aucune part à la danse. Au lieu de nous faire danser nous-mêmes, on dansa pour nous, et qui plus est, on nous chanta; ce qui fut fait par une seule et même personne. C'était une célèbre bayadère, très-connue dans l'Inde occidentale, riche et d'un grand talent comme danseuse, talent qui différait, autant que possible, de celui que nous admirons dans les ballets de notre hémisphère. D'abord cette artiste était chargée d'une énorme masse de vêtemens, si raides à cause de leur broderie dont les fils d'or et d'argent traversaient le tissu primitif, que tous les plis tombaient à angle droit de sa ceinture à ses chevilles, qu'ils couvraient presque entièrement. Ses épaules et sa gorge s'éclipsaient également sous tant de bandes d'étoffes roulées tout autour qu'on s'étonnait qu'elle pût se mouvoir sous un pareil fardeau. Je ne sais plus comment elle était coiffée; mais je me souviens bien qu'elle avait le nez percé, comme celui d'une truie, avec un anneau d'or immense, et que son visage et ses cheveux, oints d'huile de coco, luisaient comme un écu neuf. Ses pieds étaient nus; elle ne portait pas de gants, et ses avant-bras, ainsi que ses chevilles, disparaissaient sous une multitude de bracelets. Je crois qu'elle avait des sonnettes attachées à ses jambes; mais c'est ce que je ne pus vérifier, à cause des lourds et nombreux jupons dont j'ai parlé. Toutefois le bruit que faisaient chaque pas et chaque bond de cette célèbre bayadère était tel que ses bracelets seuls n'auraient pu le produire.

Sa danse consistait principalement en gestes et en contorsions que tous les Indiens là présens admirèrent beaucoup. Son mouvement le plus répété s'exécutait avec les mains ouvertes ou plutôt contournées l'une dans l'autre, comme si toutes les jointures en étaient désarticulées. Enfin les entrelacemens alternatifs de ses bras et de ses jambes et une sorte de tortillement comique de tout son corps complétaient cette pantomime plus bizarre que gracieuse. Les tintement des clochettes, ou n'importe de ce qu'elle avait aux jambes, nous avait fait croire d'abord qu'elle avait caché sous ses vastes jupes quelque tambourin oriental, sur lequel elle battait la mesure avec le genou. Par momens elle s'accroupissait par terre, où elle restait pendant plusieurs minutes à chanter, ou plutôt à crier avec une voix en fausset, en promenant autour d'elle une grimace qu'elle s'imaginait sans doute nous faire passer pour un sourire languissant. Puis, comme il n'était pas toujours aisé de se relever de cette posture, elle se contentait de fléchir un genou. C'était pour elle un pivot central autour

duquel le pied de l'autre jambe décrivait un cercle. Pendant ce temps-là sa voix se mariait aux voix aigrettes de deux jolies petites filles qui s'accompagnaient de deux instrumens à crin, passablement criards.

Au bout d'une heure ou deux de ces monotones simagrées, il est bien permis de les trouver ennuyeuses, et je soupçonne que, même parmi les Hindous, c'est tout juste un spectacle pour les momens où ils fument silencieusement leurs pipes, et boivent leurs frais sorbets. Je vis depuis plusieurs de ces bals de l'Inde, et quoiqu'il y parût parfois une danseuse trop gracieuse pour que l'art lui-même pût la déguiser, et dont la pantomime était trop simple pour être gâtée entièrement par le mauvais goût, sur le tout il est difficile cependant d'imaginer une fête moins agréable pour les Européens. J'ajouterai, comme observation générale, que presque toute espèce de danse, excepté dans les pays où l'intelligence a été très-cultivée, est non-seulement sans grâce et ennuyeuse, mais maussade, très-souvent même indécente, et répugnant au bon goût comme aux bonnes mœurs.

S'il faut tout dire, les scènes de l'Orient, pour ce qui regarde la nature vivante ou la nature inanimée, n'ont guère d'intérêt que hors des maisons. L'économie domestique des habitans est si différente de la nôtre, dans tout ce qui touche les agrémens aussi bien que la dignité des relations sociales, que nous sommes plus portés à nous révolter de l'indépendance des détails de leur vie privée qu'à nous laisser charmer par ce que ces détails ont de nouveau pour nous. Il en résulte que les résidens d'Europe dans l'Inde ne cherchent guère à connaître les usages domestiques des Hindous. Quelques Européens font sans doute exception à cette règle; mais tout ce que j'entendais rapporter à ces curieux plus patients, joint au peu que je voyais moi-même, me fit souvent chercher l'Inde en plein air, avec la ferme résolution de ne plus franchir le seuil des portes.

Ce fut donc avec plus de plaisir que je me mêlai à la foule immense qui s'assemble le jour de la pleine lune pour assister à la grande cérémonie annuelle de jeter la noix de coco. Le mousson de sud-est règne assez régulièrement sur la côte occidentale de l'Inde depuis juin jusqu'à septembre inclusivement. C'est la saison des pluies et de ces brises de mer dont riraient les hardis marins d'une autre latitude, mais qui suffisent pour interrompre le cabotage des délicats Asiatiques. Le jour de la

pleine lune est toujours regardé comme sacré par les habitans de ces parages de l'Inde, parce que c'est l'époque où le mauvais temps va cesser, la navigation et le commerce renaître. Les dieux des vents et de la mer sont supposés alors plus faciles à être rendus propices; et il faut convenir qu'il ne manque ni goût ni magnificence à cette cérémonie, quel que soit d'ailleurs son crédit, comme disent nos matelots, « auprès du commis du département des beaux et mauvais temps. »

Toute la population de l'île s'était assemblée sur le rivage entre la pointe de Malabar et le fort, chacun paré de ses plus beaux habits, dont les blancs tissus flottaient au gré de la brise. Les bramins, qui, comme de raison, marchent en tête, s'étaient réunis en groupes nombreux sur la plage, pour officier comme prêtres, et le chef de la caste s'étant transporté à l'extrême bord de la mer et au milieu du cercle de sa famille, prononçait les prières que les autres brames répétaient en chœur après lui. Le chef des banyans jeta des fruits et des fleurs en l'air, puis il en sema sur la surface de l'eau. Les fleurs que le vent repoussait sur la plage étaient avidement ramassées par la multitude. On jeta ensuite aux vagues divers échantillons des articles les plus estimés dans l'Inde, comme produits industriels ou récompenses des entreprises commerciales. C'étaient du riz, du sel, des épices et surtout de la cannelle de l'île de Ceylan, située à quelques jours de navigation de Bombay; des noix muscades, des noix de betel, des clous de gérofle de Penang et des Moluques, enfin et en dernier, des noix de coco, lorsqu'on supposa les déités radoucies, flattées et mises de bonne humeur par les rites précédens de la solennité.

Le long de la baie, des milliers d'Hindous attendaient avec anxiété la cérémonie finale, et il était curieux de voir avec quel empressement ils cherchaient à ressaisir quelques-unes des noix sacrées que les brames avaient jetées aux flots. A la limite de la plage commence la pelouse ou esplanade du fort, belle plaine unie que couvre un riche tapis de gazon, close avec des barrières en bois, et formant un espace d'un demi-mille carré. Cette esplanade offrait aux regards un singulier mélange de la plupart des divers habitans de la terre, portant chacun son costume distinctif, parlant sa propre langue, suivant ses coutumes nationales.

Dans tous les sens circulaient des carrosses européens, des barouches, des cabriolets, des gigs et des voitures de toute sorte, depuis le caisson d'artillerie jusqu'à la brouette. Des éléphants, avec des tours sur le dos,

se croisaient avec des chameaux et des chevaux arabes, débarqués depuis peu des vaisseaux qui arrivaient de la mer Rouge et du golfe de Perse. C'étaient aussi çà et là d'innombrables palanquins, des hakaries et autres machines de transport, dont alors j'ignorais le nom, que je ne sais pas encore. Le plus grand nombre des spectateurs de la solennité cependant étaient à pied. Je fus étourdi à mesure que je passai et repassai à travers leurs rangs pressés, étudiant leurs mouvemens, leurs gestes et leurs différens langages. Je pus à peine contenir l'expression de l'étonnement causé en moi par ce splendide et nouveau spectacle, lorsque je me mis à réfléchir aux singulières circonstances politiques qui concouraient à rassembler ainsi de tous les coins du globe une multitude si mêlée, pour adorer des dieux étrangers, vivre heureuse et libre, et jouir de son bien-être ou de sa richesse en toute sécurité, sous la protection d'une forteresse anglaise.

LE CAPITAINE BASIL HALL.

ALBUM.

— CHRONIQUE DE LA SEMAINE. — Les feuilles politiques ont vécu cette semaine du manifeste de la diète de Francfort, et même « le Rhin, comme dit l'une d'elles, a fait un peu tort au Tage. » On s'est occupé cependant aussi de l'expédition de don Pédro et de la lutte qui s'engage entre l'Étéocle et le Polynice de Portugal. — Le procès des conspirateurs de la rue des Prouvaires, qui eût fait scandale il y a deux mois, n'a offert que peu d'intérêt. Quelques journaux lui ont à peine ouvert une colonne; mais aucun n'a manqué de couronner sa polémique ou ses nouvelles par le chiffre des décès cholériques, chiffre fatal qui vient nous distraire de nos disputes ou de nos fêtes comme les lettres terribles du banquet de Balthazar. Aussi les spectacles ont été peu fréquentés cette semaine. L'Opéra seul a appelé heureusement *Robert-le-Diable* à son secours. On a parlé aussi de la réouverture de notre second théâtre lyrique pour le 1^{er} septembre. Le roman de Cooper est la seule nouveauté littéraire avec un nom qui nous soit parvenue depuis notre dernier Album.

— THE ALHAMBRA, or the new Sketchbook, by Washington Irving, 1 vol. in-12. — THE HEIDENMAUER, a legend of the Rhine by J. Fenimore Cooper, 1 vol. in-8°; prix 5 fr.; chez Baudry.

(*Contes de l'Alhambra*, Paris, chez Fournier, 2 vol. in-8°. *L'Heidenmauer*, ou le Camp des païens, chez Ch. Gosselin, 4 vol. in-12.)

Les deux auteurs les plus en vogue des États-Unis semblent d'accord pour oublier leur pays dans leurs compositions récentes, et il y a de leur part une véritable ingratitude d'écrivains, en même temps qu'un faux calcul, lorsqu'ils empruntent leurs sujets à la vieille Europe. C'est comme Américains surtout qu'ils sont parvenus à leur popularité en France, en Angleterre et en Allemagne. La moitié de leur originalité est dans leur nationalité, nous ne saurions trop le leur redire. Pour ce qui regarde M. W. Irving, la chose est moins importante. Depuis sa puérile et fastidieuse *Histoire de New-York* et son *Salmagundi* plus fastidieux en-

core, l'auteur du *Sketchbook* s'est fait complètement Anglais, non pas Anglais moderne, il est vrai, mais Anglais du temps où l'Amérique du Nord n'était qu'une colonie anglaise. Il n'y a entre le *Spectator* et son *Sketchbook* aucune littérature intermédiaire. Il a continué Addison et Steele, en mêlant à leur spirituelle élégance quelques traits de la bonhomie de Goldsmith et de la sensibilité de Mackenzie. Les idées anglaises se sont de préférence reflétées dans ses ouvrages; l'Amérique n'y a figuré que par digression ou épisodiquement. Puis, dans Washington Irving, le style a toujours dominé la pensée : c'est un artiste, non un penseur; un peintre, non un poète; un Wilkie, non un Murillo. Le sujet est donc plus indifférent chez W. Irving, parce que chez lui la forme le modifie toujours. Il n'a pas fallu plus d'efforts à un Américain tel que lui pour aimer l'Alhambra que pour aimer l'abbaye de Westminster. Rien n'accuse son origine transatlantique dans sa dernière production. C'est l'œuvre d'un conteur aimable et gracieux, s'effaçant lui-même, sans égotisme, tout entier à ses contes, qui ont l'air d'une élégante traduction en anglais comme en français; mais M. Cooper est un Américain jaloux. Notre civilisation lui fait pitié comme nos préjugés, nos monumens comme nos campagnes. La plus belle couronne d'Europe ne vaut pas pour lui le chapeau du président des États-Unis. Il vous exalte sérieusement la bataille de Bunkers'-Hill avant celle de Wagram ou d'Austerlitz, etc., etc. Eh bien! cette partialité ne nous déplaira pas, à condition que M. Cooper nous fera Américains comme lui, dans un roman américain. Ne vous êtes-vous pas fait espion américain avec son Harvey Birch, matelot américain avec son Tom-le Long, *trapper* américain avec son Bas-de-Cuir, sauvage américain avec son dernier Mohicann, etc.? Mais c'est un peu trop exiger de nous que de nous imposer les vues nécessairement étroites, bornées, fausses même, d'un citoyen de l'Union sur la belle Italie et la noble Allemagne. Les allusions aux États-Unis, à propos de Venise, revenaient un peu souvent dans *le Bravo*; les critiques en ont vainement prévenu M. Cooper. Ces allusions sont vraiment fatigantes dans *l'Heidenmauer*, roman où il prétend nous tracer un tableau de l'Allemagne au seizième siècle.

Il sera curieux de voir comment les Allemands jugeront cet ouvrage. Quant à nous, il nous est impossible de ne pas y trouver de l'intérêt et des caractères assez bien conçus. Un homme tel que M. Cooper ne saurait faire un roman tout-à-fait médiocre, serait-ce un roman chinois; mais il nous est bien permis de regretter que le choix du sujet l'ait privé des ressources naturelles de son talent. Il a voulu évidemment lutter contre Walter Scott, justifier son titre de Walter Scott américain, peut-être aussi, avec un peu de vanité américaine, prouver que rien n'était facile comme

de faire de la chronique et du moyen âge. Malheureusement on comparera l'*Heidenmauër* au *Monastère*, les bénédictins allemands aux bénédictins écossais, et il faudra être bien yankee pour donner la préférence au Scott américain.

Le sujet de l'*Heidenmauër* est simple. L'autorité de l'Église catholique a été ébranlée de l'autre côté du Rhin par les prédications de Luther. Une lutte de privilèges et de propriétés existe depuis long-temps entre la riche abbaye de Limbourg et la baronie de Hartenberg. Ces deux influences se balancent long-temps en employant tour à tour la ruse et la force, jusqu'à ce que le baron appelle à son secours contre les moines une tierce rivalité : celle d'une ville voisine dont les bourgeois s'unissent à lui pour mettre le feu au couvent. Mais aux yeux d'une partie de la population attachée à ses anciennes croyances, ce moyen de terminer la guerre est encore un sacrilège. Le baron lui-même n'est pas plus exempt que ses vassaux d'un reste de superstition. Il consent donc à expier la profanation dont il est coupable, mais en ayant soin de faire payer la plus large part des frais à ses alliés. C'est un peu la fable des *Animaux malades de la peste*. Le lion est à peine coupable d'avoir dévoré berger et mouton ; l'âne, pour avoir brouté l'herbe des moines, est l'objet du haro universel. L'âne du roman, c'est la pauvre ville de Durckheim.

Ce qui étonnera peut-être M. Cooper, c'est que l'intérêt ne soit pas excité par son baron, ni par ses moines, ni par ses bourgeois : ce sont figures de connaissance que nous voyons sans surprise dans l'*Heidenmauër* après les avoir admirées dans *le Monastère*, et la *jolie Fille de Perth*. Mais il y a dans l'*Heidenmauër* un personnage de femme dont la pureté virginale ressort merveilleusement au milieu des autres figures qui l'entourent. C'est une de ces têtes d'A. Durer que Raphaël n'a pu surpasser. En général, on a beaucoup loué les marins et les Indiens du romancier américain ; mais il y a dans ses femmes je ne sais quel idéal romanesque qui me semble tout-à-fait neuf. J'en appelle surtout aux *femmes du Puritain d'Amérique*. L'Ulrique de l'*Heidenmauër* est de la même famille. Je ne sais quelle figure elles feraient dans un salon, même à New-York et à Philadelphie ; mais elles sont d'un grand effet dans un roman.

La traduction de l'*Heidenmauër* a un défaut qui ne saurait peut-être déplaire aux artistes : elle est quelquefois un peu trop littérale. Quand l'auteur s'élève, quand il est pittoresque ou élégant, la traduction a le même essor ; mais on la voudrait moins fidèle quand M. Cooper se perd dans ses digressions métaphysiques, patriotiques et politiques. — Je n'oublierai pas de louer non plus la traductrice des contes de l'*Alhambra*, quoique sa tâche fût plus agréable et par conséquent plus facile. Il y a dans

l'anglais de Washington Irving un charme de narration qu'on retrouve tout entier dans la version de M^{lle} Sobry. Lisez entre autres contes celui de *l'Astrologue*, qui n'est pas le moins gracieux des deux volumes. A. E.

— LITTÉRATURE DE LA POLITIQUE SENTIMENTALE. — LOUISE, par madame la duchesse de G... 1 volume, chez Urbain Canel et A. Guyot. — Nous voulions parler de *l'Amaranthe*, joli volume publié par M. de Calvimont, et dédié à M. J. Peyrot, avocat périgourdin. Mais M. de Calvimont, en chevalier galant, nous permettra de donner le pas sur lui à madame la duchesse de G..., qui se désignant comme placée en qualité de gouvernante auprès d'une jeune princesse, semble nous inviter à traduire son initiale par un nom illustre. Nous n'en ferons rien cependant, ne pouvant attester qu'une duchesse à blason authentique ait volontairement publié ce nouveau bijou de la couronne littéraire des légitimistes. Nous soupçonnons la trahison d'un secrétaire qui aura non-seulement vendu sans permission ce manuscrit, mais qui se sera encore permis d'y interpoler quelques chapitres apocryphes. Il est vrai que ces chapitres ne sont pas les moins curieux, entre autres celui où nous apprenons comment une vieille sybille écossaise, douée de *seconde vue*, prédit à l'auguste mère de Louise toute la catastrophe de juillet 1830. Ce chapitre est évidemment pillé dans le dernier roman de M. le vicomte d'Arincourt, qui, en homme d'esprit, a fait du moins ses prédictions sous forme d'allégorie, et a reculé la scène de ses prophétiques tableaux dans le moyen âge. Le secrétaire de madame la duchesse s'est imaginé que les légitimistes de 1832 croiraient, les yeux fermés, à sa fantasmagorie. Nous ne sommes pas si aveugles. Qu'en résulte-t-il ? c'est que toute la partie sentimentale et vraiment historique sans doute de l'histoire de Louise participe de cet alliage fantastique. Voilà comment on compromet la vérité par la fable. Que dire encore de cet épisode où l'on voit un des combattans de juillet se convertir à l'opinion royaliste, par la simple vue de la harpe de Mademoiselle ? Je ne sais si en Écosse même, d'où nous vient cette nouvelle interpolation, la harpe d'Ossian opérerait un tel miracle. Mais le beau de l'histoire, c'est que ce héros fantastique, qui devient le champion de Louise, un véritable Amadis de la légitimité, se dit fils d'un des héros réels de la France moderne, et qu'à son initiale on le prendrait volontiers pour l'héritier du maréchal Lannes ! Que si par hasard quelque intrigant était en effet allé mystifier, sous un nom illustre, les *enfants de la France* à Holyrood, il faudrait plaindre l'éternelle crédulité d'une famille malheureuse. Mais nous n'en croyons rien. L'opinion à laquelle est destinée *Louise* devient de plus en plus une opinion de sentiments et de poésie.

Je dirai peu de chose de l'ÉLYSÉE-BOURBON, autre petit bijou de librairie orné d'un portrait de princesse. C'est à la fois un hommage à la légitimité, un recueil de malices anti-libérales dont l'auteur, blessé sans doute dans quelque satire de M. Viennet, n'a pas eu la force de trouver contre le député-poète une épigramme neuve. Mais je placerai volontiers dans ma bibliothèque le joli volume de M. Merle intitulé CHAMBORD, parce que M. Merle, sous prétexte de chanter aussi les louanges de la dynastie qu'il regrette, a su composer une histoire du château de François I^{er} qui se rattache à l'histoire des arts en France. Un homme d'esprit et de talent comme M. Merle ne se contentera jamais d'avoir fait un livre de parti. L'auteur du *Ci-devant jeune homme* ne saurait non plus épouser l'ancien régime sans le rajeunir un peu par des idées libérales et généreuses. S'il nous donne, lui aussi, de la politique de sentiment, ce n'est plus ni du royalisme niais ni du royalisme à ailes de pigeon. Je ne sais trop même si l'ancienne cour saura gré à M. Merle de tout ce qu'il dit des *sots courtisans*, du *gobelet*, de la *bouche*, de la *chambre*, des *cérémonies* et des *grandes entrées*. Je ne sais encore si, tout en refusant Paul-Louis, le vigneron libéral, M. Merle ne se laisse pas aller un peu trop lui-même au plaisir de narrer toutes les anecdotes galantes qui sembleraient prouver que Chambord a plutôt abrité les mauvaises mœurs que la gloire de l'ancienne monarchie. Plus verts-galans que héros ou grands princes, tous les rois dont M. Merle nous parle et qu'il veut proposer pour exemple au jeune Henri (page 173) font l'amour comme des rois de vaudeville et d'opéra-comique. Le soin d'être les pères du plus grand nombre possible de leurs sujets les préoccupe presque exclusivement, et, Dieu me pardonne ! page 146, l'auteur nous parle d'un *rejeton de la race de Louis XVIII* de manière à faire équivoque, si on ne savait que le chaste roi restaurateur n'a jamais réclamé d'autre paternité que celle de sa *filie* la Charte de 1814.

Le succès du livre de M. Merle sera immense, car il n'est pas douteux que tous ceux qui ont souscrit pour gratifier le duc de Bordeaux de Chambord ne veuillent se procurer ce joli bijou littéraire, ne serait-ce que pour prouver la spontanéité de leur souscription royaliste. Je n'en excepte que les fonctionnaires douaniers ou gardes-champêtres qui ont conservé leur place après avoir obtenu jadis de l'avancement dans leur carrière comme souscripteurs à cet apanage national. E.

— LE PROCUREUR IMPÉRIAL, par M. Merville. — Je comptais sur un grand drame judiciaire, sur un tableau des mœurs du barreau, de la magistrature et du parquet sous l'empire. Après quelques détails de la vie de collège, après quelques petites intrigues villageoises et quelques

scènes de la vie domestique qui ne manquent ni de vérité ni de couleur, mon attention a été tout à coup excitée par la confession d'un crime mystérieux et mélodramatique sur lequel j'espérais que le procureur impérial annoncé par le titre allait instrumenter. Eh bien ! M. Merville a eu le talent de me faire attendre son magistrat jusqu'aux derniers chapitres du second volume, et encore ne m'a-t-il donné qu'un substitut ! C'est l'idée originale des *Contes bruns*, le sujet du *Ministère public* (le meilleur conte du recueil, n'en déplaise aux collaborateurs de M. Ch. Rabou, comme j'ai déjà osé le dire en rendant compte de cette publication) ; c'est un jeune débutant du parquet qui s'exalte du triomphe promis à son réquisitoire, et, comme dit énergiquement Victor Hugo, scie le cou d'un accusé avec un texte de loi. Or il se trouve que la pauvre victime du substitut de M. Merville est la fiancée de son frère, de son frère auquel il doit tout jusqu'à sa place. Là est la catastrophe, là est le dénouement du livre, mais là n'est pas tout le roman. L'auteur a prétendu peindre les mœurs de quelques-unes des classes de la société sous l'empire. Tout l'intérêt, comme l'intérêt de *Tom Jones*, provient du contraste de deux frères, l'un bon et l'autre mauvais sujet, l'un franc, loyal, doué de toutes les vertus ; l'autre un Blifil, un Tartufe de vanité et d'ambition. Mais les personnages abondent autour des deux frères Vauban : c'est le jardinier Antoine, qui n'aspire qu'à faire de son fils un *monsieur* au risque de se faire écraser un jour sous la roue de son carrosse, type comique d'une espèce trop commune de pères depuis la révolution de 1789 ; c'est M. Pernot, ex-curé, ex-munitionnaire, et qui a fait je ne sais combien de métiers encore ; c'est un noble sous-préfet, c'est un chef de bureau à la police, c'est enfin une galerie complète de portraits vivans dont nous avons vu ailleurs les originaux, et que M. Merville nous fait reconnaître en les faisant parler et agir au lieu de se contenter de les peindre par une épithète, comme les compagnons d'Énée ; car ils sont tous liés à l'action, c'est-à-dire à la destinée de M. Vauban *minor*, le futur procureur impérial. Je ne reproche donc à l'auteur que d'avoir donné à ce roman biographique un titre qui nous fait chercher ce qui n'y est pas, le tableau du *palais* sous l'empire, roman à faire encore par conséquent. Un épisode m'a paru surtout fort remarquable ; c'est celui où l'auteur nous transporte à la cour de Jérôme, roi de Westphalie.

En dernière analyse, M. Merville est un romancier de bon sens ; il n'y a ni folies fantastiques, ni horreurs romantiques dans son ouvrage, mais de l'observation et une excellente morale que je recommande à nos romanciers *adultérins*.

LES RUNES DU NORD.

Les RUNES sont les lettres dont se servait l'ancienne race gotho-germanique. Que signifie le mot RUNE? Quelques auteurs, le faisant dériver du mot phénicien ou plutôt arabe *rune*, qui signifie magie, supposent que les Phéniciens apportèrent au Nord son alphabet, comme à la Grèce le sien, et le révélèrent comme un secret aux seuls prêtres scandinaves. Olaüs Wormius fait venir *rune* du vieux mot suédois *rauna* (islandais *rin*, anglo-saxon *renn*), signifiant un *sillon*, parce que les lettres runiques furent inscrites primitivement sur le bois ou la pierre, en ligne droite, et qu'elles y traçaient comme un sillon, d'où les mots islandais *rita* et le mot anglo-saxon *writan* signifient à la fois *creuser* et *écrire*.

Le docteur Legis prétend que les runes primitivement employés par les anciens prêtres du Nord étaient de petits morceaux de bois qu'ils assemblaient, d'après certaines règles, de manière à former les lettres. De là vint la forme angulaire des runes, et de là aussi le terme allemand *auslegen*, qui signifie interpréter. *Runestafir* en islandais, et *buchstabe* (morceaux de hêtre) en allemand), signifient *lettres*. Toutes ces étymologies indiquent l'usage des morceaux de bois pour transmettre les caractères de l'alphabet; mais peut-être se rapportent-elles plutôt à la coutume d'y tailler les runes. De cette manière, le même bâton pouvait avoir le double avantage de servir de canne et d'épître. Saxo nous apprend qu'Ham-

lethus (Hamlet), lorsqu'il fit son voyage d'Angleterre, trouva le *morceau de bois sur lequel était gravée la lettre* au roi de cette île pour lui recommander de le mettre à mort. Il effaça les runes, et en substitua d'autres pour faire tuer ses deux compagnons à sa place par le monarque anglais, qui donna sa fille en mariage au jeune prince. Les baguettes-calendriers en bois de saule, soit rondes, soit à quatre faces, soit hexagones et en lettres runiques, ont été en usage dans le Nord depuis l'époque la plus reculée jusqu'au dix-septième siècle.

Les anciens Scandinaves se servaient des runes pour tous les usages auxquels on applique aujourd'hui les lettres romaines. C'était en runes qu'étaient gravées les inscriptions sur la pierre et sur toute autre matière dure, comme sur les coupes, les pièces d'ameublement domestique, les boucliers, les fourreaux d'armes, les quenouilles. Des poèmes d'une certaine étendue étaient même écrits en runes sur des tables de bois, comme le prouve l'épisode suivant de la vie du Scalde Egil, fils de Skalagrim, qui vivait dans le dixième siècle.

« Il n'y avait que peu de jours qu'Egil était de retour lorsqu'il » perdit un de ses fils, Gunnar, et peu de temps après, l'aîné de » tous, Baudvar, fit naufrage dans la baie de Barg. Son père, » ayant retrouvé le corps sur le rivage, l'emporta à cheval jus- » qu'au tertre de Skalagrim, qu'il fit ouvrir, et où il le déposa. » Egil portait des culottes étroites et un habit rouge, serré du » haut, large sur les côtés. Son sang circula avec une telle vio- » lence que son habit et ses culottes se crevèrent. Revenu chez » lui, il entra dans la chambre où il avait coutume de dormir, » vérouilla la porte, et se coucha. Personne n'osait aller lui par- » ler. Il resta ainsi pendant trois jours sans manger ni boire. Le » troisième jour, au matin, sa femme, Asgerde, fit partir à che- » val un de ses serviteurs pour Hiardarholt, où résidait la fille » préférée d'Egil, Thorgude, et mariée à Olof Pau. Elle arriva dans » la soirée. Lorsqu'Asgerde lui demanda si elle avait fait son re- » pas du soir, elle répondit d'une voix élevée : « Je n'ai pas » mangé de pain ce soir, et n'en mangerai pas jusqu'à ce que je

» sois chez Freya (1). » Elle alla ensuite à la chambre de son père, » et l'appela pour qu'il lui ouvrît. « Mon désir, dit-elle, est que » nous fassions ensemble le même voyage. » Egil ouvrit la porte, » et Thorgude s'étendit sur l'autre lit. « Je t'approuve, ma fille, » dit Egil, de vouloir suivre ton père. Tu m'as montré une grande » tendresse. — Comment pourrais-je survivre à cette affliction, » reprit-elle. » Ils restèrent silencieux pendant quelque temps ; » puis Egil, reprenant la parole : « Est-ce que tu manges quelque » chose, ma fille, dit-il. — Je mâche de l'algue marine, répondit » Thorgude, espérant par là abrégier une vie que j'aurais peur de » voir trop se prolonger.—Est-ce donc un poison mortel? —Oui, » très-mortel, dit-elle ; en veux-tu? — Pourquoi pas, reprit-il. » Peu de temps après, Thorgude demanda à boire, et avala de » l'eau. Egil lui dit : « Cette soif me vient d'avoir mangé de l'algue ; » on n'a que plus soif après. — Veux-tu boire aussi, mon père ? » dit Thorgude. » Egil prit une corne, et avala ce qu'elle conte- » nait. « Ah ! nous avons été trompés, s'écria Thorgude : c'était » du lait. » Alors Egil mordit sur la corne, en détacha un gros » fragment, et la jeta à terre. « Que ferons-nous à présent, dit » Thorgude, puisque pour cette fois notre dessein est contrarié. » Je pense, mon père, que nous vivrons assez pour que vous puis- » siez faire un chant sur Baudvar, et pour que je puisse le tracer » sur un bâton. — Je ne me crois guère capable de faire un poème, » dit Egil ; mais j'essaierai. » Il essaya. Son chant s'appelle encore » LA PERTE DU FILS (*Sonar Torrek*). A mesure qu'il avançait dans » cette composition, il retrouvait peu à peu la sérénité de son » âme. Il se leva quand il l'eut finie, l'apporta à sa famille, se » plaça sur son siège élevé, et fit, selon la coutume, la liqueur » de deuil qu'on boit à la mémoire des morts. Lorsque Thorgude » retourna chez elle, Egil la chargea de riches présents. »

Ce poème, témoignage de l'influence de la muse sur la plus amère douleur, contient vingt-quatre stances de huit vers chacune,

(1) C'est-à-dire jusqu'à ce que je meure, les âmes des femmes sont supposées aller à la demeure de Freya, déesse de l'amour.

et doit par conséquent avoir couvert plusieurs bâtons (1). Il est probable que les poèmes de l'Edda furent primitivement conservés de cette manière, et non pas confiés seulement à la tradition orale.

Les runes servaient aux inscriptions sur les rochers et les pierres. Il en reste quatorze ou quinze cents, dont treize cents en Suède, et sur ces treize cents, plus de la moitié dans la seule province d'Uppland. En Islande, il n'en existe que quatorze. On a trouvé aussi des pierres runiques en Allemagne, en Angleterre et dans l'île de Man. En 1824, une petite pierre runique de cinq pieds de longueur sur un pied d'épaisseur fut découverte dans une île du Groenland, nommée Kingiktorsoak, portant une inscription datée de 1135, et prouvant par là que dans le douzième siècle la côte occidentale du Groenland était connue aussi loin au Nord qu'elle l'est aujourd'hui. Ces pierres runiques, appelées *banstasteinn* par les Islandais, étaient ordinairement consacrées à la mémoire des morts. Les inscriptions qu'elles portent, comme nos tombes, disent le nom du défunt, et énumèrent brièvement quelques-unes des actions les plus remarquables de sa vie, les ponts et les routes qu'on lui doit, ses voyages, ses expéditions en Russie, en Livonie, en Finlande, en Angleterre, en Lombardie, en Grèce et en Asie. On ne les érigeait pas toujours là où le corps était enseveli ; mais, comme les cénotaphes grecs, c'étaient souvent des monuments en l'honneur de ceux qui avaient péri dans les pays lointains. Ainsi, sur une pierre runique de Gothland, il est dit de celui dont elle célèbre la mémoire qu'il fut traîtreusement tué par les hommes bleus, c'est-à-dire les Mores. Une pierre runique, aujourd'hui dans le parc de Dagenäs (en Suède), y a été apportée du clocher de l'église de Saleby, dans lequel on l'avait incrustée. On y lit l'inscription suivante : *Atark kriusten gardi kubl tháussi efter, Thura kunu sin*, etc., etc. c'est-à-dire : « Atark, chrétien, éleva ce monument à Thura, sa femme, morte à Acre, où nous com-

(1) *Staff*, bâton, canne, signifie aussi en anglais couplet, stance. On trouve dans plusieurs auteurs du moins : *a staff of verses*, une stance. (N. du D.)

battîmes les Turcs, sa chère épouse aussi. » — Or ce fut en 1191 que Acre fut pris par les croisés.

Les pierres runiques commencent au dixième et finissent au treizième siècle, un très-petit nombre appartenant aux âges du paganisme. Le temps en a rendu plusieurs illisibles, quoiqu'il soit à remarquer que des deux espèces de granit qu'on trouve dans le Nord, le rouge et le blanc, c'est celui-ci, comme le plus dur et le plus durable, qui a été invariablement choisi pour recevoir les inscriptions. La difficulté de déchiffrer des inscriptions augmente encore par les formes capricieuses sous lesquelles on les a souvent gravées. Les runes, il est vrai, sont toujours renfermées entre deux lignes parallèles; mais ces lignes serpentent, se détournent et se croisent de manière à mettre le lecteur complètement en défaut. Elles courent quelquefois de haut en bas, quelquefois de haut en haut; tantôt elles sont en long, tantôt en demi-cercles concentriques, tantôt en carrés, puis en triangles, puis en croix, ou courant alternativement de droite à gauche et de gauche à droite; enfin les lettres sortent de leur place habituelle, et la difficulté double encore quand l'artiste s'est servi d'un *patois* ou dialecte qu'il n'est plus guère possible de comprendre.

On remarque qu'il est très-rare qu'aucune de ces inscriptions ait rapport à un personnage connu dans l'histoire, et qu'on ne peut y trouver par conséquent ce genre d'instruction qu'on espère obtenir un jour des monumens d'Égypte, grâce à l'alphabet découvert par M. Champollion. Elles ne peuvent servir qu'à nous éclairer sur quelques détails des mœurs du Nord à l'époque de leur date.

Les victoires et les autres grands événemens de l'histoire étaient autrefois gravés en runes sur une des faces des rochers de granit; c'est ce qui résulte de ce que disait Saxo dans le douzième siècle; qu'à Bleking (en Suède) on voit des lettres singulières sur un roc qu'un sentier traverse dans la direction méridionale de la mer au désert de Waren. Le sentier est comme enfermé entre deux lignes qui sont taillées dans le roc, à peu de distance l'une de l'autre, mais d'une grande étendue, et entre lesquelles on peut

voir l'empreinte des caractères qu'il est facile de suivre, malgré les inégalités de la surface de la pierre. » Il ajoute que le roi Valdemar Ier, roi de Danemarck, désirant en connaître le sens, envoya quelques personnes pour en prendre copie; mais elles n'y purent parvenir, les lettres étant en partie remplies de terre et en partie effacées. On dit cependant qu'elles avaient été taillées dans ce sentier par le roi Harold Hildetant, en commémoration des exploits de son père. M. Geiser, qui raconte cette circonstance dans son *Histoire de Suède*, dit qu'on peut voir encore à Bliking un rocher, appelé RUNEMO, où l'on distingue des caractères visibles, dans une longueur de trente-cinq toises, et qui sont des runes, selon les uns, un simple jeu de la nature, selon les autres. Saxo nous dit aussi que Regnier Lodbroke, après une victoire dans le Bjarmaland, fit graver une relation de ses exploits sur une montagne, et l'on trouve encore dans le Nord des inscriptions sur les rochers. Nous aurions probablement un grand nombre de ces monuments lithographiques pour aider nos recherches sur l'histoire et les antiquités septentrionales, si les premiers convertis du christianisme, excités par les missionnaires, n'avaient déclaré une guerre de destruction au culte de leurs pères et à tout ce qui y participait. On employa les pierres runiques à la construction des églises, et les inscriptions païennes qu'elles portaient furent soigneusement effacées ou mutilées. Que de fois la postérité se voit réduite à maudire l'aveugle intolérance des générations précédentes! quels trésors seraient aujourd'hui à la disposition du savant classique dans les OEuvres d'Alcée, de Diphile, de Ménandre et d'autres, sans la barbarie des moines qui les brûlèrent ou firent des palempsèstes avec ces précieux manuscrits. La fureur destructive des prêtres qui accompagnaient les conquérans du Mexique nous a privés de connaître plus exactement l'histoire et les opinions des habitans de l'Anhuac, et les ruines de maint édifice religieux d'Écosse attestent que le même fanatisme présida à la réforme dans la patrie de Knox.

Il paraît que des runes particuliers passaient pour avoir une vertu particulière. Ainsi Brynhilde promet à Sigurd qu'elle lui appren-

dra une variété de runes, tels que les runes de victoire, qui, gravés sur la poignée de son épée ou sur son baudrier, le rendraient toujours vainqueur; des runes de mer, qui, gravés sur le gouvernail, les rames, etc., le préserveraient du naufrage; des runes de discours, qui lui donneraient de l'éloquence; des runes d'esprit, qui lui inspireraient de sages résolutions: c'étaient généralement de simples lettres auxquelles on attribuait un pouvoir magique. Ainsi la rune qui préservait de la trahison des femmes était la rune N, appelé nanth (nécessité), tracé sur les coupes, le dos de la main et l'ongle d'un des doigts de la main. La rune *th* (thurs, c'est-à-dire géant) inspirait, disait-on, la peur et l'inquiétude à toute femme qui le regardait. Cette vertu magique des runes est évidemment une des branches de la superstition qui, dans tous les siècles et dans toutes les parties du monde, a fait attribuer quelque influence mystérieuse aux mots et aux lettres d'une langue. Quant aux lettres, cette opinion doit probablement son origine à l'étonnement que durent éprouver les peuples ignorans à qui elles étaient révélées pour la première fois, ou à l'appellation significative donnée à chaque caractère. Le nombre primitif des runes, comme celui des lettres grecques, était seize; mais elles ne correspondaient ni par leur ordre ni par leur valeur avec les caractères de l'alphabet de Cadmus. Un rune exprimait *r* et *p*, un autre *d* et *t*, un autre *v*, *o*, *y*, *æ*, *au*, *ay*, *v*; l'ordre était: *f*, *u*, *th*, *o*, *r*, *k*, *h*, *n*, etc., et chacun avait un nom significatif, comme *f*, fé (*argent*), *o*, òr (*étincelle*), *th*, thur (*géant*), *o*, òs (*porte*), *r*, reid (*action d'aller à cheval*), etc.

Il nous reste à établir la date et l'origine des runes. Tacite dit que les Germains ne connaissaient pas les lettres, assertion qui signifie peut-être seulement qu'elles n'étaient pas à l'usage du peuple, mais qui n'empêche pas de supposer que les prêtres et les chefs ne les ignoraient pas. A tout événement, Tacite ne savait pas tout, et d'ailleurs les Scandinaves étaient bien plus avancés que les Germains en fait de culture intellectuelle. Nous voyons dans le quatrième siècle que lorsque Ulphilas forma l'alphabet gothique avec le grec, il employa quelques caractères qui n'appartenaient pas à

cette langue ; et qu'il dut emprunter probablement à quelque ancien alphabet teutonique. La plus ancienne mention connue des runes se trouve cependant, après tout, dans ces vers de Venantius Fortunatus, qui était évêque de Poitiers vers la fin du sixième siècle :

*Barbara fraxineis pingatur runa tabellis,
Quodque papyrus agit virgula plana valet.*

C'est l'opinion générale, on pourrait dire universelle, que tous les alphabets d'Europe sont dérivés du phénicien. Ce peuple d'aventureux et intrépides commerçans pouvait avoir pénétré jusqu'à la Baltique et communiqué ses *lettres* aux habitans des côtes : ce n'est qu'une supposition sans preuves, admissible toutefois. Mais là n'est pas la question ; car si on compare les runes à l'alphabet des Phéniciens et à ceux des autres peuples, il faut convenir que les caractères de la langue du Nord sont originaux, et, excepté deux ou trois, ne ressemblent à ceux d'aucun autre langage. Nous croyons que les runes furent en effet les lettres primitives de la race gothique, inventées par elle, et avant qu'elle connût l'existence d'un alphabet étranger. L'invention d'un alphabet est-elle chose si difficile ? L'homme n'inventa pas le langage, sans doute, pas plus qu'il n'inventa la langue et la bouche ; mais les lettres sont autre chose. Le sauvage Cherokee Sée-Quah-Yah ayant vu une lettre envoyée à sa tribu de la part du gouvernement américain, lettre que les sauvages appelèrent un *papier parlant*, se mit à analyser son propre langage et réussit à en faire l'alphabet. Ses caractères étaient des signes arbitraires ; et il ne put en réduire le nombre à moins de quatre-vingts, après l'avoir élevé à plus de deux cents. La seule différence entre Sée-Quah-Yah et les premiers inventeurs des alphabets est qu'il savait que la chose avait déjà été faite, de même que Galilée inventa le télescope lorsqu'il apprit la découverte du lunetier de Middlebourg. On peut comparer aussi les inventeurs des runes à cet homme qui avait inventé un horloge et qui découvrit ensuite que d'autres en avaient inventé avant lui. Enfin les Chinois n'ont eu besoin de personne pour inventer leurs lettres bizarres,

non plus que les Indous et les Mexicains pour les leurs. Presque tous les arts, presque toutes les sciences naquirent spontanément chez un peuple ou chez un autre, sans qu'on puisse découvrir aucune relation entre eux.

Les runes furent donc originellement ni plus ni moins que de simples lettres représentant les sons des dialectes gotho-germaniques et inventées par les peuples du Nord. La matière sur laquelle on les gravait communément était le bois (d'où *buch* en allemand, *book* en anglais), comme les feuilles du palmier sont encore aujourd'hui dans l'Inde et les pays voisins le moyen de transmettre les signes alphabétiques. Quant aux vertus magiques attribuées aux runes, nous trouvons leur analogie dans le moyen âge de l'Europe, parmi les mahométans (surtout en Afrique) et chez d'autres peuples de nos jours. Les lettres étaient nécessairement rares là où il n'y avait ni papier ni parchemin, et ce qui est rare, en même temps que curieux, paraît toujours doué d'une influence mystérieuse.

THE FOREIGN QUART. REVIEW.

(*Fundgraben des Alten Nordens.*)

MELCHIOR.

Vers la fin de l'année 1789 un pauvre pilote-côtier nommé Lockrist disparut, un jour de tempête, sous les récifs de la Bretagne. Il laissa deux fils : Henri, qui se maria et vécut comme il put de la pêche des harengs ; et James, qui s'embarqua en qualité de marmiton sous-cambusier.

Vingt ans après, James Lockrist, après avoir été successivement maître-coq d'un grand vaisseau de guerre, cuisinier du gouverneur des Indes, maître-d'hôtel de l'empereur de la Chine, et officier de la maison civile du roi de Camboge, s'établit à la côte de Malabar, et se mit à vivre dans l'opulence. Grâce aux richesses amassées au service de tant de maîtres, il se construisit une belle habitation dans le goût européen ; après quoi il épousa une riche Anglaise qui lui donna sept enfans.

En devenant mère du dernier, M^{me} Jenny Lockrist mourut. Mais le climat brûlant de l'Inde eut bientôt dévoré sans pitié cette nombreuse postérité. Il n'en resta qu'une fille, la plus jeune, la plus fluette, la plus impressionnable, et par cela même la plus capable de résister à cette atmosphère de feu : faible roseau qui verdit souple et frêle là où ses frères plus robustes s'étaient desséchés.

En perdant un à un les héritiers prédestinés à son opulence, l'ex-cuisinier du fils du ciel (c'est ainsi qu'on appelle l'empereur de la Chine) se détacha presque de ces biens auxquels il semblait condamné à ne pouvoir associer personne. Il expérimenta combien le luxe a peu de prix pour un homme forcé d'en jouir seul. Sa maison lui sembla moins belle, ses bambous moins élégans, son titre de *nabab* moins glorieux ; en un

mot cette nouvelle patrie, la patrie de son argent, qu'il avait aimée au point d'oublier la France pendant quarante ans, lui devint peu à peu odieuse en lui enlevant tout l'espoir de sa vieillesse. Une vive fantaisie d'exilé, et plus encore une fervente sollicitude de père, lui firent souhaiter de revoir les grèves qui l'avaient vu naître, et de soustraire son dernier enfant aux mortelles influences qui la menaçaient.

En conséquence, James Lockrist résolut d'enlever sa chère Jenny au soleil de l'équateur avant l'âge de quinze ans, vers lequel tous ses frères avaient péri. Il commença à convertir sa fortune en argent; et, comme une aussi vaste entreprise demandait encore au moins une année, il se décida à s'enquérir de la famille qu'il avait laissée en Bretagne, afin de renouer quelque relation avec une contrée où il craignait de se trouver isolé.

A huit mois de là James reçut de France une réponse à ses informations. On lui apprenait que son frère Henri était mort depuis environ vingt ans, laissant dans la misère une veuve et quatorze enfans. Mais le froid et la faim avaient anéanti la postérité d'Henri comme le soleil et le luxe avaient éteint celle de James. Les survivans étaient réduits, en Bretagne comme dans l'Inde, au nombre de deux : la veuve septuagénaire qui vivait indigente aux environs de Brest, et son fils Melchior Lockrist, qui venait d'obtenir une lieutenance dans la marine marchande.

Ce fut le curé de l'humble village de chaume, où le puissant nabab avait vu le jour, qui se chargea de lui faire parvenir ces renseignemens. Ce fut une lettre aux formes gothiques et paternes, où perçaient, comme dit Goldsmith, l'orgueil du sacerdoce et l'humilité de l'homme; une lettre toute pleine de timides reproches sur le long oubli où James avait laissé sa famille, d'exhortations communes et maladroitement sur la vanité et le mauvais emploi des richesses; d'efforts délicats et chaleureux pour intéresser le nabab à ses pauvres parens. Il y eut une période de cette lettre où M. Lockrist faillit la jeter avec colère et dédain, et une autre qui émut ses entrailles au point d'amener une larme dans le sillon formé par une ride sur sa joue sèche et safranée.

Et véritablement il était impossible de ne pas se prendre de compassion pour cette pauvre veuve que le curé montrait si pieuse et si pauvre; de bienveillance pour ce jeune homme qui avait en pleurant quitté sa mère afin de lui être plus utile. « Melchior, disait le bon curé, est le plus » bel homme de la Bretagne, le plus brave marin de l'Océan, le meilleur

» fils que je connaisse. » Il ajoutait que ce hardi compagnon était en mer sur le navire *Inkle et Yariko*, frété pour l'archipel indien ; et il terminait en faisant des vœux pour que , dans les hasards de la navigation , l'oncle et le neveu vissent à se rencontrer.

Une circonstance puissante vint donner un nouveau caractère d'intensité à l'intérêt que la lettre du curé inspira au nabab pour son jeune parent. Jenny, sa chère Jenny, son fragile et précaire enfant, ressentit les premières atteintes du mal qui n'avait épargné qu'elle, et qui semblait réclamer sa dernière victime. La médecine glissa dans l'oreille paternelle une parole qui eût fait rougir le chaste front de Jenny. Le mariage était une nécessité de sa constitution.

Cette ordonnance jeta d'abord M. Lockrist dans de grandes perplexités. Outre que sa fille avait encore à attendre six mois l'âge nubile exigé par les lois françaises, il était difficile de lui trouver un mari qui consentit à partir aussitôt pour l'Europe, et à s'y fixer avec elle. Il savait que de telles conditions sont toujours faciles à éluder après le mariage ; et il ne voyait autour de lui aucun homme dont la loyauté ou le désintéressement lui offrissent de suffisantes garanties. Enfin, pour dernier obstacle, Jenny, élevée dans une solitude assez romanesque, montrait un invincible dégoût pour tous ces hommes si avides de s'enrichir. Elle prétendait n'accorder son cœur et sa main qu'à un amant digne d'elle, personnage utopique qu'elle avait rencontré dans les livres, et qui ne se trouvait nulle part sous un ciel où l'or semble être plus précieux aux Européens que la vie.

Alors M. Lockrist pensa naturellement à son neveu, ou plutôt Jenny l'y fit penser. Elle écouta avec émotion la lettre du curé breton, et quand elle vit son père touché du portrait de Melchior, elle se jeta dans ses bras en lui disant : « Je suis bien heureuse à présent, car si je meurs tu ne seras pas seul sur la terre : mon cousin te restera. »

De ce moment le nabab n'eut pas un instant de repos qu'il n'eût trouvé son cher, son précieux neveu. Il écrivit dans toutes les îles, à Ceylan, à Java, à Céram et à Timor. Il s'enquit dans tous les ports de la presqu'île : à Barcelor, à Tucurin, à Paliacate, à Sicacola ; et enfin un jour, un beau jour qu'on attendait sans l'espérer, le gouverneur, qui était fort lié avec M. Lockrist, et qui lui avait promis de guetter tous les débarquemens, lui écrivit que le lieutenant Melchior Lockrist venait d'aborder avec *l'Inkle et Yariko* dans le port de Calcutta. Aussitôt le nabab

monte sur son éléphant ; et après avoir confié Jenny à sa nourrice, court à la rencontre de son neveu.

Melchior était un grand et robuste garçon, taillé sur un beau type armoricain, un vrai fils de la mer et des tempêtes, hardi de cœur, gauche de manières, superbe au vent de l'artimon, maladroit au rôle d'héritier présomptif, et ne sachant pas plus parler à une jeune miss qu'à un cheval de guerre.

Quand le gouverneur lui ouvrit les portes de son palais, le traita mieux qu'un capitaine de bâtiment, et lui parla d'un oncle riche et généreux qui l'attendait pour l'adopter, Melchior crut faire un rêve ; mais l'expression de sa surprise fut modérée par une forte habitude d'insouciance ; et le *Ma foi, tant mieux !* dont il accueillit ces nouvelles merveilleuses résuma toute la philosophie pratique d'une existence de marin.

Fidèle aux instructions que M. James lui avait données, le gouverneur laissa complètement ignorer à Melchior l'existence de Jenny. Il lui dit seulement que son oncle l'accueillait en qualité de célibataire, et sous la condition expresse qu'il n'essaierait jamais de se marier sans son consentement.

Cette exigence particulière sembla choquer Melchior, et sa figure, jusqu'alors insoucieuse et calme, prit un air de défiance et de trouble que le gouverneur ne s'expliqua pas bien.

« Diable ! dit-il en laissant tomber le bec de sa chibouque, quelle étrange idée est-ce là ? Mon oncle voudrait-il se débarrasser en ma faveur d'une fille laide et bossue dont personne n'aurait voulu dans la contrée ? »

Cette conjecture fit sourire le gouverneur. « Votre oncle n'a pas de fille bossue, lui dit-il ; et tout au contraire le célibat est sa manie pour lui et pour les autres. Vous ferez bien de vous y conformer.

— Soit ! » répondit Melchior en ramassant sa chibouque.

Deux jours après, comme le jeune lieutenant dormait dans son hamac à bord de l'*Inkle*, il fut réveillé en sursaut par les embrassemens d'un petit homme jaune et maigre, habillé des plus riches étoffes de l'Inde taillées sur les modes françaises de 1780. La toilette de M. Duplex, gouverneur de l'Inde, dont à cette époque le nabab avait eu l'honneur d'être cuisinier, avait servi de type, durant tout le reste de sa vie, à ses idées sur l'élégance parisienne. Aux marges de son habit de damas *nacarat* étincelait une garniture de boutons en diamans d'une largeur exorbitante,

et son gilet, dont les poches tombaient jusqu'aux genoux, était brodé de perles fines. Ce digne représentant d'une génération qui s'efface, ce vivant débris de la France de M^{me} Dubarry, portait encore des bas de soie brochés en rose, des souliers à boucles, et une épée dont la garde était montée en pierres précieuses. Melchior eut bien de la peine à s'empêcher de rire en contemplant son oncle dans toute la splendeur de ce costume.

Ils partirent immédiatement ensemble pour l'habitation du nabab, située à une trentaine de lieues au nord de Calcutta. L'éléphant qui les portait franchit cette distance en une journée. Durant la route, M. Lockrist fit à son neveu un si prolixe éloge de ses propriétés, il entra dans des détails d'affaires si fastidieux et si monotones, que le jeune marin eut bien de la peine à se tenir éveillé à ses côtés. Mais un trésor dont James était encore plus vain, c'était sa fille Jenny, et ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à se taire sur son compte. Ainsi l'avait exigé la jeune Indienne. Informée des projets de son père, elle voulait que Melchior les ignorât jusqu'au jour où elle le connaîtrait assez pour le juger digne de sa main. Malgré l'impatiente curiosité qui lui faisait désirer l'arrivée de son fiancé inconnu, malgré les rêves dont sa fraîche imagination poétisait l'avenir, une instinctive dignité de femme lui prescrivait d'attendre, pour se promettre, qu'elle fût bien sûre de vouloir se donner. Jenny s'ennuyait de la solitude; mais la médecine, qui n'a que des remèdes systématiques, lui administrait le mariage comme elle conseille l'opium, sans tenir compte du discernement qu'exige une complexion délicate par rapport à l'un, une ame fière par rapport à l'autre.

La romanesque fille, remettant donc en pratique une feinte dans le goût de Marivaux (ignorante qu'elle était du commun et de l'in vraisemblance de la chose), ne parut d'abord aux yeux de son cousin qu'à l'abri d'un petit rôle de gouvernante qu'elle se créa quatre jours d'avance, et dont tout homme tant soit peu littéraire n'eût pas été dupe pendant quatre heures. Mais il se trouva que Melchior ne connaissait pas mieux la société que le théâtre; qu'il n'était pas plus au courant du langage d'une jeune miss abonnée au *Court Magazine* et à la *Revue* du monde fashionable de Londres qu'à celui d'une soubrette de comédie. Il ne se douta de rien, s'installa sans façon chez son oncle, examina ses riz, ses mûriers, ses foulards et ses cachemires, avec plus de complaisance que d'intérêt, mangea énormément, but en proportion, fuma les trois quarts

de la journée, et dans ses momens perdus fit sans façon la cour à la prétendue gouvernante.

Alors Jenny, révoltée de tant d'audace, jeta le masque et foudroya le téméraire en lui déclarant qu'elle était la fille unique et légitime du nabab James Lockrist.

Mais le marin se remit bientôt de sa surprise ; et, prenant sa main avec plus de cordialité que de galanterie : « En ce cas, ma belle cousine, je vous demande pardon, lui dit-il ; mais avouez que vous êtes encore plus imprudente que je ne suis coupable. Est-ce pour éprouver mes mœurs que vous m'avez fait subir cette mystification ? L'épreuve était dange-reuse, vive Dieu !... »

— Arrêtez, monsieur, dit Jenny profondément blessée du ton et des manières de celui qu'elle avait rêvé si parfait. Je comprends tout ce que vous imaginez ; mais je dois me hâter de vous détromper.

— Dieu me punisse si j'imagine quelque chose, interrompit Melchior.

— Écoutez-moi, monsieur, reprit Jenny. La volonté, ou, si vous voulez, la fantaisie de mon père est de condamner au célibat tout ce qui l'entoure ; moi particulièrement. C'est dans la crainte que vous ne vins-siez à ébranler mon obéissance qu'il m'a fait passer à vos yeux pour une étrangère ; mais je pense qu'il est un meilleur moyen de détourner les prétendus dangers de notre situation respective : c'est de nous déclarer l'un à l'autre que nous ne nous convenons point, et que jamais nous ne serons tentés d'enfreindre la loi qui nous prescrit l'indifférence. »

Une vive expression de joie brilla sur le visage de Melchior.

Jenny sentit à cet aspect que le sien avait pâli.

« S'il en est ainsi, petite cousine, reprit le marin en cherchant encore à s'emparer de la main froide et tremblante de Jenny, faisons mieux : soyons frère et sœur. Je jure que je ne veux rien de plus, et que cet ar-rangement m'ôte une grande crainte de l'esprit. Voyez-vous, le mariage ne me convient pas plus que la terre à une bonite ; et je m'étais mis dans la tête, depuis quelques jours, que mon oncle... »

— C'est bon ! interrompit encore Jenny en retirant sa main, je vous servirai auprès de mon père, je tâcherai qu'il vous fasse part de ses biens pendant ma vie, et qu'il vous adopte après ma mort.

— Oh ! s'il vous plaît, cousine, entendons-nous, dit Melchior en changeant de ton, comme s'il eût compris tout ce que cette générosité renfermait de douleur et de mépris. Je n'ai besoin de rien, moi ; je suis

jeune, robuste; un peu plus d'or ne me rendrait pas beaucoup plus content de mon sort que je ne le suis. Vous vous trompez diablement.... (pardon, ma cousine), vous vous trompez beaucoup si vous croyez que je viens demander l'aumône à mon digne oncle que j'aime de tout mon cœur malgré sa culotte de satin et ses manchettes de dentelle. Je ne l'ai pas cherché, moi; il y a huit jours je ne savais pas seulement qu'il existât. J'arrive, il me saute au cou, il m'amène ici, me montre ses richesses, me demande si je serais bien aise de posséder tout cela; à quoi je répondis toujours affirmativement par forme de politesse. Aujourd'hui vous m'apprenez que vous êtes sa fille: cela change bien les choses. Il ne me reste qu'à me féliciter d'avoir une si jolie parente, à remercier mon oncle de ses bontés pour moi; et à rejoindre mon poste sur le navire *Inkle et Yariko*, avant que ma personne devienne insupportable.

— Vous semblez douter de notre affection, mon cousin, dit Jenny toute confuse et tout abattue; c'est une injustice que vous nous faites. » Et comme elle sentait que c'était là un dénouement bien triste à des projets si rians, elle ne put cacher une larme qui tremblait au bord de sa paupière.

Melchior reprit courage. « Cousine, dit-il avec sa manière brusque et franche, je veux vous prouver que je crois à votre amitié et que j'estime votre cœur. Je vais vous confier un désir qui me pèse, mais dont je ne rougis pas. Vous m'aidez auprès de mon oncle, ou plutôt vous vous chargerez de ma demande. Voici: ma mère est une bonne femme; je n'ai qu'elle à aimer dans le monde; aussi je l'aime. Elle a élevé, tant qu'elle l'a pu, quatorze enfans, qui tous sont morts sans l'aider. Pour en venir là, il lui a fallu contracter des dettes que dix ans de ma paie ne sauraient éteindre. En attendant, ma mère mourra de faim et de froid. Vous ne savez pas ce que c'est que le froid, Jenny; chez nous c'est un mal qui revient tous les ans, et dont les vieillards souffrent particulièrement. Que mon oncle lui assure 600 livres de rentes; ce sera fort peu de chose pour lui, et pour moi ce sera un immense service... »

Jenny tendit cette fois sa main au marin. « Allons trouver mon père ensemble, lui dit-elle; je me charge de tout. »

En les voyant arriver d'un air de bonne intelligence, le visage du nabab s'épanouit. En trois mots et d'un air d'autorité enfantine Jenny demanda le capital de 6,000 livres de rentes pour la mère de Melchior.

« J'ai dit 600, objecta le jeune homme.

— Et moi je dis 6,000, reprit Jenny en riant. Pour nous c'est une bagatelle, et croyez bien que mon père n'en restera pas là : bientôt nous serons auprès de ma tante ; mais auparavant il faut que le premier navire qui mettra à la voile lui porte cette somme.

— Certainement, certainement, dit M. James, qui, en signant un bon sur une des premières maisons de commerce de Nantes, croyait dresser le contrat de mariage de sa fille avec Melchior ; bientôt nous serons tous réunis, et nous ne nous quitterons plus...

— Oh ! pour ma mère, dit Melchior en embrassant avec effusion son oncle, la bonne femme sera trop heureuse de passer le reste de ses jours avec vous.. Quant à moi... je suis marin !...

— Hein ? hein ? dit le nabab en levant les yeux avec surprise ; et voyant l'air consterné de sa fille, il fronça le sourcil. Rappelez-vous, Melchior, dit-il d'un ton sévère, que je veux être obéi. Auriez-vous donc la fantaisie de former quelque établissement contre mon gré ?...

— Non pas que je sache, cher oncle, dit Melchior.

— Eh bien donc, reprit le nabab, rappelez-vous à quelle condition je signe cette donation en faveur de votre mère... vous ne vous marierez qu'avec ma permission.

— Oh ! pour cela, mon oncle, dit Melchior en souriant, il m'est facile de vous obéir. Recevez ma parole et soyez tranquille.

— Quant à vous, bonne Jenny, dit-il à demi-voix en se tournant vers elle, je jure de vous aimer comme ma mère, et jamais autrement.

— Il ne comprend pas ! dit Jenny quand elle fut seule ; et elle fondit en larmes.

Trois jours après, Melchior voulut prendre congé de son oncle, objectant que sa présence à bord de *l'Inkle* était indispensable. Le départ de ce navire pour la France était fort prochain. « Va, dit le nabab, et retiens pour ma fille et pour moi les deux meilleures chambres du bâtiment. Nous partirons tous ensemble.

— Allons, décidément, pensa Melchior, il ne me sera pas possible de me débarrasser de la tendresse de mon oncle.

Le 2 mars 1825 *l'Inkle et Yariko* mit à la voile, emportant Melchior et sa famille.

Deux mois de traversée s'écoulèrent sans apporter de notables changements à la position respective de ces trois personnes. Le peu d'empressement de Melchior étonnait profondément le nabab. Il affligeait douloureu-

sement Jenny, car elle avait beaucoup aimé Melchior avant de le voir ; et depuis qu'elle connaissait sa bravoure et sa franchise elle le regrettait. Elle eût voulu en être aimée. Mais en vain déploya-t-elle toutes les ressources de l'adresse féminine pour lui faire comprendre la vérité, Melchior sembla prendre à tâche de l'empêcher de se rétracter. Franc et affectueux lorsqu'elle le traitait comme son frère, il devenait sceptique et moqueur dès qu'une pensée d'amour se glissait à l'insu de Jenny dans ses paroles. Cette sorte de résistance, qui intervertissait complètement l'ordre des rôles, enflamma l'intérêt et la curiosité de la jeune fille ; elle lui fit une vie de souffrance, de douleur et d'anxiété. Elle alluma dans son cœur une de ces passions romanesques si pleines d'énergie et de durée, quelque fragiles qu'en soient les élémens.

Elle avait compté d'abord sur les rapprochemens forcés de la vie maritime ; elle ignorait que là plus qu'ailleurs Melchior pouvait échapper à ses innocentes séductions et se soustraire aux chastes dangers du tête-à-tête. Cependant le gros temps ayant confiné pendant quinze jours les passagers dans la dunette, et cloué les officiers à la manœuvre, elle espéra encore, se disant que Melchior ne la fuyait pas, qu'il était seulement empêché de la voir, et que le beau temps le ramènerait peut-être auprès d'elle.

Les rayons matineux d'un beau soleil et le splendide aspect des montagnes d'Afrique attirèrent un jour la jeune Indienne sur le pont, avant que l'équipage fût éveillé, et lorsque Melchior achevait sa station de quart le long de la grand'voile. La rouge clarté du Levant embrasait les flots que le voisinage des *bas-fonds* avait fait passer du bleu de cobalt au vert émeraude. La montagne de la Table avec sa blanche nappe de nuées, les pics du Tigre et les mornes de la côte Nathol se teignaient des reflets d'un rose argenté. Une délicieuse odeur d'herbages venait à plus de quatre lieues en mer parfumer les brises folâtres qui se jouaient dans la plissure des voiles. Des troupes de pingouins et de damiers bondissaient dans l'écume que soulevait la proue du navire ; et le bel oiseau appelé *manche de velours* semblait à peine porter sur les flots moins souples, moins élastiques que lui.

Jenny s'assit sur un banc sans paraître remarquer son cousin : il la vit bien passer, mais il ne l'aborda point, pour deux raisons : la première fut un sentiment de discrétion respectueuse ; la seconde fut l'envie d'achever son cigarre, dont Jenny n'aimait point la fumée.

Pendant lorsqu'il vit l'attitude brisée de cette triste jeune fille, un mouvement de bonhomie lui fit jeter le reste de son *maryland*, et il s'approcha d'elle avec autant de douceur qu'il en put mettre dans sa démarche et dans sa voix.

« A quoi donc pensez-vous, miss Jenny ? lui dit-il en s'asseyant sur le banc auprès d'elle.

— Je me demande où vont ces flots, répondit-elle en lui montrant les remous que fendait la coque du navire ; je me demande où va la vie. Peut-être faudrait-il pour être heureux courir comme ces vagues et ne s'attacher nulle part. C'est ainsi que vous faites, Melchior ; vous n'aimez que la mer, n'est-il pas vrai ? vous pensez que la terre n'est pas la patrie des âmes fortes.

— Ma foi, je ne sais pas quelle est la destination de l'homme, dit Melchior ; je ne m'en inquiète pas plus que de ce que devient la fumée de ma pipe quand je la jette au vent qui l'emporte ; j'aime la terre, j'aime la mer, j'aime tout ce qui passe à travers ma vie. Quand je suis ici, je ne sais rien de plus beau qu'un navire bien gréé, qui a le vent dans toutes ses voiles, et dont la banderolle voltige au milieu d'un bataillon de pétrelles. Mais quand je suis là-bas, j'aime à regarder une belle maison dont toutes les fenêtres, dont tous les balcons sont pavés de jolies femmes. Le ciel est beau sur l'océan ; il est beau la nuit sur les savanes ; il est beau encore le matin derrière les nuages gris de ma patrie. Que sais-je, moi, si l'homme est fait pour voyager ou pour rester ? Dites-moi lequel est plus heureux de l'oiseau ou du poisson. Je ne suis pas de ceux à qui il faut peser l'air et choisir le biscuit. Où je suis je sais vivre ; où le vent me porte je m'acclimate et me mets à fleurir, en attendant qu'un vent contraire me pousse à l'autre rive du monde, comme ces algues que vous voyez passer là dans notre sillage, et qui s'en vont achever sur les côtes d'Amérique leur floraison commencée aux grèves de l'Asie.

— Aucun lieu du monde ne vous a donc laissé de regrets ? dit Jenny.

— Aucun, dit Melchior, si ce n'est celui où tous les ans je laisse ma mère. Après elle je n'aime personne beaucoup plus qu'un bon cigarre. Je n'ai connu aucun homme assez long-temps pour échanger du bonheur avec lui. Notre amitié n'était jamais qu'un jour volé en passant aux dangers de la mer et aux chances de la destinée. Le lendemain devait nous séparer, et c'eût été faiblesse que de nous apprêter des regrets.

— Vous avez raison, dit tristement Jenny, le bonheur est dans l'absence des affections.

— Pour moi, c'est ma règle, reprit Melchior. J'ai vu dans le Zuyderzée de braves bourgeois qui élevaient leurs enfans et qui travaillaient pour leurs petits-enfans. Moi, je suis marin. L'hirondelle niche où elle peut, et la mouette n'a pas de patrie.

— Vous n'avez donc jamais aimé? dit Jenny avec naïveté. Puis, rougissant de sa curiosité, elle reprit : Pardonnez, mon cousin, mes questions sont indiscrètes; mais l'impossibilité où nous sommes de nous marier ne rend-elle pas notre confiance exempte de tout danger? »

Melchior trouva cette sécurité bien naïve; mais elle ne lui ôta rien de son respect pour Jenny.

« A votre aise, dit-il. Je vous dirai la vérité. J'ai aimé très-souvent, mais à ma manière, et nullement à la vôtre. Une fois l'on a voulu me faire croire que j'étais épris sérieusement... Mais, que Satan me chavire si je mens! jamais je ne l'avais été moins.

— Contez-moi cela, dit la pâle jeune fille qui écoutait avec anxiété toutes les paroles de Melchior.

— Pardon, Jenny, répondit-il, restons-en là. Il y a des souvenirs déplorables pour moi dans cette histoire.

— C'est moi qui vous demande pardon, reprit Jenny avec douceur. J'ai peut-être réveillé quelque reproche assoupi dans votre conscience?

— Non, sur mon honneur, Jenny. J'étais bien jeune alors, sans expérience. Je fus trompé. C'est une histoire qui n'a que ces trois mots.

— Je voulais dire que c'était un regret peut-être...

— Pas davantage. Comment aurais-je regretté une méchante et menteuse femme, moi qui ai quitté sans humeur les ananas de Saint-Domingue pour le poisson sec des Esquimaux? Le monde est grand, la mer est libre, la vie est longue. Il y a de l'air pour tous les hommes, des femmes pour tous les goûts... J'ai sombré ce malheur-là dans ma mémoire, et depuis je me suis fait une morale à moi : c'est de ne jamais aimer une femme plus de quinze jours. Ensuite je lève l'ancre et le vent du départ souffle sur mon amour.

— Ainsi, dit Jenny, c'est par ressentiment contre les femmes que vous les vouez toutes au mépris et à l'indifférence?

— Point, répondit le marin, je ne les juge pas. Je fais mieux, je les aime toutes, sauf les vieilles et les laides. »

Jenny fut saisie d'un sentiment de dégoût, et elle se leva pour s'en aller. Melchior reprit, sans paraître s'en apercevoir :

« Si j'ose vous dire cela, Jenny, c'est parce que vous n'êtes point une femme pour moi, et que jamais la pensée ne m'est venue...

— Je vais rejoindre mon père qui doit être éveillé, » répondit-elle. Et Jenny alla s'enfermer dans sa cabine pour y pleurer encore.

Après quelques jours de découragement, elle revint à se dire que Melchior pouvait être capable d'aimer une femme digne de lui; et elle se demanda humblement si elle était cette femme. Elle ignorait, l'innocente Jenny, quelle immense supériorité la distinguait de toutes celles que Melchior avait pu rencontrer. Son cœur était si candide, si modeste, qu'il s'accusait sans cesse du peu de succès de ses tentatives. Elle se blasphémait elle-même en reprochant à la nature les formes sveltes et nobles, la beauté toute chaste, tout anglaise, que sa mère lui avait transmise. Elle maudissait ce coloris septentrional que le soleil de l'Inde et le hâle des brises maritimes ne pouvaient ternir, cette ceinture délicate qu'une Géorgienne eût regardée avec dédain, et jusqu'à ces blanches mains qu'une Indoue eût peintes en rouge. Elle n'avait point habité la contrée où elle devait être belle, et s'imaginait ne pas l'être pour Melchior.

Elle craignait aussi de manquer d'esprit; elle oubliait que l'habitude de lire et de méditer lui avait ouvert un cercle d'idées plus élevées que celles de cet homme nativement bon et brave, mais auquel il manquait de savoir la raison de ses qualités. Elle le voyait au travers de son ancien enthousiasme pour la chimère de l'avenir, et le plaçait bien haut pour s'épargner un mécompte. Enfin elle se reprochait comme autant de défauts toutes les qualités que Melchior n'avait pas, ne devinant même pas que l'amour qu'elle éprouvait et celui qu'il n'éprouvait pas faisaient d'elle une femme complète et de lui un homme incomplet.

Tandis qu'elle souffrait de l'alternative d'espoir et de découragement où la jetait chacun de ses entretiens avec Melchior, tandis qu'incertaine et déchirée elle luttait tantôt contre l'indifférence de son amant, tantôt contre son propre amour, James Lockrist, dont l'intelligence de nabab se refusait à saisir toutes les subtilités de l'amour chez une jeune fille, lui faisait subir une sorte de persécution pour qu'elle eût à se prononcer. Son rôle à lui devenait de plus en plus difficile dans tous ces mystères de cœur, auxquels il n'entendait rien. Il avait vu d'abord cette intimité avec plaisir, mais lorsqu'au bout de trois mois il voulut en savoir le résultat,

il fut étrangement surpris du ton de négligence mélancolique avec lequel Jenny lui répondit : Je ne sais pas.

L'équipage était alors en vue des côtes de Guinée. Après de longues et vaines discussions, le nabab crut comprendre que Melchior était complètement dupe du puéril artifice inventé pour l'éprouver. James Lockrist n'alla point jusqu'à soupçonner que le cœur de son neveu pût être entièrement vide d'amour et d'ambition.

Mais Jenny, voyant son père déterminé à instruire Melchior de ses véritables intentions, prit un parti extrême. Sa fierté de femme se révolta de penser qu'on offrirait sa main à un homme si peu désireux d'obtenir son cœur. Elle eût mieux aimé la mort qu'un refus de sa part; car à toute son humiliation venaient se joindre les douleurs d'un amour malheureux. Préférant le désespoir à la honte d'espérer peut-être en vain, elle déclara formellement à son père qu'elle estimait beaucoup Melchior, mais qu'elle ne l'aimait point assez pour en faire son époux.

Cette étrange conclusion à trois mois d'incertitude chagrina d'abord vivement le nabab; et puis il se consola en pensant que l'héritière de plusieurs millions ne serait pas long-temps au dépourvu; il s'applaudit même de n'avoir pas compromis la dignité de son argent en faisant d'inutiles ouvertures à son neveu, et il laissa Jenny complètement maîtresse de l'avenir et du présent.

Mais malgré toutes ces volontés contradictoires, la fatalité faisait concourir toutes choses à la formation de son œuvre inévitable. Melchior donnait aveuglément dans une ruse qu'on ne prenait presque plus la peine de lui voiler. Jamais il ne se fût avisé de deviner qu'à lui, pauvre marin sans éducation et sans fortune, on eût songé à offrir la plus riche et la plus jolie héritière des deux presque-îles. Ces sortes de perceptions audacieuses ne viennent qu'aux âmes douées d'assez d'amour ou de cupidité pour entreprendre de les réaliser.

Il alla même jusqu'à se persuader que Jenny était triste à cause d'un amour contrarié dans l'Inde par la volonté de son père. Il se défia tant d'elle qu'il ne songea point à se défier de lui, et il crut que son cœur devait toujours dormir calme à l'abri de sa médiocre destinée. Comment eût-il prévu l'avenir, lui qui ne se connaissait pas et qui n'avait jamais été surpris par les passions?

Alors il se fit une étrange et soudaine révolution dans ce jeune homme; il continua de nier l'amour pour son propre compte, mais il se prit à

croire ce sentiment possible chez les autres ; il se dit qu'une femme comme Jenny était digne de l'inspirer, et il s'estima beaucoup moins qu'il n'avait fait jusqu'alors ; car il se convainquit par la comparaison qu'il était beaucoup au-dessous d'elle.

Peut-être que la conscience de la nullité est le premier pas vers un noble essor. Les sots ne l'ont jamais. L'ignorance peut se passer longtemps de modestie ; mais si elle vient un jour à rougir d'elle-même , elle n'est déjà plus l'ignorance.

Melchior n'eut pas plus tôt placé Jenny à son véritable point de vue par rapport à lui qu'il devint moins indigne d'elle ; mais les émotions toutes nouvelles qui s'éveillèrent en lui dès lors troublèrent sa conscience pour des motifs dont elle seule avait le secret.

Il résolut d'éviter la présence de sa cousine ; il se croyait très-fort parce qu'il n'avait jamais fait l'expérience de sa force en de semblables combats ; mais c'était une entreprise plus difficile qu'il ne s'était imaginé. A son insu le mal avait envahi bien du terrain. Un jour, il fit un effort héroïque : ce fut de se vanter encore à Jenny de son mépris pour ce qu'elle appelait l'amour ; mais au moment où il énonçait ce sentiment, un sentiment si contraire se révélait hautement à son ame, qu'il s'éloigna brusquement, et se livrant à un ordre de réflexions qu'il n'avait jamais faites, il fut épouvanté de sentir en lui deux volontés opposées, deux besoins absolument contraires ; il s'éveilla comme d'un profond sommeil, et se demanda comment il avait vécu vingt-cinq ans sans savoir des choses si positives et si simples.

Bien rarement nous arrivons à la force de l'âge sans avoir abusé de notre première énergie, émoussé nos passions, gaspillé cette sensibilité virginale si précieuse et si fragile. L'éducation développe en nous, dès les jours de l'adolescence, une ardente curiosité et souvent même de faux besoins du cœur. Dans une littérature dont le but semble être de poétiser le désir et d'aiguiser l'amour, nos imaginations-précoces ont puisé, beaucoup trop tôt peut-être, le rêve des grandes affections. Il en est résulté qu'en demandant à la vie ses joies inconnues, nous n'avons joué sur la scène réelle qu'une parodie amère ; nous n'avons recueilli que honte et douleur là où nous arrivions pleins de séve, guidés en même temps qu'abusés par les traditions des temps poétiques, des amours perdus. Nous avons pitoyablement dépensé nos aveugles richesses ; nous avons donné de notre cœur à pleines mains et à tout le monde. Aussi nous sommes

désabusés avant d'atteindre à nos plus belles années. La nature n'a pas encore donné le complément à nos facultés, que l'expérience nous les a éteintes. Nos anciennes chimères vinssent-elles à se réaliser, notre ame ne pourrait plus les accueillir; ces fleurs trop frêles se flétriraient en tombant sur un sol amaigri. Le même jour qui nous fait hommes nous fait vieillards, ou plutôt il n'y a pas d'heure intermédiaire entre l'enfance et la caducité : tel est l'ouvrage de la civilisation.

Mais le jeune Lockrist, élevé loin du monde et des arts, pétri dès l'enfance pour une vie dure et frugale, n'avait jamais bu à ces sources empoisonnées. Il était dans la société comme une pièce de monnaie toute neuve dans la circulation, alors que le frottement n'a point encore usé son empreinte. S'il n'avait eu que peu d'idées jusque-là, du moins n'en avait-il jamais eu de fausses; il ne possédait ni le savoir, ni l'erreur qui tient de si près au savoir. L'amour, réduit dans ses perceptions au plaisir d'un jour, n'avait pas brûlé son sang, fatigué son cerveau, amorti sa force intellectuelle. Ce hardi marin, si rude d'écorce, si prosaïque de langage et de manières, ce brut métal coulé dans un moule vulgaire renfermait pourtant des trésors d'amour et de poésie qui n'attendaient qu'un rayon de lumière pour éclore. Combien de semblables hommes n'avons-nous pas rencontrés! Combien semblaient inféconds, qui ont produit de grandes choses! Combien promettaient de hautes destinées, qui sont demeurés stériles! Si celui-là ne fût né près d'un trône, il n'eût été propre qu'aux dernières fonctions de la société; si cet autre eût appris à lire, il eût été Cromwell.

Aussi quand le véritable amour envahit le cœur de Melchior, ce fut une irruption si large et si violente qu'il emporta en un instant le passé comme un rêve. Il trouva des alimens intacts qu'il dévora comme un incendie, et chez ce marin grossier, ignorant et libertin, il se développa certes plus intense et plus dramatique que dans le cerveau d'un poète dandy de nos salons. Le progrès fut si effrayant et si rapide que Melchior n'eut pas le temps de se reconnaître. Tout ce qui avait rempli son existence passée s'effaça comme un nuage à l'horizon. Le vin, le jeu, le tabac, les seuls plaisirs du marin, lui inspirèrent du dégoût; la flamme du punch ne l'égaya plus; les propos grossiers choquèrent son oreille. Dans les chants de l'orgie il apparaissait sombre et irrité, craignant toujours qu'on ne troublât le repos de Jenny, et quand ses compagnons, devinant à demi son mal, osèrent le railler, ils rencontrèrent la menace sur ses lèvres et

la vengeance terrible dans son regard. Le premier qui eût prononcé alors le nom de Jenny fût tombé sous le couteau de table que Melchior pressait dans sa main tremblante.

Il n'y a pas à bord de secret long-temps gardé; Jenny entendit bientôt faire la remarque du changement qui s'opérait dans le caractère de son cousin. La femme du monde la plus simple ne manque jamais de perspicacité lorsqu'il s'agit du principal, du seul intérêt de sa vie. Melchior croyait encore son secret caché bien avant dans son cœur, que Jenny l'avait découvert.

Alors le bonheur embellit Jenny de tout l'éclat du triomphe; la naïve enfant ne sentit pas plus tôt sa puissance qu'elle en usa en reine de quinze ans; elle devint folâtre, maligne, coquette avec candeur, cruelle avec tendresse. Ce fut le dernier coup. Melchior ne chercha plus à lutter contre son propre cœur; il accepta les maux et les biens de cette existence nouvelle, et ne voulut résister qu'autant qu'il le fallait pour n'être pas coupable.

Mais si cette résistance eût été difficile dans une circonstance ordinaire de la vie, elle devenait pour ainsi dire surhumaine là où était Melchior. Jeté au milieu de l'immense Océan, dans une petite société d'exception, où la nécessité est dieu, le navigateur ne saurait plier sa conviction aux mêmes volontés qui régissent les continens. La mer est une contrée de refuge; elle a ses immuables franchises, ses droits d'asile, ses solennels pardons. Là meurt l'empire des lois, si le faible parvient à devenir fort; là l'esclave peut se rire du joug brisé, et demander aux élémens protection contre les hommes. Pour celui qui, comme Melchior, ne peut plus établir son bonheur dans la société, c'est une redoutable tentation que six mois arrachés sur les flots à l'inflexibilité des lois humaines.

Hélas! c'est quelquefois un rêve bien bizarre qu'une traversée maritime. Là tout se confond, tout s'oublie; là deviennent possibles les intimités proscrites sur le sol habité. Il ne faut pas croire qu'il n'y ait d'étrange dans cette vie que le nom barbare des planches et des cordes, les mœurs brutales ou les sonores juremens des matelots; la littérature nautique a faussé sa vocation et méconnu sa richesse, quand elle s'est bornée à ces stériles détails statistiques; elle ne nous a pas assez dit l'influence de la situation sur le cœur humain, lorsqu'il se trouve ainsi poussé en dehors de la vie commune, et que son existence sociale est, pour ainsi dire, suspendue. Une semblable transition dans ses mœurs peut le bouleverser et lui ouvrir une carrière d'espérances chimériques. Songe heureux bercé

par les flots hospitaliers, mais que la moindre secousse d'un atterrissement doit faire évanouir!

Melchior se laissa emporter plus d'une fois à ces décevantes pensées. Il se demanda, dans sa philosophie sauvage et naturelle, si l'homme n'était pas le plus déplorablement organisé des animaux, puisqu'il avait la prévoyance, et s'il ne répondrait pas mieux au vœu de la création en jouissant d'un beau jour qu'en le troublant par le remords de la veille ou l'appréhension du lendemain. C'étaient là de bien hautes et téméraires pensées pour Melchior, mais elles viennent ainsi plus souvent qu'on ne pense aux esprits droits et simples.

Chaque nuit il eut des heures de délire où il jura d'oublier toutes ces conventions intéressées, dont le sentiment s'appelle une conscience; il tordit ses mains avec rage, et demanda au ciel, parmi les gémissements de la vague et les plaintes du vent dans les cordages, pourquoi, ainsi qu'aux autres hommes, il ne lui avait pas laissé sa part d'avenir. Quelle était donc la cause des insomnies désespérées de ce jeune homme? Pourquoi ne devinait-il pas que le bonheur était sous sa main? Que ne l'acceptait-il avec transport au lieu de le fuir avec terreur? C'est qu'un horrible secret dormait dans ses entrailles; c'est que son amour ne pouvait plus apporter à Jenny que la honte et le déshonneur; c'est que Melchior était marié. A peine âgé de vingt ans, il revenait vers sa patrie muni d'une assez forte somme de butin faite sur un pirate d'Alger, lorsqu'il s'arrêta en Sicile, et se fit honneur d'une partie de sa richesse avec la Térésine. Il réservait le reste à sa mère.

La Térésine était une fille adroite, intrigante, et sachant jouer la vertu au désespoir avec assez d'intelligence. Au moment où Melchior voulut s'éloigner, elle déploya tous ses talens dramatiques avec un tel succès (elle était précisément dans un jour d'inspiration) que le crédule et naïf jeune homme crut avoir abusé de son innocence. Il l'épousa. Un frère de la Térésine, huissier avide et retors, veilla à ce que le mariage ne manquât d'aucune des formalités qui pouvaient le rendre indissoluble. Il n'est besoin de dire que le contrat assura à M^{me} Melchior le reste de la part de pillage échue à Melchior sur le corsaire. Le lendemain de la cérémonie il surprit une irrécusable preuve de l'infidélité de sa femme; il partit les mains vides et le cœur libre, mais il n'en resta pas moins irrévocablement lié à cette femme oubliée, dont il fallut bien se ressouvenir auprès de Jenny. C'était là le motif de sa facile soumission, de sa grossière froideur. Il avait cru pouvoir sans danger et sans crime transi-

ger mentalement avec la fantaisie de son oncle. Pour assurer l'existence de sa mère il était descendu sans remords à cette feinte, et maintenant encore il croyait n'avoir compromis que son propre bonheur, joué que son propre avenir.

Il y avait des jours cependant où il croyait sentir la main de Jenny brûler et trembler dans la sienne, des jours où son humide regard lui semblait trahir d'ineffables révélations. Et puis il rougissait de son orgueil; il avait honte de se trouver fat, et il retombait plus avant dans l'inouïe souffrance qui le dévorait.

Dès qu'il revenait au sentiment du devoir, la douleur abreuvait son âme; il demandait compte à Dieu avec d'amers sanglots de sa portion d'existence, si fatalement perdue. Avait-il réussi à engourdir ses remords, il s'éveillait en sursaut au bord d'un abîme, et priait le ciel de le préserver.

Six mois plus tôt peut-être, il eût consenti à tromper une femme qui se fût offerte à son grossier amour; car s'il avait été honnête homme jusque là, c'était par instinct, peut-être par hasard. En lui avait bien toujours résidé je ne sais quelle loyauté innée, germe de grandeur longtemps inculte; mais aujourd'hui, l'image de Jenny radieuse et pure venait, comme une révélation d'en haut, éclairer le néant de ses pensées. Avant elle il avait eu des sensations: elle lui apportait des idées; elle trouvait des noms à toutes ses facultés, un sens à des noms qui n'étaient pour lui jusque là que des mots; elle était le livre où il apprenait la vie, le miroir où il découvrait son âme.

Un soir Jenny lui parut plus dangereuse que de coutume; elle avait parlé secrètement à son père; elle lui avait avoué que Melchior commençait à lui sembler plus digne d'elle. Le nabab s'en était réjoui. Jenny croyait tenir le bonheur dans sa main; elle bénissait la destinée qui s'ouvrait si large et si facile devant elle. La seule chose qu'elle eût regardée comme incertaine, l'amour de Melchior, lui était assuré. Le manque d'espoir le retenait encore, mais il n'y avait qu'un mot à dire pour le combler de joie. Jenny s'amusait comme une enfant de l'impatience qu'elle lui supposait; elle jouait encore avec ses tourmens; elle était si sûre de les faire cesser! Elle tenait son âveu en suspens comme un trésor dont elle était orgueilleuse, et se plaisait à le faire briller aux yeux de l'infortuné qui ne devait jamais s'en réjouir.

Melchior tout éperdu, tout palpitant sous le feu de ses regards, désireux de comprendre ce muet langage, épouvanté lorsqu'il croyait l'avoir

compris, fut pendant le souper, en proie à une violente irritation fébrile. Le repas se prolongea plus que de coutume. On fit du punch et du gloria. Jenny prit du thé. Melchior restait enchaîné sur le divan auprès d'elle; la lampe suspendue à la voûte n'éclairait plus que faiblement l'intérieur de la salle. Dans cette lueur vague Jenny apparaissait comme une création si fine et si suave, que Melchior se figura être sous l'empire d'un de ces rêves qui le dévoraient dans l'ardeur des nuits, alors que Jenny surgissait devant lui fugitive et décevante comme ses espérances; il prit sa main avec un mouvement de fureur, et, protégé par l'ombre qui s'épaississait autour d'eux, il y imprima, non pas ses lèvres, mais ses dents. Ce fut une caresse cruelle et terrible comme son amour. Jenny étouffa un cri et se tourna vers lui d'un air de reproche; une larme de souffrance coulait sur sa joue; mais, dans l'incertitude de la lumière, Melchior crut voir dans son œil humide une expression de pardon et de tendresse si passionnée qu'il faillit tomber à ses pieds. Alors faisant un effort sur lui-même, il s'élança dans l'escalier de l'écoutille sous le prétexte d'aller demander de la lumière; il courut sur le pont, enjamba les bastingages et se jeta sur un porte-hauban. Ces banquettes, adossées extérieurement à la coque du navire, sont des sièges fort agréables pour rêver ou pour dormir lorsqu'on est sous le vent, qu'un air vif et pur dilate vos poumons et que dans une belle nuit d'été l'écume vient mollement vous baiser les pieds.

La journée avait été sombre; le ciel était encore parsemé de nuages longs, étroits, déchirés, lorsque la lune commença à sortir de la mer. Son disque était rouge comme le fer dans la fournaise; le bord inférieur plongeait encore dans les flots noirâtres, l'autre s'enfonçait sous un bandeau d'un bleu sombre qui ceignait l'horizon. On eût dit un soleil à demi éteint se levant pour la dernière fois sur un monde prêt à rentrer dans le chaos. Cette lune mate et sanglante avait quelque chose d'effrayant pour une âme remplie d'amour, et par conséquent de superstitions.

Melchior pensa à Dieu. Il ne se demanda plus s'il existait; il en avait trop besoin pour en douter; il le conjura de le protéger, de sauver Jenny... Un léger bruit lui fit lever la tête; en se retournant, il vit au-dessus de lui comme une ombre diaphane qui semblait voltiger sur la rampe du navire; c'était Jenny qui se hasardait, imprudente et folâtre, à rejoindre son fugitif. Le vent faisait claqueter sa robe blanche et collait autour de ses jambes fines et rondes les larges plis de son pantalon.

— Allez-vous-en , Jenny, cria Melchior avec un ton d'autorité ! Vous allez tomber à la mer ; vous êtes une folle !...

— Si vous me croyez si maladroite , répondit-elle , donnez-moi la main.

— Je ne vous la donnerai point , reprit-il avec humeur ; les femmes ne viennent point ici ; c'est contre ma consigne.

— Vous mentez , Melchior !

— Un coup de vent peut vous jeter à la mer.

— Et si j'y tombais ne sauriez-vous pas me sauver ?

Et se laissant mollement bercer par toutes les ondulations que la houle imprimait au navire , Jenny , soit par coquetterie , soit pour se divertir de l'effroi de Melchior , restait là comme une jeune mouette perchée dans les cordages.

— Je ne vous sauverais peut-être pas , Jenny ; mais , à coup sûr , je périrais avec vous !

Puisque c'est pour vous-même que vous tremblez , je vais faire cesser votre anxiété. En parlant ainsi , elle s'élança comme une blanche levrette , et tomba sur ses pieds , à côté de Melchior ; mais il ouvrit ses bras , et le contre-coup y fit tomber la jeune fille.

En sentant ce beau corps frissonner sur sa poitrine , en respirant cette mousseline de l'Inde , tout imprégnée d'un chaste parfum de jeune fille , tandis que le vent lui jetait au visage les blonds cheveux de Jenny , Melchior sentit aussi s'évanouir sa force. Un nuage passa devant ses yeux , et son sang bourdonna dans ses oreilles. Il étreignit Jenny contre son cœur ; mais ce fut une joie rapide comme l'éclair. Un froid mortel lui succéda. Il déposa tristement sa cousine auprès de lui , et resta silencieux et sombre , découragé de souffrir.

Mais Jenny , tout enfant qu'elle était , sembla deviner en ce moment les dangers de son imprudence ; elle demeura quelques instans confuse , éprouva je ne sais quel malaise , et regretta d'être descendue dans le porte-hauban ; mais elle était venue là pour réparer ses barbaries , et la conscience du bien qu'elle allait faire lui rendit le courage. « Tout-à-l'heure , Melchior , dit-elle , vous n'étiez pas sûr de me sauver si je tombais à la mer. C'est là votre caractère , je crois. Vous doutez de la destinée ; vous avez le courage du malheur ; mais vous n'avez pas de confiance en votre avenir.

— Oh ! dit Melchior avec humeur , chacun son lot. Vous êtes contente du vôtre , je le crois bien ! Moi , je ne me plains pas du mien : ce n'est pas le fait d'un homme.

— Qui donc vous a rendu si différent de vous-même depuis peu ? dit-elle avec une douceur insinuante ; car elle eût bien voulu faire solliciter un peu ses bienfaits. — Le malheur, disiez-vous naguère, n'a de prise que sur les cœurs faibles. Qu'avez-vous fait du vôtre, Melchior ?

— Et où prenez-vous que j'aie un cœur, Jenny ? qui vous l'a montré ? qui vous l'a vanté ? Ce n'est pas moi, sans doute. Et si, le cherchant, vous ne le trouvez pas, à qui devez-vous vous en prendre ?

— Vous êtes amer, mon bon Melchior ; vous avez quelque chagrin ? Pourquoi ne me le pas confier ? Je l'adoucirais peut-être.

— Voulez-vous avoir pitié de moi, Jenny ?

Jenny prit la main de Melchior, et promit.

Eh bien ! laissez-moi, dit-il en la repoussant : c'est tout ce que je vous demande ; car, en vérité, vous êtes bien cruelle envers moi sans le savoir.

— Sans le savoir ! pensa Jenny. Elle trouva un reproche profondément mérité dans ces trois mots. Je ne veux plus l'être, dit-elle avec effusion. Écoutez, Melchior ; vous me croyez coquette ? Oh ! vous avez tort ! C'est vous qui avez été cruel, et bien long-temps ! Mais tout cela est oublié. Mes chagrins sont finis ; que les vôtres s'effacent de même !

Et elle lui souriait à travers ses larmes. Mais comme elle vit que Melchior restait immobile et muet, elle fit encore un effort sur cette délicate fierté de femme, que Melchior ne savait pas épargner. « Oui, mon cousin, lui dit-elle en mettant ses petites mains dans les larges mains de Melchior, ayez confiance en moi..... Mon Dieu ! comment vous le dirai-je ? comment vous le ferai-je croire ? Vous ne voulez pas comprendre. C'est la faute de votre modestie, et je vous en estime davantage. Eh bien ! je fais une chose contraire à la retenue qui convient à une jeune fille : je vous ouvre mon cœur ; pourquoi vous le tiendrais-je fermé plus long-temps ? n'êtes-vous pas digne de le posséder ? »

Melchior ne répondait rien. Il tenait les mains de Jenny étroitement serrées dans les siennes. Il tremblait, et la regardait d'un œil égaré. Pourtant il y avait de la fascination dans ses yeux, qui étincelaient dans l'ombre comme ceux d'une panthère ; puis il repoussa Jenny si brusquement qu'il faillit la faire tomber. Il la ressaisit avec effroi, et la serra de nouveau contre lui. Le banc était court pour deux personnes ; il attira Jenny à demi sur ses genoux, et meurtrit son cou délicat de baisers rapides et furieux.

Jenny eut peur ; elle voulut fuir , puis elle pleura , et revint en sanglottant se jeter à son cou.

— Parle-moi , Jenny , parle-moi , dit Melchior d'une voix étouffée. Il me semble que quand je t'écoute je suis mieux. Dis-moi que tu m'aimes ; dis-le moi , afin que j'aie vécu au moins un jour.

— Oui , je t'aimais , dit la jeune fille , et je t'aime encore , méchant. Pourquoi semble-tu en douter ? Je t'aimais alors même que tu méprisais cet amour caché dans mon cœur. Je t'aime encore mieux aujourd'hui , que j'ai vu s'ouvrir à moi ton ame virile ; et puis encore , pour ton humble estime de toi-même , pour ta résistance loyale , pour ta fidélité à la foi jurée à mon père , pour le mépris que tu as des richesses , pour l'amour que tu portes à ta mère , pour combien de vertus ignorées de toi , ne t'aimai-je pas , Melchior ?

— Ah ! laissez , laissez , Jenny , dit-il en cachant sa tête dans ses mains ; ne me vantez pas ainsi : vous me faites rougir jusqu'au fond de mes entrailles. Ah ! c'est que vous ne savez pas , Jenny ; je n'étais pas digne de vous ; vous ne pouvez pas , vous ne devez pas m'aimer. Ce ne sont pas toutes ces vertus qui me forçaient au silence. Je.... je ne vous aimais pas ; j'étais une brute , un misérable ; je ne voulais pas vous comprendre ; je me croyais un cœur d'homme au-dessus de ces faiblesses-là. Je vous ai dédaignée , Jenny ; vous devriez vous le rappeler , et ne pas me le pardonner ainsi. Non , Jenny , il ne faut pas me le pardonner....

L'infortuné éludait le motif , le terrible motif de sa résistance. Jenny se plaisait toujours à l'espoir de la vaincre. « Je sais tout , lui disait-elle ; vous étiez un grand enfant ; vous ne saviez rien de toutes ces choses que l'éducation m'avait apprises. Oh ! moi , je vous avais rêvé depuis longtemps. J'étais de beaucoup moins grande que je ne suis maintenant , et déjà je vous demandais à l'avenir. J'étais si seule , si mélancolique ! Si vous saviez dans quels ennuis , dans quelles douleurs j'ai vécu ! et puis dans quel isolement affreux je me suis trouvée après que tous mes frères eurent disparu tour à tour ! Comme le désespoir de mon père me navrait , comme ses larmes retombaient sur mon cœur ! Alors je sentis le besoin d'avoir un appui , un frère qui m'aidât à le consoler ; mais nul de ceux qui s'approchèrent ne répondit à mon attente. Ils ne voyaient en moi , ces hommes à l'ame étroite , que l'héritier du nabab. Aucun ne se mit en peine de comprendre Jenny. Alors , mon ami , je priais chaque soir mon ange gardien de t'amener vers moi. J'appelais un cœur noble , généreux comme le tien.

un cœur où n'eussent pas régné d'autres femmes, et qui m'apportât en dot les mêmes trésors d'amour que je lui gardais. Oh ! quand j'ai entendu prononcer ton nom pour la première fois, j'ai tressailli ! comme si cela me rappelait quelque chose. Vois-tu, Melchior, j'ai un peu des superstitions du pays où je suis née. Il me semble que nous vivons plus d'une vie sur cette terre, et peut-être que, sous une autre forme, nous nous sommes déjà connus, déjà aimés...

— Que Dieu t'entende, Jenny ! s'écria impétueusement Melchior, et qu'il me donne une autre vie que celle-ci pour te posséder. »

Un coup de vent sec et brusque fit peter l'écoute du grand hunier. Le capitaine s'élança sur le pont, son *braillard* à la main. « A la manœuvre, à la manœuvre ! les passagers dans la dunette ! Melchior, veillez à l'artimon ! »

Melchior saisit Jenny dans ses bras, la porta sur le tillac, et se rendit à son poste, par une habitude d'obéissance passive si forte qu'elle faisait encore taire la passion.

La nuit fut mauvaise, la mer dure et houleuse. Cependant le vent tomba vers le matin ; le ciel était balayé de tous ses nuages, lorsque le soleil se leva clair et chaud derrière le rocher de Sainte-Hélène. La brise matinale apportait le parfums des géraniums. Deux seules personnes, Melchior et Jenny, passèrent presque indifféremment en vue de cette île, qui renfermait encore le dernier prestige de la royauté.

Le ciel était d'un bleu si étincelant que les yeux en étaient fatigués. Seulement une légère vapeur troublait un peu la transparence de l'horizon. Melchior prétendit que c'était là un temps de grain ; de vieux matelots nièrent le fait ; les passagers s'effrayèrent. Melchior, avec une joie cruelle, insista sur ce sinistre présage. Ne jamais revoir la terre, mourir en tenant Jenny embrassée, c'était le seul bonheur possible pour lui désormais, et il invoquait la colère des éléments. Bientôt la fraîcheur du matin se convertit en brise soutenue ; l'air devint piquant, et les vagues commencèrent à *moutonner*. Des troupes de marsouins passaient en grondant sous la proue du navire, et des satanites au plumage funèbre s'arrêtaient par intervalles sur le sillage du gouvernail. Peu à peu les flots se teignirent en noir ; le vent d'ouest augmenta, et cette partie de l'horizon se trouva comme subitement chargée de nuages légers et blanchâtres à leur naissance. On les voyait grandir avec rapidité, prendre du corps et passer à des teintes livides, mornes, cadavéreuses. D'abord ils traversaient les airs sans se dissoudre ; puis, tombant sous le vent, ils disparurent ;

mais à la fin il s'en forma un plus fixe et plus épais que les autres. Il s'étendit insensiblement jusque sur le navire, sans que sa base eût changé de place. Peu de temps après, il avait envahi tout le ciel, et la tempête qu'il renfermait éclata avec un bruit semblable au claquement d'un fouet. Frappé de ses redoutables ailes, le navire touchait les flots du bout de ses grandes vergues. Il fallut descendre les huniers et serrer toutes les voiles. De gros oiseaux noirs s'abattirent autour de l'équipage avec des cris sinistres. Quelquefois un rayon de soleil se glissait obliquement dans une déchirure du nuage immense; mais sa lumière pâle et sans chaleur ajoutait encore à l'horreur du tableau.

Melchior avait retrouvé sa joviale insouciance, son énergique vivacité. Quand tout l'équipage était morne et consterné, lui seul touchait à l'accomplissement du seul de ses vœux qui pût être exaucé. Pour Jenny, elle était profondément abattue. A quinze ans on ne renonce pas sans regret à un amour qui commence, à un bonheur qui se lève.

La nuit arriva, et les vents ne se calmaient point; la mer grossissait toujours. Au milieu des ténèbres, les flots brillaient d'une infinité de phosphores; et le bâtiment semblait voguer sur une mer de feu. Les vagues, en se brisant, faisaient jaillir des gerbes de lumières. Melchior quitta la manœuvre au plus fort du danger. Ses compagnons crurent qu'une des lames qui franchissaient par instans le tillac avec furie l'avait emporté.

Il était passé dans la dunette. Les passagers, rassemblés dans le salon, ne pouvant se tenir debout, s'étaient couchés pêle-mêle sur le parquet, adossés au divan stationnaire qui environnait le pourtour, les uns tourmentés du mal de mer, les autres terrassés par la frayeur. Ils avaient épuisé toutes les formules de la plainte et de l'exclamation, et gardaient un morne silence. Le nabab, brisé par la fatigue au point de ne plus sentir la peur, était tombé dans une sorte d'imbécillité. Il s'assoupissait chaque fois que le roulis avait cessé d'imprimer au navire un de ces bonds terribles dont chacun semblait devoir être le dernier. Jenny, agenouillée près de lui, pâle et toute couverte de ses longs cheveux épars, invoquait la Vierge. Jamais elle ne s'était montrée si belle aux yeux de Melchior. Il posa sa main froide sur le bras de la jeune fille; elle tressaillit, et, s'attachant à lui avec force: « Vous venez mourir avec nous? » lui dit-elle.

Melchior ne répondit rien et l'attira vers lui. Jenny se laissa machinalement entraîner dans une des cabines dont les portes donnaient sur le salon. C'était la chambre de Melchior, et il referma la porte.

« Pourquoi m'amenez-vous ici, dit Jenny en s'éveillant comme d'un rêve ? Ma place est auprès de mon père ; allons lui demander sa bénédiction, et qu'il meure entre nous deux.

— Tout-à-l'heure, Jenny, répondit Melchior d'une voix calme. Avant que ce noble bâtiment soit brisé tout entier, il se passera encore une heure. Une heure ! entendez-vous, Jenny, c'est tout ce qui nous reste.

— Mais je ne dois pas rester ici, dit Jenny dont l'effroi changeait de nature, que pensera-t-on ?...

— Personne n'est en état de s'occuper de vous en ce moment, Jenny, pas même votre père. Moi seul je me rappelle que j'ai ici deux vies à perdre. Écoutez-moi, Jenny. Si nous étions à cette heure, libres tous deux, devant un prêtre, me donneriez-vous votre main ?

— Ma main, mon cœur, tout ! répondit-elle.

— Eh bien ! il n'y a point ici de prêtre, mais nous sommes devant Dieu. Il m'est témoin que je vous aime de toutes les forces d'une ame humaine. N'est-ce point là un serment solennel et sacré ?

— Il me suffit pour mourir heureuse, dit Jenny en jetant ses bras au cou du marin.

— Eh bien ! lui dit-il avec un transport qui ressemblait à de la rage, sois donc à moi sur la terre ; car qui sait si comme toi j'ai mérité le ciel ? Tu ne voudrais pas te séparer à jamais de moi sans être ma femme, Jenny ! Quand la Providence me refuse un jour de vie, tu ne voudrais pas te faire sa complice ? Viens ! dans cet instant suprême tu es plus que le Dieu qui me frappe ; tu lui disputes sa proie ; tu annules l'effet de sa colère. Viens et ne crains pas la mort, car je ne regretterai pas la vie. »

Il était à ses genoux, il couvrait son sein de larmes brûlantes. « Oh ! Melchior, dit Jenny éperdue, écoutez le craquement du navire : n'irritons pas le ciel dans ce moment.

— Le ciel ! c'est toi, dit Melchior ; est-ce qu'il y a un autre Dieu que toi, ma Jenny ? Ne me repousse donc plus, si tu ne veux que la mort me soit horrible... Oh ! hâtons-nous ! entends-tu cette vague qui vient de tomber au-dessus de nos têtes ? Et cette autre ? c'est comme le bruit du canon. O délices célestes ! Jenny, ma Jenny, il ne te reste qu'un instant pour me prouver que tu m'aimes, et tu ne peux me refuser !...

Cependant le navire, battu par la houle, jeté tour à tour sur chacun de ses flancs fatigués, semblait attendre dans une pénible agonie le moment de sa destruction.

Mais, contre toute espérance, il résista; le vent tomba un peu, la mer s'aplanit insensiblement. Vers le matin on put entendre la voix humaine au-dessus du rugissement des vagues; celle de James Lockrist appelait sa fille avec anxiété; celle du capitaine criait par l'écouille de l'habitacle: « O d'en bas, ferons-nous un vœu pour vous faire monter, Melchior? »

Les deux amans profitèrent de la confusion qui régnait encore pour se séparer sans être vus. Jenny alla cacher son visage brûlant dans le sein de son père, et Melchior, en remontant sur le pont, vit avec terreur que le danger était passé, et que chacun remerciait Dieu, la Vierge ou Satan, selon sa prédilection particulière.

Ce jour-là Melchior fut pâle, abattu, distrait; ses yeux ne rencontraient plus ceux de Jenny, et quand elle se fut décidée à l'interroger sur sa santé, il lui répondit d'un air effaré qu'il était accablé de sommeil. Jusqu'au soir l'équipage fut trop occupé de réparer les avaries du bâtiment pour s'apercevoir de la préoccupation de Melchior; mais le soir, à souper, on remarqua qu'il cherchait à s'enivrer sans y parvenir, et qu'après avoir bu beaucoup de rhum, il était plus triste qu'auparavant; le capitaine, qui l'aimait, remit au lendemain à le réprimander de son absence à la manœuvre la nuit précédente.

La lune n'était pas encore levée lorsque Melchior descendit dans le porte-hauban. Un instant après Jenny fut à ses côtés; il lui avait fait un signe en quittant le réfectoire.

« Jenny, lui dit-il en la forçant de s'asseoir sur ses genoux, regrettes-tu de m'avoir rendu heureux? Rougis-tu d'être ma femme? »

Jenny ne répondit que par des larmes et des caresses. Melchior lui dit encore: « Tu crois à une autre vie, n'est-ce pas, ma bien-aimée? »

— J'y crois, surtout depuis que je t'aime, lui répondit-elle.

— L'autre nuit, pendant la tourmente, reprit Melchior, j'ai vu deux flammes s'agiter à la cime des mâts: elles semblaient se chercher, se fuir, s'appeler tour à tour, puis elles se joignirent et disparurent. Penses-tu, Jenny, que ce fussent deux ames?

En parlant ainsi, Melchior se dressa sur la banquette en tenant toujours Jenny dans ses bras. Ce mouvement lui fit peur; elle se cramponna à son vêtement.

Sois tranquille, lui dit-il; rien ne nous séparera; tu ne seras jamais à un autre qu'à moi, et je ne perdrai jamais ton amour. En disant ces mots, il s'élança avec elle dans la mer.

Le cri que poussa Jenny fut entendu du timonnier ; l'alarme fut donnée. On vit Melchior lutter contre la boule encore trop rude qui le rejetait contre la poupe. Un matelot, habile nageur dont il avait sauvé la vie, le retira de la mer ; mais le corps que Melchior tenait embrassé ne rouvrit pas les yeux, et retourna le lendemain à la mer avec les cérémonies d'usage pour les sépultures nautiques. Melchior ne comprit rien à ce qui se passait autour de lui ; il sourit d'un air stupide en voyant le nabab arracher ses cheveux blancs. Sa santé se rétablit plus vite qu'on ne l'espérait, et il reprit son service, qu'il remplit avec une admirable ponctualité jusqu'à son débarquement en France. Seulement, il fut impossible de lui arracher une parole relative à sa vie passée et au terrible événement qui lui avait fait perdre la mémoire.

En arrivant chez sa mère, il trouva parmi des lettres qui l'attendaient un papier qui sembla fixer son attention ; il le regarda long-temps et parut faire d'incroyables efforts pour ressaisir le sens des choses qu'il contenait ; puis, tout d'un coup, il le froissa dans ses mains, poussa un cri terrible et courut à une fenêtre pour s'y précipiter. On se jeta sur lui, on ramassa le papier ; c'était l'extrait mortuaire de la Térésine.

On le tint garotté pendant plusieurs jours ; il déchirait les cordes avec ses dents ; il les rompait par la tension de ses muscles ; il couvrait d'imprécations les gardiens qui cherchaient à le préserver de sa propre fureur ; il leur demandait ensuite avec des sanglots une arme pour s'ôter la vie. Cette crise cessa ; la mémoire disparut. Melchior reprit son service à bord d'un bâtiment frété pour Buénos-Ayres. C'est encore aujourd'hui un excellent officier de marine, ponctuel, vigilant et brave. Seulement, une fois par an, sa mémoire revient ; il s'élançe aux sabords, appelle Jenny et veut se noyer. Les matelots qui l'ont connu à bord de l'*Inkle et Yariko* assurent qu'il a perdu la raison pour n'avoir jamais su boire, et ils en tirent comme principe d'hygiène la conséquence qui leur plaît le mieux. Ils regardent comme ses instans lucides ceux où il perd le sentiment de son infortune et de ses remords ; mais, au contraire, c'est la raison qui revient avec le désespoir et la fureur. Alors on est obligé de le garder à fond de cale. Le reste du temps, il est paisible et raisonne parfaitement sur toutes les choses présentes. C'est alors qu'il est fou.

G. SAND.

HISTOIRE

D'UNE

CIVILISATION ANTÉ-DILUVIENNE:

Deuxième partie ⁽¹⁾.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

VIEILLESSE. — ÉTAT DE DÉCROISSANCE.

Non d'après mes idées et mes opinions à moi, mais d'après les faits incontestables recueillis par mon annaliste éthiopien, et auxquels je n'ai mêlé mes courtes réflexions que par une habitude de loquacité que je me reproche, j'ai déjà fait connaître les trois époques ascendantes, progressives, de mon peuple individu. Il ne me reste plus qu'à parler de sa vieillesse et de sa décrépitude.

La famille primitive, la famille patriarcale, la famille nationale, comme formes de la population; les prêtres, les rois, le peuple, comme puissances politiques; le feu, la fonte des métaux, la mécanique, comme moyens industriels; la parole, l'écriture et l'imprimerie, comme moyens intellectuels; tels furent donc les principaux moteurs qui signalèrent dans la route de la civilisation,

(1) Voir la livraison du 22 juillet.

l'enfance, la jeunesse et l'âge mûr de notre grand peuple africain.

Le partage de la propriété, la division du travail, les découvertes des arts, avaient permis le repos à une grande partie de la nation. Le peuple lui-même prenait sa portion de loisir ; il avait ses jours fériés, reconnus par la loi ; puis encore ses jours fériés, indiqués et consacrés par l'habitude. Quant aux riches, à l'exception des instans que la nature réclamait d'eux pour le sommeil, leur vie était à leur disposition libre et volontaire. La route était toute tracée devant eux, plane, verte, riante, ombragée, débarrassée d'obstacles ; ils y pouvaient marcher et courir, selon leur raison ou leur caprice. Ils avaient été reconnus héritiers privilégiés des générations éteintes ; et, protégés par le droit écrit, la sueur et les fatigues des ancêtres leur comptaient, et les exemptaient du travail. Une partie de leurs momens fut donnée au plaisir, une autre à la paresse. L'amour alors avait pris un développement immense. Ce n'était plus seulement un instinct, un besoin : c'était une occupation, une nécessité, une habitude de luxe. L'influence et le pouvoir des femmes dominaient, et se faisaient déjà sentir partout.

Mais l'amour n'est pas un plaisir de toutes les heures. Dans l'oisiveté, naissait et s'accroissait de plus en plus une ardente avidité d'émotions nouvelles. Les sciences d'abord avaient fourni un aliment à ces désirs nouveaux ; puis après elles, et nés d'elles, les travaux de l'esprit étaient venus les populariser. La littérature orna, féconda, adoucit, étendit, multiplia les discussions philosophiques et jusqu'aux querelles scolastiques, qui aidaient à tuer le temps, aussi bien qu'autre chose. La littérature avait trouvé la science toute faite, et l'exploitait, la débitait à son bénéfice, après l'avoir mise, à force d'enjolivemens et de périphrases, à l'adresse de tous ; car si les savans viennent les premiers, c'est pour flairer, fouiller, remuer le sol, qui recèle le trésor. Avec leur allure lourde et pesante, leur patience et leur instinct, ils déterrent la truffe ; et le littérateur, après l'avoir nettoyée, la mange, à la satisfaction générale.

Grâce aux uns et aux autres, les lumières pénétraient partout ; les mœurs se polissaient, se vernissaient, se brillantaient, ainsi

que le langage, de beaux semblans et de paillettes trompeuses. La littérature devint une puissance à son tour. On se divisa en deux camps, comme toujours, pour une question littéraire, comme autrefois pour une question politique; pour un point de science, comme pour un point de droit. Mais aujourd'hui le peuple était juge; il faisait cercle autour des athlètes, applaudissant au mieux disant, et non au mieux pensant. Le paradoxe venait prêter son secours au talent, qui, impatient d'essayer sa force, ne demandait qu'une route nouvelle, où il pût se développer à l'aise, s'inquiétant peu qu'elle fût droite ou tortueuse. Chacun, pour briller à son tour, accaparait au vol ces maximes hardies, s'imprégnait de ce génie novateur, se revêtait de ces oripeaux de rhétorique, sans en examiner la solidité. C'était de l'esprit tout fait, une opinion toute faite qu'on se donnait. Le règne de l'intelligence étant proclamé, on y voulait briller, on y brillait; on y étalait son luxe sans crainte des lois somptuaires; on se carrait dans sa faconde, dans son savoir, dans son bien-dire, comme dans un vêtement d'apparat, toutes broderies en dehors.

Ainsi des doctrines dangereuses, menaçantes, étaient accueillies et fêtées, grâce à leur riche enveloppe! le prix n'était plus décerné qu'aux apparences séduisantes!

L'activité du corps social quittait le centre pour les extrémités; sa force vitale s'épuisait en surfaces. Par trop de frottement les passions s'usaient, et on croyait pouvoir s'en passer. Les traits du caractère s'effaçaient par l'imitation, comme les traits distinctifs du visage par le mélange des races; mais on ne voulait voir dans tout cela qu'une amélioration.

En effet, la société y gagna pour le présent; mais les grandes actions cessèrent. La politesse, l'aménité, la complaisance, la galanterie, vertus mécaniques, élastiques, acquises en serre chaude, masque banal dans lequel toutes les figures, tous les esprits, se modelaient, remplaçaient la bonne foi, la franchise et la loyauté, compagnes un peu rudes, mais plus sûres. Un bien-être général se faisait sentir; mais ce bien-être ne pouvait plus que décroître; ballon gonflé de vent, qu'une piqure suffisait pour aplatir!

Les corps s'énervaient, et les esprits semblaient se renforcer à leurs dépens : force d'irritation, fièvre active, qui refroidissait les membres, et prodiguait sa chaleur au cerveau. On avait des désirs immodérés, et l'on manquait de constance pour les réaliser; on projetait de vastes plans, sans s'inquiéter des instrumens et des matériaux; enfin on élargissait l'horizon devant soi, et l'on n'avait que de petites jambes pour y atteindre.

Pendant l'industrie vint au secours de l'indolence, et multiplia les jouissances au milieu desquelles semblait dormir la nation.

A l'aspect d'un calme prolongé, les prêtres et les rois ne songèrent plus aux orages, et ne se rappelèrent leur ancien pouvoir que pour le regretter. Ils s'engageaient imprudemment dans des routes difficiles; des attaques partielles et intempestives eurent lieu. Le peuple se compta, et vit venir l'agression sans s'émouvoir. Il avait pour lui le nombre; il gardait en dépôt le reste de l'énergie de tous; et l'amour des innovations, le besoin d'émotions nouvelles lui devaient donner des auxiliaires jusque dans les camps ennemis. On prend sa tranquillité pour de l'incurie; les tentatives redoublent; enfin il se lève! la commotion a lieu! Prêtres et rois, autels et trône, tout est brisé! La nation elle-même, entraînée dans le mouvement qu'elle s'est imprimé, comme une flotte sans voiles et sans pilote, ne peut se rallier, et vingt républiques s'établissent.

Un premier élan d'exaltation avait centuplé les forces du peuple; mais ce moment passé, il fallut retomber dans les embarras d'une nouvelle réorganisation.

Les révolutions peuvent renouveler et renforcer le principe vital d'un peuple; mais quand ce peuple est usé par la civilisation, ce moxa politique devient pour lui une nécessité périodique. Son effet curatif est de courte durée. On ne veut juger le présent que par la gêne qu'on en ressent; on ne voit l'avenir que par le bien qu'on en espère. Un changement en appelle un autre; chaque révolution couve alors sous elle sa contre-révolution.

D'un côté, l'habitude d'une couche moelleuse dans une chambre bien close ou bien aérée, d'une table bien servie à heure fixe; les

exigences d'une passion amoureuse (et nous savons que l'amour est un produit de la civilisation, *une création de la société compliquée, qui n'entre point dans le plan de la nature*, comme l'a dit Cabanis après Hobbes, qui ne faisait que répéter son maître Bacon, qui répétait Socrate, Anthistène, Diogène! etc., etc.); des intérêts commerciaux froissés; un tempérament maladif à ménager; les besoins de luxe, d'aisance, font que l'on manque de force, de tenacité, de persévérance, et que le principe pour lequel on a combattu, par lequel on a triomphé, ne reçoit jamais son application entière, ne peut arriver à toutes ses conséquences.

D'un autre côté, des esprits blasés par un trop grand exercice de la pensée, façonnés au paradoxe par amour pour la controverse, excités par les arts, par la poésie, par l'usage des liqueurs fortes (puissante cause d'irritation qui ruine à la fois la constitution de l'individu et celle du pays, comme l'a heureusement découvert Delisle de Salles, après Montaigne, après Bacon, après Avicennes, après Galien, après Hippocrate), ont bientôt cessé de voir le but qu'ils voulaient atteindre, pour s'occuper d'un but plus éloigné, plus douteux, mais qui par cela même ouvre une carrière plus large à l'imagination. On parle au nom du mieux; de la perfectibilité; on ne s'entend plus, et on n'arrive à rien, qu'à de nouvelles divisions, à de nouvelles collisions, à de nouvelles révolutions; c'est ce qu'a très-bien prouvé Puffendorf avant moi, et Bacon avant Puffendorf, car François Bacon a tout dit, tout approfondi, ce qui fait qu'on le cite toujours, quoiqu'on ne le lise guère.

Pour en revenir à nos républiques improvisées, rappelons d'abord, dans l'intérêt de leur défense, qu'alors l'expérience de l'histoire n'existait pas pour les hommes. Chaque nouvelle théorie de gouvernement excitait l'engouement sans examen, car le point de comparaison était introuvable.

Un lien fédératif manquait à ces nouveaux états, qui, loin de chercher l'union, tendaient à se diviser encore. Chaque ville voulait être centre; chaque village, satellite indocile, ne gravitait qu'avec irrégularité autour de sa planète municipale, et le mouvement de répulsion dominant de plus en plus celui d'attraction,

le village faisait sa tangente pour devenir planète à son tour. On retournait, sans se douter de rien, au système de la famille patriarcale, sauf que le sceptre paternel y était morcelé et disputé.

A la longue, chacun de ces nouveaux états se cacha, s'engrêna dans la machine générale, prit son rang, trouva son équilibre, que vint déranger parfois un voisin envieux, ambitieux, mal à l'aise. La guerre ne laissa pas que de troubler ces démocraties pygmées. La conquête traça de nouvelles divisions sur la carte de l'Éthiopie, mais, soit qu'elles vécussent sous un système municipal ou sous un pouvoir dictatorial, les masses restaient imprégnées d'un principe révolutionnaire, contre lequel les gouvernans n'osaient lutter.

Partout on avait proscrit avec acharnement ce qui pouvait rappeler le souvenir du sacerdoce ou de la royauté; c'était s'imposer l'obligation de tout changer dans un pays dont la base légale avait été si long-temps théocratique et despotique.

On y procéda. On déranga, on démolit, on détruisit, sans savoir ce qu'on mettrait à la place de ce qu'on enlevait. Le vide était partout; la table était nette; mais, pour reconstruire dessus, les systèmes succédaient aux systèmes, et un doute général saisissait les esprits. Chacun vacillant au milieu de ses habitudes détruites cherchait, pour se soutenir, à se cramponner à une idée, à un pouvoir, à une croyance, et restait incertain, ébloui, pris de vertiges, au sein du scepticisme qui l'environnait, et devant l'objet qui s'évanouissait sous sa main.

Cessant d'entendre une voix résonner dans le sanctuaire, le peuple le crut désert, ne leva plus les yeux au ciel pour lui demander assistance, et doucement, sans secousses, au milieu du progrès inouï des sciences et des arts, la civilisation sentit se développer en elle son germe de mort.

Les rois étaient partis, les dieux n'allaient pas tarder à les suivre.

CINQUIÈME ÉPOQUE.

DÉCRÉPITUDE — ÉTAT DE DÉCOMPOSITION.

C'est avec défiance que j'achève l'histoire de ce peuple singulier. Ajouter-t-on foi au récit qui me reste à faire ? Moi-même, je l'avoue, la conviction est près de me manquer, et sans la haute antiquité de mon manuscrit, sans son authenticité inattaquable, j'aurais cru qu'une main profane avait donné pour complément aux annales exactes et fidèles des vieux Éthiopiens quelque conte fantastique venu d'une source moderne.

En haine des prêtres on repoussa le culte ; les dogmes même sur lesquels reposait la morale commune furent dédaignés et oubliés. Les sophistes arrivèrent, qui, par l'ironie, détruisirent jusqu'au sentiment inné de la divinité ; il s'éteignit. L'action des tribunaux dut remplacer l'action religieuse, et la suppression de l'enfer ne profita qu'au bourreau. Bientôt l'athéisme eut son siècle de ferveur et de délire ; l'athéisme eut ses missionnaires ; l'athéisme eut ses enthousiastes ; l'athéisme eut ses martyrs (1).

Éprises tout à coup d'un fantôme qu'elles se créèrent et qu'elles nommèrent LA VÉRITÉ, ces peuplades s'analysèrent, se disséquèrent pour se purifier de tout ferment d'erreur. Après les lois de religion on attaqua les règles de convenance. Cette étiquette des villes, cette police élégante des salons, qui entretient l'harmonie dans les grandes réunions, qui sert de barrière contre l'audace et le désordre ; ces solennités à jours marqués, qui souvent aident à renouer les liens de famille et d'amitié ; puérilités quand on les envisage de

(1) L'incrédulité subissant la torture en l'honneur du néant ! Le fait peut paraître hors de toute vraisemblance, mais le lecteur sait et se rappelle (car un lecteur doit tout savoir et tout se rappeler) qu'il existe depuis long-temps en Turquie une secte d'athées sous la dénomination de *muserrins*, laquelle secte a son martyrologe assez bien fourni. Il y a peu d'années encore que l'un de ces sectaires, le savant Mohammed-effendi, aima mieux mourir dans les supplices que de prononcer ces mots : *Dieu existe.*

loin, institutions occultes, sagesse cachée des législateurs, qui, de près, se révèlent facilement à l'observateur philosophe, tout fut attaqué, chansonné, moqué et détruit.

N'adoptant pour guide que la raison physique et positive, réédifiant la société d'après les idées exactes et matérielles, il fallut à tout une base mathématique ou physiologique; on chercha ses devoirs dans la nature organique et ses principes dans le calcul.

Ils en vinrent à expliquer les vices et les vertus par le tempérament, le tempérament par le climat et la nourriture, système nouveau alors et ressuscité depuis par Locke, qui l'emprunta à Gassendi, qui l'avait emprunté à bien d'autres. Mais nos sages Éthiopiens ne s'arrêtèrent point à la théorie; l'application eut lieu dans tout son développement.

Dans quelques villes les principaux magistrats n'obtinrent leur emploi qu'en se soumettant à un régime hygiénique prescrit par la loi, et dont ils ne pouvaient s'écarter sous les peines les plus rigoureuses. Ils durent s'abstenir de tout aliment qui pût, en leur portant des vapeurs au cerveau, altérer l'économie de leurs idées. Ils dinaient en public, afin que chacun fût à même d'apprécier leur sobriété et leur respect pour la loi. Lorsqu'un arrêt était rendu, si la partie lésée, condamnée, pouvait prouver que dans les vingt-quatre heures qui avaient précédé le jugement, le juge avait forfait à ses devoirs par un excès de table, par une débauche secrète, juge et jugement étaient cassés. Ce fut peu d'avoir une bonnetête, un bon estomac devint la condition indispensable pour parvenir aux emplois; car si le vase est impur, il corrompt la liqueur la plus saine. L'indigestion ne fut permise qu'aux propriétaires et aux rentiers; parmi les autres, les gros appétits devinrent suspects. L'estomac eut ses comptes à rendre. Quiconque éprouvait un malaise avait à s'en justifier; quiconque se sentait atteint d'une gastrite chronique devait donner sa démission et renoncer à la carrière administrative. Aussi dans les promenades, dans les rues, ne s'abordait-on, ne se saluait-on qu'en se disant: — Comment digérez-vous?

Dans d'autres villes une espèce de sénat fut établi, qui devait discuter sur les intérêts et les besoins du peuple. Tous les tempé-

ramens s'y trouvaient représentés dans une proportion habilement calculée d'après les habitudes digestives de la population.

La, qu'il faisait beau voir succéder à la tribune l'orateur carnivore à l'orateur ichtyophage, l'orateur herbivore ou granivore répondre à tous les deux. L'un demandait une loi qui maintint l'intégralité des forêts ou des terres de pacage, et protégât la reproduction du gibier et des troupeaux ; l'autre se soulevait avec force contre le dessèchement des étangs et contre les obstacles apportés à la pêche maritime. Celui-ci déplorait amèrement les troubles qui agitaient le pays, les crimes nombreux qui l'affligeaient chaque jour ; il n'y voyait qu'un seul remède, c'était d'ordonner, pour les classes pauvres, l'usage général du pain d'orge, bien plus favorable aux mœurs qu'une nourriture trop substantielle. Il s'étendait ensuite sur les avantages de la cuisine végétale pour ramener les populations à l'ordre et au repos ; vérité incontestable, mais qui ne prouve nullement que le suc des viandes soit vénéneux pour la pudeur et la probité. Le Carnivore répliquait : Ce n'était point quand la guerre était imminente qu'on devait songer à mettre la nation sous un régime attiédissant. — « Il nous faut du courage et de l'enthousiasme patriotique ! s'écriait-il ; multipliez donc gibier et troupeaux ; levez une armée ! qu'elle ne se nourrisse que de chairs mi-cuites, saignantes, qu'elle s'en rassasie, qu'elle en boive le sang, comme nos ancêtres les chasseurs, et je répons de la victoire ! »

L'Ichtyophage avait son tour. Il se prononçait contre les excès en nourriture ; il ne voulait ni des débilitans, ni des irritans, mais un juste milieu entre les deux systèmes, et ce juste milieu, c'était le poisson, qui n'est ni chair ni légumes, et qui contient par moitié les principes de l'un et de l'autre. Il en abandonnait généreusement la préparation au choix des consommateurs. Les herbivores pouvaient le manger aux fines herbes, les carnivores au jus, ce qui devait rallier toutes les opinions à la sienne. Puis il en revenait à la nécessité de rétablir les cours d'eau, les étangs, d'ouvrir des canaux et de favoriser la pêche maritime. — « Vous connaissez tous, ajoutait-il, l'effet certain de l'ichtyophagie sur l'accroissement de la population ; si vous redoutez la guerre, l'usage général du pois-

son peut donc seul accroître vos forces, réparer vos pertes et vous assurer le succès! » Alors chacun discutait, s'entêtait, s'emportait de nouveau, jusqu'à ce qu'enfin les mandataires omnivores de la république, qui composaient la majorité de l'assemblée, arrangeassent tout par un *mezzo terminé*.

La législation physiologique étant à l'ordre du jour dut passer nécessairement du sénat aux tribunaux. Les violences étaient punies par des saignées et un régime débilisant qui ramenaient l'agresseur à un état normal de modération. Par les saignées et les purgatifs, on châtiât tous les vices, on réfrénait toutes les passions, même celle de l'amour. Il parut alors un ouvrage fort remarquable sur *l'application des sang sues comme moyen curatif dans les affections tendres, portées jusqu'à l'exaltation*. Le livre eut un grand succès, ce qui n'empêcha pas la plupart des amoureux de recourir aux moyens ordinaires, la possession et la satiété. Les vésicans furent aussi employés dans certains cas pour affaiblir l'énergie du cerveau et détourner des désirs importuns et nuisibles, d'après l'axiome connu *ubi stimulus ibi fluxus*, qu'Hippocrate traduisit de l'éthiopien en grec, que l'école de Salerne translata du grec en latin, et que le savant M. Broussais vient de formuler nouvellement du latin en français.

La saignée cependant conservait ses droits à la prééminence, inscrits dans les codes; la saignée était toujours la grande protectrice des mœurs, des personnes, des propriétés, et bourreaux et philosophes marchaient une lancette à la main.

D'après les mêmes idées exactes, on avait fait du mariage un contrat, un marché que ne rehaussaient plus les pompes du temple et l'assistance des dieux. Il y eut des mariages à terme, des mariages à bail, des mariages d'essai, selon les penchans plus ou moins mobiles des individus, l'action de durée que l'on présumait à son amour ou le besoin qu'on avait d'un compagnon, d'un associé.

Une femme, riche et libre, près d'entreprendre un long voyage, se mariait pour se donner un appui, une sûreté, un protecteur durant la route, mais au retour elle congédiait ses chevaux et son époux.

Un commerçant, par besoin de fonds, s'unissait à celle qui les lui procurait, comme garantie, comme hypothèque ; elle entrait dans son lit pour surveiller l'emploi de ses capitaux, et l'entreprise achevée, le chef de la maison et de la famille faisait son inventaire, rendait ses comptes ; l'association matrimoniale et commerciale était déclarée dissoute, et l'on se partageait les bénéfices et les enfans.

La polygamie, permise aux riches, pourvu que leurs conjointes n'habitassent pas sous le même toit, les autorisait à se donner femmes de ville et femmes de campagne autant qu'ils en pouvaient nourrir et loger.

Dans certains mariages d'essai, encouragés par le gouvernement, on tentait, par des mélanges de capacités habilement combinés, de procréer, pour la plus grande gloire du pays, de futurs administrateurs ou de futurs philosophes. On y procédait par des moyens mathématiques et rationnels. Ainsi un père géomètre, à la tête calculatrice et pensante, une mère artiste, sentimentale, à l'imagination vive et chaleureuse, et l'on faisait... un sot ! Mais quelle combinaison humaine n'est pas sujette à manquer par défaut de prévoyance et par un hasard malencontreux ! Il ne s'agissait que de recommencer sur de nouveaux frais. Avec de la patience on vient à bout de tout.

Par le raisonnement, les barrières des premiers législateurs avaient été renversées, par le raisonnement on en revint bientôt aux unions fraternelles, incestueuses ; et, en effet, pour des gens affranchis de préjugés, qui ne ressentaient point ces répugnances de nature, communes aux peuples policés à demi, et qui n'avaient point peur des éclipses, une mère, une sœur étaient des femmes, qui, comme toutes les autres, plus que les autres peut-être (les sœurs surtout), avaient droit d'aspirer à tous les hommages du cœur et des sens. Ainsi reparaisait la famille primitive, ainsi sur cette échelle double de la civilisation on avait franchi les échelons d'un côté, on les redescendait de l'autre, et, trompé par les fausses lueurs d'une sagesse menteuse, d'un perfectionnement fallacieux, on croyait avancer encore, et l'on se trouvait face à

face avec ses premiers devanciers, avec ses sauvages ancêtres.

L'horreur que l'homme éprouve à se nourrir de la chair de son semblable avait déjà presque entièrement cédé à la réflexion. — Pourquoi nous priver de nos ressources, disaient les philosophes carnivores, l'homme est-il donc composé d'autres élémens que les animaux? Son sang est-il donc vénéneux? Seul, entre tous les êtres de la création, sera-t-il condamné à pourrir, inutile à tous? Et bientôt, dans les marchés publics, on vendit de l'homme, on en vendit par tranches, par morceaux, par quartiers, au poids et à la livre. On finit même par ambitionner l'honneur d'avoir pour sépulture l'estomac de ses amis ou de ses concitoyens. C'est une idée tout comme une autre, et qui prouve que l'épouse de Mausole n'a pas eu l'honneur de l'invention.

Alors on vit dans les marchés et dans les boucheries, les cuisiniers et les vieilles servantes fureter autour de cadavres appendus au croc, choisir avec discernement le morceau le plus délicat, l'indiquer du doigt, le flairer, le marchander et l'emporter pour le régal de la famille. L'art culinaire y gagna, car dans les commencemens ce ne fut qu'à force d'assaisonnemens et de préparations qu'on en put faire contracter l'habitude; plus tard, on le mangea rôti ou bouilli, peu importe! Grâce à cet usage, devenu presque général, les connaissances sur l'anatomie humaine et l'anatomie comparée se répandirent dans toutes les classes; l'anthropophagie fit faire des progrès immenses à la science; mais il en résulta bien aussi quelques inconvéniens. La sûreté individuelle fut en péril. Chaque individu, ne portât-il sur lui que des vêtemens délabrés, représentait toujours une valeur positive, négociable, ayant cours; les mendiants, les vagabonds, les ouvriers sans ouvrage, pressés par le besoin de nourriture ou d'argent, faisaient, le soir, sur la grande route, comme dans la plaine et dans la profondeur des bois, une chasse en règle au gibier humain; ce qui ne laissait pas que d'inquiéter les voyageurs attardés et de gêner la circulation. Les pauvres mêmes avaient cessé d'avoir un sauf-conduit signé par la misère.

De ce nouveau mode d'alimentation et du perfectionnement des sciences physiologiques, résultèrent aussi des usages singuliers que

je ne puis passer sous silence, malgré tout mon désir d'être bref.

Il existait dans une cité célèbre une société de lettrés illustres, la gloire de l'empire. C'était parmi eux que l'on choisissait les officiers chargés d'apaiser ou de réprimer les querelles qui s'élevaient entre les citoyens ; car on avait compris que la plupart des disputes ne naissant que par défaut de s'entendre sur la valeur d'un mot, la police devait être confiée à des hommes paisibles, considérés, capables de sentir toutes les nuances, de rectifier toutes les arguties du langage, et qui le plus souvent mettaient les parties d'accord avec une leçon de grammaire. Aussi les lettrés jouissaient-ils de l'estime universelle.

Mais leur nombre était fixé. Quand l'un d'eux mourait, celui que l'on élisait pour son successeur devait prononcer son éloge en pleine assemblée. Pour mettre les concurrents à même d'apprécier ses qualités les plus secrètes, il était d'usage de leur livrer le corps du défunt. Car, selon leur système, les vertus et les talents n'étant que le résultat fortuit du développement et de la disposition des organes, justice complète ne pouvait être rendue au grand homme qu'après son autopsie cadavérique. Le mort était donc apporté en grande pompe au milieu de ses anciens confrères et des aspirans à sa place, qui allaient devenir ses juges. La cérémonie était belle et imposante !

Chacun émettait d'abord modestement ses idées et ses opinions sur l'ex-membre de la société, autant qu'il pouvait apprécier son mérite, seulement par ses actions et ses ouvrages. Ici la critique usait noblement de tous ses droits, car elle allait être justifiée ou mise au néant, sans appel, par l'inspection anatomique. L'un croyait au génie du mort et cherchait à appuyer son dire par quelque citation de ses écrits, étincelante, selon lui, de beautés du premier ordre (c'était déjà l'expression) ; mais l'autre n'y voyait que prétentions de style, fausse chaleur, idées communes rhabillées à neuf, refusait tout net de reconnaître le génie du ci-devant, et ne lui accordait qu'un esprit facile, plus bizarre qu'original, plus obscur que profond. Cette discussion sur l'esprit et le génie s'est prolongée dans les siècles suivans, et dure encore.

Celui-ci rendait hommage à son caractère, citait des traits de sa vie, empreints de noblesse et de grandeur d'ame (quoique personne alors ne crût à une ame, mais le mot était resté comme habitude de langage); il pensait que la source de ses vertus était dans la générosité. Celui-là tirait des mêmes actes une conséquence toute différente, et n'y voulait voir pour premier mobile que la vanité. Qui avait raison? c'est ce qu'on allait savoir. Armés de la parole, les avocats avaient débattu le pour et le contre. Armés du scalpel, les juges allaient prononcer.

Le corps était donc livré aux concurrens, qui, après l'avoir examiné fibre par fibre, avoir mesuré, comparé, pesé les lobes de son cerveau, avoir jaugé enfin sa capacité intellectuelle dans la boîte osseuse du crâne, donnaient gain de cause à l'une ou l'autre partie, décernaient ou retiraient la couronne, et décernaient, séance tenante, un diplôme de gloire que la postérité elle-même ne pouvait, sans injustice, refuser de ratifier, car la principale pièce du procès devait lui manquer. On n'embaumait plus les morts.

Il arriva parfois que nos physiologistes découvrirent avec surprise que le grand homme qu'ils avaient admiré comme poète de son vivant n'avait été organisé par la nature que pour faire un architecte ou un musicien. Le désappointement était grand; pourtant des savans ne se laissent pas battre si facilement. Un nouvel examen de ses ouvrages, grâce à leurs commentaires, dévoilait par quels moyens fictifs il était parvenu à usurper sa couronne poétique; mais si l'on attaquait la facture et le charme de ses vers, on lui rendait du moins pleine justice sur la beauté des monumens qu'il eût pu construire, ou sur la suavité des chants qu'il eût pu composer.

Ce grave concours se terminait par un repas, dont le mort faisait tous les frais, car on le mangeait comme dernier moyen de vérification. Quand le défunt était jeune et frais, la concurrence était nécessairement grande. Vieux et sec, il trouvait même encore des aspirans à sa place, prêts à passer par les conditions voulues, tant dans ce pays, et à cette époque, on tenait à figurer dans une académie.

Voilà pour les sciences philosophiques et gouvernementales. Sous le rapport des sciences industrielles, ces peuples, débarrassés d'entraves, délivrés du frein, mais sentant toujours l'aiguillon, et courant, bride abattue, dans le chemin des améliorations indéfinies, présentaient un tableau non moins curieux.

L'énergie qu'ils avaient puisée dans leurs secousses politiques s'exerçait à détruire ou à perfectionner l'ouvrage de leurs prédécesseurs. Sur les ruines des temples et des palais, monumens désormais inutiles, s'élevaient des habitations commodes et solides, où le luxe, mis à la portée du plus grand nombre, appelait chacun à jouir de ses douceurs.

Mais l'industrie croissante ne devait point s'arrêter là ; les métiers et les arts se signalèrent bientôt par un mouvement d'ascension que rien ne sembla plus devoir arrêter. Les découvertes chimiques, la mécanique, les gaz, la vapeur, la poudre, vinrent prêter leur appui aux inventeurs, aux perfectionneurs comme aux destructeurs ; car tout a son mauvais côté. On marcha à l'ennemi armés de tubes, qui, sans interruption, lançaient le fer, le plomb, les cailloux, rien que par la simple pression de l'air. On alla plus loin ; on inventa pour la guerre de siège une machine fort ingénieuse qui pouvait faire sauter une ville d'un seul coup, bastions, remparts et habitans compris.

Bientôt les vaisseaux, sans voiles et sans rames, semblèrent raser en courant la surface des mers ; les voitures, sans chevaux, poussés par une force puissante et secrète, sillonnèrent toutes les routes et tous les chemins. On transplanta les montagnes, on combla les vallées, on déplaça le lit des fleuves, on dessécha leurs sources, on en fit jaillir d'autres des profondeurs du sol. On avait des fontaines d'eau glacée, des fontaines d'eau tiède, des fontaines d'eau chaude à volonté. Par la direction des gaz souterrains on avait même obtenu des réservoirs de flamme sans cesse alimentés. Tout était soumis par le génie de l'homme, de l'homme qui forçait la terre à produire selon ses vœux, à se transformer selon sa volonté, qui, par des digues, avait dompté le golfe et construit de fraîches et sûres habitations jusque sous ses flots impétueux, qui

voyait ses nombreux aérostats, flottes aériennes, soumises à son pouvoir et dirigées par lui, se balancer dans les airs, comme des globes animés, lumineux, comme des astres de mille couleurs ! C'était de la féerie !

Un riche alors avait besoin de multiplier ses sens pour vider la coupe d'ambrosie que la civilisation lui versait à pleins bords. Avec sa maison de ville et sa maison des champs, il avait encore sa maison sous-marine pour respirer la fraîcheur et l'ombre, lorsque la chaleur dévorante de l'été pesait lourdement sur la terre ; sa chaloupe pour le bercer sur les flots, son ballon pour s'élancer dans la nue, lui faire parcourir l'espace ; et dans chacune de ses habitations, où les arts, les sciences, rivalisaient à l'envi pour satisfaire à ses désirs les plus effrénés, une femme charmante, qu'il pouvait remplacer à terme.

S'il désirait la solitude, toutes les jouissances du luxe et des sens pouvaient l'y suivre. Il congédiait sa femme et son nombreux domestique. Retiré dans un appartement construit exprès, mobile, machiné, il pressait un ressort, et une musique harmonieuse se faisait entendre ; il poussait un bouton, et des mets succulents couvraient sa table. Il dînait trois fois si cela lui était agréable ; car il digérait en dînant, au moyen de certaines essences digestives dues à la chimie. Autre pression, et les planchers s'abaissaient ; les plafonds, les cloisons s'entr'ouvraient, et le transportaient dans des salons de verdure, tapissés d'arbustes odorans, de plantes merveilleuses, qui fleurissaient, s'épanouissaient à sa volonté, grâce à l'emploi de l'électricité. Autre pression encore, et sans quitter le siège mobile sur lequel il se trouvait, il parcourait des salles de bains, au milieu des eaux jaillissantes ; des galeries de tableaux où les formes les plus attrayantes, les plus excitantes, allumaient ses désirs et réveillaient son imagination. Alors de ses cassolettes d'or il faisait s'évaporer certains parfums dont l'habile mélange lui procurait de doux vertiges de gaieté et de folie, et l'endormaient mollement ensuite, au milieu d'images séduisantes et voluptueuses qui venaient enchanter ses rêves.

(Après de longues recherches sur la nature de ces parfums, j'ai

lieu de croire que le gaz nitreux, amené à l'état d'oxide d'azote par la privation d'une partie de son oxygène, entrainé dans leur composition, et devenait la cause principale de cette asphyxie sensuelle et momentanée.)

Quoi qu'il en soit pour le riche aristocrate d'Éthiopie, les soins de ses amis, de sa famille, de ses valets, les caresses de ses maîtresses, l'art suppléait tout autour de lui. Au besoin, l'art l'eût suppléé, imité lui-même; car on était parvenu à confectionner des hommes automates qui marchaient, ouvraient et fermaient les yeux, faisaient mouvoir des ressorts, mangeaient, digéraient, parlaient: seulement ils ne pensaient pas; et ce n'était peut-être point là une clause indispensable à remplir pour que la copie ressemblât en tous points au modèle.

La vie s'usait vite à ce jeu. Le plus souvent, dans sa solitude magique, le riche ne savourait pleinement que le bonheur d'être seul; et au milieu des chefs-d'œuvre des arts, des salons de verdure et des eaux jaillissantes, il ne promenait que son ennui. Mais le peuple, qui le croyait heureux, criait contre les riches, comme il avait crié contre les prêtres et contre les rois; le peuple maudissait le progrès des sciences, qui ne tournait point à son profit, et surtout l'emploi général des mécaniques, qui le forçait de se chauffer au soleil, les bras croisés et l'estomac vide.

En effet, dans de vastes ateliers, de nombreux ouvriers avaient d'abord été occupés à la préparation et à la confection des étoffes, des ustensiles et des objets d'art; mais vinrent les découvertes nouvelles, et une partie des travailleurs fut remplacée par des machines. Une machine tissait la laine et le lin; une machine sciait des pierres, et les polissait; une machine taillait, fondait et ciselait les métaux; quelques hommes suffisaient pour tout surveiller et tout mettre en mouvement. Bientôt, grâce au perfectionnement incroyable de la mécanique, avec l'aide de l'eau, de l'air, de la vapeur, un seul individu, qui faisait mouvoir un rouage, fut nécessaire pour un atelier. On ne tarda pas à pouvoir s'en passer. Un chien, tournant dans une cage de fer mobile, le remplaça; mais ce chien mangeait, se fatiguait, exigeait des

soins : on le tua ; et, à son tour, il fut remplacé par un ressort.

On applaudit à la découverte ! La gloire de l'inventeur excita l'envie, et fit tourner toutes les têtes..... On le surpassa ! L'industrie eut ses miracles !

Sur l'une des places de la ville un monument fut construit, entouré de boutiques dont le fond communiquait avec l'intérieur de ce monument, qu'occupait une machine d'une complication extrême. On introduisait dans cet intérieur un bœuf ; puis, sans que la main de l'homme intervînt, la mécanique opérait. L'animal était tué, saigné, dépecé ; sa peau, préparée, tannée, découpée en morceaux, se transformait en chaussures de formes différentes, en outres de cuir, en reliures ; ses os en coupes, en flûtes, en boutons, en jouets de toutes sortes ; la corne de ses pieds et de son front fournissait des trompes, des peignes et mille autres menus objets de tableterie ; sa chair, passée au feu, divisée, mélangée, assaisonnée, présentait des mets variés ; ses intestins étaient devenus des cordes d'instrumens ; son poil une étoffe solidement tissée ; ses nerfs, son sang, tout avait son emploi, tout était soumis à une préparation spéciale ; et au bout de quelques heures, la machine, en cessant son mouvement, rejetait dans les différentes boutiques chacun des produits qui leur étaient destinés.

Les économistes criaient à la merveille, et un peuple de mendiants s'agitait dans les rues ; la bienfaisance publique devait les secourir, des asiles s'ouvrir pour eux ; et les économistes voulaient qu'on supprimât la bienfaisance, et qu'on fermât les hôpitaux, qui, disaient-ils, entretenaient l'oisiveté, et empêchaient les gens inutiles de mourir. Enfin les économistes ne rêvaient plus qu'ateliers sans ouvriers et villes sans habitans.

La mort était donc au sein du corps social. Au milieu de son raffinement de luxe, de son excès de civilisation, victime de l'amélioration indéfinie, du perfectionnement sans bornes, l'Éthiopie se mourait, s'éteignait lentement sur son riche grabat, atteinte d'une indigestion des fruits de l'arbre de la science.

Jusqu'alors les lois avaient favorisé l'accroissement de la population ; elles prirent une marche contraire. A quoi bon multiplier

des bras dont on n'avait plus besoin? Pourquoi compromettre le sort de l'oisiveté opulente et tranquille, en laissant s'augmenter les forces de l'oisiveté pauvre et turbulente? Le regard de l'homme qui a faim paraît toujours jeter une menace au milieu des orgies des heureux de la terre : la prière dolente du mendiant leur arrive parfois comme l'importune réclamation d'un droit usurpé. Les pas de celui qui ne possède rien semblent, en glissant sur la terre féconde, vouloir la diviser et la partager en portions égales ! Tout cela trouble l'esprit, altère l'appétit, agite le sommeil : il fallait faire cesser un tel état de gêne.

Au profit du trésor public, on frappa le mariage d'un impôt d'argent si excessif, qu'il cessa d'être à la portée du pauvre. Le célibat fut ordonné à qui ne pouvait attendre de la société d'autres jouissances que celles de la famille. Les grosses fortunes crurent venir au secours de l'état qui chancelait par une surabondance d'existences inutiles, en s'entourant d'un cortège de valets logés, nourris, soldés. Il y eut un peuple en livrée, puis un peuple en haillons ; de citoyens, point !

De nombreuses émigrations eurent lieu ; les ressorts du gouvernement se détendaient et s'affaiblissaient : l'Égypte se souleva. On voulut, pour la soumettre, enrôler des ouvriers ; aussitôt armés, ils se jetèrent sur les métiers, et les brisèrent ; sur les économistes, et les tuèrent : on enrôla les valets, ils firent cause commune avec les ouvriers, et tous ensemble se jetèrent sur les riches et les pillèrent.

Le désordre était partout. Poussés par les populations blanches, devenues nombreuses et puissantes, les Arabes noirs quittaient leurs oasis, leurs vertes vallées, et se répandant par flots sur les bords du Nil, tentaient de s'y établir de force. On invoqua contre eux l'amour de la patrie : depuis long-temps l'égoïsme politique l'avait détruit. Depuis long-temps l'imagination s'était éteinte dans ces cerveaux desséchés par le calcul, et avec elle les arts de poésie, qui seuls entretiennent la chaleur sacrée dans l'âme des peuples. L'enthousiasme, ce *divinus instinctus*, avait eu les ailes brisées entre une équation algébrique et un raisonnement de phi-

losophe. Frappé au cœur d'un coup de compas, il était mort, tandis qu'on dissertait sur la théorie de *l'utilité*, depuis mise au jour par Jeremy Bentham, qui l'avait trouvée dans les écrits de Hume, lequel la tenait des anciens Romains, qui la tenaient des anciens Grecs, qui la tenaient des anciens Égyptiens, qui la tenaient de nos anciens Éthiopiens, sans doute. Sans enthousiasme, point de ce courage électrique qui décide du succès. Ne pouvant espérer de vaincre, on traita l'or à la main. Un tel dénouement encouragea de nouveaux agresseurs : la guerre devenant pour l'ennemi une spéculation productive se reproduisit sous toutes les formes et sur tous les points. On cessa de cultiver un sol qu'on ne pouvait défendre. Les bras laborieux, dont on avait cru pouvoir se passer, manquaient à l'entretien des canaux, des routes, des machines. L'herbe rongait la terre, la rouille rongait le fer, la gangrène était dans les membres et dans les entrailles de cette société chauve, caduque, usée. Les trésors enfouis, pour les dérober à la rapacité des Arabes, ne s'infiltraient plus dans les veines du commerce, qui défailait paralysé. Tous les ressorts du gouvernement s'arrêtaient. L'Éthiopie, décrépite, ne colonisait plus sa civilisation; elle ne la répandait plus au dehors : les peuples barbares venaient la prendre dans son sein, et chacun en emportait un débris. La mer envahissait son rivage, les sables reparaissaient de toutes parts ; Typhon triomphait d'Osiris : Osiris et la civilisation étaient déjà passés en Égypte.

CONCLUSION.

Qu'est-ce donc que la civilisation? — Où se trouve son premier germe? et quel doit être son point d'arrêt?

Nous avons vu des peuples barbares, à peine sortis de leurs langes, cruels sans méchanceté, braves sans honneur, avides sans avarice, vivre sans lois, sans mœurs, sans croyance, sans autre guide que leur instinct et leurs appétits; ils subissaient alors la vérité de leur nature, vérité nue et fangeuse, qui semblait plutôt sortir d'un bourbier que d'un puits, et qui, si elle avait eu un miroir à la main, se fût épouvantée de sa propre image.

Leur premier législateur n'est qu'un songe-creux qui transforme ses rêves en réalités, agit sur leur imagination, faculté première des peuples enfans, par des récits merveilleux, par des contes absurdes. A sa voix, les hommes accourent, et leurs amours capricieux sont soumis aux liens du mariage; leurs plaisirs à des convenances; leur vie, leurs droits, leur liberté, à des règles, à des limites. Le cercle de ses auditeurs a tracé la place de la première ville, et la civilisation tout entière est sortie d'un mensonge.

Oui, d'un mensonge! Pourquoi hésiter à le proclamer? Le temps est venu d'oser enfin fouiller au fond de la question pour la mettre dans tout son jour. Est-ce aujourd'hui, est-ce à notre époque de franchise et de sincérité qu'il faut se laisser épouvanter par un mot? Que les partisans du mensonge relèvent donc la tête! qu'ils cessent de porter au combat la bannière de leurs adversaires! Leur cause est assez belle! leur armée assez nombreuse et assez riche en hommes illustres de tous les temps! Législateurs, philosophes, poètes, prophètes, répondez! Orphée, Homère, Hésiode, Moïse, Zoroastre, Numa, n'est-ce point en les trompant que vous avez ouvert à vos concitoyens un avenir de force et de gloire? Toi, Lycurgue, n'est-ce point en t'appuyant sur les mensonges de la Pythie que tu fondas, à Sparte, le culte de la vertu? La vérité seule a-t-elle du bon? La vérité seule peut-elle suffire à tout? Comprenons enfin le mot de Fontenelle, ce fut celui d'un sage et non d'un courtisan.

Le mensonge est donc venu s'établir comme première base de la société humaine, et de sa naissance date la civilisation. La vérité ne vint qu'après, faible, vacillante, stérile, se prêtant d'abord à toutes les formes, changeant de nom et de face d'une latitude à l'autre, esclave des lois et des mœurs, plus mobile que le mensonge même; elle était méconnue, dédaignée. On la greffa sur ce vigoureux sauvageon; tous deux, unis, se prêtèrent une force mutuelle, et les peuples purent dormir en paix sous leurs rameaux entrelacés.

Mais l'erreur rapportant bénéfice, chacun en voulut vendre. On fait abus des meilleures choses; la quantité déconsidéra la mar-

*

chandise ; et là s'arrêta le premier mouvement de la civilisation.

Il était sage, il était prudent, il était indispensable de mentir aux hommes pour les soumettre au joug politique et religieux de la société ; mais peut-être eût-il été sage aussi, prudent aussi, indispensable aussi de créer pour eux des devoirs civils plus rapprochés de la ligne de nature, de moins éteindre leurs instincts et leurs penchans, d'exiger d'eux des mœurs plus que des vertus, de ne point étouffer leurs passions, mais de les diriger vers l'intérêt commun. Je l'avoue, dans cette circonstance, il fallait mentir à l'homme le moins possible. Chacun admet une nécessité dans l'ordre politique. On ne songera jamais, ou jamais on ne devra songer à la volonté de tout un peuple. S'il veut la liberté, n'en fût-il pas digne, il faut la lui donner avec toutes les précautions qui puissent lui rendre cette liberté profitable. Eh bien ! la volonté de la nature, les exigences des passions sont-elles donc moins à dédaigner ? Si vous voulez les brider trop fortement, elles feront explosion ; les mœurs renverseront les lois et troubleront, agiteront votre ordre social, qui ne tardera pas à s'écrouler, car il ne sera plus qu'un mensonge méprisé, et le mensonge lui-même, pour être bon à quelque chose, a besoin qu'on le respecte.

Législateurs, il fallait rendre la vertu facile pour qu'elle fût à l'usage de tous, et que l'homme vertueux ne fût pas exception dans la règle générale, ce qui est peu rassurant pour lui et fort humiliant pour les autres.

Le second mouvement fut de réaction, comme toutes les choses de ce bas monde. On guerroya contre les préjugés qui avaient fondé la société, mais qui par leur multiplicité gênaient la marche naturelle de l'esprit humain. D'abord on y préluda avec choix, avec retenue. Les branches parasites furent élaguées ; celles qui rapportaient de bons fruits furent respectées, et l'arbre ne s'en porta que mieux.

Par malheur les descendans des Troglodytes et des Garamantes ne connaissaient point l'art de s'arrêter à propos. Vinrent pour eux les perfectionneurs à la suite qui se formèrent en escouades, en meutes. Une chasse générale fut ordonnée. L'erreur la plus

inoffensive, l'illusion la plus douce n'y pouvaient échapper. Sans songer que la vérité n'est pas de facile digestion pour tous les cerveaux, ils allèrent donnant de l'épieu contre tout ce qui avait l'apparence du mensonge. Chacun voulait montrer sa pénétration et son adresse; on crut élever un monument nouveau, et l'on ne fit que détruire celui qui avait été fondé à grand'peine. Après un travail inouï, après avoir fouillé le sol, dispersé la terre rapportée, on se trouva au milieu des débris, assis sur le tuf nu, stérile, avec un ciel vide sur sa tête.

Alors l'excès de la civilisation avait recréé la barbarie, alors au milieu des sociétés sans culte et des unions sans liens, l'épicurien et le Cafre, l'un couronné de roses, l'autre décoré des oreilles et des mâchoires de son ennemi, se donnaient la main en narguant la raison humaine, que l'un n'avait pu atteindre et que l'autre avait dépassée.

Où fallait-il donc poser la borne sur la route de la civilisation? Quel jour l'innovation nouvelle devait-elle ne plus se présenter au grand conseil de la nation que la corde au cou? Je l'ignore.

Mais ce que je n'ignore pas, c'est que les deux seuls peuples qui aient résisté à l'action des siècles, ce sont les Indiens et les Chinois, parce qu'ils ont su s'arrêter à temps dans la route du perfectionnement, et entourer de barrières puissantes le mensonge de leur civilisation.

Voilà les conclusions que j'ai cru devoir tirer de ma connaissance acquise des annales éthiopiennes. Cela valait-il la peine de lire, de traduire, de résumer, de commenter un énorme volume, imprimé avant le déluge, sur peau de chameau, grand format?

JONATHAN-LE-VISIONNAIRE.

(X.-B. SAINTINE.)

ALBUM.

— REVUE DRAMATIQUE. — Suivant une promesse faite à nos lecteurs, fin juin, nous leur devons le compte des pièces jouées durant le mois. Un grand événement dramatique est venu se jeter à la traverse ; l'analyse du beau ballet de *la Tentation* a dérobé tout l'espace que nous avait réservé la prévoyance directoriale. Aujourd'hui il ne s'agit de rien moins que de la liquidation de deux mois échus ; nous allons procéder, s'il vous plaît, par théâtre, car autrement ce serait à ne pas s'y retrouver.

Et d'abord à l'Académie royale, nous constaterons le succès de *la Tentation*, malgré l'hésitation qu'a montrée d'abord une partie du public à accepter la démission de l'enfer mythologique et à ratifier la révolution par suite de laquelle Pluton, les Parques et les Euménides, ont été définitivement remerciés. A cette curieuse nouveauté est venu se rallier ces jours-ci *Robert-le-Diable*, avec toutes les sommités chantantes de l'Opéra.

Le début de M^{lle} Falcon, l'un des plus éclatans qui ait été vu depuis long-temps, et le prochain retour de M^{lle} Taglioni, sont encore deux nouveaux élémens de recette, joints à tous ceux qui existaient déjà. Aussi l'administration de l'Opéra ne sait-elle ce que l'on veut dire lorsque de toutes parts elle entend crier à la misère dramatique : elle est exactement dans la position de ces bons diables de *la Tentation*, mangeant, chantant et buvant dans un appartement bien chaud, pendant que l'ermite a faim et grelotte à la porte. C'est l'Ambigu-Comique, c'est le Gymnase ; priez pour eux !

Le Théâtre-Français durant ces deux mois n'a réalisé aucune nouveauté comme pièce ; comme acteur, il a présenté à petit bruit au public quelques essais dont il est resté fort peu de traces. Quelque chose de plus grave paraît se préparer, on parle d'un prochain engagement de M. Bocage qui vient de rompre avec la Porte-Saint-Martin.

Quand nous parlons du concours de M. Bocage comme d'un événement, il faut bien nous comprendre : nous ne voulons pas dire qu'il doive venir faire à la Comédie-Française éclipse de toutes les autres renommées ;

au contraire, nous sommes convaincus que le talent vrai de M. Ligier, par exemple, grandira encore aux yeux du public par la comparaison et le voisinage. Ce qui nous paraîtrait digne d'attention dans les débuts de M. Bocage, ce serait, comme disaient autrefois les réquisitoires contre la presse, une tendance; ce serait l'indication du retour de la Comédie-Française dans des voies où elle a reçu il y a quelques années de cruelles meurtrissures. M. Bocage est l'expression de ce drame faux, prétentieux et vide, qui devait rebâtir sur les ruines de l'ancien répertoire, et qui, faute de ressources, a laissé son œuvre en route, comme les entrepreneurs du quartier neuf des Champs-Élysées. Avec M. Bocage, nous devons nous attendre à voir la Comédie-Française redevenir le théâtre des avortemens romantiques; on nous y donnera *Antony*, l'*Othello* de Shakespeare par M. Alfred de Vigny, voir même *la Tour de Nesle* et les drames tirés des *Contes de l'Atelier*; car le talent de M. Bocage ne date que de cette école; il est né d'elle et pour elle, et si vous essayez de le détourner vers le drame vrai et naturel, il se trouvera dans le même embarras que les paysannes qui ne savent lire que dans leur livre de prières. Ce n'est pas précisément que ce drame existe encore à la Comédie-Française, mais il pourrait y éclore au premier jour: c'était un terrain depuis long-temps en jachère, où une pousse vigoureuse pouvait se développer tout à coup. M. Bocage, homme principe, position compatible avec une réputation et une portée factices, M. Bocage ajournera tout, il ramènera avec lui son drame, ses auteurs, comme faisait le dey d'Alger amenant son cuisinier et son pilau là où on l'invitait; et comme l'habitude de l'école, à laquelle il ouvrira la porte dès qu'il sera entré, est de s'établir jalousement partout où on lui donne accès, comme elle prend autour d'elle toute la place, comme il faut à chacun des gens de sa suite, un appartement complet, attendu que ce sont des artistes de renom et d'importance qui ne travaillent qu'en grand et n'expédient que pour la postérité, tu seras bien heureux, pauvre Molière, si ton buste n'est pas déplacé dans le foyer par le marbre tout frais de quelque célébrité contemporaine! bien heureux Beaumarchais, si on ne chasse ton *Figaro* pour le remplacer par *le Barbier d'Aragon*, dont je parlerai tout à l'heure: je vous laisse à penser alors ce qu'il en sera des réputations vivantes. Du reste, si nous sommes bien informés, le projet dont nous parlons ici subirait une assez vive opposition de la part de plusieurs des membres de la Comédie-Française; une considération les ferait fléchir peut-être, ce serait la crainte qu'on ne les soupçonnât de cacher sous une prétendue préoccupation de l'art le soin de quelques considérations matérielles, et la crainte d'une rivalité. Aussi est-ce pour cela que je suis venu me mêler à la dispute, moi, désintéressé dans la ques-

tion ; en voyant une opinion qu'on ne peut prendre pour le produit d'aucun intérêt apparaître conforme à la leur, peut-être auront-ils plus de courage à se défendre d'un entraînement à l'inertie que pourrait leur donner la crainte de voir leur résistance mal comprise. Je n'ai moi ni part ni demi-part, je n'ai aucune prétention à être un grand acteur, je ne suis pas même figurant, mais je trouve désastreuse l'idée de transporter la Porte-Saint-Martin à la Comédie-Française, et j'engage fortement ceux qui sont de cet avis avec moi à être bravement de leur avis.

Un journal a parlé l'autre jour d'un lancier cholérique qui se laissait conduire en terre, puis qui, se ravisant, redemanda à vivre, sortit de son cercueil et retourna à pied à sa caserne. L'Opéra-Comique fait de même en ce moment ; quelques mouvemens ont été entrevus depuis quelques semaines sur son cadavre, le pouls et le cœur ont recommencé à battre, et l'on parle d'une prochaine et complète convalescence. Martin, qui n'aurait rien perdu de ses moyens, consentirait à venir en aide à la résurrection ; la jolie salle des Nouveautés, si heureusement située, si facile à remplir, rien qu'avec des passans de la place de la Bourse, serait le nouveau temple de la musique française. Fraîches et sémillantes modistes, jeunesse pensante et aunante des magasins de nouveautés, réjouissez-vous, on va tout à l'heure vous rendre votre théâtre national de l'Opéra-Comique, on est en procès pour cela ; il ne s'agit plus que d'échapper à la salle Ventadour, qui veut loger de force l'exploitation nouvelle, qui offre par huissier les vastes solitudes et les landes de son parterre à défricher.

Au Gymnase, nous avons eu en deux mois quatre vaudevilles nouveaux ; pas un de M. Scribe, qui a décidément retiré de là sa main puissante. Le jour de sa défection, une voix ne s'est pas élevée comme dans les temples du paganisme, pour dire : Les dieux s'en vont ; mais le public s'est en allé à petit bruit sans rien dire à personne ; mais Legrand s'est en allé, mais M^{lle} Jenny Colon s'est en allée, mais Gontier surtout, Gontier, l'un des acteurs de notre temps, s'est en allé, et nous avons eu pour consolation *le Quartier latin*, vaudeville déjà disparu de l'affiche ; *une Bonne Fortune*, invraisemblance en un acte mêlée de couplets ; *Sara*, inconvenance en deux actes, à l'usage des sages-femmes et des maisons de sevrage, puis enfin la *Clotilde* de M. Ancelot, drame-passage où les personnages, toujours à la poursuite les uns des autres, ne font qu'entrer et sortir comme le public dans la galerie Véro-Dodat. Un événement devenu d'une extrême rareté dans le monde dramatique s'est produit à cette occasion : la pièce, nonobstant une vigoureuse résistance des entrepreneurs de gloire dramatique, a été cruellement sifflée.

Sur trois ouvrages donnés par le Vaudeville, *les Appartemens à louer*,

la Maison sur la frontière et Chabert, le dernier seul a obtenu un succès. Aux Variétés, nous avons eu *le Secret de la future*, petite idylle de mansarde à peu près oubliée; *Les Deux font la paire*, dix-huit cent vingt-septième édition de toutes les plaisanteries connues sur les maris trompés; *la Famille Jabutot*, peinture assez gaie de la situation d'un bourgeois de Paris qui, ayant épousé une veuve hors d'âge pour esquiver les embarras de la paternité, se trouve après coup, du fait de sa femme, possesseur de neuf enfans ou petits-enfans; *la Reine de Siam*, parodie sans gaieté et sans invention de *la Tour de Nesle*. *Les Amours de Paris*, depuis long-temps annoncés, *les Amours de Paris*, dans lesquels devait débiter M^{lle} Jenny Colon, ont été représentés cette semaine; et, suivant une règle assez commune, ils n'ont rien tenu de ce que promettaient les prospectus officieux qui en avaient été faits. On jugera de la nouveauté de la donnée quand j'aurai appris à mes lecteurs qu'il s'agit d'une femme riche que tout le monde veut épouser à cause de sa fortune. J'aime autant les naïves révélations de l'abécédaire où j'appris autrefois à lire : vous y trouviez une suite d'axiomes de cette force et disposés comme il suit :

Le feu brûle.

Les couteaux coupent.

Les coqs chantent.

Les épingles piquent.

Et il y avait à cette littérature cette supériorité sur la pièce des Variétés, qu'elle se produisait dans la simplicité que je vous dis là, sans alliage de couplets et de plaisanteries politiques. Tout au plus, de temps en temps ma bonne y ajoutait quelques commentaires. Pauvre bonne ! si l'on t'avait dit que l'enfant que tu élevais serait un jour condamné à voir tous les vaudevilles nouveaux, et à les analyser, comme tu aurais pleuré sur lui !

Le théâtre qui se fait remarquer par l'activité la plus infatigable, c'est celui du Palais-Royal. Dernier né du vaudeville, il veut rapidement faire sa fortune, et aucun effort ne lui coûte pour attirer le public. Dire que ces efforts sont toujours heureux, ce serait mentir, et personne ne voudrait me croire. *La Cheminée de 1648* est un de ces imbroglios auxquels on peut prendre plaisir, une fois l'absurde excepté. *Le Sylphe* est une contre-partie mâle de *la Sylphide* de l'Opéra, où M^{lle} Dejazet continue, pour sa satisfaction personnelle, à chanter avec ce que l'on appelle sa voix des cavatines et les plus grands airs qu'elle peut se procurer. *La Tentation* est une parodie assez triste, malgré l'excellent jeu de Paul, du ballet de l'Opéra. Quant au *Bateau de blanchisseuses* et à *l'Affaire d'honneur*, on aurait maintenant, je pense, de la peine à en trouver quelque trace. Passons.

A la Porte-Saint-Martin, je m'arrêterai un peu sur le succès prolongé, quoique fort peu littéraire, de *la Tour de Nesle*, puis sur *le Barbier du roi d'Aragon*, pièce qui a tenu, comme l'ont très-bien observé plusieurs journaux, à ce qu'une moitié de pilier était restée debout au milieu des ruines d'un vieux monastère; ce pilier, sans rendre précisément des oracles, a cette singulière propriété qu'il permet à un homme caché derrière, pour peu qu'il ne soit pas sourd, d'entendre parfaitement ce qui se dit tout haut dans la salle au milieu de laquelle il est située. Au moyen de cette habileté, il s'opère dans la pièce deux ou trois secrets qui finissent par former une intrigue assez embrouillée. Le barbier du roi d'Aragon est un pauvre homme, auquel le roi veut ravir sa maîtresse; dans un accès de jalousie furieuse, le malheureux conçoit le dessein de couper la gorge à son souverain. Une circonstance indépendante de sa volonté empêche l'exécution. Le roi, instruit plus tard de cette mauvaise pensée, fait semblant de vouloir honorer d'une récompense extraordinaire son barbier; il lui propose de le raser de sa main royale; puis, sous la savonnette écumante, il lui laisse entrevoir qu'il a son secret et qu'il veut se venger. Cette situation, habilement développée, a fait le succès de l'ouvrage, qui finit par une amnistie générale; car, indépendamment du barbier prévaricateur, le roi aurait eu à punir des auteurs d'une conspiration avortée.

L'Ambigu a mis en mélodrame *les Intimes* de Michel Raymond; la Gaieté a mis en mélodrame deux des *Contes de l'Atelier* de Michel Raymond; à cela ajoutez deux Alcides doués d'une force et de mollets extraordinaires qui ont funambulisé pendant quelques jours le premier de ces théâtres, et vous aurez le compte à peu près exact des produits de littérature dramatique réalisés durant les deux derniers mois. Les portières ont une locution quand elles veulent donner une idée de l'appétit brillant *de leur petit dernier*. On ne sait, disent-elles, où il met tout ce qu'il mange; moi, quand je pense que j'ai assisté à la représentation de toutes les pièces que je viens de mentionner, je suis dans l'étonnement de moi-même, et je suis prêt à me demander où je mets tout ce que je vois.

CHARLES RABOU.

L'ÉVÊQUE GOZLIN. 2 vol. in-8, par Wandrille le Berneur (M. Amaury Duval). Prix, 15 fr. Chez Dufey et Vezard.

LA FÉE AUX MIETTES. 1 vol. in-8, par M. Ch. Nodier. Chez Renduel.

Ce n'est pas sans intention que je rapproche ces deux auteurs et ces deux romans. Si M. Amaury Duval (car c'est lui qui s'est ainsi travesti sous un pseudonyme significatif) est de l'académie des inscriptions, qui

mieux que M. Charles Nodier peut espérer d'être un jour aussi un des membres de cette érudite compagnie? Maintenant, comment ces deux antiquaires se ressemblent-ils comme romanciers? C'est que l'un et l'autre ont fait entrer comme élément principal de leurs fictions un *merveilleux* auquel leur premier soin est de nous dire qu'ils seraient bien fâchés de croire. Le scepticisme moqueur chez M. Amaury Duval, et le respect humain du croyant honteux chez M. Charles Nodier, ont failli nous gâter deux histoires parfaitement conçues l'une et l'autre; je ne sais même si quelques bonnes ames littéraires ne trouveront pas que la *foi* eût encore mieux valu ici que tout l'esprit du premier et toute l'imagination pittoresque du second. Quoi donc, nous dira « Wandrille le Berneur, » vous exigez qu'un membre de l'académie des inscriptions croie aux saints et aux miracles en 1832, plus de deux siècles après que Voltaire en a appelé à notre académie de tous les miracles passés, présents et futurs? — Avez-vous oublié, répondrai-je au romancier érudit, qu'il existera toujours une foi *relative* ou *conventionnelle*, la foi du poète et de l'artiste, comme vous voudrez la nommer? Soyez philosophe, soyez incrédule, soyez voltairien à l'Institut, dans un salon même; mais dans une légende du neuvième siècle deviez-vous avoir peur que la broderie verte de votre frac académique vous trahît sous votre déguisement de pseudonyme? Si même vous aviez cru devoir prendre vos précautions d'érudit et d'esprit fort dans une préface, si vous aviez fait vos réserves dans une dissertation, de peur d'être canonisé malgré vous, comme pieux légendaire, n'eût-ce pas été assez pour votre docte gravité? Mais non, vous avez pris plaisir à détruire vous-même vos prestiges. Que penseriez-vous pourtant d'un acteur qui, au beau milieu de son rôle, s'adresserait au parterre pour lui dire : Messieurs, gardez-vous bien de trop vous émouvoir : tout ceci est fiction ; les cheveux blancs de ce bon vieillard sont une perruque postiche, ce beau costume de roi vient de chez Babin, et cette robe d'ermite déguise un bon vivant! — nous vous donnons la comédie.

Cette manie de désenchanter les lecteurs a été si loin chez M. Amaury Duval, ou plutôt son caractère d'érudit l'a tellement préoccupé, qu'il a personnifié l'académie des inscriptions dans son roman; nous y trouvons une Judith si peu *chrétienne*, qu'au lieu de tuer son *Holopherne*, elle adopte sa croyance, partage sa couche et justifie très-philosophiquement sa morale et son apostasie; nous y trouvons un jeune Normand païen qui parle du christianisme comme fit le savant auteur de l'*Origine des Cultes* quelque sept à huit siècles plus tard; enfin, il n'y a pas jusqu'à ce bon Nitard, personnage comique, dont la physionomie rappelle souvent celle du bon Sancho de Cervantes, et du bon Partridge de

Fielding, qui se laisse aller à quelques épigrammes contre son propre métier de marchand de reliques. Ce qui n'est pas généreux à M. Amaury Duval, c'est d'avoir opposé à ses apostats du dix-huitième siècle, à ses païens de l'Institut, à ses philosophes de 1832, des évêques et des moines des petits soupers de la Régence et de Louis XV. Un tel anachronisme ne peut être que volontaire chez un romancier érudit. Malgré cinq à six épisodes dont les détails sont d'une couleur antique, je ne saurais donc, moi ignare, louer la légende de *l'Évêque Gozlin* comme légende; je l'ai comparée, quand j'en ai parlé pour la première fois, aux Contes de Voltaire et à ceux de Cazotte. Je ne m'en dédis pas, c'est un récit très-amusant, très-spirituel; l'auteur écrit avec une facilité et une grâce charmantes: rien en lui ne sent le pédantisme de l'érudit; mais il est surtout bien prouvé par cette chronique, qui n'en est pas une, que M. Duval ne croit qu'aux saints approuvés par l'académie des sciences.

Mais vous, Charles Nodier, vous, poète autant qu'antiquaire, vous, qui avez doué d'une vie réelle ce joli follet que votre ami, Amédée Pichot, vous apporta empaillé de la vieille Écosse; vous qui avez vu votre Trilby passer de votre conte sur tous nos théâtres sans s'y brûler les ailes au gaz de la rampe, magicien ingrat envers nous, vos crédules amis, vous venez nous dire séchement qu'il faut être lunatique, fou à lier et fou lié, qui plus est, pour croire aux fées! C'est dans un hospice d'aliénés que vous renfermez votre Michel; au lieu d'un conte, c'est la confession d'un malade que vous venez nous écrire. Savez-vous que j'ai presque maudit cette fois votre style si riche et si souple, vos images si nobles, vos circonlocutions si adroites! Dans une autre édition, je vous en conjure donc, Charles Nodier, délivrez Michel de son odieuse prison; que son costume d'aliéné n'attriste pas mes yeux quand il me dira ses ravissans amours avec la fée aux miettes: je me suis toujours reproché le sourire que m'a arraché le fou le plus gai; au bout d'une minute, ce sourire se change sur mes lèvres en sourire de compassion.

Un conte de fées est destiné aux *ensans*; c'est pour les enfans qu'il faut le faire, afin que les hommes le lisent. Tant que *la Fée aux Miettes* restera dans son cadre, la moitié de son effet sera perdue pour moi. C'est ce que M. Gh. Nodier a pressenti, c'est ce dont il prétend s'être ravisé trop tard; mais tel qu'il est encore, qui ne lira ce chef-d'œuvre d'un écrivain dont la plume est aussi *un titre de féerie* comme la baguette de la naine de Granville? Si cette plume ne traçait pas directement pour la REVUE DE PARIS des pages qui ont déjà tant contribué et qui contribueront long-temps encore, je l'espère, à son succès, que d'emprunts la REVUE pourrait faire à cette histoire merveilleuse, dont chaque chapitre détaché vaut un des moules des boutons de mon oncle André!

— NOUVEAUTÉS DE LA SEMAINE. — Le désir de régler à échéance tous nos comptes avec les théâtres nous force de renvoyer à notre prochaine livraison quelques articles déjà imprimés. Nous aurons à parler aussi de quelques publications dont nous recevons à l'instant les prémices. Sous le titre du *Puritain de Seine et Marne*, notre ami Michel Raymond va publier un volume qui doit avoir un grand succès, en attendant ses *Sept Péchés capitaux*. M. Barthélemy a déjà fait paraître *la Septième Journée* du beau poème révolutionnaire, qui commence au 20 juin 1789 et finira au 18 brumaire. M. Paul de Julvécourt nous donne, sous le titre de *Mes Souvenirs de bonheur*, un piquant recueil de lettres sur l'Italie, adressées à M. Jules Menessier, et dédiées à M. Charles Nodier. M. le Payen de Flavacourt fait paraître *les Républicains en prison*, poème de circonstance. Enfin, quoique le chiffre du grand fléau subisse chaque jour une soustraction, nous recommandons à nos lecteurs *l'Examen de la Doctrine physiologique, appliquée au choléra*, etc., par les principaux rédacteurs de *la Gazette de santé*.

— CENTURIES DE LÉPIDOPTÈRES DE L'ILE DE CUBA, etc., par M. Poey. — Cette publication intéresse les entomologistes. L'auteur nous annonce cent espèces nouvelles de papillons, de ces papillons exotiques que le soleil des Antilles pare de si belles couleurs. M. Poey remarque avec raison que l'île de Cuba ne méritait pas d'être dédaignée par les voyageurs naturalistes. Nous nous réjouissons que cette île si riche en productions naturelles ait aussi ses savans indigènes, et c'est une gloire pour la France de les voir venir se perfectionner dans nos écoles. Dernièrement encore nous avons assisté à une thèse inaugurale, où un jeune étudiant de la Havane, don A. Fresneda, a déployé un savoir bien remarquable. L'ouvrage de M. Poey annonce un entomologiste distingué. Nous attendons avec impatience le complément de sa *Centurie*, dont il ne paraît encore qu'une livraison chez M. A. Mercklein, rue des Beaux-Arts.

— *Les Lettres et Voyages du prince Machlau*, dont nous avons donné plusieurs extraits, vont paraître chez M. Fournier, libraire. Nous espérons que cette traduction de l'allemand sera plus fidèle que l'imitation anglaise dans laquelle, par amour propre national, on a retranché les aperçus les plus piquans sur l'Angleterre et les Anglais.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE QUARANTIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

	Pages
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.	
Esquisses de la vie maritime. — Un singe à bord, par le capitaine Basil Hall.	5
Le Talmud, par le Rabbi Hyman (<i>Miscellanea hebraïca</i>).	103
Fragmens inédits de lord Byron, par M. H. de Saint-Michel.	184
Littérature allemande. — Henry Heyne, (1 ^{er} extrait), traduit par M. Max. Kaufmann.	202
Souvenirs de l'Inde. — § II. Une fête chez Mohamed Ali Khan.	254
Les runes du nord (<i>the Foreign Quart. Review</i>).	269
LITTÉRATURE MODERNE, ETC., ETC.	
Poésie. — Le Havre-de-Grâce, par MM. Méry et Barthélemy.	18
Paris. — Les boulevards, par M. A. Bazin.	26
Légende de saint Chrodegang (cours de M. Saint-Marc Girardin).	39
Le village de Landek, par M. F. Mercey.	65
Mademoiselle de Marsan (III ^e et dernier épisode), par M. Ch. Nodier.	75 et 212
Souvenirs d'un octogénaire. — Les Haines à mort (§§ II et III), par M. P.-L. Jacob, bibliophile.	115 et 148
Controverse historique. — Les pestiférés de Jaffa.	137
La fin d'automne. — Histoire conjugale, par M. Jules Janin.	167
Histoire d'une civilisation anté-diluvienne (I ^{re} et II ^e parties), par M. X.-B. Saintine.	227 et 305
Melchior.	278
Album	50 131 194 263 et 328